
3 1761 06835336 6

LE SAHARA

PREMIER VOYAGE D'EXPLORATION



M. Victor LARGEAU
en costume arabe

Dessin de Cuisinier d'après une photographie de P. & Paul Noblet, de Genève.

LE

SAHARA

PREMIER VOYAGE D'EXPLORATION

DE

V. LARGEAU

Membre des Sociétés de géographie scientifique de France et de Genève, et de la Société de géographie commerciale de Paris, membre du Congrès international des Sciences géographiques en 1875.

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE

M. GUSTAVE REVILLIOD

Avec gravures et carte.

PARIS

SANDOZ & FISCHBACHER

33, rue de Seine, 33

GENÈVE
LIBRAIRIE DESROGIS

NEUCHATEL
LIBRAIRIE J. SANDOZ

1877


LIBRARY
APR 5 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

A MONSIEUR

GUSTAVE REVILLIOD.

—

C'est grâce à votre bienveillant et constant appui qu'il m'a été permis d'écrire ce livre. Je ne puis mieux faire que de vous le dédier.

Voyageur philosophe et poète, vous avez toujours aimé cette vieille terre de l'Islam toute remplie de chevaleresques souvenirs. Humble apôtre de la civilisation, je la parcours aujourd'hui, semant sur ma route des paroles de paix et de fraternité, après tant de siècles de guerres cruelles et fratricides.

Comme tant d'autres, je lutte : je combats l'influence des sectaires qui, en propageant l'esprit de parti, divisent les hommes et retardent les progrès de l'humanité.

Quels que soient les visages, les mœurs et les religions, tous les hommes sont frères, parce qu'ils sont tous fils de Dieu, et que leurs prières s'adressent au Père commun.

Vous avez respiré autrefois, en Algérie, l'air parfumé du Sahel sur les riants coteaux de Mustapha ; plus

tard, en compagnie d'hommes illustres, vous êtes allé saluer l'œuvre de M. de Lesseps et inaugurer, pour l'Egypte transformée, une ère nouvelle de progrès et de civilisation.

Des Pyramides, vous avez entrevu le Désert; grâce à vous, il m'a été donné d'en sonder les mystères.

Vous avez aidé mes premiers pas dans ces vastes solitudes qui séparent l'Algérie du Pays des Noirs.

Me sera-t-il permis de nouer, entre le Soudan et la France, qui fut aussi la patrie de vos pères, des relations pacifiques qui puissent apprendre aux hommes à se connaître et à s'apprécier?

Unies par la réciprocité des intérêts, l'Europe et l'Afrique Equatoriale doivent-elles un jour, à travers le Sahara, se tendre une main fraternelle?

C'est là ma conviction, et je poursuivrai sans relâche l'œuvre commencée.

Puisse le Dieu Unique couronner mes efforts.

Genève, le 1er septembre 1876.

V. Largeau.

A MADEMOISELLE

MÉLANIE ROBERT DE LA MORINIÈRE.

—

Ils entraient dans la vie; tout leur souriait.

Leur jeunesse était belle comme une matinée de printemps; ils marchaient dans des sentiers fleuris; l'air qu'ils respiraient était imprégné des parfums qui s'exhalent, en mai, des coteaux boisés du Poitou.

Ils vivaient heureux sur les bords ombreux de la Guartempe, dont les eaux coulent au pied de la verte colline au sommet de laquelle se dressent, toujours imposants malgré les siècles, ces monuments aux sombres façades où l'on dit que les prêtres du paganisme allaient sacrifier à leurs dieux.

De ces jours heureux il ne reste plus que le souvenir. Le temps a passé.....

Le bonheur n'a qu'un printemps. C'est une fleur qui s'épanouit..... et qui s'effeuille.

Sous le ciel ardent du Désert, au milieu des immenses solitudes que je me suis pris à aimer, il m'est arrivé d'apercevoir un lac aux eaux limpides et brillantes.

Des îles, toutes sombres de verdure, émergeaient du sein des ondes.

Je marchais vers le lac pour apaiser la soif qui brûlait ma poitrine; mais bientôt tout s'effaçait et, à la place du lac argenté, je n'avais plus sous les yeux qu'un sol aride et nu.

Comme ce mirage qui m'attirait et qui s'est évanoui, le bonheur fuit quand nous croyons le saisir.

Parfois, nous sommes cruellement éprouvés; mais il est des natures d'élite que le malheur retrempe au lieu de les accabler. Elles s'inclinent sous la volonté du Maître pour se relever plus fortes, plus résignées et prêtes pour de nouvelles épreuves. — Vous êtes, Mademoiselle, une de ces natures généreuses et fortes.

Frappée dans vos plus chères affections, ne pouvant plus trouver le bonheur ici-bas, vous vous êtes vouée au soulagement de ceux qui souffrent.

Prêtresse de la charité, les pauvres vous vénèrent et vous bénissent. Permettez au voyageur de s'associer à leurs bénédictions; comme eux, il vous doit son tribut de reconnaissance. D'ailleurs, vos souvenirs sont aussi les siens, car son cœur s'est toujours entendu avec le vôtre au nom de celui qui n'est plus.

Genève, le 1er septembre 1876.

V. Largeau.

LE SAHARA

PRÉFACE

—

J'ai l'honneur de soumettre à l'appréciation du public les résultats de mon premier voyage d'exploration dans les parties inconnues du Sahara, dans le bassin de l'Oued Igharghar, dans le Zemoul el Akbar et à Rhadamès.

Mais avant d'entamer la relation de ce voyage, je crois devoir faire connaître les personnes grâce à l'appui desquelles j'ai pu concevoir l'espoir de le mener à bonne fin.

Après m'être assuré de la haute protection de M. le général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie, ce fut à M. Gustave Revilliod, le savant appréciateur de l'Orient, que je parlai le premier de mon projet d'explorer le Sahara et le Soudan au double point de vue scientifique et commercial; c'est grâce à lui que j'ai pu obtenir l'appui si précieux de M. Bouthillier deBeaumont, président de la Société de Géographie de Genève, et des membres les plus distingués de cette société.

Ainsi ce sont les savants genevois qui, après M. le général Chanzy, ont été mes premiers patrons.

Grâce à eux, j'ai pu me présenter, en France, aux principaux membres de la Société de Géographie de Paris : à M. Henri Duveyrier dont les sages conseils, dictés par une longue expérience et par une profonde connaissance des hommes et des choses du Sahara, m'ont été si utiles ; à M. Maunoir qui, après m'avoir franchement exposé les souffrances et les dangers qui m'attendaient dans les régions inhospitalières du Sud, n'a cessé depuis de porter le plus vif intérêt à mon entreprise, et enfin à M. Hertz, secrétaire général de la Commission de Géographie commerciale, dont l'appui moral et matériel ne m'a jamais manqué pendant les deux périodes de préparation et d'exécution de mon voyage.

Bien avant de me rendre à Paris, j'avais écrit à M. le général de Lacroix-Vaubois pour lui demander aussi son appui et ses conseils. Le général m'avait aussitôt honoré d'une réponse, m'assurant qu'il était tout disposé à m'appuyer et à me donner tous les conseils et tous les renseignements dont je pourrais avoir besoin. Je ne pus voir M. le général de Lacroix pendant mon séjour dans la capitale, mais il m'envoya, en Algérie, une lettre pour l'agha de Touggourt, le priant de faire tout ce qui serait humainement possible pour faciliter ma tâche.

Dans une longue tournée que je fis ensuite en France, je recueillis quelques souscriptions à Lyon et à Niort, ma ville natale, auprès des négociants et des savants, et de mes anciens compagnons d'armes devenus mes amis.

La Chambre consultative des Arts et Manufactures de Poitiers m'honora d'une souscription officielle ; mais l'appui des grands centres commerciaux me fut refusé, et tout en voyageant de la façon la plus

modeste, l'argent que je recueillis dans cette tournée suffit à peine pour couvrir les frais du voyage.

Mais je ne perdis pas courage et, possesseur de 2000 fr. environ, je m'acheminai vers Marseille avec l'intention bien arrêtée de m'embarquer pour l'Algérie et d'entreprendre, à la rigueur, mon voyage avec les moyens dont je disposais.

Arrivé dans la grande et riche cité marseillaise, je frappai inutilement à la porte de la Chambre de commerce. Cependant, grâce à la sollicitude constante de M. Hertz et aux lettres de recommandation qu'il m'avait données, je devais trouver, dans cette ville, un appui qui me fut des plus précieux.

Je suis heureux de pouvoir donner ici un témoignage de ma reconnaissance aux deux hommes éminents qui dirigent l'Ecole supérieure de commerce de Marseille : M. Rosier, directeur, et M. Bainier, sous-directeur de cette école, me firent l'accueil le plus sympathique; ils voulurent intéresser leurs élèves à mon entreprise, et ils organisèrent, dans l'école même, une souscription qui produisit 350 fr.; ils me présentèrent à leurs amis, me donnèrent et me firent donner plusieurs lettres qui me furent très-utiles en Algérie, et ils ne cessèrent, pendant plusieurs jours, de faire des démarches très-actives pour faire souscrire les Sociétés et les Cercles marseillais; malheureusement ces démarches ne furent pas couronnées de succès : ils se heurtèrent contre l'indifférence générale. Cependant M. Armand, administrateur des Transports maritimes, m'honora d'une souscription ; MM. Touache et Valéry m'offrirent gracieusement de me faire profiter, à bord de leurs navires, des priviléges accordés aux employés de l'Etat.

M. Bainier, Alsacien demeuré fidèle à la Patrie

malheureuse, est l'auteur d'une *Géographie commerciale* très-estimée, pour laquelle il a été couronné au Congrès international des sciences géographiques de Paris; c'est assurément le meilleur ouvrage sur la matière qui ait paru jusqu'à ce jour.

Je m'embarquai pour l'Algérie le 5 novembre 1874, à bord du *Cettois*, commandé par M. le capitaine Blondeau, auquel M. Touache m'avait chaleureusement recommandé et dont j'ai pu apprécier la parfaite urbanité pendant le temps que dura la traversée.

A Alger, M. le général Chanzy, gouverneur général, m'accueillit avec la plus parfaite bienveillance; il daigna m'exposer ses vues sur le commerce du Sud; il me donna des conseils que je n'oubliai jamais et que je ne cessai d'observer pendant le cours de mon voyage; enfin, il m'entoura de sa haute protection, sans laquelle il m'eût été impossible de m'aventurer dans l'intérieur, et il me donna des lettres me recommandant de la façon la plus expresse aux chefs les plus influents du sud de l'Algérie.

M. le commandant Aublin, chef du Bureau politique, me témoigna combien il s'intéressait à mon entreprise, en me disant qu'il se mettait à ma disposition pour tous les renseignements nouveaux dont je pourrais avoir besoin. J'aurais usé plusieurs fois des bonnes dispositions de M. le commandant Aublin, si les circonstances m'eussent permis de correspondre avec quelque facilité.

Grâce toujours à M. Hertz, je reçus encore, à Alger, l'accueil le plus sympathique de M. Paul Blanc, membre du Conseil général, qui fit pour moi les mêmes démarches que MM. Rosier et Bainier à Marseille; il m'honora de sa souscription et me présenta à M. Des-

solier qui, outre l'appui de son estimable journal, la *Vigie algérienne*, m'a encore aidé de son argent. M. le directeur de *l'Akhbar* voulut bien aussi me consacrer un bon article et me promettre son appui pour l'avenir.

M. Paul Blanc me conseilla d'adresser une demande de subvention au Conseil général, me promettant son appui et celui de M. le colonel Fourchault, pour qui il me donna une lettre; mais il m'engagea à ne faire ma demande que lorsque mon voyage étant commencé, j'aurais donné des preuves que je pouvais le continuer utilement; à cette condition, il pouvait y avoir des chances de succès.

Avant de quitter Alger, et toujours sur les conseils de M. Blanc, j'allai faire une visite à M. le docteur Warnier, député à l'Assemblée nationale, qui me reçut avec la plus parfaite bienveillance, me donna sur les hommes et les choses du Sud les renseignements les plus étendus, et me promit de demander pour moi une subvention à l'Assemblée dès que les circonstances le permettraient. Ce n'est pas sans une profonde douleur que j'ai appris, en rentrant à Touggourt, la mort de cet éminent patriote.

Prenant passage à bord d'un navire de la Compagnie Valéry, qui me fit profiter des mêmes avantages que la Compagnie Touache, je me rendis ensuite à Philippeville, où je me présentai chez M. Toutain, sous-préfet, à qui j'étais recommandé par M. Rosier, et chez M. Teissier, président de la Chambre de commerce, pour qui j'avais une lettre de M. Gigandet, de Marseille ; l'appui de ces Messieurs me fut aussitôt acquis. Je me présentai également chez M. Walet, alors maire de Philippeville, qui me promit d'être mon interprète auprès du Conseil municipal.

M. Henri Teissier était trop malade pour convoquer immédiatement la Chambre de commerce, mais il me donna une liste des membres, en tête de laquelle il s'inscrivit, après avoir écrit quelques lignes pour engager ses collègues à suivre son exemple. Le montant de cette souscription s'éleva à 440 fr.

De son côté, le Conseil municipal vota 200 fr. Je quittai Philippeville et arrivai à Constantine le 26 novembre.

M. Brunache, maire de Constantine, avec qui j'étais déjà en correspondance et qui m'avait envoyé, en France, plusieurs renseignements utiles, me promit son appui auprès du Conseil municipal, qui vota 300 fr.

M. le préfet Desclozeaux m'assura que mon projet ne manquerait pas d'intéresser le Conseil général. M. le président étant alors absent, j'adressai à M. le préfet une demande officielle que me promirent d'appuyer plusieurs membres du Conseil, et entre autres M. Stanislas Mercier, président de la Commission départementale, et M. Joly de Brésillon, conseiller général. Le Conseil général du département de Constantine vota 2000 fr.

Je me présentai à l'hôtel de la division, où M. le général Liébert me reçut avec la bienveillance qui le distingue : il m'exposa aussi ses vues sur le commerce du Sud, acheva de me renseigner sur l'état du Sahara et du pays des Touareg, et me donna des conseils qui m'évitèrent bien des tâtonnements et me préservèrent de bien des dangers. Il me donna, en outre, une excellente lettre pour Si Mâammar, chef politique de la zaouïa de Temacin et frère de Si Mohammed El Aïd.

La sollicitude de M. le général Liébert ne s'arrêta

pas là, car plus tard, en rentrant de mon voyage, je trouvai à El Oued une lettre de lui me prévenant que je ne pouvais m'aventurer trop au Sud sans courir les plus grands dangers, parce que le pays des Touareg était de plus en plus agité.

M. le colonel Fourchault, outre les renseignements qu'il me donna aussi, me promit encore d'appuyer chaleureusement la demande de subvention que je me proposais d'adresser au Conseil général d'Alger.

Encouragé par mes succès dans la province de Constantine, voyant que la saison était déjà très-avancée et voulant profiter de la réunion des Conseils généraux qui avait lieu à cette époque, je résolus d'adresser, sans plus de retard, des demandes de subventions à MM. les présidents d'Alger et d'Oran. Le résultat de ces démarches fut le suivant : vote négatif du Conseil général d'Alger, malgré les efforts de M. Paul Blanc et de M. le colonel Fourchault; allocation de 1000 fr. votée par celui d'Oran.

Je quittai Constantine le 8 décembre pour arriver le 11 à Biskra, où je devais passer 27 jours à attendre soit des envois de fonds, soit des marchandises destinées à être offertes en cadeau aux personnages les plus influents des contrées que je devais traverser.

Je fus très-bien accueilli dans cette ville par M. Crouzet, commandant supérieur du cercle, qui déjà, dans une lettre qu'il m'avait écrite à Genève, avait bien voulu m'assurer que je pouvais compter sur lui pour tous les renseignements dont je pourrais avoir besoin, et qui s'était obligeamment offert à me procurer des guides de confiance choisis parmi les Souafa de son commandement.

Je remercie aussi M. le capitaine Lefroid, chef du bureau arabe, ainsi que le caïd Si Mohammed Serhir

ben Gana, et tous ceux de sa famille, mais particulièrement Si Mohammed, cheikh de Sidi Okba, dont l'obligeance ne s'est jamais démentie.

Les sommes recueillies pour ce voyage s'élèvent à 7475 fr., dont il faut déduire 1000 fr. dépensés en voyages en France, en fausses démarches et en attentes inutiles, et les 1000 fr. votés par le Conseil général d'Oran que je ne pus toucher qu'à mon retour. C'est donc avec la modeste somme de 5475 fr., sur laquelle 3000 fr. au moins furent consacrés en achats d'instruments, de costumes et de cadeaux, que j'ai dû effectuer mon voyage.

On comprendra sans peine que mon outillage était très-défectueux. Je manquais notamment de moyens d'emballage et mes collections de plantes se perdirent en route; j'étais obligé de loger mes échantillons de minéralogie au fond des *chouaris* (paniers) dans lesquels se trouvaient les vivres et la batterie de cuisine; comme zoologie, je dus me borner à quelques sujets peu susceptibles de se détériorer; enfin, mes moyens ne me permettant pas de payer mes chameliers à la journée, mais seulement à prix fait pour aller d'un lieu à un autre, je ne pus m'arrêter partout où j'aurais pu faire des observations ou des études intéressantes.

Je n'ai point la prétention d'offrir au public une œuvre de littérature et encore moins un livre de science, car en visant trop haut je manquerais certainement mon but. Je me borne à faire purement et simplement le récit de mon voyage, en m'efforçant de donner une description aussi rigoureusement exacte que possible des lieux que j'ai traversés, et en notant avec le plus grand soin tout ce qui peut être de nature à intéresser mes lecteurs. S'il m'arrive par-

fois de faire quelques commentaires, c'est surtout dans le but de démontrer que, quel que soit le milieu dans lequel il vit, l'homme est partout l'esclave des mêmes passions et que quiconque, se croyant meilleur que son frère, se rit de ses faiblesses, obéit souvent, sans s'en douter, à des préjugés tout aussi ridicules.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

—

Les Ziban. Biskra et ses environs. Séjour forcé. Le premier mirage. Préparatifs de départ.

En descendant le col de Sfa par la route qui serpente au milieu des galets détachés par les ouragans des flancs escarpés du Djebel Bourzel, l'œil étonné du voyageur embrasse une plaine immense qui se déroule vers le sud jusqu'à l'horizon lointain.

Cette plaine est l'image fidèle de l'Océan, il serait difficile de dire exactement quelles sont ses limites.

Comme l'Océan, certaines de ses parties sont parsemées d'îles arrosées et fertiles, lesquelles sont les points de relâche des caravanes qui la traversent, et ces îles sont tantôt isolées, tantôt groupées en archipels.

Comme l'Océan, elle a ses calmes énervants, ses tempêtes horribles pendant lesquelles ses flots de sable s'élèvent jusqu'aux nues, et ses parties mystérieuses qui sont encore inexplorées.

Cette plaine, c'est le *Sahara*, dont le nom signifie *désert fauve et nu*, et les îles dont elle est parsemée s'appellent *oasis,* en arabe *El Ouahhat.*

Avant de m'enfoncer dans les profondeurs inconnues de la plaine sans limite, je vais essayer de donner une description aussi exacte que possible des parties que j'ai traversées du Sahara algérien jusqu'à Touggourt, où les touristes peuvent se rendre maintenant en toute sécurité. Ce pays est parsemé de belles et fraîches oasis, mais peu de voyageurs ont encore osé s'y aventurer; c'est pourquoi je crois utile de le faire connaître, car il mérite d'être visité à plus d'un titre.

L'archipel des *Ziban* [1] est celui qui se présente le premier à la vue du voyageur qui descend dans le Sahara par le col de Sfa, et l'oasis la plus rapprochée de la côte, laquelle est représentée ici par le Djebel Bourzel, est l'oasis de Biskra.

Les *Ziban* sont divisés en quatre parties qui sont les suivantes : le *Zab de Biskra*, qui sera l'objet d'une description spéciale; le *Zab el Chergui* ou de l'Est; le *Zab el Guebli* ou du Sud, et le *Zab el Daharoui* ou du Nord.

Le *Zab el Chergui* ou de l'Est se subdivise en deux parties, dont l'une a été détachée de l'administration des *Ziban*. La partie qui entre dans cette administration comprend dix oasis, qui sont :

Filiach	420	hab.	Sidi Okba	3000	hab.
El Alia	15	»	Garta	442	»
Oumach	100	»	Tfouda	170	»
Chetma	420	»	Seriana	204	»
Drâa	207	»	Sidi Khelil	81	»

En tout : 5059 habitants.

[1] *Ziban* (pron. Zibane), singulier *Zab*, signifie *oasis*; mais cette dénomination s'applique spécialement aux oasis qui s'étendent au sud de la province de Constantine. Ce nom vient probablement de la racine *zaba*, mot qui indique l'*instabilité* et qui signifie en outre : *boire à grands traits, en se dépêchant*.

Une école de droit musulman existe à Sidi Okba, et l'on peut voir dans cette oasis le tombeau du saint marabout qui lui a donné son nom.

La partie du *Zab el Chergui* détachée des *Ziban* s'étend vers le sud-est, du côté des frontières tunisiennes et au nord du Souf; elle forme un caïdat séparé et comprend six oasis, qui sont:

Liana	Zeribet el Oued
Queçar	Zeribet Ahmed
Badès	Aïn en Naga

Le *Zab el Guebli* ou du Sud comprend neuf oasis, qui sont :

Mellili	240	hab.	Ben Thious	170	hab.
Zaouïet Mellili	78	»	Mekhadma	187	»
Bigou et Zaouïa	158	»	Lioua	159	»
Ourlal	625	»	Sahira	125	»
El Menahla	150	»			

En tout : 1892 habitants.

Le *Zab el Daharoui* ou septentrional, dont la position est au sud-ouest de Biskra, comprend sept oasis, qui sont :

Bou-Chagroun	543	hab.	El Bordj	542	hab.
Lichana	417	»	Foughala	98	»
Farfar	290	»	El Amri	530	»
Tolga	1664	»			

En tout : 4084 habitants.

La ville de Zaatcha fut prise et détruite, en 1851, par M. le général Herbillon, après une défense opiniâtre. Pour perpétuer le souvenir de cette lutte et afin qu'un terrible exemple demeurât constamment sous les yeux des Arabes de ces contrées, il fut décidé que Zaatcha ne se relèverait jamais de ses ruines. Les survivants, demeurés sans asile, élevèrent alors, à une faible distance de la ville détruite, le joli vil-

lage de Lichana, où l'on fabrique des tapis estimés. L'oasis de Zaatcha est encore renommée pour l'excellence des raisins que l'on y récolte.

Il existe à *Tolga* une grande école de droit musulman.

On y admire la zaouïa de *Rahmenia*, dont le chef actuel est Si Ali ben Amor, l'un des chefs les plus vertueux et les plus influents de l'ordre religieux des *Khouan*, dont il sera parlé plus loin, dans un chapitre spécialement consacré aux ordres religieux.

Les principales industries de Tolga consistent en fabriques de couvertures estimées (*hhaoulis*) et de pantoufles en cuir jaune (*toubias*).

Outre la population sédentaire des *Ziban*, il existe encore, dans cette partie du Sahara, une grande tribu nomade, celle des *Oulad Sidi Salah*, établie sous des tentes et formant les villages d'*El Haouch*, de *Si Mohammed Moussa* et de *Djamâ Sidi Salah*. La position de cette tribu, forte de 3000 âmes, est au sud-est de Biskra, au sud du *Zab el Chergui*.

En général, les habitants des oasis s'occupent surtout de la culture du palmier, de l'élevage du bétail (chèvres, moutons et chameaux), du tissage des vêtements et des tapis.

Outre les palmiers, au nombre de 556,442, on y cultive encore l'orge en grande quantité, la garance et le henné. Les raisins y sont excellents et la vigne y donne deux récoltes, mais elle n'y est pas abondante; le figuier, l'olivier, l'oranger et le citronnier y sont en petite quantité.

Il y existe deux moulins importants, dont l'un à Biskra et l'autre sur l'Oued Mellili, plus vingt autres plus petits, dont huit pour les huiles.

L'instruction est donnée dans deux cents écoles, dont neuf exclusivement religieuses *(zaouïa)* et neuf de droit musulman.

Les gens des *Ziban,* laborieux et d'un caractère doux, s'expatrient volontiers pour aller remplir, dans les villes du littoral, les plus humbles emplois ; ils sont généralement commissionnaires, portefaix ou décrotteurs. C'est improprement qu'on les appelle *Biskris*, puisque l'oasis de Biskra n'est qu'une toute petite partie des *Ziban*. Les *Souafa* (gens du Souf), qui s'expatrient en bien plus grand nombre, sont toujours confondus avec les gens des *Ziban* par les Européens, qui leur donnent la même dénomination de *Biskris*.

J'ai dit plus haut que la première oasis dans laquelle pénètre le voyageur qui entre dans le Sahara par le col de Sfa, est celle de Biskra. Occupée par les Français depuis le 4 mars 1844, cette oasis a été, depuis lors, en partie transformée.

Tout d'abord l'on aperçoit une ville à moitié cachée sous des flots de verdure: c'est le *Nouveau Biskra*, dont les rues, tirées au cordeau, sont bordées de belles et solides constructions ; le premier étage de chaque maison repose sur d'élégantes arcades, abritant ainsi les trottoirs et protégeant les promeneurs contre les rayons du soleil. Dans les larges rues, sur les places, sur les promenades, aux alentours de la ville, la verdure est partout, l'eau coule à flots sous la verdure, et il fait bon respirer, dans ce séjour de délices, dans cet *Eden* trop peu connu, au milieu de l'ombre et de la fraîcheur.

Celui qui n'a vu la verdure renaître, au printemps, que dans les pays du Nord, sous les froids rayons d'un soleil si pâle, qu'on distingue à peine son disque

au milieu de la voûte brumeuse du firmament, ne peut se faire une idée de la vigueur avec laquelle la végétation se développe dans les chaudes régions sahariennes, lorsque des sources abondantes, habilement dirigées, entretiennent dans ce sol toujours tiède une humidité suffisante.

Il y a quatre années à peine, le *Nouveau-Biskra*, bâti au nord et en dehors de la forêt de palmiers au milieu de laquelle est cachée la ville arabe, s'élevait misérablement sur une plaine d'argile, unie, presque nue, au milieu de laquelle végétaient quelques maigres palmiers dont les têtes, tristement inclinées vers le sol, semblaient implorer les colons impuissants et leur demander l'arrosage indispensable à leur fécondité.

A cette époque, c'est-à-dire au moment où l'Algérie toute entière venait d'être ébranlée par la crise terrible qui avait mis un instant en péril la domination française, le gouvernement d'Alger plaça à la tête de l'administration de cette partie du Sahara algérien, un homme dont la droiture, l'intelligence et l'activité constante ne devaient pas tarder à transformer ce coin de terre si triste et si nu.

A peine installé à Biskra, M. le commandant Crouzet se mit à l'œuvre : un barrage en maçonnerie fut solidement établi dans le lit de l'oued qui coule, du nord au sud, à l'ouest de la ville ; les eaux, dirigées par de nombreuses *séguias* (canaux), s'infiltrèrent partout dans l'argile, et l'on vit surgir, comme par enchantement, ces belles et vigoureuses plantations qui font aujourd'hui les délices des habitants en même temps que l'admiration des touristes qui se rendent, chaque hiver, dans ces lointains parages.

Au nord-est de la ville se trouve le fort Saint-

Germain, vaste et solide construction, édifiée en 1849. Ce fort a la forme d'un carré long, il est construit en pierres et peut servir de refuge à toute la population européenne de la ville. Il renferme, dans une enceinte bastionnée qui entoure une superficie de huit hectares, outre de vastes et élégantes casernes, la maison du commandant supérieur et un pavillon pour les officiers. La manutention et les magasins à fourrage sont compris dans l'enceinte du fort.

Le Nouveau-Biskra, n'est point entouré de remparts, comme le sont la plupart des cités du Tell, et la ville peut s'étendre à volonté dans toutes les directions.

Vers le milieu de la rue principale se trouve l'*Hôtel du Sahara*, très-confortablement tenu par M. Médan; un peu plus loin, on remarque le Cercle de MM. les officiers, tout récemment construit.

La rue, qui n'a de constructions que d'un côté, est bordée d'arcades si bien établies, qu'à moins d'en être prévenu, on les croirait en pierres; or, presque toutes les maisons de la ville sont en briques séchées au soleil, mais soigneusement recrépies et blanchies à la chaux; de l'autre côté de la rue, un immense square, complanté de palmiers, de cyprès, de gommiers, de lauriers-roses et d'autres essences, attire les promeneurs sous ses frais ombrages.

Les autres constructions remarquables sont : un grand marché couvert, élevé sur des arcades, avec une cour à jour au milieu; il occupe le centre d'une place entourée de maisons indigènes très-bien établies et toujours avec des arcades sur le devant; l'église, belle construction en pierres, et la maison d'école. Un grand jardin public occupe le centre de la ville.

Un grand nombre d'indigènes se sont établis dans la nouvelle ville, mais leurs petites maisons à terrasse sont généralement gracieuses et parfaitement alignées.

Il existe à Biskra une école laïque mixte, très-habilement dirigée, depuis sa création, par M. Colombo dont le savoir, l'expérience et la profonde connaissance du pays sont toujours au service des étrangers désireux de s'instruire; cette école est fréquentée par 70 enfants arabes et 12 français. Une école congréganiste de filles, dirigée par les sœurs de saint Vincent-de-Paule, est fréquentée par 30 élèves, dont 10 petits garçons au-dessous de sept ans et deux ou trois enfants israélites; mais point de jeunes filles arabes, à cause du caractère religieux de l'établissement.

Il existe encore à Biskra un bureau arabe, dont le chef actuel est M. le capitaine Lefroid, homme intègre, de grande expérience et de beaucoup de mérite; une justice de paix, un commissariat de police, une prison civile et un caravansérail pour les voyageurs arabes.

Le Nouveau-Biskra forme une commune mixte de 7000 âmes environ, dont 600 Européens ou Israélites naturalisés.

Les Européens établis à Biskra s'occupent surtout de commerce : tissus, bimbeloterie, épicerie, comestibles, vins et liqueurs; quelques-uns font le commerce des grains avec les Arabes du Sud, qui viennent ici faire leurs provisions; d'autres achètent des bestiaux du Tell pour la consommation du pays; d'autres, enfin, expédient en Europe des dattes, des laines et des cornes de gazelle.

Les indigènes fabriquent des tapis estimés, des bernous, des haïks et des ouvrages en cuir; mais la

plupart s'occupent exclusivement de la culture des palmiers qui suffit largement à leur existence. Les *Beni Mzab* établis dans le pays font le commerce des tissus, concurremment avec les Israélites qui sont aussi orfèvres et bijoutiers.

Les gens du Souf portent à Biskra des dattes fort appréciées appelées *Deglet en Nour*, des haïks du Djerid, des œufs et des plumes d'autruche, des éventails, des cannes de palmier et des étoffes de Tunis pour les femmes. Ceux de l'Oued Rirh y apportent aussi des dattes, de la luzerne, qui pousse en abondance dans leur pays, et des laines. Les Châamba y vont vendre quelques bernous, des laines brutes, des chapeaux, des éventails, des peaux et des cornes de gazelle, et ils s'en retournent chargés de blé et d'orge pour leurs besoins.

Il m'est pénible d'aborder ici le chapitre des mœurs, car je suis obligé d'avouer que leur ancienne pureté a été fortement entamée par le contact de notre civilisation. Que peut, en effet, gagner un peuple primitif, un peuple vierge, à ce malheureux contact?

Si, à l'époque de la conquête, une légion d'instituteurs eût suivi les armées victorieuses, ou si seulement les conquérants eussent choisi, au sein de leurs armées, des hommes instruits, capables de donner au peuple conquis, l'instruction en échange de l'indépendance qu'il venait de perdre, ces enfants de la nature, robustes de corps et droits de cœur par instinct, eussent fini par bénir l'étendard aux trois couleurs qui venait remplacer, dans ce pays éloigné, qui fut peut-être de ce côté la dernière étape des Romains, le drapeau vaincu du Prophète. En enseignant aux enfants, en même temps que la science, les sévères principes de la morale, ce pays eût peut-être donné déjà

à la France, comme autrefois les Gaules à la Reine du monde, des esprits supérieurs qui eussent contribué à sa gloire, et, outre que l'on eût ainsi évité bien des révoltes, nous ne serions pas obligés d'assister aujourd'hui au lamentable spectacle de la dissolution des mœurs.

Au lieu des hommes de la civilisation, qui voyait-on à la suite des armées conquérantes? Le cortége ordinaire de toutes les armées de campagne : une troupe malpropre de vagabonds sans aveu et de femmes prostituées, écume de nos grandes villes, parias de notre civilisation, capables de tout pour s'enrichir, ne vivant que de la misère et des privations du soldat, pillant et détroussant au besoin sur leur passage, et donnant au peuple conquis le dégoûtant spectacle de leurs vices et de leurs débauches.

Voilà pourtant les premiers colons qui se sont fixés dans ces contrées; voilà ceux que les indigènes ont pu considérer comme l'avant-garde de notre civilisation, et c'est par cette avant-garde que la corruption a pénétré d'abord dans les bas-fonds de la société arabe.

Plus tard, l'Empire imagina d'envoyer en Afrique les fonctionnaires qui, pour certains motifs, ne pouvaient plus exercer en France; ceux-ci, hommes de talent, ceux-là disciples de la faveur, mais tous de mœurs faciles et ardents au lucre, trouvèrent dans ce pays un champ trop facile à exploiter. Par eux, la corruption gagna l'aristocratie arabe, et le corps indigène, jadis si sain et si robuste, se gangrena en même temps par la tête et par les pieds.

Il est vrai que depuis l'on a réagi contre cet état de choses; une grande et bienfaisante réforme a été opérée, des écoles ont été créées presque partout, et,

à part les exceptions qui existent dans tous les pays, les fonctionnaires algériens sont des hommes probes, fermes et instruits.

Mais les mœurs d'un peuple ne se réforment pas avec la même facilité, et il est difficile d'extirper le vice lorsqu'une fois il s'est implanté dans les masses et qu'il y a poussé de longues racines.

Je suis donc obligé de dire que les Biskris sont de mœurs dissolues.

Oublieux des préceptes du Coran, ils trouvent trop souvent, dans l'abus journalier qu'ils font des liqueurs fortes, l'oubli de leurs autres devoirs. L'absinthe est leur liqueur favorite; ils en boivent à toute heure du jour, et l'ivresse que leur procure cette funeste boisson est encore compliquée par la fumée du *kif*, dont plusieurs font un usage immodéré.

L'amour du jeu est passé, chez un grand nombre, à l'état de véritable passion : un joueur en déveine jouera tout, jusqu'à son bernous, jusqu'à sa propre femme!

Les courtisanes sont très-nombreuses à Biskra, où elles occupent tout un quartier de la ville, et c'est là une preuve évidente que la clientèle ne fait pas défaut. Il faut dire cependant que les femmes indigènes ne forment qu'une faible partie de cette cohorte féminine; presque toutes appartiennent à la fameuse tribu des *Oulad-Naïl*, qui occupe un vaste territoire à l'est d'El Aghouat. Les jeunes filles de cette tribu s'adonnent au libertinage du consentement de leurs parents et elles se rendent en grand nombre dans les parties méridionales du Tell, ainsi que dans les principaux centres sahariens, jusqu'à Ouargla et jusque dans le Touât. Au bout de quelques années de ce travail peu honorable, mais toujours lucratif, elles

s'en retournent dans leur tribu avec le fruit de leurs économies, et s'y marient bien plus vite et bien plus avantageusement que celles de leurs compagnes qui n'ont jamais quitté le toit paternel ; car c'est une croyance invétérée chez ces pauvres gens que leurs filles font œuvre pie en allant ainsi courir le monde, et ils se croient obligés de les encourager dans cette malheureuse inclination.

Les environs de Biskra méritent d'être visités.

Au nord-est de la ville on peut voir, perché sur une colline pierreuse et tout démantelé, un petit fort en terre où les Turcs venaient autrefois s'installer pour le recouvrement des impôts que les indigènes ne payaient jamais bien régulièrement. Les soldats du bey de Constantine arrivaient là par troupes de 100 à 200 hommes, munis d'un canon en bois. Si les Biskris refusaient de payer (et cela arrivait le plus souvent), les Turcs s'en retournaient, mais ils revenaient plus nombreux l'année suivante, et détournaient les eaux de l'oued auxquelles les oasis doivent leur fertilité ; les indigènes payaient alors leurs impôts, plus les frais de déplacement et d'occupation.

Au-dessous du fort turc, se trouve le cimetière européen, entouré d'un mur en briques séchées au soleil, et, non loin de là, le barrage en maçonnerie dont il a été parlé plus haut, appelé par les Arabes *Rass el Ma*, c'est-à-dire *Tête de l'Eau*, lequel est destiné à détourner et à diriger les eaux de l'oued dans les canaux qui alimentent la ville et l'oasis de Biskra. Ce barrage est placé directement sous les canons du fort St-Germain, ouvrage bien autrement sérieux que le fort turc.

Au nord-ouest et à 500 mètres environ des premières maisons de la ville, se trouve la petite oasis

des *Beni Morra*, ancienne pépinière du gouvernement, louée à un particulier, mais toujours agréable à visiter, malgré les détériorations de ses belles avenues et l'état d'abandon dans lequel se trouvent aujourd'hui les belles plantations qui faisaient autrefois l'admiration des étrangers.

A quatre kilomètres de là, toujours au nord-ouest et à 600 mètres environ du pied du Djebel Sfa, se trouve la source minéro-thermale de *Hammames Çalhin,* ou *Bain des Saints*, plus connue sous le nom de *Fontaine chaude.* Cette source abondante, dont les eaux sulfureuses ont une température de 44 degrés, sort, en bouillonnant, au milieu d'un bassin carré entouré de constructions dans lesquelles sont disposées, d'un côté, plusieurs piscines destinées au commandant supérieur, aux officiers, aux malades civils et militaires et aux indigènes ; en tout cinq piscines ; les autres faces sont occupées par des gardiens ou des industriels arabes.

Les eaux de *Hammames Çalhin* sont excellentes pour les affections rhumatismales, qu'elles modifient au bout de quelques jours, quelque invétérées qu'elles soient, ainsi que pour les maladies syphilitiques. Un projet existe, m'a-t-on dit, pour amener ces eaux dans l'oasis des *Beni Morra*, presque aux portes de la ville, où un établissement serait édifié à l'ombre des palmiers.

Immédiatement au-dessus de la source et au nord, existe un monticule formé de scories qui dénotent une origine volcanique ; en effet, j'ai pu voir, au sommet de ce monticule, un cratère presque comblé par les sables, qui mesure encore 5 ou 6 mètres de circonférence sur autant de profondeur. Les Arabes s'accordent à dire que le feu s'échappait autrefois

par cette ouverture, mais que ce feu a été éteint par les prières de saints marabouts qui avaient établi là leur demeure.

A l'est de la source, dans une dépression de terrain de forme arrondie et toute blanche de sel, existe un lac de 30 à 35 mètres de diamètre, dont les eaux, sans écoulement et d'une température de 14 degrés, ont le goût de celles de la mer; les Arabes l'appellent *Hammam Ed Djerab*, c'est-à-dire le *Bain de la gale*; ses eaux ont, en effet, la propriété de guérir cette maladie.

A une faible distance, et au nord-ouest de la *Source chaude*, se trouve encore un autre lac dont les eaux, moins salées, servent à abreuver les gazelles qui paissent dans ces parages.

Au sud du Nouveau-Biskra, à 500 mètres environ, et au delà d'un village nègre habité par les anciens esclaves devenus libres, se trouve le *Vieux-Biskra*, dont les maisons, toutes construites en terre et souvent fort éloignées les unes des autres, occupent un espace immense au milieu de l'oasis.

Le Vieux-Biskra, où est établie une école de droit musulman, se compose de sept quartiers dont voici les noms avec leurs significations : *El M'sid* (l'Ecole), *Bab Edrôb* (Frappe à la porte), *Bab Erhleg* (Ferme la porte), *Gaddecha* (Elève, au féminin), *Bab el Khaoukha* (la Porte du Pêcher), *Rass el Gueria* (Tête de la hauteur) et *Zgag Sidi Barkat* (la rue du Sidi Barkat). En tout 6000 habitants, qui ne s'occupent que de la culture des palmiers.

A l'ouest du Vieux-Biskra, l'on peut voir, sur une petite éminence, les ruines de l'ancienne kasbah, celle qui fut prise par les Français en 1844 et dans laquelle ceux-ci s'établirent d'abord ; elle était cons-

truite en terre, comme toutes les habitations, et entourée d'un large fossé, aujourd'hui desséché, que les indigènes appellent encore *el Bahar*, ou la Mer de Biskra.

Nul ne peut aller à Biskra sans visiter un vrai bijou qui se trouve à quelques pas de la ville, au sud du village nègre et sur le côté ouest de l'oasis : je veux parler de la charmante villa édifiée, par M. Landon, sur la rive droite de l'oued. J'ai pu visiter une première fois, en l'absence du propriétaire, le délicieux jardin où se trouvent réunis, par ses soins, les plus beaux types des flores africaine et exotique. Chaque année, une distribution de plantes utiles, dont l'acclimatement est parfait, est faite gratuitement aux amateurs et aux colons sahariens qui s'occupent de culture.

Lorsque le propriétaire est présent, il fait lui-même, avec la plus parfaite urbanité, les honneurs de la villa; mais en son absence un serviteur arabe parfaitement dressé guide le touriste à travers de belles allées, si bien abritées que les rayons du soleil ne sauraient percer le dôme de verdure qui les recouvre. L'eau circule partout abondamment, dans les allées et dans les bosquets, et l'on peut vivre dans cette petite oasis sans s'apercevoir des chaleurs de l'été.

L'on peut faire, aux alentours de Biskra, des chasses très-agréables : dans les montagnes qui sont au nord on trouve la gazelle, le mouflon, le bœuf sauvage, appelé *alcélaphe bubale*, et le sanglier; au sud, dans la plaine, on trouve le lièvre, l'outarde, une espèce de courlis et, sur les bords de l'oued, des bécassines, des canards et divers échassiers.

La température de Biskra est très-élevée en été; le

thermomètre monte très-souvent, dans les appartements, jusqu'à 40 degrés centigrades ; mais, en hiver, elle varie entre 10 et 30 degrés, et la ville ainsi que l'oasis dont elle fait partie forment alors un séjour des plus agréables, malheureusement trop peu connu des touristes et des malades, qui peuvent cependant s'y rendre en voiture et en toute sécurité.

A cause de l'altitude du pays, qui est de 117 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de la pente naturelle du sol vers le sud, le climat de Biskra est naturellement sain et les fièvres y sont à peu près inconnues ; cependant les personnes non acclimatées qui y passent les mois de mars et d'octobre, sont exposées à voir poindre, sur leur corps, une excroissance, lente à pousser et aussi lente à disparaître, que l'on est convenu d'appeler *clou de Biskra* ; ce clou, que l'on ne saurait mieux comparer qu'au fameux *bouton d'Alep*, dont il a, du reste, tous les caractères, ne respecte aucune partie du corps : il pousse indifféremment sur les joues, sur le front ou sur le nez, aussi bien que dans le dos, sur la poitrine, aux bras ou aux jambes, et il laisse toujours après lui une cicatrice plus ou moins apparente, selon le tempérament du malade ou la nature des soins qui lui ont été donnés, car les hommes de l'art en sont encore à rechercher les causes qui le produisent et, par conséquent, la médication préventive ou curative qui lui convient le mieux.

Quelques-uns ont d'abord attribué ce mal à la nature de l'eau ; mais des personnes riches, qui sont allées s'établir dans le pays, ont fait venir de l'eau de très-loin pour ne pas boire de celle de l'oued, et cependant elles n'ont pas été préservées.

A quoi faut-il donc attribuer cette désagréable

excroissance? Peut-être un jour le saura-t-on; mais, jusqu'à présent, cette question est demeurée pendante devant la science.

Je terminerai cette étude sur les *Ziban*, en disant que leur population est de 19,000 âmes environ, et qu'ils forment un *caïdat* dont le chef actuel est Si Mohammed Cerhir ben Gana. Les oasis sont administrées par des *cheikhs* qui relèvent du *caïd*; celui-ci relève à son tour du commandement supérieur dont le chef-lieu est Biskra; or, le commandant supérieur actuel est M. Crouzet, chef de bataillon de tirailleurs indigènes, et il est à désirer qu'il occupe encore longtemps ce poste important pour le bien du pays et de ses habitants.

Je dus séjourner à Biskra du 11 décembre au 6 janvier, pour y attendre la décision du Conseil général de Constantine et les envois de fonds qui devaient en être la conséquence. J'employai ce temps à recueillir les quelques renseignements qui forment le sujet de ce chapitre, et à faire aux environs quelques promenades et quelques parties de chasse.

Le 17 décembre après midi, je me dirigeai, armé d'un fusil, vers la partie du désert qui s'étend à l'ouest de l'oasis de Sidi Okba, laquelle est située au sud-est et à 32 kilomètres de Biskra. Parti à 1 heure, je me trouvai, vers 2 heures, à gauche de la petite oasis de Filiach, située à 4 kilomètres de la ville, et face à la diagonale qui s'étend, du nord-ouest au sud-est, entre les deux oasis. Là, je fus témoin d'un mirage qui se produisit dans les circonstances suivantes:

Le ciel était pur; il ventait fortement du sud-est et le thermomètre ne pouvait marquer plus de 15 degrés.

Les deux oasis sont distantes l'une de l'autre d'en-

viron 18 kilomètres, la plus éloignée, celle de Sidi Okba, se trouvant au sud-est de la première, et cependant elles paraissaient être placées, au loin, presque sur une même ligne allant de l'est à l'ouest.

Dans l'espace désert qui les sépare, se dessinait à l'horizon, sur le fond vaporeux du ciel, une immense forêt d'arbres gigantesques dont la forme ne ressemblait en rien à celle des palmiers. Ce n'était pas des arbres, à proprement parler, que j'avais devant moi, mais plutôt des fantômes d'arbres dont je devinais l'impalpabilité ; la plupart avaient la forme de peupliers gigantesques, aux rameaux serrés, s'élevant verticalement vers le ciel, mais dépourvus de feuilles.

Sur certains points, ces fantômes étaient disposés par groupes ; sur d'autres points, ils étaient serrés comme les arbres d'une forêt ; sur d'autres, ils étaient isolés ; entre les troncs isolés et entre les groupes, j'apercevais, s'étendant en arrière, quelque chose de brillant, d'éblouissant ; cela ressemblait aux eaux d'une mer ou d'un lac lorsque les rayons du soleil s'y réfléchissent.

En deçà et à gauche de la vision, en face de la pointe est de Sidi Okba, j'apercevais deux collines couronnées de groupes serrés de hauts palmiers, dont le vert foncé tranchait sur le fond vaporeux de la forêt.

Je marchai à grands pas vers la vision, qui parut d'abord s'éloigner ; je marchai toujours : peu à peu les branches des arbres se fondirent et disparurent, et il ne resta plus que des troncs disséminés sur une grande étendue ; le lac s'était effacé ; enfin, les troncs disparurent à leur tour, et il ne resta plus, devant moi, que les deux collines couronnées de palmiers, lesquelles n'étaient, en réalité, que des monticules

de sable de 2 à 3 mètres de hauteur, surmontés de quelques touffes de palmiers nains.

Cependant, il me sembla voir encore quelques collines onduler à l'horizon; maïs elles s'effacèrent comme le reste, et bientôt il ne resta plus rien qu'un horizon aussi uni que celui de la mer.

Au lieu où la vision s'était produite, je me trouvai sur un sol sablonneux, humide et couvert d'une épaisse couche de salpêtre; quelques roseaux d'un mètre à 1^{m} 50 de hauteur poussent çà et là, au milieu de la flore ordinaire du Sahara, aussi rare que peu variée, dont les sujets couronnent ordinairement de petits mamelons de sable isolés les uns des autres de 1 à 5 mètres, et dont les proportions dépassent rarement celles d'une grosse taupinière.

Telles sont les circonstances dans lesquelles s'est produit le premier mirage que j'aie observé dans le Sahara; depuis j'ai été à même d'observer d'autres phénomènes de ce genre, mais toujours dans des dépressions humides et salines. Je ne manquerai jamais de les décrire aussi exactement que possible, chaque fois que l'occasion s'en présentera.

Le 18 décembre, j'appris avec le plus grand plaisir que l'agha de l'Oued Rirh et du Souf, Si Mohammed ben el Hadj ben Driss, à qui j'étais recommandé par M. le général Chanzy et par M. le général de Lacroix-Vaubois, venait d'arriver à Biskra où il devait passer quelques jours avant de se rendre à Touggourt, chef-lieu de son commandement; on me dit qu'il devait descendre à l'hôtel du Sahara, où j'étais moi-même installé depuis mon arrivée; il y vint, en effet, dans l'après-midi, et je m'empressai de lui remettre les lettres dont j'étais porteur.

Si Mohammed, qui avait été déjà prévenu par

M. le commandant Crouzet, me fit l'accueil le plus aimable; il m'assura qu'il ferait le nécessaire pour que mon voyage pût s'effectuer dans toutes les conditions de sécurité voulues, et il s'engagea à me procurer des guides tels que toute trahison de leur part serait impossible; il me promit, en outre, des lettres pour les nombreux amis qu'il possède dans les différentes parties du Sahara, il me proposa de faire route avec lui jusqu'à Touggouat et de passer quelques jours dans cette ville, dont il ferait tout pour me rendre le séjour agréable. Mais je ne pus partir en même temps que l'agha, qui quitta Biskra le mardi 29 décembre pour se rendre au chef-lieu de son commandement.

J'attendais de Constantine, outre les sommes d'argent votées par le Conseil général et la municipalité, un envoi d'armes, de bijoux et autres objets destinés à être donnés en cadeaux aux chefs des contrées que je devais traverser, et ce ne fut que le 31 décembre que je pus recevoir le tout, malgré l'activité déployée par M. Bourgon, employé à la mairie, qui s'était mis à ma disposition avec un véritable dévouement.

Je pris aussitôt à mon service un jeune Soufi, Mohammed ou Ali ben Embarek, natif d'El Guemar, qui avait déjà fait, à l'*Hôtel du Sahara*, un petit apprentissage culinaire, et dont la conduite n'avait rien laissé à désirer pendant les quelques années qu'il avait passées à Biskra.

Ali est un grand et vigoureux gaillard de 18 ans, son visage est fortement bronzé, mais ses traits sont réguliers; sa physionomie est ouverte et intelligente et il parle assez bien le français.

Je lui demandai tout d'abord si, en cas d'attaque, il serait résolu à se bien défendre.

— Que l'on vienne seulement, me répondit-il, et vous verrez si je sais me battre aussi bien qu'un Français !

Je l'armai aussitôt d'un fusil que je devais à la générosité de MM. Rosier fils, de Marseille, et d'un joli pistolet à deux coups que j'avais reçu de Constantine ; je complétai son armement en lui donnant de la poudre et des balles pour se fabriquer des cartouches. Ses yeux brillaient de joie.

Quant à moi, mon armement consistait en une excellente carabine système Martini, achetée chez M. Peter, armurier à Genève, d'un solide revolver de cavalerie à percussion centrale, d'un coutelas et d'un bon fusil double pour la chasse, que M. Médan avait eu l'obligeance de me céder au prix coûtant.

J'ai reconnu depuis que la carabine Martini se comporte admirablement dans les dunes ; la simplicité de son mécanisme, la facilité avec laquelle on peut procéder à son nettoyage, sans même qu'il soit besoin de la démonter, en font là-bas une arme excellente, bien supérieure au Chassepot qui ne fonctionne plus qu'avec une extrême difficulté lorsque le sable s'est introduit dans sa culasse mobile, et dont le démontage et le nettoyage demandent, outre un temps relativement considérable, un outillage assez compliqué.

La journée du 1er janvier 1875 fut consacrée à *m'arabiser*, c'est-à-dire que je me rendis, accompagné d'Ali, sur le marché arabe et dans les magasins qui l'entourent, où j'achetai deux costumes complets composés comme suit :

2 bernous de laine	Fr.	70 —
1 haîk djeridi		80 —
2 seraouels (larges culottes)		16 —
3 gaudouras (sorte de robes blanches)		26 —
1 ceinture		12 50
1 chachia et son turban en poils de chameau		30 —
1 chachia de Fass		15 —
2 turbans en tissu		9 —
1 veste et deux gilets en drap bleu		100 —
1 paire de messtt (bottes rouges)		24 —
2 paires de souliers noirs		9 —
2 » » jaunes		7 —
1 grosse couverture de laine		40 —
1 djebira (sacoche en cuir rouge du Maroc)		19 —
Total :	Fr.	452 50

Ali, à qui je fis quelques dons et quelques avances, compléta également sa garde-robe.

Le lendemain, nous achetâmes les ustensiles de cuisine en usage chez les Arabes, c'est-à-dire une marmite à double fond pour le couscoussi, un grand plat en bois et une douzaine de cuillers *en même métal*; nous joignîmes à cela une cafetière, quelques tasses, un pot en fer battu, deux casseroles en fer, deux petits seaux pour puiser l'eau et quelques autres objets de moindre importance.

Je n'achetai en grande quantité, à Biskra, que les provisions de bouche qu'il me serait impossible de me procurer à Touggourt ou bien que je risquerais d'y payer trop cher. Ainsi, je me munis de couscoussi, de riz, de vermicelle, de beurre, de chocolat, de pommes de terre, d'oignons, de thé, de café, de sucre,

d'œufs durs, de bougies et d'allumettes; de conserves de viandes, de sardines et de légumes; de tapioca, de quelques confitures, de sel, de poivre, de tabac, de papier à cigarettes, de savon, etc.

J'achetai encore 15 kil. de petits pains biscuités, destinés au repas du matin dans le trajet de Biskra à Touggourt, le repas du soir devant être à l'arabe. Je devais me préparer ainsi, peu à peu, à un changement complet de régime; je renonçai immédiatement au vin.

Je me procurai encore, outre des médicaments destinés à combattre les maladies du pays, telles que maux d'yeux, fièvres, dyssenterie, morsures de vipères, piqûres de scorpions, etc., deux flacons d'*alcool de menthe de Ricqlès* qui me rendirent les plus grands services; je ne saurais trop engager les voyageurs qui se préparent à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique à faire ample provision de cet excellent produit, pour combattre les dérangements causés par la mauvaise qualité des eaux du Sahara, qui contiennent toutes plus ou moins de magnésie en dissolution, et aussi pour réagir énergiquement contre les refroidissements et autres accidents auxquels ils sont exposés dans ces contrées inhospitalières.

Les journées du 3 et du 4 furent aussi employées en préparatifs. Je fis confectionner deux caisses solides, de forme allongée, destinées à contenir, l'une mes provisions de bouche, l'autre mes ustensiles de cuisine et différents objets peu susceptibles de détérioration. Mes effets, mes papiers et mes livres furent enfermés dans des malles de cuir assez petites pour entrer, sans difficulté, dans les *tellis* ou grands bissacs imperméables que les chameaux portent suspendus à leurs bâts.

Un petit sac en cuir devait contenir mes instruments de météorologie et autres petits objets dont je pouvais avoir besoin à tout instant.

Je me munis d'un tonnelet d'une quarantaine de litres, que je remplis d'eau de Biskra, car l'on m'avait prévenu que les eaux des oasis échelonnées sur la route, jusqu'à Touggourt, étaient généralement mauvaises. Je me proposais d'acheter, dans l'Oued Rirh, des peaux de bouc pour une plus grande provision d'eau.

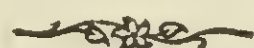
Ayant fixé mon départ au 5 au matin, Ali se mit en quête d'un chamelier, et il s'entendit avec le nommé Mohammed ben Hemli, de la smalah de Si Bou el Akhras ben Gana, qui, moyennant 50 fr. et la nourriture, me loua deux chameaux pour le transport de mes bagages jusqu'à Touggourt. Je dus à l'obligeance de M. le commandant Crouzet une mule, qui me fut procurée par voie de réquisition.

Cependant je ne pus me mettre en route que dans la journée du 6, pour les raisons suivantes :

Si Mohammed ben Smati, cadi de Biskra, dont j'avais eu l'avantage de faire la connaissance, était venu me demander, dans la journée du 3, si je ne voyais aucun inconvénient à ce que l'un de ses frères, qui venait d'être nommé cadi de l'Oued Souf, fît route avec moi jusqu'à Touggourt où il devait passer pour se rendre à son poste. J'avais déclaré au respectable cadi que je serais, au contraire, très-heureux d'avoir son frère pour compagnon de voyage, et il fut arrêté qu'il se rendrait à l'hôtel au jour et à l'heure convenus ; mais le 4 au soir, le cadi étant venu me prier de retarder mon départ d'un jour parce que son frère n'avait pas encore terminé ses affaires, je consentis à attendre jusqu'au 6 au matin. Or, ce

délai n'ayant pas suffi à mon futur compagnon, il fut convenu que je partirais en avant et qu'il viendrait me rejoindre au bordj de Chegga, distant de Biskra de deux petites étapes que l'on peut facilement doubler sans trop de fatigue.

Je fis donc prévenir mon chamelier et le muletier de se trouver le lendemain matin, à 7 heures au plus tard, devant la porte de l'hôtel.



CHAPITRE II.

Départ de Biskra. Le bordj de Taïerrashou. Le cheikh Si Mahmoud ben Kharfallah. Chegga. Pénible impression. Le cadi Si Aïssa. Les puits de Çtheïl. Un mirage dans le chott Melrhir. Koudiat ed Dhôr. Premier bivouac. Encore un mirage. L'Oued Rirh. El Merhayer. Les Rouarha. Le cheikh Si Mohammed ben El Hadj. Cheriet er Remel. Sidi Khelil. Le cheikh Si Aïssa ben Sliman. Le souper. Conversation. Aïn Ben Zeïk. Djamâ. Le cheikh Ahmed ben Sliman. L'hospitalité arabe. Les Beni M'zab. Sidi Amram. Le chott M'gharin. Arrivée à Touggourt.

Celui qui se dispose à voyager avec des Arabes doit tout d'abord s'armer de patience et de résignation; il ne doit jamais dire : Je partirai tel jour, à telle heure; — mais : Je partirai quand Dieu et mes guides voudront.

La patience est une vertu, disent les Arabes, et c'est faire preuve de sagesse que de s'exercer à la pratique des vertus. Ne pouvant faire autrement, je pris le parti de m'exercer à la patience et j'y réussis tellement, qu'au retour de mon premier voyage j'eus la satisfaction d'entendre ces paroles sortir de la bouche d'un vieillard : « Dieu te protégera dans tes voyages, ô Nacer! car tu es le chrétien le plus patient qui ait jamais pénétré dans le Sahara. »

Je crois avoir dit que j'avais donné rendez-vous à mes hommes pour le 6 janvier, à 7 heures du matin, devant l'*Hôtel du Sahara*, à Biskra.

A l'heure dite, je sortis habillé et armé de pied en cap, mais je ne vis personne dans la rue. J'attendis vainement pendant une heure. Je pris alors le parti d'envoyer Ali à la recherche du chamelier, en lui recommandant bien de ne pas revenir sans lui. J'attendis une heure encore, au bout de laquelle la figure placide de Mohammed ben Hemli se montra au bout de la rue; mais le malheureux venait sans ses chameaux!

Je courus à sa rencontre, et je lui dis vivement :

« — Pourquoi n'es-tu pas venu à l'heure dite?

— Parce que j'ai pensé que tu ne voudrais pas partir si tôt?

— Et, maintenant, pourquoi viens-tu sans tes chameaux?

— Je venais voir si tu étais disposé à te mettre en route, et je vois bien que tu ne peux partir encore, puisque la mule n'est pas arrivée.

— Va chercher tes chameaux; nous les chargerons en attendant que la mule arrive.

— Mes chameaux sont là dans la plaine et il ne faut pas longtemps pour les aller chercher.

— Vas-y donc et dépêche-toi. »

Il partit enfin; mais je vis bien, à la façon dont il se dépêchait, qu'il s'écoulerait bien encore une heure entre son départ et son retour.

Ali, qui était allé chez le caïd se renseigner sur l'adresse du muletier, vint me dire que celui-ci demeurait au Vieux-Biskra et que probablement il ne viendrait que si on allait le chercher.

Je ne m'étais pas encore exercé à la patience et j'étais furieux.

Je dis à Ali de retourner chez le caïd, de prier le hakem d'envoyer quelqu'un au Vieux-Biskra à la

recherche du muletier, et de ne revenir que lorsqu'il aurait vu ce messager partir au pas gymnastique. Il revint au bout d'un quart d'heure en me disant que l'on avait donné des coups de bâton sur les jambes du messager pour le faire courir, mais qu'il s'arrêterait certainement au premier café maure qu'il rencontrerait sur son chemin pour reprendre haleine.

Dissimulant de mon mieux ma mauvaise humeur, et prévoyant bien que je ne pourrais partir qu'entre 11 heures et midi, je pris le parti de déjeuner à l'hôtel, afin de pouvoir marcher ensuite jusqu'à la nuit sans interruption, et je dis à Ali d'en faire autant.

Le chamelier et ses bêtes n'arrivèrent qu'à 10 h. et demie; peu après, comme nous nous disposions à charger, la mule arriva à son tour, conduite par un jeune Arabe sale et déguenillé, et tellement maigre qu'il était presque réduit à l'état de squelette. Je pensai que ce malheureux n'avait peut-être pas déjeuné et, ma colère tombant devant sa misère, je lui fis donner quelque nourriture qu'il engloutit en moins de temps que je n'en mets pour l'écrire.

Nous nous mîmes ensuite à charger les animaux. L'un des chameaux reçut mes deux caisses, entre lesquelles fut placé le tonneau rempli d'eau; l'autre porta, dans des tellis, mes malles en cuir renfermant mes effets, mes papiers, les objets que j'emportais pour cadeaux, mes instruments de réserve et le gros de mes munitions; ce chameau, peu chargé, devait encore porter mon serviteur Ali, afin qu'il fût dispos, le soir, pour préparer le souper. Dans les tellis de la mule, je logeai un petit sac en cuir renfermant mes ustensiles de propreté, quelques munitions et mes instruments pour la route; une chachia, un haïk et un

bernous. Enfin, dans ma *djebira*, que je portais en sautoir, je plaçai une boussole, un thermomètre-fronde, une dizaine de cartouches, quelques *douros* (pièces de 5 fr.) et le nécessaire pour écrire. Je confiai un fusil non chargé au chamelier; quant au pauvre diable de muletier, Ali ben Nabougou, il avait bien assez de sa chétive personne à traîner.

Nous partîmes enfin à 11 heures! Mais je n'étais pas à bout de surprises.

A peine étions-nous arrivés en face du village nègre, à égale distance du Nouveau et du Vieux-Biskra, que la mule, que l'on avait peut-être oublié de faire déjeuner, s'emporta tout à coup, se mit à sauter et à ruer jusqu'à ce qu'elle eût jeté sa charge, puis s'enfuit à travers champs, échappant à une troupe de jeunes Arabes dont les cris l'effrayaient, au lieu de l'arrêter. Ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à la rattraper et à la dompter, car elle ne voulait plus se laisser charger. Afin de prévenir un nouvel incident de ce genre, je la fis monter par son conducteur jusqu'à la sortie de l'oasis ; quant à moi, j'ai toujours préféré aller à pied; je n'ai jamais eu aucun goût pour les montures, et il m'est arrivé bien rarement de monter à chameau pendant le cours de mon voyage.

A 11 h. 40, nous sortîmes de l'oasis ; nous marchâmes sur un sol argileux, recouvert d'une légère couche de sable, solidifié par la magnésie ; la flore, assez abondante, se compose en cet endroit de *tarf*, de *guetef* et de touffes de *tamarix* peu élevées.

Le temps était superbe ; il soufflait une bonne brise du nord-ouest, et mon thermomètre-fronde ne marquait que 19 degrés.

Nous laissâmes à gauche la petite oasis de Filiach,

et à droite, à une distance de 600 mètres environ, la charmante petite oasis de Cora; plus loin, nous apercevions, à gauche, la grande et belle oasis de Sidi Okba, que je n'avais pu visiter avant de partir, malgré les invitations réitérées de Si Mohammed ben Gana, qui y commande depuis plusieurs années.

Devant nous, à l'horizon, des ombellifères de haute taille, assez nombreuses dans ces parages, nous paraissent être des arbres gigantesques.

A 2 h. 35, nous passâmes près d'un coude formé par l'*Oued ez Zerzour* ou *des Etourneaux*, dans le lit duquel serpente un maigre filet d'eau. A partir de ce point, la plaine argileuse et humide se couvre de guetef et de hauts taillis de tamarix que l'on est convenu de décorer du nom pompeux de forêt de Sâada, et au milieu desquels paissent de nombreux troupeaux de chameaux, de chèvres et de moutons; en face de nous, nous apercevions, se dressant majestueusement sur une colline, le bordj de *Taïerrashou*[1] ou de *Sâada*, but de notre première étape.

Nous continuâmes de marcher dans la même plaine couverte de guetef et de touffes de tamarix, à travers lesquelles s'élevaient quelques tentes de nomades; le sol était devenu exclusivement argileux, sans trace de sable ni de calcaire à la surface.

A 5 heures, au coucher du soleil, nous traversâmes l'*Oued Djedi*, complétement à sec, dont la direction est, en cet endroit, du nord-ouest au sud-est. L'Oued Djedi est incontestablement le *Nigris* de Juba et de Pline, que Ptolémée appelle *Ghir*, le confondant ainsi avec l'Oued *Ghir*, rivière qui sort de l'Atlas au

[1] *Taïerrashou* est formé de trois mots : *taïer*, a sauté ou volé; *ras*, tête, nom masculin en arabe, et *hou*, possessif affixe de la troisième personne. Ce mot signifie donc *sa tête a volé.*

sud du Maroc et qui, avec l'Oued *Zousfana* et d'autres affluents, forme l'Oued *Saoura* qui va se perdre au sud-ouest du Touât, et dont le lit fut en partie exploré par le voyageur Rohlf en 1864. Les géographes anciens, dont les connaissances sur l'Afrique au delà de l'Atlas étaient des plus rudimentaires, donnent, de ces deux cours d'eau, des descriptions qui se rapportent en même temps à l'un et à l'autre; cependant Juba et Pline s'accordent à dire que le *Nigris* sépare l'Afrique de l'Ethiopie.

Après avoir traversé la rivière, nous gravîmes la colline sur laquelle s'élève le bordj de Taïerrashou, grande enceinte crénelée et bastionnée, avec une tourelle surmontée d'un télégraphe aérien.

Dans l'intérieur, en entrant à gauche, se trouve l'appartement, composé de deux pièces, où l'on reçoit les hôtes de distinction, et dans l'angle du même côté se trouve, entourée d'un mur formant une cour séparée, l'habitation du cheikh; à droite existe un café maure; les autres faces sont occupées par les écuries et, au milieu de la cour, campent les caravanes peu nombreuses qui s'arrêtent là pour passer la nuit en sécurité.

La distance entre Biskra et Taïerrashou est de 24 kilomètres environ.

A peine étais-je entré dans l'enceinte du bordj que le cheikh Si Mahmoud ben Kharfallah, prévenu de mon arrivée par l'un de ses serviteurs, vint me faire ses offres de service. M'ayant fait entrer dans l'appartement dont j'ai déjà parlé et dont le sol était recouvert de beaux tapis fabriqués dans le pays, il m'installa dans la pièce du fond où, à ma grande surprise, je remarquai un joli bois de lit, avec un matelas et une couverture, une table et deux chaises.

Le cheikh défendit à Ali de faire de la cuisine, en disant qu'il pourvoirait à tous mes besoins. Mon serviteur s'installa dans la première chambre; quant aux chameliers, on leur donna une autre pièce fermant à clef, où mes bagages furent déposés.

Une heure environ après mon arrivée, on m'apporta d'excellent couscoussi [1] sucré dans un grand plat en faïence; j'y fis honneur, car cette première journée de marche avait aiguisé mon appétit; mais on ne put me donner à boire qu'une eau saumâtre et bourbeuse, chargée de silice; je m'en contentai cependant, car il fallait m'habituer peu à peu à la misère, et j'étais décidé à n'employer l'eau de mon baril que lorsque celle que je trouverais sur ma route ne serait vraiment pas buvable. On avait préparé, pour ceux de ma suite, un couscoussi plus commun sur lequel ils se jetèrent comme des loups affamés.

Après le souper, on me servit du café qui eût été excellent si l'eau avec laquelle on l'avait préparé ne lui eût communiqué son détestable goût. Je m'étendis ensuite sur mon lit et, oubliant les tribulations du départ, je m'endormis d'un profond sommeil.

Le 7 janvier, je fus sur pied de bon matin. A

[1] *Couscouss*, *couscoussou* ou *couscoussi*, selon les pays, vient du verbe racine *kaskassa* qui signifie *broyer*, *piler*. C'est une pâte préparée en très-petits grains, comme la semoule. Dans le fond d'une marmite on prépare une sauce, avec de la viande ou une poule, des pommes de terre, des oignons, etc., etc., que l'on recouvre d'un double fond percé de petits trous, comme une passoire, et c'est dans ce double fond que l'on met la semoule, qui cuit ainsi à la vapeur de la sauce. Après une cuisson suffisante, on la verse dans un grand plat, et après l'avoir bien assaisonnée avec du beurre, on y mêle la sauce ou bien, pour ceux qui le préfèrent, du lait, du miel ou du sucre. La viande couronne le plat.

6 heures, Ali avait déjà préparé le café pour tout le monde, et à 7 heures nous quittions le bordj par un temps splendide.

Les rayons du soleil levant couronnaient d'une longue ligne pourprée l'horizon uni du désert ; il soufflait une légère brise du nord, et je me retournai pour aspirer, une dernière fois, les senteurs parfumées des oasis des *Ziban*, qui se montraient au loin comme des taches sombres parsemées dans la plaine que nous avions traversée la veille, jusqu'au pied des montagnes qui forment les limites du Tell.

Nous étions sur un plateau élevé, presque nu, tantôt argileux et sans sable, tantôt calcaire et sablonneux; comme végétation, je ne vis que quelques maigres touffes de *guetef*, de *harmel* et de *djel* très-clair-semées, que nos chameaux broutaient en marchant, sans ralentir le pas.

Vers 8 heures, nous rencontrâmes une caravane de 32 chameaux, chargés de dattes de l'Oued Rirh et se rendant à Biskra.

Peu après cette rencontre, nous entendîmes quelqu'un crier derrière nous, nous disant d'arrêter ; je me retournai et, apercevant un homme seul qui courait en agitant quelque chose de blanc qu'il tenait à la main, je donnai l'ordre de suspendre la marche. C'était un jeune serviteur du cheikh Mahmoud qui m'apportait une lettre de son maître pour les gardiens du bordj de Chegga, auxquels il donnait l'ordre de me bien recevoir. Touché de la sollicitude du cheikh, dont je n'avais pas pris congé le matin dans la crainte de le déranger, je donnai une bonne récompense au jeune Arabe qui s'en retourna en bondissant de joie.

Vers 10 heures, nous fîmes halte, pour déjeuner, au puits de *Djefer*. Ce puits, creusé dans l'argile, n'a ni

seuil ni coffrage; l'eau, qui est à 3 mètres du sol, est légèrement amère, mais fraîche (17°) et bien préférable à celle de la veille. Deux Arabes et une femme, qui y étaient installés avant nous, furent bientôt obligés de partir pour suivre leurs chameaux, qui continuaient leur route malgré les cris et les menaces de leurs maîtres.

Notre déjeuner se composa de pain, de sardines à l'huile, d'œufs durs et de fromage, le tout assaisonné d'un appétit fortement aiguisé par la brise fraîche du nord qui ne cessait de souffler derrière nous.

Nous nous remîmes en marche à 11 heures. A partir de ce point je remarquai, outre la flore précédemment observée, la plante tinctoriale appelée *sueda* et le *cedra* (*zizyphus lotus*), bel arbrisseau de 2 à 3 mètres qui, de distance en distance, montre sa tête au-dessus des autres plantes. Cet arbrisseau pousse surtout dans les dépressions de terrain en forme de cuvette, où le sol humide nourrit, en outre, quelques herbacées : tantôt il est disposé en lignes allant de l'ouest à l'est, suivant ainsi le cours naturel des eaux qui se dirigent, sans doute, en nappes souterraines vers les solutions de continuité, très-visibles du côté de l'est, des ondulations ou petites collines qui entourent les cuvettes. Je l'ai surtout remarqué au fond d'une dépression plus sensible, de 1000 mètres environ de diamètre, à 6 kilom. en deçà du bordj de Chegga. Trois belles outardes cherchaient paisiblement leur nourriture sur ce sol humide, à 200 mètres de la route; je préparai aussitôt mon fusil, mais j'avais malheureusement le vent contre moi, et je marchais à découvert; aussi les prudentes bêtes prirent-elles leur vol avant que je fusse à portée de les tirer avec quelque chance de succès.

Outre les outardes, j'ai remarqué aussi en très-grand nombre, dans ce trajet, des allouettes huppées et le *djerd*, gros rat des champs qui creuse sa demeure dans l'argile, entre les racines des plantes.

Chegga (la Crevasse), où nous arrivâmes à 2 heures, est un petit bordj édifié au centre d'une grande dépression entourée de petites collines s'élevant au loin en pente douce, mais s'interrompant du côté de l'est, comme celles que j'avais déjà traversées.

Dans la cour du bordj jaillissent, dans un petit bassin de forme circulaire, les eaux peu abondantes d'un puits artésien foré en 1857 par les soins de l'administration; ces eaux, saturées de magnésie et par conséquent purgatives, ont une température de 21 degrés; pour les boire, on les recueille dans un vase et on les expose à l'air jusqu'à ce qu'elles soient descendues à une température normale. Les eaux du puits sortent du bordj par un conduit en fonte, et vont arroser quelques jeunes palmiers, qui végètent faute de soins suffisants.

Un second puits artésien, foré au sud et à 130 pas du bordj, est bien plus abondant que le premier; ses eaux, qui ont la même température, me parurent un peu moins amères.

Deux autres puits existent encore à une petite distance, mais l'un d'eux ne donne qu'une quantité d'eau insignifiante. Partout aux alentours le sol est blanc de magnésie.

Toutes ces eaux, aujourd'hui perdues, arrosaient autrefois de belles plantations de palmiers, dont on voit encore les vestiges près de la seconde source; ces plantations, ainsi que les habitations qui entouraient le bordj, furent dévastées en 1871 par le fameux Ali Bey, sous le prétexte de venger, sur les gens de

l'Oued Rirh, la mort de ses frères assassinés par Bou-Choucha et que les habitants des oasis n'avaient pu protéger. Plusieurs oasis, entre autres celle de *Mgharin*, furent aussi plus ou moins dévastées et leurs habitants mis à contribution.

Le bordj de Chegga est gardé par plusieurs spahis indigènes placés là pour relayer les courriers : pas un ne fut capable de déchiffrer la lettre du cheikh de Taïerrashou. Néanmoins, ils me donnèrent à choisir la pièce qui me conviendrait le mieux ; j'en choisis une grande, à l'extrémité de laquelle se trouvait une sorte de cuisine. L'un des gardiens voulut bien se donner la peine d'enlever à moitié la poussière et les débris de toute sorte qui jonchaient le sol ; après quoi, ayant fait étendre ma couverture sur des tellis, je m'installai de mon mieux pour écrire.

Les grands fainéants placés là par l'agha pourraient nourrir quelques moutons et faire quelque culture, tant pour leurs besoins personnels que pour en tirer profit en les vendant aux caravanes ; mais ils préfèrent croupir dans la paresse et la malpropreté, se contentant, pour toute nourriture, d'un couscoussi grossier et de quelques dattes vermoulues.

Un peu avant le coucher du soleil, je pris mon fusil de chasse et je sortis pour explorer les alentours.

A une faible distance du bordj, j'aperçus un petit cimetière vers lequel je me dirigeai ; les tombes sont ici les mêmes que celles que j'ai vues dans le Tell. Les Arabes ne placent pas, comme nous, leurs morts dans des cercueils ; ils les étendent au fond de la fosse creusée dans l'argile à une faible profondeur ; ils protégent le cadavre avec des pierres plates, placées en travers de la fosse, à ras du sol, et recouvrent le tout d'un petit monticule de terre. Trois sur cinq de ces

tombes avaient été violées, la nuit, par les chacals, dont les griffes avaient laissé des traces profondes autour des trous creusés par eux sur les côtés des tombes, au-dessous de la couche de pierres plates. Les cadavres avaient été enlevés lambeau par lambeau et traînés au milieu de la plaine, où ils avaient servi de pâture à ces bêtes immondes.

Les gardiens du bordj, que j'interrogeai à mon retour, me dirent que les *diab* [1] venaient toutes les nuits rôder autour de ces tombes; mais ils ne parurent pas s'en émouvoir autrement.

Quant à moi, j'éprouvai un vif sentiment d'horreur en pensant que, si je venais à périr dans le cours du voyage dont je faisais alors les premières étapes, mon corps, privé de sépulture, servirait au festin des hôtes du désert.

Mais je chassai bientôt loin de moi ces tristes pensées, et élevant mes regards vers ce beau ciel du Sahara, si pur et si bleu, tout resplendissant d'étoiles, j'adressai au Dieu unique, père de tous les hommes, une courte mais fervente prière, pour lui demander un heureux retour dans ma patrie, au sein de ma famille.

Vers 8 heures, Ali nous servit un plat de couscoussi au mouton, auquel je fis honneur. Décidément mon domestique pouvait figurer, sans trop de désavantage, parmi les chefs les plus distingués des restaurants parisiens. Je le complimentai, ce qui parut le satisfaire beaucoup. Le repas se termina par une tasse de café et, pendant que les chameliers bavardaient avec les gens du bordj, je m'enveloppai dans mes bernous, dont je rabattis les capuchons sur mes yeux, puis je

[1] *Diab*, pluriel de *dib*, chacal.

m'étendis, aussi mollement que possible, sur ma couverture pour me livrer au sommeil.

Mais à peine venais-je de fermer les paupières qu'un grand bruit se fit entendre du dehors : c'étaient des voix d'hommes, auxquelles se mêlaient des voix criardes de femmes et des braiments à fendre les oreilles. Bientôt une vive lumière, passant par les créneaux du bordj, annonça que l'on préparait le souper.

L'un des spahis, qui était sorti pour voir quelle sorte de gens étaient établis dans le voisinage, nous dit que c'étaient des Arabes de Sidi Okba qui se rendaient à El Merhayer avec des bourricots chargés d'orge.

Le repas de ces gens fut aussi vite pris que préparé, sans doute, car bientôt le plus parfait silence régna autour de nous, et je m'endormis d'un profond sommeil.

Le 8 janvier, nous étions debout à 5 heures du matin. Ayant déjeuné d'une tasse de café et les chameaux étant chargés, nous nous disposions à partir à 6½ heures, lorsqu'un Arabe, qui arrivait en courant à toutes jambes, nous cria d'attendre ; il était suivi de deux autres personnages, dont l'un à pied ; l'autre, à cheval, était vêtu d'un bernous bleu : c'était le cadi d'El Oued, Si Aïssa ben Ahmed es Smati ed Djellali, qui devait partir avec moi de Biskra pour se rendre à Tougourt, et qui, ayant couché au bordj de Taïerrashou, s'était levé de grand matin pour me rejoindre à Chegga. Les deux hommes à pied qui l'accompagnaient étaient ses serviteurs.

Après les salutations d'usage, je m'excusai auprès du cadi de n'avoir pu l'attendre. Il me répondit qu'il comprenait les motifs qui m'avaient empêché de différer plus longtemps mon départ, mais que, puisqu'il

avait pu me rejoindre, il serait heureux de voyager en ma compagnie.

Le cadi me parut être un homme de 30 à 35 ans, de taille moyenne et bien constitué; sa physionomie respirait la franchise et la bonhomie.

Nous ne nous mîmes en marche qu'à 7 heures 50, la caravane se composant alors de sept personnes.

Nous cheminions sur un sol tantôt argileux, avec quelques touffes d'arbustes clair-semés, tantôt gypsocalcaire avec graviers, tantôt légèrement sablonneux et graveleux.

Vers 9 heures, nous aperçûmes une grande ligne bleue se dessinant à l'horizon; sur cette ligne on me fit remarquer, dans le lointain, la délicieuse petite oasis d'*Oum et Thiour*, dont le nom signifie *mère des oiseaux*, que nous devions laisser à droite.

On peut aussi passer par Oum et Thiour pour se rendre à Touggourt; mais on ne prend cette route, un peu plus longue, que lorsque les pluies ont rendu celle des chotts impraticable.

Nous traversions toujours une succession de grandes cuvettes aux bords calcaires, s'élevant en pente douce à de faibles hauteurs et, comme précédemment, ouvertes du côté de l'est; le *zizyphus* y pousse en assez grande quantité; ce pays est ainsi relativement accidenté. Sur les hauteurs, je remarquai une grande quantité de gypse détaché du sol en forme de lamelles transparentes.

Vers $11^1/_2$ heures, nous rencontrâmes, à gauche de la route, un puits à moitié ensablé; un vieux nègre, qui voyageait avec nous depuis une heure, nous dit qu'avant qu'il fût tari, l'eau en était salée.

A 11 heures 40, nous arrivâmes aux puits de *Çtheïl*, au nombre de deux, creusés dans le lit sablonneux

et desséché de la rivière du même nom. Ces puits n'ont ni seuils ni coffrages; le premier, profond de 1 m. 50, était à sec; le second, de forme irrégulière et à moitié comblé, contenait un peu d'eau bourbeuse mais très-fraîche. Nous nous y arrêtâmes pour déjeuner.

Le cadi, qui avait pris les devants, y était déjà installé avec ses serviteurs. Il m'offrit une orange que j'acceptai avec le plus grand plaisir; puis, il me fit servir une tasse de café en attendant que mon déjeuner fût prêt. Touché de tant d'obligeance, je lui offris à mon tour une bille de chocolat qui servit de complément au maigre repas, composé de dattes, qu'il venait de prendre; le mien se composa d'œufs frits et de fromage. Là comme aux haltes précédentes, j'hésitai à toucher à ma provision d'eau et je me contentai de celle du puits, chargée de silice.

Nous repartîmes à midi 35, pour fouler un sol accidenté et très-sablonneux, sur lequel la marche était passablement fatigante. A cet endroit, je remarquai, en grande quantité et d'une belle venue, l'arbrisseau à feuilles aciculaires et d'un beau vert, appelé *alenda*.

Nous cheminions depuis dix minutes à peine, lorsque j'aperçus, sur ma droite, à 2 kilomètres environ, plusieurs pyramides de pierres brutes, élevées de 2 à 3 mètres, dont quelques-unes avaient été renversées par les vents. On me dit qu'il y avait vingt-cinq ans à peine, une *nezla* [1] de quatorze tentes, surprise en

[1] La *nezla* est une fraction de tribu; s'il y a plus de 10 tentes, c'est une *zmala*; plusieurs *nezlas* ou *zmalas* forment la tribu. Le *douar* est l'ensemble du campement, ou le village formé par la *nezla*, la *zmala* ou la *tribu*.

cet endroit par un parti ennemi, fut exterminée après une défense désespérée, et qu'on éleva ces pyramides pour en perpétuer le souvenir.

Vers 2 heures nous arrivâmes, après une descente rapide, en vue d'une immense dépression, parfaitement unie, dont les contours abrupts et peu élevés bordent au loin l'horizon.

Devant et au-dessous de nous, on dirait un immense marais parsemé de flaques d'eau, lesquelles naissent comme par enchantement en brillant de mille feux, lorsque les rayons du soleil percent les nuages dont le ciel est presque couvert; elles disparaissent avec la même rapidité dès que le soleil est voilé.

Bientôt nous descendîmes une nouvelle pente sablonneuse, entre deux murailles d'argile, et nous nous trouvâmes sur les bords du *chott Melrhir.* [1]

Le soleil perce de nouveau les nuages: à gauche, à 50 mètres environ et haut de 15 mètres, un monticule isolé se dresse dans le lit du chott, dont les parois s'éloignent à perte de vue. Au loin, vers le sud, se dessine une longue ligne sombre qui borde l'horizon de ce côté et sur laquelle ondulent des collines qui paraissent être boisées: on dirait une belle oasis, toute ombragée de hauts palmiers dont les cimes touchent le ciel. Sur la gauche, une longue presqu'île, qui paraît être le prolongement de l'oasis, et toute couverte de beaux arbres aux larges têtes garnies d'un épais feuillage, disposés en bouquets espacés, semble nager

[1] Le chott Melrhir est le lac Tritonide des anciens, que les fleuves *Nigris* (dont il a été déjà parlé) et *Triton* (dont il sera parlé plus loin) alimentaient du tribut de leurs eaux. D'autres grands fleuves alimentaient encore ce lac qui fut certainement, à une époque qu'il est difficile de déterminer, un grand golfe de la Méditerranée.

sur les eaux éblouissantes d'un beau lac, dont les ondes calmes et unies s'étendent vers l'orient jusqu'aux parois qui forment, de ce côté, les contours du chott, lesquelles sont aussi baignées par ses ondes. Mais comme nous avançons, les bouquets d'arbres plongent dans les flots brillants : les troncs disparaissent, puis le feuillage ; bientôt l'on n'aperçoit plus que quelques têtes qui surnagent encore ; enfin tout s'engloutit, et le lac lui-même s'évanouit lorsque des nuages épais viennent encore intercepter les rayons solaires.

« — C'est un fantôme, me dit Ali.

— Oui, lui répondis-je, et un joli fantôme ! »

Ces mirages, que l'on aperçoit dans les déserts, sont le symbole de la vie.

La jeunesse est pleine d'illusions : les jeunes hommes n'aperçoivent, à l'horizon de leur vie, que de doux mirages après lesquels ils ne cessent de courir.

L'un, qui veut embrasser la carrière des armes, rêve la gloire des combats ; au récit des hauts faits de ses ancêtres, son esprit s'exalte, son cœur bat d'une noble ardeur et il entrevoit devant lui, comme un brillant mirage, l'étoile des braves et l'épaulette de général qui doivent être le couronnement d'une carrière noblement remplie.

Un autre, nourri d'idées plus pacifiques, aspire à cueillir les lauriers du poète ; déjà ses premiers essais font l'admiration de sa famille et de ses jeunes camarades, et il cultive avec ardeur le langage des dieux.

La jeune fille, tendrement élevée au sein du foyer paternel dont elle est l'ornement, aspire à devenir la compagne aimée de l'homme de son choix, dont elle se propose d'embaumer la vie du parfum des fleurs de sa jeunesse.

Chacun marche vers le mirage qui l'attire ; mais au moment où il croit le saisir, que trouve-t-il le plus souvent à sa place ? Hélas ! ce que l'on trouve au désert : la soif qui dévore la poitrine haletante du voyageur, la souffrance et la mort au sein du désespoir !....

Etant sortis des sables, nous marchions alors sur un terrain plus solide. Après avoir laissé à droite, à une distance de 2000 mètres environ, un monticule isolé, nous arrivâmes, à 3 heures, au puits artésien de *Mahadalou*, foré au pied des petites collines de *Koudiat ed Dhôr,* [1] qui s'élèvent sur le bord du chott.

L'eau jaillit au milieu d'un petit bassin circulaire entouré d'une enceinte assez élevée, en briques séchées au soleil ; au fond de l'enceinte, deux petites chambres sans toiture ont été réservées, sans doute pour servir d'asile aux voyageurs ; les murs, de chaque côté de la porte, avancent de 2 mètres environ sur celle-ci, autrefois à plein cintre, mais maintenant de forme ogivale, par suite de la chute de la clef de voûte et des briques y attenantes ; au-dessus de l'ogive, on voit un écusson assez bien conservé sur lequel on peut lire encore : « *Compagnie des Sondages*, *1865.*»

Les eaux, d'une température de 23 degrés, coulent vers l'est au milieu de grands roseaux qui leur doivent leur existence ; elles sont légèrement amères et purgatives.

[1] *Koudiat ed Dhôr* signifie *Collines du retour* ou *de la retraite.* On raconte que les premiers conquérants arabes qui s'aventurèrent dans le Sahara campèrent au pied de ces collines ; mais effrayés par l'aridité du pays qui s'étendait devant eux, ils renoncèrent à pousser plus avant et s'en retournèrent dans le Tell.

D'autres prétendent que les conquérants, ayant passé une nuit au pied de ces collines, trouvèrent leurs armes tellement rouillées, le lendemain matin, par les émanations salines du chott Melrhir, qu'ils en furent épouvantés et revinrent sur leurs pas.

Le cadi, qui nous avait encore devancés grâce à l'excellence de sa monture, était déjà couché à l'ombre du mur d'enceinte; il me parut être dans un état de fatigue extrême; ses serviteurs et ceux qui m'accompagnaient paraissaient non moins fatigués. Ali, se faisant leur porte-voix, me pria de m'arrêter là, en me disant qu'il y avait encore bien loin pour arriver à *El Merhayer*, où j'aurais désiré aller passer la nuit.

Je consultai le cadi qui me répondit: « Où tu iras, j'irai; où tu coucheras, je coucherai. »

On ne pouvait être plus accommodant. J'acquiesçai donc à la demande de nos gens et nous prîmes nos dispositions pour nous établir aussi commodément que possible.

Le cadi fut installé, par les siens, dans l'angle de droite de la porte, du côté de la route, et Ali étendit ma couverture dans l'angle de gauche, du côté du ruisseau; nos bagages furent alignés en face de nous, de manière à former une sorte de rempart; le cheval et la mule furent logés dans les deux compartiments au fond de l'enceinte, et les chameaux, lorsqu'ils revinrent du pâturage, au coucher du soleil, s'agenouillèrent en ruminant devant la ligne formée par nos bagages.

Le cadi paraissait fort triste: je lui demandai s'il était malade. Il me répondit que, n'ayant pas l'habitude de voyager, il se sentait en effet fortement indisposé. Je lui fis prendre alors, dans une tasse d'eau, quelques gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès qui lui firent le plus grand bien. Pendant ce temps l'un de ses domestiques ayant préparé du café, il me demanda s'il pouvait en prendre par-dessus la médecine; je le rassurai, et il m'en fit servir une tasse que je

savourai avec infiniment de plaisir. Sur ce, j'invitai mon compagnon à partager mon souper qui devait être à base de couscoussi.

Nous étions installés là depuis une demi-heure à peine, quand vint à passer une caravane de 16 chameaux chargés de dattes de Touggourt pour Biskra. Les gens de cette caravane s'arrêtèrent pour faire leur provision d'eau ; il leur en restait encore une petite quantité de celle qu'ils avaient prise à El Merhayer, où ils s'étaient arrêtés le matin, et le cadi leur en ayant demandé sous prétexte qu'elle était meilleure que celle de Mahadalou, ils lui en remplirent une gamelle de la contenance d'environ deux litres. Cette eau, passablement magnésienne, était néanmoins très-fraîche après plusieurs heures de séjour dans les outres.

La caravane s'éloigna après avoir fait sa provision, et bientôt mon compagnon, devenu joyeux comme par enchantement, se mit à causer et à rire avec ses serviteurs pendant que je prenais mes notes.

Ali nous apporta enfin un maître plat de couscoussi couronné de plusieurs tranches de mouton, devant lequel nous nous assîmes très-disposés à lui faire honneur. Il en resta amplement pour régaler ceux de notre suite, qui se jetèrent dessus comme des loups affamés et ne le lâchèrent que lorsque le dernier grain eut disparu. Nous savourâmes ensuite une seconde tasse de café, puis nous nous allongeâmes sur nos couvertures afin de prendre de nouvelles forces pour la marche du lendemain, qui devait être longue et pénible. Ali et le chamelier restèrent à causer près du feu.

Il avait été convenu qu'Ali veillerait le premier jusqu'à minuit et que le chamelier lui succéderait

jusqu'à 2 heures du matin, heure à laquelle je devais prendre la garde à mon tour.

Vers 11 heures, je fus réveillé brusquement par une dispute assez vive dans laquelle je reconnus des voix étrangères ; je me levai subitement en armant mon revolver. On me dit que c'étaient deux individus de la caravane qui avait passé avant la nuit, qui revenaient sur leurs pas pour remplir deux outres vides qu'ils avaient oublié de remplir la première fois. Comme ces explications me parurent quelque peu suspectes, je fis reculer ces gens à quelque distance et je dis à l'un des domestiques du cadi d'aller prendre leurs outres pour les remplir. Cela fait, les deux importuns s'éloignèrent en courant et en chantant. Un bruit de voix lointaines, qui se fit entendre bientôt, me fit supposer que cette caravane était campée à quelque distance, et j'ordonnai de faire bonne garde.

Je me réveillai de nouveau vers 2 heures du matin. Le chamelier, qui veillait en fredonnant un air monotone, me demanda l'heure ; ayant consulté ma montre, je lui répondis qu'il était 2 heures et que j'allais veiller à mon tour. Il alla se coucher à côté de ses chameaux, et je m'assis sur ma couverture, enveloppé dans mes bernous et le revolver au poing.

La nuit était admirablement belle ; les étoiles scintillaient sous la voûte bleue du ciel, le calme le plus parfait régnait sur la terre, pas un cri de chacal ne troublait au loin le silence majestueux du désert ; seule, l'eau qui coulait dans le ruisseau voisin faisait entendre un léger murmure, semblable à une douce musique, comme si quelque génie, caché dans les roseaux, eût voulu charmer ma rêverie en jouant, sur son instrument champêtre, l'air le plus doux et le plus mélancolique qui convienne au silence de la nuit.

Samedi, 9 janvier. — A 5 heures, je réveillai Ali pour faire le café que nous prenions joyeusement une heure après, et à 7 heures nous nous mettions en marche. Je vis alors, dans le bassin desséché du chott, le phénomène le plus surprenant, le plus merveilleusement beau qu'il soit possible d'imaginer.

Devant moi, du côté de l'orient, s'étend un beau lac argenté, uni comme une glace, d'où surgissent deux îlots de verdure ; un peu à gauche, une longue ligne sombre de petites collines semble nager au-dessus des eaux brillantes ; à droite, sur la ligne vaporeuse de l'horizon ondulé, trois groupes d'arbres se détachent. Au fur et à mesure que le soleil approche et que le jour grandit, la vision se modifie ; les collines de gauche s'isolent des îles de verdure, qui se multiplient alors en diminuant de proportions; puis, comme dans la vision de la veille, ces îles plongent lentement et disparaissent au sein des ondes qui s'effacent à leur tour.

Bientôt, le soleil se montre au-dessus d'une bande de nuages noirs qui s'étend à l'orient comme un sombre rideau. A peine le disque de l'astre du jour commence-t-il à poindre au-dessus des nuages, qu'une immense cascade, étincelante de mille feux, se précipite d'en haut dans une mer qui surgit au-dessous comme par enchantement, en s'embrasant des mêmes feux, dont mes yeux éblouis ne peuvent supporter l'éclat.

Mais comment pourrais-je décrire ce que je vis alors ? Ni peintres ni poètes ne sauraient le rendre, et comme je ne suis ni peintre ni poète, je préfère y renoncer. Quiconque n'a été témoin d'un pareil spectacle ne peut se faire une idée de sa grandeur majestueuse, et quiconque en a été témoin ne peut le raconter. Dieu est grand dans ses œuvres !

Nous marchâmes ensuite péniblement sur un terrain couvert de sable blanc gypseux ; puis nous entrâmes, pour y marcher quelques instants, dans le lit du chott dont le sol argileux, recouvert en cet endroit d'une légère couche de sable solidifié par le sel, a été rendu raboteux par le passage journalier des caravanes ; un peu plus loin, vers l'est, où les caravanes ne s'aventurent pas, le sol, blanc de sel et de magnésie, est uni comme une glace. Une sorte de presqu'île, aux bords abrupts et peu élevés, couverte d'arbustes et de grands roseaux, s'avance dans le chott : c'est là que s'est produit le mirage de la veille. Un peu plus loin, sur notre route, le sol s'élève peu à peu et se couvre d'une végétation plus abondante.

A 9 heures 35, nous aperçûmes devant nous, sur une chaîne de collines peu élevées, la petite oasis de *Lourir* que nous devions laisser à gauche ; au-dessous de cette oasis, une autre presqu'île, également couverte de végétation, se prolonge dans le chott dont le bassin est absolument à sec : c'est là que s'est produit le mirage du matin. Dans le lointain, du côté de l'est, on croirait toujours apercevoir les eaux tranquilles d'un lac ; mais les rayons du soleil et la couche de sel qui recouvre le sol produisent seuls ces effets trompeurs.

Après avoir laissé à droite plusieurs collines peu élevées et quelques îlots de palmiers, nous arrivâmes sur un plateau d'où, après avoir longé les deux petites oasis de *Lourir* et de *Msiequa*, nous aperçûmes enfin, devant nous, l'oasis tant désirée d'*El Merhayer* où le cadi m'avait affirmé que nous trouverions un bon déjeuner chez son ami, le cheikh Si Mohammed ben El Hadj. Nous avions alors le chott Melrhir à environ 2 kilomètres sur notre gauche, au-dessous des oasis

précitées, et nous apercevions au loin, sur notre droite, trois îlots de palmiers isolés au milieu des sables.

Nous franchîmes encore une chaîne de hauteurs pour arriver sur un autre plateau peu élevé, et nous entrâmes enfin, à midi et demi, dans l'oasis d'El Merhayer, fatigués et mourants de faim.

Depuis l'oasis de Lourir, où nous avons quitté le petit désert de Morran, plateau aride qui s'étend à l'ouest du chott, nous sommes entrés dans l'oued Rirh, large bassin dans lequel coulaient autrefois, pour aller alimenter le lac Tritonide, les eaux réunies de plusieurs grands fleuves qui se dirigeaient du sud vers le nord. Car de même que l'oued Djedi et autres cours d'eau se rendaient dans le chott Melrhir par une faible pente partant de la chaîne atlantique, les eaux qui sortaient du versant septentrional de la charpente, formée de plusieurs plateaux, que l'on remarque au centre du Sahara, se rendaient aussi dans l'immense dépression, après avoir creusé leurs lits sinueux à travers des plaines unies et faiblement inclinées vers le nord.

Aujourd'hui, les cours d'eau qui descendent du nord se perdent dans les sables après avoir servi à l'irrigation des oasis des Ziban ; ceux qui venaient du sud sont *morts*, disent les Arabes, c'est-à-dire qu'ils sont à sec. Faute d'aliments, le lac Tritonide s'est desséché à son tour, et il ne reste plus, de cette grande mer intérieure, que quelques chotts ou grands marais salés, dont les principaux sont le Melrhir, sur territoire algérien, le Rharnis, coupé par la frontière tunisienne, et le chott el Kebir, en Tunisie. Les sables et les débris de toute nature, apportés surtout par les vents du sud-est, ont produit un comblement lent, et le lit de l'oued Rirh lui-même est à peine re-

connaissable entre les collines sablonneuses qui le bordent.

Cependant les eaux qui remplissaient autrefois ces grands bassins ne sont pas entièrement perdues ; elles ont disparu de la surface, mais on les retrouve, à une faible profondeur, en nappes souterraines superposées, et bien avant que les Français ne vinssent dans ces contrées avec leurs appareils perfectionnés, les gens de l'oued Rirh s'en servaient pour l'irrigation de leurs palmiers ; ils savaient les faire jaillir en creusant, avec un outillage tout à fait rudimentaire, des puits artésiens d'un débit toujours très-faible, parce qu'ils étaient obligés de s'arrêter à la première nappe, laquelle est naturellement la moins abondante.

Je me réserve de m'étendre plus longuement, dans le chapitre suivant, sur les puits artésiens de l'oued Rirh.

En entrant dans l'oasis d'El Merhayer, j'admirai, à droite et à gauche, de nombreux jardins soigneusement cultivés et disposés en petits carrés afin de rendre l'irrigation plus facile et plus efficace, car rien ne pousse sans eau dans ce sol argileux qui n'est que très-rarement arrosé par les pluies. L'oasis elle-même est divisée en de nombreux enclos tout complantés de beaux palmiers.

Après avoir marché assez longtemps dans un chemin tortueux, entre deux murs en terre, couronnés de palmes, nous arrivâmes au village qui s'élève à l'extrémité sud de l'oasis. Les maisons, très-irrégulièrement disposées, toutes construites en terre, n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée et sont couvertes en palmes. La population est un mélange de blancs, de noirs et de mulâtres ; mais les mulâtres y sont de beaucoup les plus nombreux.

Il est hors de doute que le Sahara tout entier fut habité, au temps de sa fertilité, par des peuples mulâtres qui furent plus tard ou presque détruits, ou refoulés vers le sud par les blancs de différentes races qui ont successivement envahi ces contrées.

Du temps de Ptolémée, qui vivait dans le IIe siècle de notre ère, la race des autochthones était encore à peu près la seule maîtresse du pays, car le géographe égyptien, parlant des peuples les plus considérables qui habitaient alors la Libye, cite d'abord les *Garamantes* et ensuite les *Mélanogétules* ou *Gétules noirs*, qui occupaient une contrée dont les limites se rapportent à celles de notre Sahara algérien.

Hérodote, qui écrivait dans le IVe siècle avant J.-C., raconte le voyage de cinq jeunes gens qui, partant du fond de la Grande Syrte, marchèrent vers l'ouest pendant de longs jours à travers des contrées sablonneuses, arrivèrent d'abord dans une plaine où il y avait des arbres dont ils mangèrent des fruits, puis, après avoir traversé des marais d'une grande étendue, dans une ville dont tous les habitants étaient noirs. Près de cette ville passait une grande rivière qui coulait de l'ouest à l'est, et dans cette rivière il y avait des crocodiles.

Il est permis de supposer qu'en marchant vers l'ouest, les voyageurs arrivèrent près de Touggourt, que les marais qu'ils traversèrent étaient formés par les eaux de l'oued Rirh, et que la ville à laquelle ils aboutirent était Biskra, laquelle n'est, en effet, qu'à une demi-journée de marche au nord de l'oued Djedi qui coule de l'ouest à l'est.

Sans rechercher ici quels sont les peuples de race blanche qui, partant du Nord, ont envahi les premiers le Sahara, je me bornerai à constater que la

race autochthone a complétement disparu des Ziban; mais qu'on peut en étudier les descendants dans l'oued Rirh et dans d'autres parties du Sahara, où ils cultivent les palmiers en qualité de *khammès*[1] ou *serfs* des derniers conquérants, qui sont les Arabes. Les mulâtres habitent les villages, dans les oasis, tandis que les maîtres, préférant encore pour la plupart la vie nomade et pastorale de leurs pères à la vie sédentaire et agricole des vaincus, demeurent campés dans la plaine avec leurs troupeaux, et ne se rapprochent des oasis qu'à l'époque de la récolte des dattes, et pour prendre la part que leur paient les *Rouarha* (mulâtres de l'oued Rirh), à titre de maîtres et de protecteurs. Cette part est ordinairement le cinquième de la récolte.

Quant aux *Nègres* que l'on trouve dans tout le Sahara, ce sont des importations du Soudan faites avant la conquête.

Après cette digression, je reviens à mon récit.

Le cheikh, qui nous attendait sur sa porte, nous reçut avec le plus grand empressement; c'est un homme de 45 ans environ, de haute taille, au visage bronzé et à physionomie intelligente. Il nous fit entrer dans une grande salle, au fond de laquelle on étendit, pour le cadi et pour moi, une natte recouverte d'un tapis et, devant nous, une natte nue pour ceux de notre suite. Au milieu de la salle on alluma un grand feu dont la fumée, qui n'avait d'autre issue que la porte, se répandit partout et m'incommoda quelque peu.

J'ai oublié de dire que le cadi avait envoyé un de ses serviteurs en avant pour prévenir son ami de

[1] Du verbe-racine *khamassa* qui signifie *imposer quelqu'un du cinquième de son bien.*

notre arrivée; mais celui-ci se trouvait alors dans un de ses jardins, à l'extrémité de l'oasis, et malgré toute la diligence que l'on mit pour l'aller chercher, il n'était arrivé chez lui que quelques minutes avant nous; il nous donna toutes ces explications en nous faisant force excuses, et en attendant que le déjeuner fût prêt, il nous fit servir d'excellent café ainsi qu'un régime des meilleures dattes de ses palmiers.

Une demi-heure après, les serviteurs du cheikh placèrent devant nous un immense plat en bois, dans lequel s'élevait une pyramide de couscoussi couronnée de plusieurs tranches de mouton; on servit aussi, dans une calebasse, la sauce traditionnelle ou *merga*, destinée à être mélangée avec le couscoussi.

Nous fîmes le plus grand honneur à ce déjeuner, dont nous abandonnâmes les restes à nos serviteurs, qui se précipitèrent dessus avec une véritable furie; puis on nous servit une seconde tasse de café.

Le cheikh, qui vint ensuite s'asseoir à côté de nous, demanda au cadi quel était le *Sidi* qui voyageait avec lui. Celui-ci répondit que j'étais un ami de l'agha de Touggourt envoyé par le *Maréchal.*[1] — «Que fait-il?» demanda-t-il encore. — «*Il voit le pays.*» Le cheikh ouvrit alors de grands yeux pour me regarder; il devait me prendre pour un personnage terriblement important.

Nous partîmes enfin, et notre hôte nous accompagna jusqu'en dehors du village, où il nous quitta en nous souhaitant que Dieu bénît notre voyage.

A 2 heures, nous sortîmes de l'oasis en passant près du *bordj el baïlek* (du gouvernement). Il est bon

[1] Les Arabes donnent toujours au gouverneur le titre de *maréchal*, qui est pour eux synonyme de gouverneur.

de dire ici que toute oasis, située sur la route de Biskra à Tougourt, possède un bordj ou caravansérail plus ou moins bien établi et entretenu, où pourraient se réfugier, au besoin, les détachements de puisatiers militaires ou autres qui se trouveraient isolés dans le pays en temps d'insurrection ; or, le bordj d'El Merhayer est, par exception, une véritable forteresse, solidement établie et dans un parfait état d'entretien.

Laissant à gauche la petite oasis de *Cheria*, dont le nom signifie *réservoir*, nous nous engageâmes dans une plaine calcaire, sablonneuse et parsemée de lamelles de gypse. A droite et à une grande distance, j'aperçus quelques îlots de palmiers isolés dans la plaine, laquelle ne nourrit que quelques maigres touffes d'arbustes.

Les groupes de palmiers que l'on aperçoit disséminés sur de petits monticules, dans le Sahara algérien, indiquent presque toujours la présence d'une source naturelle, autour de laquelle s'arrêtent les sables charriés par les vents ; ce sont ces sables qui, fixés par l'humidité, forment les monticules sur lesquels croissent les palmiers par groupes plus ou moins considérables, selon le débit de la source. Les oasis n'ont pas d'autre origine.

A 2 heures 45, nous longeâmes une chaîne de petites dunes que nous trouvâmes plus loin à cheval sur la route ; dix minutes après nous traversâmes un oued à sec se dirigeant vers le chott perpendiculairement à notre direction ; puis, après avoir gravi une petite chaîne de hauteurs peu élevées, nous nous trouvâmes sur un sol calcaire, sans sable ; sur notre droite et à 150 mètres, je remarquai un bel îlot de palmiers. Nous descendîmes ensuite en longeant une longue veine de sable au delà de laquelle j'aperçus,



Les sources de Cheriet-er-Remel et d'Aïn-el-Kerma
près de l'oasis de *Sidi-Khelil*, sur la route de Biskra à Touggourt.

Fac-simile d'un dessin de M. Largeau.

à une distance de 1000 mètres environ, plusieurs bouquets de palmiers.

A 3 heures 45, nous passâmes près d'un pic calcaire dont la base était enveloppée d'une épaisse couche de sable ; de ce point nous aperçûmes devant nous, un peu à droite, l'oasis de *Sidi Khelil,* à demi masquée par un monticule que nous laissâmes bientôt derrière nous.

A 4 heures 25, nous bûmes à la source de *Cheriet er Remel*, c'est-à-dire du *Réservoir sablonneux*, laquelle est délicieusement ombragée par quatre palmiers, à gauche de la route ; l'eau de cette source est excellente à boire.

A partir de là, nous abandonnâmes la route de Touggourt pour nous diriger, au sud-ouest, vers Sidi Khelil où nous devions passer la nuit.

Le soleil se couchait en ce moment, et ses rayons, passant à travers les palmiers, semblaient allumer dans l'oasis un immense incendie.

Après avoir marché assez longtemps dans un chemin tortueux bordé de murs en terre, nous arrivâmes enfin devant la maison du cheikh Si Aïssa ben Sliman, qui se trouvait justement sur sa porte.

Après nous avoir souhaité la bienvenue et s'être informé de l'état de notre santé, le cheikh nous fit entrer dans une salle assez vaste, où le cadi et moi fûmes immédiatement installés sur des nattes, l'un en face de l'autre.

On commença par allumer un grand feu, autour duquel s'assirent nos gens et les voisins du maître de la maison, qui arrivèrent en grand nombre pour faire honneur aux hôtes de leur chef. La fumée, quoiqu'elle eût pour issue deux portes formant courant d'air et une solution de continuité dans la toiture, se

répandit néanmoins dans la salle, ce qui me contraria beaucoup ; mais, résolu à me plier à tous les désagréments de la vie arabe, je me gardai bien de me plaindre.

Suivant la coutume, on nous servit d'abord du café, et vers 8 heures on apporta deux plats de couscoussi, véritables monuments dont l'un, préparé avec de la farine blanche et surmonté d'une poule, fut placé entre le cadi et moi ; l'autre, fait de farine d'orge et couronné seulement de quelques morceaux de mouton, était pour nos gens.

Il paraît que l'usage des cuillères est encore inconnu dans cette oasis, car, à ma grande surprise, je remarquai l'absence de cet utile instrument. Il répugnait à mon compagnon autant qu'à moi de prendre le couscoussi à poignée ; mais le prévoyant Ali nous tira d'embarras en nous apportant deux cuillères en bois, de celles que j'avais achetées à Biskra. Le cadi se mit aussitôt en devoir de dépecer, avec ses doigts, la poule passablement coriace dont nous ne mangeâmes que fort peu ; nous la donnâmes à nos gens qui, moins délicats et aussi peut-être plus affamés, démolissaient à pleines mains la pyramide autour de laquelle ils s'étaient groupés. Une gamelle d'eau bourbeuse circulait constamment, et dès que quelqu'un venait de boire, les autres disaient : *Çaha !* (santé !) à quoi celui qui avait bu répondait : *Isselmekoum !* (qu'il — Dieu — vous accorde le salut !)

J'avais grand'faim et fis honneur au couscoussi ; mais malgré toute ma bonne volonté et celle de mon compagnon, nous ne pûmes faire disparaître que la moitié de ce qu'on nous avait servi, et nous finîmes par nous avouer vaincus en posant nos cuillères. Nos gens, qui étaient venus à bout du leur et qui guet-

taient du coin de l'œil le moment favorable, se précipitèrent alors sur nos restes qu'ils firent disparaître en quelques secondes. On nous présenta ensuite de l'eau pour nous rincer la bouche et nous laver les mains, puis on nous servit du café comme les Arabes seuls savent le préparer, c'est-à-dire excellent.

Après le repas, une conversation générale s'engagea, à laquelle je dus prendre part un peu malgré moi. Comme je m'y attendais, on finit par me poser quelques questions assez embarrassantes dans ma situation, car je ne voulais à aucun prix blesser les préjugés de ces gens-là.

Ils me demandèrent, par exemple, pourquoi les Français avaient aboli l'esclavage.

Je leur répondis par cette autre question :

« — Quel est le père de tous les hommes ?

— Dieu ! exclama vivement un petit homme maigre, qui me parut être un lettré.

— Après Dieu, quel est le père ?

— Notre Seigneur Adam.

— Puisque nous sommes fils de Dieu et d'Adam, nous sommes tous frères. Or, est-il écrit quelque part qu'il soit permis de réduire son frère en esclavage ?

— Mais les idolâtres ?

— Les idolâtres ne sont idolâtres que parce qu'ils ne sont pas instruits ; votre devoir, à vous qui savez, est de les instruire, et si vous ne le faites, vous en répondrez devant Dieu. Que diriez-vous, par exemple, si le Prophète (Que le salut soit sur lui ! exclama l'assistance), au lieu d'enseigner la vérité à vos pères par le Coran, les eût réduits en esclavage sous le prétexte qu'ils étaient idolâtres ? »

Comme personne ne répondait, j'ajoutai :

« — Ne soyez donc pas plus sévères pour les autres que le Prophète ne l'a été pour vos pères. »

Le petit homme maigre avoua loyalement que j'avais raison, puis la conversation roula encore sur divers sujets jusqu'à 11 heures. L'assistance ayant bien voulu alors me laisser la paix en se retirant, je m'étendis sur ma couverture, à côté de mon compagnon qui ronflait déjà, et je me préparai, par un bon sommeil, à la marche du lendemain.

Le dimanche 10 janvier, nous partîmes à $7^1/_2$ heures, après avoir pris le café, selon notre habitude.

Le cheikh vint nous accompagner jusqu'à la porte du village, dont nous fîmes presque le tour pour sortir de l'oasis. Je remarquai que ce village était défendu par un mauvais mur d'enceinte et entouré d'un fossé à moitié rempli d'une eau stagnante et corrompue, auquel les indigènes donnent le nom de *bahar*, mer. Immédiatement après, nous traversâmes le lit desséché d'une rivière que mes compagnons me dirent s'appeler *Oued Chott*, puis nous marchâmes sur un sol calcaire, couvert de lamelles de gypse et ne nourrissant qu'une végétation maigre et clair-semée.

A 8 heures, nous rejoignîmes la route de Tougourt entre deux collines dont l'une, celle de droite, donne naissance à une petite chaîne qui va toujours s'éloignant de la route pendant une demi-heure ; elle s'en trouve alors à une distance de 600 mètres environ, et se dirige vers l'ouest perpendiculairement à notre direction, laquelle est de 170 degrés à partir de ce point.

A 9 heures, nous franchîmes une autre chaîne qui, après avoir décrit une demi-circonférence à l'ouest, se retrouve devant nous à 2 kilomètres de distance. La nature du sol est toujours la même jusqu'au puits artésien appelé *Aïn ben Zeïk*, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner à 10 heures 55.



AÏN-ET-THARFEÏAN (la source des Tamarins)
près de l'oasis de *Zaouïet-er-Rieb*, sur la route de Biskra à Touggourt.
Fac-simile d'un dessin de M. Largeau.

Le puits est foré à gauche de la route entre plusieurs monticules calcaires qui empêchent de l'apercevoir de loin, quoiqu'il soit entouré d'un mur d'enceinte circulaire assez élevé; à quelques pas, du même côté, se trouve un bouquet de palmiers arrosés par les eaux du puits, et à droite de la route, presque adossé à un monticule, existe un petit bordj en mauvais état, ouvert à tout venant. Un peu en avant et au loin à gauche, on aperçoit les deux petites oasis de *Tenedla* et d'*El Berd*.

Les eaux d'Aïn ben Zeïk, d'une température de 23 degrés, étant très-amères, je me décidai enfin à mettre en perce mon baril d'eau de Biskra, dont la fraîcheur et la douceur étaient autrement agréables que l'amertume et la température élevée des eaux du puits. Nous déjeunâmes frugalement avec du pain, des sardines et du fromage, et nous repartîmes à 11 heures 55.

Une heure après nous traversions l'*Oued el Melah et Tharfeïan* ou *Rivière salée des Tamarins*, à sec comme tous ses confrères, et à 1 heure 45, nous dégustâmes l'eau de la source appelée *Aïn et Tharfeïan* ou *Source des Tamarins*, délicieusement ombragée par un bouquet de palmiers, à gauche de la route; cette eau me parut excellente. A partir de ce point, nous marchâmes sur un sol d'argile recouvert de sable.

A 2 heures 15, deux Arabes, qui cheminaient avec nous, me montrèrent au loin, à gauche, un îlot de verdure, en me disant qu'il y avait là une source appelée *Aïn Fedzelia*.

A 2 heures 40, nous traversâmes encore une petite rivière à sec appelée *Oued el Melah*.

A partir de là, le pays est tout parsemé d'oasis peu éloignées les unes des autres. Ainsi, nous laissâmes

successivement à gauche *Cheriet* (réservoir) *Bel Kassem ben Taïeb, Zaouïa*, *Bahar en Nakhlat* ou la *Mer des Palmiers;* sur la droite, nous vîmes *Zaouïet er Rieb*, *Sidi Omran*; puis ayant passé près d'un mamelon assez élevé, couronné par un bordj qui domine la grande et belle oasis d'*Ourhlana*, que nous laissâmes aussi à gauche, nous entrâmes enfin, à 4 heures 45, dans la délicieuse oasis de *Djamâ* où nous devions passer la nuit.

Depuis Zaouïet er Rieb, le sol est généralement uni, formé d'argile et légèrement sablonneux, à l'exception de la partie qui se trouve à droite de Djamâ, où je remarquai plusieurs dunes formant une chaîne parallèle à la route, sur une étendue de 1500 mètres environ ; quelques chétifs palmiers percent avec peine, de distance en distance, ces dunes qui les étouffent.

A Djamâ, nous nous présentâmes chez le cheikh Si Ahmed ben Sliman, grand diable de negro d'une cinquantaine d'années, qui bondit de joie en nous apercevant et qui mit toute sa maison sens dessus dessous pour nous être agréable.

« — Soyez les bienvenus! nous cria-t-il; cette maison est la vôtre et tout ce qu'il y a dedans vous appartient. »

Il nous introduisit dans une grande salle au fond de laquelle, sur une sorte de terre-plein plus élevé que le sol, on nous installa côte à côte sur des nattes recouvertes de tapis ; une autre natte fut déroulée à nos pieds, au-dessous de nous, pour les gens de notre suite.

Au milieu de la salle on alluma encore un grand feu, autour duquel vinrent se grouper successivement les amis du cheikh et les gros bonnets du pays; il ne faisait pas froid, cependant, et comme la fumée

m'incommodait, je demandai au cadi pourquoi l'on allumait ainsi du feu par le temps qu'il faisait.

« — C'est pour nous délasser, » me répondit-il. Singulière façon de délasser les gens! Mais je n'osai me plaindre dans la crainte de contrarier nos hôtes qui, ayant appris par mon compagnon que j'étais un *envoyé du maréchal*, n'avaient pas assez d'yeux pour me regarder.

Comme toujours, on débuta par nous servir du café, puis d'excellentes dattes que nous mangeâmes en buvant du lait de chèvre, et une énorme pastèque que notre hôte découpa lui-même dans un grand plat en bois. La fraîcheur succulente de cette pastèque nous fut des plus agréables.

Je dis à mi-voix au cadi que j'étais vraiment touché de tant de sollicitude. Ali, qui avait entendu mes paroles, alla les répéter au cheikh, qui se dirigeait alors vers la porte pour faire donner de l'orge à ses moutons. Il revint en bondissant et en gesticulant de toutes ses forces; ses yeux brillaient de joie :

« — Demandez! demandez! nous cria-t-il; tout ce qu'il y a ici vous appartient, et je suis votre serviteur! »

Chez tous les Arabes, mais particulièrement dans les tribus sahariennes, plus intelligentes, plus laborieuses et aussi bien plus riches que celles du Tell, l'hospitalité est considérée comme un devoir sacré. Dès qu'un étranger se présente dans un village ou dans un douar, les habitants se disputent à qui l'aura chez lui, et celui qui parvient enfin à l'entraîner dans sa maison de gré ou de force (car l'étranger ne sait à qui répondre) est considéré comme un homme heureux, et ses voisins envient son bonheur.

Vers 8 heures, on nous servit le plat national avec

la poule traditionnelle. Ce couscoussi était soigneusement préparé et répandait une odeur appétissante ; mais je sentis mon estomac se révolter lorsque je vis le cheikh saisir la poule à pleines mains, la déchiqueter en un clin d'œil et nous en présenter les morceaux entre ses doigts dégoûtants.

Bism Allah! (au nom de Dieu!) exclama mon compagnon en saisissant le premier morceau.

Bism Allah! répétai-je en soupirant, et j'acceptai une aile que je portai à ma bouche en fermant les yeux.

Le repas achevé, je poussai un *El hamdou lillah!* (louange à Dieu!) de satisfaction qui fut certainement entendu du dehors, car à peine l'exclamation m'eut-elle échappé qu'une douzaine de pouilleux, qui se tenaient accroupis devant la porte, firent irruption dans la salle comme des chacals affamés pour dévorer nos restes ; mais nos gens, qui avaient sans doute flairé le danger, s'empressèrent de former, autour du plat, un cercle tellement étroit et serré, que les pauvres diables durent s'en retourner le ventre vide, comme ils étaient entrés. Comme d'habitude, le repas se termina par une tasse de café.

On parla ensuite de l'Europe et des choses merveilleuses que l'on y voyait. Il me fallut donner à ces braves gens des explications sur le gaz, le télégraphe, les chemins de fer, les ballons dont ils n'avaient pas encore entendu parler, et j'entrai là-dessus dans d'assez longs détails, car, connaissant la mobilité de leur esprit, je craignais qu'ils ne changeassent brusquement de sujet et qu'ils n'en arrivassent à me poser encore quelque question embarrassante ; or, cela devait fatalement arriver.

Ils me demandèrent pourquoi les Français laissaient

les M'zab vivre tranquillement, dans leur pays, du fruit de leurs rapines, tandis qu'ils imposaient les Arabes et les faisaient servir à la guerre.

Je répondis à cela qu'en imposant les Arabes et en les faisant servir à la guerre, les Français les traitaient sur le pied de la plus parfaite égalité; cela était une preuve qu'ils les considéraient comme des hommes braves et qu'ils les avaient en haute estime; tandis que les M'zab, ajoutai-je, à quoi sont-ils bons? Nous méprisons leur argent et nous ne les employons pas à la guerre, parce que nous savons bien que vous ne voudriez pas vous battre à côté d'eux.

Cela parut flatter leur amour-propre, et ils convinrent qu'en effet ils seraient humiliés de marcher de pair avec les M'zab.

« — Que Dieu les maudisse! » exclama un fanatique.

Les Beni M'zab, dont il est question ici, forment au sud-ouest de Tougourt une petite confédération. A cause du caractère naturellement pacifique des habitants, la France n'a jamais occupé ce coin de terre, mais elle l'a pris sous son protectorat moyennant une faible redevance.

Les Beni M'zab s'adonnent tous au commerce: on les trouve surtout répandus dans les villes du Tell, où ils sont marchands de légumes et d'épices; par leur constance au travail, et surtout à cause de leur grande sobriété, ils arrivent tous à amasser une petite fortune, avec laquelle ils s'en retournent dans leur pays, où ils se marient et deviennent propriétaires de palmiers. Ils forment, dans toutes les villes où ils sont en nombre, des corporations parfaitement organisées et administrées par un conseil (djemâa); ce conseil nomme un teneur de livres qui se rend, chaque jour,

au domicile de ses compatriotes pour arrêter et balancer leurs comptes. Un négociant en détresse est toujours soutenu par les autres, et il est très-rare qu'un M'zabi ne fasse pas honneur à ses affaires. Ce sont justement leurs instincts mercantiles et leurs idées d'ordre et d'économie, qui les font mépriser des Arabes à l'égal des Juifs, car la religion ici n'est qu'un prétexte pour justifier les extorsions auxquelles les M'zab étaient et sont encore souvent exposés. On leur reproche, en effet, d'appartenir à la secte religieuse des *Khamsi* (cinquièmes), ainsi nommée parce que ses adhérents sont considérés, par les orthodoxes, comme les cinquièmes et derniers dans l'ordre de mérite des sectes musulmanes.

Cependant les Beni-M'zab sont profondément et sincèrement religieux ; ils se garderaient bien, même en cachette, d'approcher de leurs lèvres aucune liqueur fermentée, et ils s'abstiennent de fumer, non pas que ce soit formellement défendu, mais parce que, disent-ils, c'est une superfluité qui ne peut faire aucun bien.

Les cimetières des Beni-M'zab sont entourés de murs sans solutions de continuité, c'est-à-dire qu'ils n'ont point de portes d'entrée. Lorsqu'un des leurs a passé de vie à trépas, on fait une brèche au mur d'enceinte pour entrer le cadavre, et on ferme cette brèche après la cérémonie. Les tombes des riches ne se distinguent point de celles des pauvres, car il est interdit d'y élever même le plus modeste monument.

Il est cependant une chose que les Français peuvent, avec raison, reprocher aux Beni M'zab : c'est de chercher à monopoliser entre leurs mains le commerce du Sud et d'employer le mensonge pour empêcher les négociants de ces contrées d'arriver jus-

qu'aux frontières algériennes. Il est, en outre, certain que, peu reconnaissants des priviléges qu'on leur accorde, ils tirent du Maroc, de la Tunisie et de la Tripolitaine, des armes et des munitions qu'ils revendent, avec gros bénéfices, aux bandes de détrousseurs sahariens.

Tous ces griefs, que je n'ignorais point, me furent longuement exposés par mes interlocuteurs.

La conversation se prolongea sans doute fort avant dans la nuit ; mais je ne m'aperçus point du départ des causeurs parce que, vaincu par la fatigue, je m'étais laissé aller tout doucement dans les bras de Morphée.

Le lundi 11 janvier, nous partîmes à 6 heures 30, en compagnie du cheikh qui vint nous conduire sur la route à plus d'un kilomètre.

Pour sortir de l'oasis, nous traversâmes le village. Je fus surpris de la propreté des rues, de l'élégance relative des maisons, dont plusieurs sont en calcaire du pays et bien entretenues, et de la bonne physionomie de la population dont, ici comme partout dans l'oued Rirh, la plus grande partie est composée de mulâtres. Des femmes lavaient leur linge dans de petits bassins ménagés *ad hoc* ou bien dans les *séguias* (canaux d'irrigation), et ces femmes, proprement vêtues, au visage agréable, aux grands yeux intelligents, ont un cachet de grâce et d'élégance que n'ont pas toujours les femmes de ces contrées. On sent que le bien-être, fruit du travail, règne dans cette belle oasis.

En sortant de Djamâ, nous laissâmes à droite de la route une petite oasis dont le nom m'a échappé. Nous marchions sur un sol argileux, recouvert d'une légère couche de sable solidifié par la magnésie ; la végétation y est chétive et clair-semée.

A 7 heures 5, nous entrâmes dans la grande oasis de *Sidi Amran* par un chemin tortueux, qui serpente entre deux murs en terre et que nous suivîmes pendant près de 20 minutes. L'eau coule partout à flots dans les *séguias* qui traversent le chemin, mais la magnésie dont elle saturée donne à cette eau un goût désagréable.

Le village, qui s'élève à l'extrémité sud de l'oasis, est loin d'être aussi bien entretenu que celui de Djamâ ; beaucoup de maisons, qui sont construites en terre et en calcaire brut, sont à moitié ruinées ; les quelques habitants que j'aperçois sont sales et déguenillés ; une femme aux traits flétris porte péniblement sur ses reins, où il est retenu par un pan de son manteau, un maigre et crasseux avorton qui s'accroche au dos de sa mère comme une chauve-souris au tronc rugueux d'une vieille souche. Ici c'est la misère, et cette misère a peut-être pour cause la visite du trop célèbre Ali Bey au déclin de sa grandeur.

Vers 7 heures 30, après avoir passé entre deux petits monticules surmontés de palmiers, nous nous croisâmes avec une caravane de 30 chameaux chargés de dattes à destination de Biskra. Nous laissâmes à droite deux groupes de palmiers isolés ; nous longeâmes, à 8 heures 20, une chaîne de collines dont les plus élevées peuvent avoir 50 mètres d'élévation, puis nous marchâmes sur du sable mouvant, entre des dunes peu élevées dont la direction est du sud-ouest au nord-est : la végétation est rare dans ces parages.

A 9 heures 40, nous nous trouvâmes sur un grand plateau, partie argileux et partie calcaire, mais partout sablonneux, où la végétation est abondante ; cette végétation s'éclaircit ensuite, parce que le sol devient presque exclusivement calcaire.

A 1 heure, nous gravîmes la pente douce d'une colline calcaire, dont la plus grande élévation est de 25 mètres, et qui se dirige, à droite et à gauche, sur une étendue de 2 kilomètres environ, dans une direction perpendiculaire à la route ; nous marchâmes ensuite, pendant près d'un quart d'heure, sur un plateau couvert de grands arbrisseaux de la nature de ceux que j'avais déjà observés, mais où l'alenda domine.

De l'extrémité sud de ce plateau, l'on jouit d'une vue superbe. Devant nous s'étend une grande plaine unie, sans végétation, parsemée çà et là de quelques flaques d'eau, réelles cette fois : c'est le chott *Mgharin,*[1] dans le lit duquel fut livré, en 1854, contre Ben Djelab, le combat qui fit tomber l'Oued Rirh sous la domination française. Deux monticules assez élevés se dressent à une faible distance, dans le lit du chott, de chaque côté de la route. On aperçoit à droite les oasis de *Sidi Rached* et d'*El Herihira*, dont le nom signifie la *Purgative*; à gauche celle de *Sidi Sliman*, et en face la grande oasis de *Mghar*, dans laquelle nous marchâmes pendant 20 minutes.

Le lit du chott Mgharin est couvert, dans la plupart de ses parties, d'efflorescences de sel et de magnésie de forme conique, creuses et tronquées, élevées quelquefois de 50 millimètres au-dessus du sol ; si l'on marche dessus, elles font entendre, en s'affaissant, un bruit semblable à celui de la neige gelée sous la semelle de la chaussure.

A 3 heures 50, nous franchîmes une petite colline, qui s'élève aussi dans le lit du chott, en travers de la route ; à gauche, coule une source qui arrose quelques palmiers. De ce point élevé, on distingue au loin, en arrière et à gauche de Sidi Sliman, les bords

[1] *Mghar* signifie *trou*, et *Mgharin*, *les trous.*

du chott, peu élevés, mais taillés à pic comme ceux de Melrhir.

Nous passâmes pendant 5 minutes près de l'oasis de *Ksour*, qui s'étend vers l'est sur 400 mètres environ ; nous longeâmes ensuite, pendant près d'une heure, la grande et belle oasis de *Mgharin* ; puis, ayant contourné une flaque d'eau qui va baigner la *Petite Mgharin*, séparée de la grande par des monticules gypseux, nous gravîmes, à 5 heures et demie, les collines qui bordent le chott du côté de Tougourt. La nuit nous surprit en cet endroit.

Du haut de la dernière colline que nous avions franchie, le chamelier m'avait indiqué, au loin devant nous et à gauche d'une colline plus élevée que les autres, quelques têtes de palmiers, à peine visibles, qu'il m'avait dit appartenir à l'oasis de Tougourt. Ayant alors dirigé ma boussole sur ce point, j'en avais noté la direction ; or, dès l'instant que la nuit nous cachait la vue de l'oasis, je ne me réglai plus que sur ma boussole, que je consultais de temps en temps à l'aide d'une allumette. Cependant je distinguais assez bien, à une faible distance sur notre gauche, une longue ligne noire, formée par l'immense oasis de *Tebestbest*, qui s'étend jusqu'à la hauteur de celle de Touggourt, avec laquelle elle forme un angle droit.

Nous marchâmes ainsi, sur le sable très-épais dans ces parages, au milieu d'une obscurité presque complète, pendant plus d'une heure, n'ayant pour guide que ma boussole, car les traces des chameaux, quoique assez apparentes sur le sable, allaient s'éparpillant dans toutes les directions.

A 4 heures 10, lorsque nous étions encore en face de l'oasis de Ksour, j'avais prié le cadi d'envoyer un

de ses serviteurs en avant pour prévenir l'agha ; le cadi y ayant consenti, j'avais écrit quelques mots au crayon sur un feuillet enlevé à mon carnet, et le messager était parti. Je pouvais donc espérer que l'agha enverrait quelqu'un à notre rencontre et mon espoir ne fut pas trompé.

Nous étions encore à une distance de l'oasis que j'évalue à 2 kilomètres, lorsque nous aperçûmes deux Arabes qui se dirigeaient vers nous avec une lanterne allumée ; dès que nous les eûmes rejoints, ils nous firent prendre une direction plus à l'orient. [1] Un peu plus loin,nous entendîmes des hennissements et des cliquetis d'armes ; bientôt après, nous nous trouvâmes en présence d'une troupe de cavaliers : c'était l'agha lui-même, qui venait à notre rencontre avec Si Mohammed ben Saya, médecin indigène, M. Britch, maréchal des logis de spahis, son secrétaire français, ses frères et plusieurs autres personnes de sa maison. Malgré l'obscurité qui régnait et mon costume arabe, sous lequel il ne m'avait pas encore vu, Si Mohammed ben Driss me reconnut très-bien, et il m'embrassa cordialement en me souhaitant la bienvenue ; puis il me fit monter sur un cheval tout harnaché, qu'un nègre tenait par la bride et qu'il avait amené exprès pour moi.

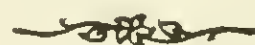
Je fis ainsi mon entrée à Touggourt, le 11 janvier 1875, à 7 heures 15 du soir.

J'ai su depuis que l'agha se mettait à table lorsque le messager lui avait remis mon billet, mais qu'il s'était levé aussitôt pour voler à ma rencontre ; aussi trouvâmes-nous le souper tout prêt. J'y fis le plus grand honneur, ainsi que mon compagnon, qui était presque mort de faim et de lassitude.

[1] Nous marchions bien vers l'oasis, mais la ville se trouve un peu à droite de la direction que nous suivions.

Nous causâmes encore longtemps ensuite, car nous avions beaucoup de choses à nous dire, puis mon hôte vint m'accompagner jusqu'à la chambre qu'il m'avait fait préparer, et dans laquelle il avait fait étendre un matelas sur un bois de lit en palmier.

Mollement couché, je dormis si bien que le soleil était déjà bien élevé au-dessus de l'horizon lorsque je me réveillai le lendemain matin.



CHAPITRE III.

—

Si Mohammed ben El Hadj ben Driss, agha de l'Oued Rirh et du Souf. Touggourt et ses habitants. Les puisatiers et les puits artésiens.

Si Mohammed ben el Hadj ben Driss est un homme de belle taille; sa tête qu'il porte toujours haute, sa démarche pleine de dignité annoncent l'homme du commandement; son visage bronzé est encadré d'une barbe noire, courte, frisée; ses traits, fortement et sévèrement accentués, sont une preuve que sa jeunesse ne s'est pas écoulée dans les délices de Capoue.

Les yeux de Si Mohammed, vifs et brillants, sont les véritables réflecteurs des sentiments de son âme : lorsqu'il parle à ses soldats ou qu'il marche à leur tête, l'expression de son regard, alors plein de majesté, ajoute à la noblesse de ses gestes et de son maintien ; en société d'amis ou de personnes qu'il connaît, son air de sévérité disparaît, et les traits de son visage s'adoucissent en même temps que le son de sa voix ; alors il devient homme du monde et sa conversation, qu'il sait rendre intéressante par quelque récit, fait à propos, de ses nombreuses courses

au désert à la poursuite des éternels ennemis de la paix, captive toujours l'attention de ses auditeurs. Mais se trouve-t-il en présence de quelqu'un qui n'a pas sa confiance, ou bien s'agit-il de démêler la vérité au fond de quelque affaire ténébreuse et embrouillée comme le sont ordinairement celles des Arabes ; se doute-t-il, enfin, que son interlocuteur cherche à le tromper, sa physionomie prend une expression nouvelle : sa voix devient doucereuse, languissante même ; sa parole devient traînante ; ses paupières se ferment à demi, et il ne regarde plus celui à qui il parle qu'à travers le voile de ses longs cils. Il est alors diplomate, et il est rare qu'il n'arrive pas à découvrir la vérité.

Si Mohammed ben El Hadj ben Driss est fils de Driss ben Brahim ben Kharfallah et de Fathma bent Yahia ; son père, chef de bonne tente de la tribu des *Sahari*, faisait partie du makhsen de Cheikh el Arab ben Gana, plus connu sous le nom fameux de *Serpent du Désert;* il a trois frères dont l'aîné, Si Saïd ben Driss, est à la tête de l'aghalik d'Ouargla ; les deux autres, plus jeunes, font partie de son makhsen.

Si Mohammed est né deux années après la prise de Constantine, c'est-à-dire en 1839 ; il s'engagea aux spahis le 15 avril 1855, et étudia la langue française sous le sergent Colombo, de la légion étrangère, qui dirigeait déjà avec succès à cette époque l'école arabe-française de Biskra ; ses progrès furent rapides et le grade de sous-lieutenant, qui lui fut accordé le 14 mars 1865, fut la juste récompense de ses travaux.

En même temps que lui, étudiait alors à la même école Si Mohammed ben Gana, aujourd'hui cheikh de Sidi Okba et l'un des chefs les plus distingués du Sud.

Si Mohammed ben El Hadj ben Driss se distingua au premier siége de Paris, et il fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur le 8 décembre 1870. Pendant la Commune il se signala de nouveau, fut blessé le 22 mai 1871, lors de l'entrée des troupes dans la capitale, et fut promu, le 22 juillet, au grade de lieutenant.

Le 14 juillet 1872, Si Mohammed rentra en Algérie et fut nommé agha d'Ouargla ; là, il se signala de nouveau par son intelligence et par son énergie à combattre les ennemis de la France ; sous son habile direction, son frère Saïd parvint, après une marche inouïe à travers les sables, à capturer le bandit Bou Choucha, qui était alors la terreur du Sud. Il fut ensuite nommé agha de Touggourt, de l'Oued Rhir et du Souf, avec le grade d'officier de la Légion-d'Honneur ; Si Saïd, promu chevalier, prit la place de son frère à la tête de l'aghalik d'Ouargla.

L'agha de Touggourt n'est pas seulement un guerrier intrépide, c'est encore un administrateur probe et intelligent. Les bonnes relations qu'il entretient avec les Oulad Badjouda, avec les autorités de Rhadamès et avec les Touareg ; l'estime qu'ont pour lui tous les gens de bien ; le respect qui entoure son nom ; la tranquillité dont jouit le Sahara, depuis qu'il en surveille les tribus remuantes ; enfin les efforts et les sacrifices qu'il fait journellement pour attirer le commerce du Soudan vers l'Algérie, sont autant de titres qui doivent faire désirer qu'il demeure le plus longtemps possible dans le pays qui lui doit sa tranquillité et sa prospérité.

Il faut rendre à M. le général Chanzy la justice qui lui est due : c'est lui qui a choisi Si Mohammed ben El Hadj ben Driss pour le placer au poste

important qu'il occupe. Puisse Dieu les conserver tous deux pour le bien de l'Algérie !

Après avoir esquissé de mon mieux le portrait de l'agha, je vais maintenant essayer la description de l'oasis et de la ville de Tougourt, sa résidence habituelle.

L'oasis de Tougourt est située à environ 205 kilomètres sud de Biskra ; sa plus grande longueur est, du nord au sud, de 8 kilomètres ; à son extrémité ouest s'élève la ville ; à l'est de celle-ci, dont elle est séparée par une place de forme irrégulière, on remarque la Casbah, réparée et mise en bon état de défense depuis l'occupation. C'est dans cette forteresse que se trouve la maison de l'agha avec toutes ses dépendances, ainsi que la nouvelle caserne des tirailleurs indigènes, isolée des autres habitations par un mur bastionné et crénelé ; c'est en quelque sorte un réduit dans la Casbah.

La place est bordée, du côté de la ville, de maisons peu élevées dont les toitures reposent sur des arcades irrégulièrement et grossièrement construites.

La plupart des maisons de la ville sont en calcaire jaune du pays ; les autres sont en briques séchées au soleil (thôb) ; mais ces briques, pétries avec de la paille, affectent la forme irrégulière d'un moellon brut. La principale rue, étroite et tortueuse, est couverte et par conséquent obscure, quoique quelques trous aient été ménagés, de distance en distance, pour donner passage à la lumière ; les rues sont assez propres, malgré le nombre considérable de chèvres qui y circulent à volonté. Les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée et sont couvertes de terrasses en palmes garnies d'argile, supportées par des poutres en palmier.

La ville est ouverte aux deux extrémités de la place qui la sépare de la Casbah ; ailleurs, elle est encore entourée de son vieux mur d'enceinte à moitié ruiné ; le fossé (*bahar*), autrefois rempli d'eau stagnante, qui défendait les approches de l'enceinte, a été comblé par les soins de l'agha et garni de jeunes plantations.

Le seul monument remarquable, à part la maison de l'agha, est la grande mosquée (*Djamâ Kebir*), construction assez régulière, surmontée d'un dôme et flanquée d'un minaret carré ; trois des côtés de l'édifice, enduits de ciment, sont percés de petites fenêtres à pleins cintres très-élevées au-dessus du sol ; quoique située sur la place, en face de la Casbah, l'entrée de la mosquée se trouve dans une petite rue latérale.

On pénètre d'abord dans une cour assez vaste, dans laquelle se trouve la vraie façade du monument, qui regarde l'ouest ; cette façade est ornée de briques en faïence formant des dessins variés. Sous un péristyle supporté par des colonnes carrées, s'ouvrent les deux portes principales donnant entrée dans la mosquée, qui est assez vaste, et dont la voûte repose sur des piliers carrés qui n'ont rien de remarquable. Le sol est recouvert de nattes sur lesquelles s'installent les fidèles pour faire la prière ; ici comme partout, l'on se déchausse pour entrer dans le lieu saint.

Deux coupoles ont été ménagées dans la voûte, l'une au centre, de laquelle pend un vieux lustre en fer qui doit être contemporain du Prophète ; l'autre, au-dessus de la chaire de l'*imam*, est ornée d'arabesques assez régulières fouillées dans le plâtre et de dessins à couleurs vives.

La chaire de l'imam, adossée à la muraille, ne

paraît pas moins ancienne que le lustre ; mais elle a une valeur artistique bien autrement supérieure ; les côtés des gradins par lesquels on y arrive sont garnis de jolies sculptures à jour parfaitement conservées, lesquelles ont pour sujets les principaux versets du Coran. A côté de la chaire existe, ménagée dans l'épaisseur de la muraille, une petite niche dont la voûte s'appuie, à droite et à gauche, sur deux colonnes de marbre dont les fûts ronds et unis sont surmontés de chapiteaux ornés de feuilles de vigne et de raisins artistement sculptés : c'est là que se place le marabout pour faire la prière.

A part la Djamâ Kebir, il existe à Touggourt dix autres mosquées, dont l'une, celle de Si El Hadj Saïd, servit de refuge à trois tirailleurs qui échappèrent ainsi au massacre de la garnison par Bou Choucha, en 1871. Une autre mosquée, située dans la Casbah, a été transformée en atelier de maréchalerie ; son minaret était autrefois dominé par celui de la grande mosquée, d'où les ennemis faisaient feu sur la garnison, mais il a été exhaussé depuis et percé de meurtrières.

Le quartier de la *Medjaria*, qui comprend presque la moitié de la ville, est habité par des Israélites convertis par force à l'islam, il y a environ deux siècles. Malgré cette conversion, ces fils d'Israël ont conservé tous les caractères de leur race et ne se marient qu'entre eux ; aussi ne sont-ils guère aimés des Arabes, qui leur reprochent de pratiquer en secret leur ancienne religion. Ils s'occupent de la fabrication des haïks, mais leurs femmes ne font absolument rien, pas même la cuisine, dit-on, et ne sortent jamais.

Dans la plaine sablonneuse qui s'étend au nord-ouest de la ville, s'élèvent plusieurs petits monuments

carrés, d'aspect assez gracieux : ce sont les tombeaux de la famille des Ben Djelab, qui a régné sur le pays jusqu'en 1854. Le dernier sultan, Si Selman ben Djelab, se réfugia dans la Tripolitaine après le combat du chott Mgharin. L'un de ses frères est encore aujourd'hui caïd de Temacin, et son fils, âgé de 23 ans seulement et déjà maréchal-des-logis de spahis, peut, s'il sait s'en rendre digne, arriver à une position bien autrement solide que ne l'était la puissance éphémère de ses pères.

L'oasis de Touggourt renferme encore deux villages dont l'un, celui de *Nezla*, est presque aussi considérable que la ville elle-même.

Les Arabes sont à Touggourt en bien plus grand nombre que dans les autres oasis de l'Oued Rirh ; ils forment même ici un bon tiers de la population sédentaire.

Leur costume est celui de tous les Arabes algériens, avec cette différence que les Sahariens se tiennent généralement plus propres que les gens du Tell et qu'ils s'habillent avec plus de recherche. Tous les hommes un peu aisés portent le haïk, fixé autour de la chachia par une corde en poils de chameau, dont la longueur et le volume sont en rapport avec la fortune de l'individu ; les plus pauvres se contentent du turban ordinaire et de la gandoura, ou bien encore d'un haïk commun retenu à la tête par trois ou quatre tours de corde. Presque tous portent par-dessous une large culotte *(seroual)* en toile de coton ; quelques-uns, les plus riches, ont le gilet et la veste maures et des *messtt* (bottes en maroquin rouge sans semelles) avec des souliers plats.

Les vêtements des femmes sont en toile de coton de couleur blanche, bleue, ou rouge avec des raies

blanches ; c'est la couleur bleue qui domine, la blanche est la plus rare.

Leur costume se compose d'une ample robe appelée *malhafa*, avec de larges manches ne recouvrant que la partie supérieure des bras ; cette robe est serrée, au-dessus des hanches, par une ceinture de laine rouge ; autour de leur tête est enroulé un turban en étoffe de Tunis plus ou moins riche ; lorsqu'elles sortent, elles se couvrent d'un voile de même étoffe ou d'un simple foulard en coton, d'autres s'enveloppent dans une sorte de manteau appelé *ghansa;* la plupart ont les pieds nus.

Ces filles d'Eve ne le cèdent en rien, pour la coquetterie, à leurs sœurs d'Europe, mais leurs goûts sont un peu moins raffinés. De larges boucles d'oreilles, dont les plus lourdes sont supportées par la chevelure, pendent jusque sur leurs épaules ; la chevelure naturelle disparaît elle-même sous un énorme paquet de fausses tresses en poils de chèvre ; des quantités de bracelets en argent ou en corne cachent la moitié de l'avant-bras ; elles portent, suspendues au cou par de longues chaînes, de larges boîtes en argent dans lesquelles sont conservés les *heurouz* (talismans), et des tubes de même métal pour mettre le koheul ; quelques-unes ont encore aux jambes des *khelakhel*, sorte de bracelets ou plutôt de jambières qui reposent sur le cou-de-pied ; les plus riches, enfin, portent en guise de ceinture une cuirasse en argent, large de 20 centimètres, qui doit les gêner passablement pour se baisser ; quand elles marchent, elles font entendre un bruit semblable à celui que devaient faire les anciens chevaliers revêtus de leurs armures. Toutes se teignent les sourcils et les cils avec le koheul et se jaunissent les mains avec le

henné. Les femmes des nomades ne sont jamais voilées.

La couleur des habitants de Touggourt varie du blanc pur au noir le plus foncé; les deux tiers au moins sont des métis provenant du croisement des races blanche et nègre, ou des mulâtres appartenant, comme la grande majorité des gens de l'Oued Rirh, à la race aborigène; ceux-ci se distinguent par un nez gros sans être écrasé, et par des lèvres épaisses qui ne sont pas allongées comme celles des nègres : en un mot, ils se rapprochent, par la régularité de leurs traits, de la race caucasienne.

Les habitants de l'oasis de Touggourt sont naturellement portés à la gaîté, et il ne se passe guère de jours sans que l'on entende des chants et de la musique ; je n'ai remarqué chez eux que trois instruments, dont l'un appelé *ghaëta* a presque la forme et le son du hautbois ; le second, appelé *bandir*, ressemble au tambour de basque ; le troisième, qui n'a jamais pu charmer que les oreilles des Nègres de pure race, est le *thebel*, grosse caisse sur laquelle on frappe avec un morceau de bois crochu.

Malheureusement, la plupart des Touggourtins s'adonnent à l'ivrognerie, et il n'est pas rare de voir deux ou trois individus assis autour d'une bouteille d'absinthe, liqueur qu'ils préfèrent à toutes les autres.

Le vin était connu dans ces contrées bien avant l'occupation française ; il pénétrait dans l'Oued Rirh par la Tunisie et Constantine ; mais comme il coûtait fort cher alors, les riches seuls avaient le privilége de s'enivrer avec.[1] Le commun des mortels se contentait

[1] Ces renseignements ont été donnés par Si Mâammar, frère du marabout de Temacin, qui a avoué, en dînant une fois chez l'agha, avoir bu du vin dans sa jeunesse ; il en boit même encore

du *lagmi* ou de la *mahia*, dont il sera parlé plus loin. Le vin, et par conséquent ses succédanés, est interdit en ces termes par le Coran :

« Ils t'interrogeront sur le vin et le jeu. Dis-leur : Dans l'un comme dans l'autre il y a du mal et des avantages pour les hommes, mais le mal l'emporte sur les avantages qu'ils procurent » (II, v. 216).

« O croyants! le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches sont une abomination inventée par Satan ; abstenez-vous-en et vous serez heureux.

« Satan désire exciter la haine et l'inimitié entre vous par le vin et le jeu, et vous éloigner du souvenir de Dieu et de la prière. Ne vous en abstiendrez-vous donc pas? Obéissez à Dieu, obéissez au Prophète, et tenez-vous sur vos gardes ; car si vous vous détournez, sachez que l'apôtre n'est obligé qu'à la prédication [1] » (V, v. 92 et 93).

Ici comme à Biskra, les courtisanes sont en assez grand nombre ; mais les Sahariennes n'en fournissent que fort peu, le gros de la troupe se recrutant, comme partout, dans la féconde tribu des Oulad Naïl.

La principale industrie du pays est la fabrication des haïks, renommés et recherchés pour la beauté et la solidité du tissu qui est soie et laine ; ces haïks, dont les prix varient entre 50 et 60 fr., sont vendus aux nomades qui les transportent dans le Sud ; on les exporte aussi dans le Tell et jusque sur le littoral, où ils se vendent de 80 à 100 fr.

en cachette, mais il s'est abstenu en ma présence parce que, m'a dit l'agha, il craignait que je ne l'écrivisse au Gouverneur. — Pauvre homme! il peut bien en boire autant qu'il en voudra!

[1] Kasimirski, *Le coran*, traduction nouvelle. Paris, Charpentier, 1869.

Les Arabes disent : Il y a trois sortes de tissus renommés : le gros bernous des Beni Abbès, que l'on nomme *abassi* et qui est imperméable ; le bernous fin du Djerid, qui se fabrique à Nefta (Tunisie), et le haïk de Touggourt. Cependant les jolis haïks du Djerid, pure soie, ne sont pas moins recherchés par les gens riches que les bernous de cette contrée.

On fabrique aussi à Touggourt des bernous de qualité moyenne, dont les prix varient entre 30 et 40 francs et qui s'exportent principalement vers le Sud ; des souliers et d'autres ouvrages en cuir ; des cordes avec les filaments qui recouvrent l'écorce de la partie supérieure des palmiers et que l'on enlève chaque année ; des *couffins* ou paniers en feuilles de palmier, et de la poterie très-bien faite au tour par les femmes. On y fabrique encore des bracelets et autres ornements par un procédé aussi simple que primitif : l'ouvrier prend une pièce de 5 fr., qu'il bat avec un marteau jusqu'à ce qu'il lui ait donné la forme voulue, après quoi il orne le bijou de dessins grossiers et peu variés ; enfin, on y fabrique des couteaux avec leurs fourreaux en bois recouverts en cuir de Maroc.

Les productions du sol sont : les palmiers, qui produisent des dattes de deux qualités, les *Deglet en Nour*, très-estimées, qui se vendent 30 fr. le quintal métrique en moyenne, et les *rhars* qui valent 20 fr. dans les bonnes années ;[1] l'orge, que l'on cultive en toutes saisons sous les dattiers ;[2] des figuiers, des grenadiers et quelques vignes qui ne donnent que

[1] Les dattes sont transportées à Biskra à dos de chameau, et de là on les dirige sur le Tell ; on en vend aussi aux Makhadma et aux Châamba ; ceux-ci les revendent aux M'zab qui en font le commerce.

[2] J'ai vu l'orge en épis le 15 janvier.

pour la consommation locale; la carotte, le navet et l'oignon sont à peu près les seuls légumes cultivés par les indigènes; on y récolte aussi des pastèques et des piments rouges. J'ai remarqué, dans le jardin de l'agha, lequel est aussi bien soigné que nos jardins d'Europe, des gommiers, des ricins et de magnifiques plantations de cotonniers qui poussent avec une vigueur remarquable.

Deux qualités de coton ont été essayées par l'agha: le coton de la province d'Oran, qui a très-bien réussi, et le coton à tige rouge du Soudan dont les résultats ont dépassé toutes les prévisions.

Les terrains salés de l'Oued Rirh conviennent admirablement à cet utile arbuste, qui fut sans doute autrefois cultivé dans ces contrées avant les bouleversements physiques et politiques qui les ont appauvries, car on le retrouve à l'état sauvage dans quelques oasis. Or, il existe au nord et au sud de Touggourt d'immenses dépressions, dont les fonds unis et toujours humides, formés d'un mélange d'argile, de sable et de sels, conviendraient parfaitement à la culture du coton. Cette culture, faite sur une grande échelle dans un pays peuplé d'une race laborieuse comme celle des Rouarha, où la main-d'œuvre est peu coûteuse, serait assurément une grande source de richesses pour l'Algérie. Mais comment espérer attirer l'attention de ce côté, lorsqu'il y a encore tant à faire pour la colonisation du Tell!

L'oasis de Tougourt ne renferme pas moins de 72,000 palmiers, imposés à raison de 35 centimes par tête, y compris les centimes additionnels pour l'entretien du makhsen, des courriers, etc.; chaque palmier rapporte en moyenne 8 fr. par année à son propriétaire; une fois l'irrigation établie, il ne coûte aucun frais d'entretien.

La ville de Touggourt seule, dont la population n'est que de 2000 habitants, paie annuellement à l'Etat, tous impôts compris, 22,076 fr., et le village de Nezla, le plus important de l'oasis, 10,880 fr. La population totale de l'oasis est de 6000 âmes, payant en tout 66,228 fr.

Comme tous les Rouarha, les Touggourtins cultivent leurs palmiers avec le plus grand soin; c'est au printemps qu'ils plantent les jeunes pousses qui, au bout de quatre années, commenceront à donner des fruits, et c'est ordinairement au mois de mars qu'ils recueillent le pollen du palmier mâle pour le répandre sur les fleurs du palmier femelle, qui se trouve ainsi fécondé; outre que cette fécondation ne se ferait seule que très-imparfaitement, cette façon de procéder est encore avantageuse en ce qu'il suffit d'un palmier mâle pour féconder une centaine de palmiers femelles. Une pluie persistante, un grand vent qui surviendraient dans les quelques jours qui suivent cette importante opération, porteraient les plus graves préjudices à la récolte.

La principale nourriture des Touggourtins est la datte; ils mangent aussi de la *rouina,* sorte de bouillie faite avec de l'orge grillée et pilée que l'on délaie dans de l'eau ou du lait et que l'on fait cuire avec des piments et des navets; les gens du commun, à l'exception toutefois des puisatiers, qui sont obligés de se bien nourrir, ne mangent que très-rarement de la viande, qu'ils font cuire avec la rouina ou bien rôtir à part. Les riches mangent le couscoussi diversement apprêté.

Le breuvage ordinaire est l'eau des puits, qui contient beaucoup de magnésie en dissolution et qui agit d'une façon désagréable sur ceux qui n'y sont pas

habitués ; par exception, on boit du lait de chamelle ou de chèvre.

Les liqueurs fermentées du pays sont le *lagmi* et la *mahia*, dont il a été déjà question. Le lagmi s'obtient en coupant radicalement la tête du palmier ; il s'échappe alors du tronc, en grande quantité, un suc d'abord doux, qui s'aigrit dans les vingt-quatre heures par suite de la fermentation ; cette boisson, qui est alors enivrante, ne se conserve pas longtemps. Le palmier ainsi opéré ne revient à son état normal qu'au bout de trois ou quatre ans ; mais on choisit de préférence les vieux sujets, qui périssent généralement ensuite, ou les sujets plus jeunes qui sont atteints par les vers. Quant à la mahia, on l'extrait des dattes absolument comme le kirsch des cerises.

Par suite de la stagnation des eaux dans les parties basses de l'oasis, les habitants de Touggourt sont exposés aux fièvres paludéennes qui règnent dans le pays à l'état endémique pendant les mois de mai et d'octobre ; ces fièvres portent le nom de *teham*. Pour les combattre, on emploie le singulier remède que voici : le malade s'empare d'un chien qu'il tue et dont il mange la chair bouillie en ragoût avec des navets, des carottes, des dattes, de l'ail, des oignons, des piments, etc. ; cela produit forcément une purgation drastique qui le dégage des engorgements viscéraux de la rate et du foie, et le soulage momentanément, mais ne le guérit pas, les causes qui ont produit la maladie ne cessant pas d'exister. Il est bien entendu que ce soulagement momentané est attribué exclusivement à la viande de chien.

Les coliques et les diarrhées, causées par les eaux et par le passage sans transition de la chaleur du jour à la fraîcheur de la nuit, sont aussi très-fré-

quentes au printemps et en automne. Pour se guérir, les bonnes gens se passent, autour du gros orteil, un fil de soie qu'ils serrent fortement et qu'ils conservent jusqu'à complète guérison; ils ajoutent à cela une large ceinture de laine sur le ventre, mais la guérison est toujours attribuée au fil de soie passé autour du gros orteil. Si Mohammed ben Sayah, à qui je dois ces renseignements, m'a fait remarquer un vieil Arabe qui avait encore, sur les gros doigts de pied, de fortes ecchymoses produites par le fil.

Les maux d'yeux sont aussi très-fréquents, mais seulement dans la ville, où ils sont produits par le passage sans transition de l'obscurité profonde des habitations et des rues à la vive lumière du dehors, et ils sont entretenus par le manque de soins et de propreté.

Dès qu'un Arabe est mordu par un chien, il s'empare de l'animal et lui coupe du poil qu'il applique sur la morsure. Se doute-t-il que le chien est enragé? il le tue ou le fait tuer, lui ouvre le corps et lui arrache le cœur, qu'il fait griller pour le manger ensuite. Tous les Arabes sont persuadés que ce remède est infaillible.

Ne nous moquons pas trop de ces pauvres gens; regardons plutôt autour de nous: nous y verrons les mêmes croyances superstitieuses, et ceux qui les pratiquent n'ont pas toujours, comme les Arabes, l'ignorance pour excuse.

Il se tient tous les vendredis, sur la place de Touggourt, un marché auquel se rendent 5 à 600 personnes des différentes oasis de l'Oued Rirh. J'ai remarqué à ce marché des tissus de fabrication italienne et maltaise, venus par Tunis, le Djerid et le Souf; des soieries de même provenance; des draps

anglais; quelques étoffes et des foulards de fabrication tunisienne, des papiers français, de l'encre, des crayons, des couteaux, des essences, des pommades, des savons de toilette et autres articles de Paris; des chachias de Tunis; des bernous et des haïks du pays et du Djerid; des bracelets et autres ornements fabriqués dans le pays et surtout à Constantine; de l'antimoine, de l'encens, des résines ordinaires, de l'indigo et des gommes qui viennent du Soudan, mais en petite quantité; du tabac en feuilles de qualité inférieure; des dattes; de l'orge et des piments rouges du pays; des racines de violettes en grande quantité; des huiles de Kabylie et des Ziban; des outres en peau de bouc, etc. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu découvrir un seul tissu français.

J'ai aussi remarqué, sur le marché, des quantités de sauterelles étalées sur des nattes; pour cinq centimes, on m'en donna autant qu'un homme peut en empoigner avec ses deux mains. On m'apprit que, quelques jours avant mon arrivée, un nuage de ces orthoptères s'était abattu en dehors de l'oasis, dans la plaine de sable qui s'étend jusqu'au chott Mgharin. Les Sahariens, qui sont très-friands des sauterelles, les recueillent et les font bouillir dans de l'eau avec du sel; elles prennent alors une teinte plus rouge que celle qui leur est naturelle et, dans cet état, elles peuvent se conserver pendant trois ou quatre mois. Pour les manger, on leur enlève les pattes et les ailes.

Un seul Européen est établi à Touggourt: c'est un Français, M. Grex, ex-sous-officier d'artillerie médaillé, qui y fait le commerce d'épiceries et de liqueurs. M. Grex, qui jouit là-bas de l'estime générale, est l'ex-associé de M. Joubert, le compagnon de

M. Dournaux-Dupéré, qui périt avec le voyageur entre Rhadamès et Rhât.

Tout autour de l'oasis est campée la tribu nomade des *Ftaïet* qui, après la récolte, remonte jusque dans le Tell pour y échanger des dattes et des laines contre les grains qui lui sont nécessaires; cette tribu, ainsi que celle des *Oulad Moulat*, qui formait autrefois le makhsen des anciens chefs de Touggourt, est établie sous des tentes au milieu des sables.

Ces nomades qui, en vertu de la loi du plus fort, opprimaient autrefois la population sédentaire et lui prenaient, en échange de la protection qu'ils lui accordaient, la plus grande partie de la récolte de dattes, ont été mis à la raison depuis l'occupation française; ils ne tirent, aujourd'hui, que le produit des palmiers qu'ils possèdent en toute propriété, en vertu de titres bien et dûment établis; or leurs propriétés comprennent le quart environ des palmiers de l'oasis.

En général, les Arabes professent pour le sultan de Stamboul (Constantinople) la plus profonde vénération, parce qu'ils le regardent comme le successeur du Prophète; et cependant ils détestent les Turcs, qui ont accablé d'exactions et de mauvais traitements les habitants des pays qu'ils ont occupés. On me raconta, à Touggourt, sur le compte de ces anciens dominateurs qui, du reste, n'exercèrent sur l'Oued Rirh qu'une domination passagère, plusieurs histoires ridicules dont voici un échantillon :

Une fois, un Turc et un Arabe convinrent de voyager ensemble. Le Turc se munit, pour ce voyage, d'une quantité de friandises, tandis que l'Arabe n'emporta avec lui que de la rouina faite avec de l'orge. A chaque repas, l'Arabe invitait son compagnon à manger avec lui; mais le Turc refusait toujours

avec mépris, en disant qu'il se garderait bien de toucher à une semblable malpropreté. Peu à peu cependant les provisions du gourmand finirent par s'épuiser, et un jour arriva où il n'eut plus rien à manger. L'Arabe l'invita encore, et cette fois le Turc, poussé par la faim, accepta avec cérémonie. Tout en mangeant, il faisait force excuses à son compagnon, en lui disant que, s'il eût connu plutôt la rouina, il n'aurait certes jamais désiré manger d'autres mets.

Les habitants des oasis sont convaincus que les Français sont tributaires de la Porte et qu'ils ne se sont emparés de leur pays que sur les ordres du sultan, qui a voulu les punir de leurs désobéissances.

Les oasis de l'Oued Rirh, et celle de Touggourt en particulier, doivent leur fertilité aux sources artésiennes qui les arrosent; mais comme ces sources sont devenues de plus en plus insuffisantes, les Arabes ont cherché et trouvé le moyen d'amener à la surface du sol les eaux des nappes inférieures ; par suite, il s'est formé chez eux des corporations de puisatiers qui rendent les plus grands services.

La corporation des puisatiers de l'oasis de Touggourt, dont le chef actuel est le nommé Taleb Abd el Kader, se compose de 14 individus, qui travaillent soit isolément, aidés par les khammès (fermiers ou ouvriers) des propriétaires, lorsqu'il s'agit simplement de creuser à sec, soit par groupes de trois ou quatre individus, mais toujours aidés par des khammès, lorsqu'il s'agit de plonger pour déblayer la nappe jaillissante. Car le travail de creusement d'un puits artésien arabe se divise en deux parties bien distinctes, ainsi que je vais essayer de le démontrer.

Dès qu'un groupe de propriétaires a résolu de faire creuser un puits artésien, le puisatier,

accompagné des khammès des propriétaires, et même des khammès des plus proches voisins, si les autres ne sont pas en nombre suffisant, se porte au centre du terrain à irriguer, et commence par creuser un trou de cinq à six mètres de côté sur quatre à cinq mètres de profondeur. Ce trou se remplit aussitôt d'une eau épaisse, appelée *el ma fessed* (eau corrompue), provenant d'une nappe ascendante que l'on rencontre toujours à cette profondeur; la tâche des khammès est surtout de procéder, aussi rapidement que possible et à l'aide de petits seaux en cuir, à l'épuisement, travail qui est souvent rendu fort difficile par l'abondance des eaux.

On procède ensuite au coffrage de l'excavation, au moyen de troncs de palmiers superposés et disposés en cadre de 80 centimètres de côté. Ce travail achevé et le cadre ayant été consolidé par les terres que l'on a eu soin de tasser tout autour, on plante, à droite et à gauche de l'ouverture carrée, deux troncs de palmiers inclinés qui se joignent par leurs extrémités supérieures, à 3 mètres environ au-dessus du puits; ces deux troncs sont en outre reliés, à 1 mètre 50 de hauteur, par une forte traverse horizontale en bois dur, à laquelle est fixée une corde en côtes de feuilles de palmier; à l'une des extrémités de cette corde pend un *couffin* (panier) en feuilles de palmier ou en cuir, destiné à enlever les déblais.

Ces préparatifs terminés, le puisatier descend dans l'excavation, muni d'un instrument en forme de bêche, appelé *fas*, et c'est avec ce faible outil, le même qui sert à remuer la terre des jardins, qu'il entreprend de percer la couche de calcaire gypseux qui se rencontre partout, dans cette partie du Sahara, sous la couche d'argile, à des profondeurs très-va-

riables. Ici, le rôle des khammès consiste à remonter les déblais, ainsi que les eaux provenant des infiltrations, et à confectionner les cadres en troncs de palmiers refendus, qui sont descendus dans le puits au fur et à mesure des besoins.

Le puisatier, qui travaille sans lumière au fond du puits, n'est pas sans être exposé à de graves dangers : il arrive qu'on le retire asphyxié par des gaz délétères ou encore par l'eau qui, dès qu'il a percé la couche dure sous laquelle se trouve la nappe jaillissante, se précipite avec une telle violence que le malheureux n'a pas le temps de s'enfuir.

La profondeur moyenne des puits arabes de l'oasis de Tougourt est entre 35 et 45 mètres, et lorsque le travail se fait sans obstacles sérieux, le coût varie entre 1500 et 1800 fr. Mais il arrive que le puisatier-mineur rencontre des roches très-dures, que son faible instrument ne peut percer ; le puits est alors abandonné et la dépense perdue. Il arrive aussi très-souvent que les sables, chassés violemment par les eaux jaillissantes, se tassent au fond du puits et l'obstruent complétement. C'est ici que le travail des puisatiers devient véritablement pénible et périlleux.

J'ai vu le chef de la corporation des puisatiers lui-même occupé, avec l'un de ses ouvriers, à déblayer le fond d'un puits artésien déjà creusé jusqu'à la nappe, et obstrué par les sables ascendants. De ce puits, appelé *Aïn bou Dlal*[1] et d'une profondeur de 105 coudées, s'échappait une eau noire répandant à une grande distance une forte odeur d'acide chlorhydrique, provenant d'une couche de végétaux

[1] Les Arabes donnent le nom d'*Aïn*, pluriel *Aïoun*, c'est-à-dire *sources*, aux puits artésiens qui sont, en effet, de véritables sources.

en décomposition que l'on avait traversée à une certaine profondeur.

De chaque côté du puits, dont l'ouverture carrée est de 80 centimètres, sont dressés deux troncs de palmiers, disposés comme il a été expliqué plus haut. A la traverse horizontale sont fixées, descendant jusqu'au fond du puits, deux cordes en écorce de palmier ; à l'extrémité de l'une d'elles est attaché un couffin destiné à recevoir les déblais ; l'autre, plus forte, mais lisse cependant, sert d'échelle aux plongeurs. Voici comment ces derniers procèdent :

En arrivant sur le lieu du travail, les plongeurs commencent par allumer un grand feu près duquel ils se déshabillent, ne conservant autour du corps qu'une étroite ceinture ; une fois déshabillés, ils s'asséyent près du feu et se bouchent les oreilles avec de la graisse de chèvre, qu'ils rendent plus malléable en la présentant au feu. Cette importante opération terminée, l'un des plongeurs va s'asseoir sur le bord du puits, les pieds appuyés sur le bord opposé ; il prend de l'eau dans ses mains, se mouille la tête et la poitrine, puis descend peu à peu, ne s'arrêtant que lorsqu'il a de l'eau jusqu'au cou ; dans cette position il se mouille encore la tête, fait une courte prière mentale, et commence à souffler en allongeant sa respiration ; enfin, ayant fait une grande provision d'air, il disparaît soudain.

Son compagnon se porte alors sur le bord du puits et, tenant dans sa main la corde-échelle, il se tient prêt à obéir aux signaux de détresse qui pourraient lui être faits d'en bas.

Au bout de trois minutes en moyenne, l'on voit la corde se roidir avec un léger mouvement d'oscillation ; alors un jeune homme, un apprenti ou un ma-

nœuvre, tire vivement la corde à l'extrémité de laquelle pend le couffin rempli de déblais, et l'on ne tarde pas à voir poindre à la surface liquide la tête du plongeur, aussitôt saisie entre les mains de son compagnon. Après avoir respiré fortement pendant une demi-minute, le plongeur se lave encore la tête, replonge jusqu'au cou, et remonte enfin pour aller se sécher près du feu. Au bout de quelques instants, son compagnon se prépare à descendre à son tour.

Les corporations de puisatiers ou de plongeurs pour le creusement des puits artésiens existent, dans les oasis de l'Oued Rirh, de temps immémorial ; mais il faut être bien constitué pour exercer cette profession difficile.

L'apprenti débute ordinairement à 20 ans ; tout d'abord il se produit chez lui, deux ou trois fois de suite, des hémoptysies (crachements de sang) occasionnées par la rupture des vésicules pulmonaires ; ces accidents sont accompagnés d'inflammations dans les oreilles, puis d'un écoulement de sang et enfin d'une suppuration de ces organes qui dure quelques mois. Les cas d'asphyxie sont assez rares et ne se produisent guère que chez les novices, dont quelques-uns sont obligés de renoncer à continuer la profession.

En général, les plongeurs sont prédisposés à la surdité, il est même rare que les vieux ne deviennent pas complétement sourds ; mais leur santé ne paraît pas autrement altérée ; ceux que j'ai vus sont généralement bien constitués et jouissent tous d'une parfaite santé.

Le plongeur que j'ai observé au puits d'Aïn bou Dlal est demeuré sous l'eau, montre en main, 2' 45", mais ils peuvent y rester pendant 3 minutes et même

davantage lorsque l'eau est claire. Si Mohammed ben Sayah, avec qui j'ai fait ces observations, m'a affirmé avoir vu à Temacin un plongeur demeurer sous l'eau 3' 45"; il est vrai qu'il s'agissait d'un tour de force dans le but d'obtenir une récompense ; la vraie moyenne est de 3 minutes, ce qui est déjà raisonnable.

Malgré les difficultés du travail et les dangers terribles auxquels ils sont exposés, ces pauvres gens ne gagnent pas beaucoup : chaque couffin de déblais, c'est-à-dire chaque plongeon, ne leur est payé que 35 centimes ; or, comme un homme ne peut faire, dans une journée, que cinq à six plongeons, il résulte qu'il ne gagne que 1 fr. 25 à 2 fr. 10 par jour. Il est vrai qu'il est nourri par les propriétaires, qui lui font, en outre, quelques cadeaux en nature.

Ce travail de récurage, toujours assez long, augmente de 1000 fr. à 1200 fr. le prix de revient d'un puits jaillissant, qui coûte finalement à ses propriétaires de 2500 fr. à 3000 fr.

Cependant, grâce à la sollicitude intelligente de l'agha, le sort de ces intéressants ouvriers va être considérablement amélioré; Si Mohammed ben Driss a l'intention de faire acheter à Paris, de ses propres deniers, des scaphandres qui leur permettront de faire beaucoup plus de travail avec beaucoup moins de fatigue et de dangers. Munie de ces utiles appareils, la vaillante corporation redoublera d'ardeur, et les déserts arides qui entourent l'oasis ne tarderont pas à se transformer en de belles et de fraîches forêts de palmiers.

D'un autre côté, les puisatiers militaires français, qui opèrent dans la saison d'hiver sous l'habile direction de M. le lieutenant de Lillo, vont être munis

d'un second appareil de sondage. Les résultats obtenus par M. de Lillo qui, à l'aide de ses puissants appareils, peut traverser jusqu'à trois et quatre nappes jaillissantes, sont vraiment merveilleux ; mais il ne peut être partout. Or, l'invasion des sables est rapide, et il n'est pas de trop de toutes les bonnes volontés pour arrêter l'ensablement des oasis, et pour rendre à ce pays la fertilité qu'il avait sans doute avant la disparition de ses cours d'eau.

Dans aucun cas un particulier ne peut faire creuser un puits pour son usage propre ; seuls, les chefs de la zaouïa de Temacin jouissent de ce privilége. Chaque puits appartient à plusieurs propriétaires qui se partagent les frais ; le travail, qui peut se faire et se fait en toute saison, dure six mois en moyenne, car tous les puits de l'oasis de Tougourt ont la même profondeur, à peu de différence près. Ils donnent une moyenne de 4 litres d'eau par seconde, soit 240 litres à la minute ; leur température varie entre 22 et 24 degrés centigrades.

Le coffrage des puits artésiens arabes est en bois de palmier qui passe pour incorruptible ; cependant ils ont essayé, depuis l'occupation française, le coffrage en briques qui est plus propre et plus régulier ; mais ils y renoncent aujourd'hui pour revenir à leur ancien système, parce que les briques se détachent au bout d'un certain temps et finissent par obstruer la nappe ; pour qu'un puits garni en palmier arrive à se combler, il faut qu'il se produise autour un affaissement de terrain, accident malheureusement assez fréquent et auquel tous les puits sont exposés.

Une chose curieuse, digne d'être signalée et qui se produit dans tous les puits artésiens lorsque les ouvriers arrivent à la nappe, c'est la quantité de petits

poissons et de coquillages qui sont amenés à la surface par les eaux jaillissantes ; des crabes même sont sortis dans quelques sondages exécutés par M. de Lillo.

Pour se rendre de Temacin à Touggourt, la route traverse une grande dépression à fond d'argile, parfaitement unie et sans végétation aucune, que l'on appelle le chott Bou Yrou ; du côté de l'est, les bords du chott sont formés de collines assez élevées derrière lesquelles s'étend une grande plaine sablonneuse. Depuis quelques années, les Arabes ont entrepris de creuser, au pied même de ces collines et avec les faibles moyens dont ils disposent, des puits artésiens dont le nombre augmente rapidement, grâce aux encouragements de l'agha Si Mohammed ben Driss. Il en existe aujourd'hui une trentaine, espacés les uns des autres de 30 à 40 mètres ; leur profondeur varie entre 40 et 45 mètres, et leur rendement moyen peut être de 2000 litres à la minute. Les eaux de ces puits fécondent une belle et fraîche oasis, de création toute récente, dont les palmiers, abondamment arrosés, commencent à donner des fruits d'excellente qualité.

Le lit du chott Bou Yrou, qui forme une vaste plaine, peut être ainsi fertilisé, pourvu que l'on exécute les mêmes travaux au pied des collines qui le bordent du côté de l'ouest. L'agha, qui voudrait introduire dans le pays la culture du coton et qui, ainsi que nous l'avons vu, a déjà fait quelques essais très-heureux avec des graines du Soudan, se propose de mettre prochainement la main à l'œuvre pour donner l'exemple.

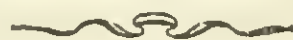
Si, comme il y a lieu de l'espérer, le succès couronne ses efforts, il aura bien mérité du pays.

En résumé, la population sédentaire des oasis de l'Oued Rirh est de 25,000 âmes, dont les deux tiers sont des mulâtres aborigènes ; l'autre tiers se compose d'Arabes qui ont renoncé à la vie nomade et de noirs affranchis.

Quant aux nomades, tout ce que j'en puis dire, c'est qu'ils sont environ 55,000 qui errent au sud de la province de Constantine.

La population sédentaire cultive 600,000 palmiers environ, répartis dans 28 oasis; sur ce nombre 8849, considérés comme *biens habbous*, c'est-à-dire *biens des mosquées et des pauvres*, sont loués 6862 fr. 50, soit 78 centimes par tête. Les biens habbous sont exempts d'impôts.

L'instruction est donnée à 814 enfants, dans 43 mosquées-écoles réparties dans les principales oasis. La ville de Tougourt possède à elle seule 8 écoles, le village de Nezla 4 et la grande oasis de Tebesbest 6. L'enseignement y est réduit à sa plus simple expression : il consiste à apprendre aux enfants à lire, à écrire et, pour quelques-uns, à compter.



CHAPITRE IV.

—

L'hospitalité de l'agha. Temacin. La zaouïa de Tamellaht ou d'el Hadj Ali. Les marabouts. Les ordres religieux. El Aïd el Kebir. Les fantazias. El Bahar ed Djadjat. Une noce. Arrivée de mon guide. Rabah ben Amera. Préparatifs de départ. Une nuit à la zaouïa.

Les jours que je passai à Touggourt me parurent bien courts, car Si Mohammed ben Driss ne négligea rien pour me rendre attrayant le séjour de l'oasis. Si les occupations de l'agha sont nombreuses, son activité est grande, et il sait faire profiter ses hôtes des moments de loisir que lui laissent les devoirs de sa charge.

Les premiers rayons du soleil le trouvent toujours debout, occupé à distribuer ses ordres aux employés de sa maison; c'est aussi l'heure à laquelle se présentent ceux qui ont des réclamations à lui adresser; chacun lui expose ses griefs : celui-ci contre le cheikh de son village, celui-là contre le cadi; une femme plaide contre son mari, ou un mari contre sa femme; ou bien encore un mari contre son voisin et sa femme, mais je dois ajouter, à la louange des dames de l'Oued Rirh, que ce dernier cas est assez rare. L'agha écoute

tout le monde avec patience, et les jugements qu'il rend sont toujours marqués au coin de la plus grande impartialité. Puis, assisté de ses deux secrétaires, l'un arabe, l'autre français, il fait le dépouillement des courriers et répond aux nombreuses lettres qui lui sont adressées.

J'employais moi-même mes matinées à coordonner mes notes et à faire ma correspondance. Vers 10 h., je recevais la visite de Si Mohammed Sayah qui, ayant, lui aussi, rempli les devoirs de sa profession, venait me prendre pour aller faire une tournée sur la place du marché ou dans les rues de la ville. A 11 heures, nous nous rendions chez l'agha qui, ayant alors expédié ses affaires, nous attendait et nous recevait avec le franc sourire qui lui est habituel. Après les salutations d'usage, nous nous communiquions nos impressions; et puis, à ce moment-là, l'agha avait toujours quelque joyeuse histoire à nous raconter.

Nous prenions place ensuite autour d'un appétissant déjeuner, préparé et servi par des Nègres aussi proprement et aussi diligemment que pourraient le faire les domestiques européens les mieux dressés; ces Nègres sont, pour la plupart, d'anciens esclaves arrachés à la servitude par l'agha lui-même et qui, reconnaissants envers leur libérateur, se sont attachés à lui et le servent avec une intelligence et un dévouement vraiment admirables.

Autour de la table prenaient place, en même temps que l'agha : Si el Bou Ali, son jeune fils; Si Mohammed ben Sayah; le cadi d'El Oued Souf, pendant le temps qu'il demeura à Touggourt; M. Britsch, maréchal des logis de spahis, son secrétaire français et votre serviteur; mais presque toujours il y avait aussi

plusieurs invités : c'étaient des notables du pays ou bien des étrangers de distinction venus d'Ouargla, du Touât ou des Beni M'zab. Nous avions donc toujours du nouveau à entendre et le temps se passait très-agréablement.

Le lecteur serait sans doute curieux de savoir comment se nourrit un grand seigneur arabe. Je dirai donc, pour lui complaire, que l'agha de Touggourt mange *à la française* des mets arabes délicieusement préparés par ses cuisiniers exotiques. Ainsi sur une table ronde, recouverte d'une nappe de fine toile, on apporte d'abord une sauce se rapprochant beaucoup de notre potage au tapioca, mais qui est fortement pimentée et aromatisée; on sert ensuite un mouton ou un chevreau rôti, dont l'odeur mettrait en appétit l'estomac le plus rebelle; puis une pyramide de couscoussi de pure farine de froment, surmontée d'une poule ou d'un quartier de mouton; comme dessert, des dattes de l'espèce appelée *Deglet Nour*, des oranges, des raisins secs et des fruits de la saison. Il y a loin de là aux plats sans saveur de notre cuisine raffinée.

On boit du vin à la table de l'agha, d'excellent vin, ma foi, transporté à grands frais et à grand'peine, dans des caisses et à dos de chameau, de Constantine à Touggourt; mais s'il se trouve au nombre des invités quelque musulman scrupuleux, il est libre de se contenter de l'eau magnésienne et purgative qui coule abondamment dans les ruisseaux de l'oasis; on sert aussi d'excellente galette, dont chacun mange à sa guise. Enfin, le repas se termine par une tasse de moka préparé à la mode arabe, c'est-à-dire avec une perfection qui n'a, je crois, jamais été atteinte par nos ménagères les plus expérimentées.

Après le déjeuner, nous montions à cheval pour aller faire une tournée dans l'oasis ou dans les parties du désert avoisinantes ; dans ces promenades, nous étions toujours escortés de sept ou huit cavaliers du maghsen, qui profitaient de l'occasion pour courir dans la plaine en faisant parler la poudre, exercice auquel se livrent toujours avec passion les Arabes sahariens.

Nous étions ordinairement de retour une heure avant le coucher du soleil, mais comme l'on ne se mettait à table qu'à l'entrée de la nuit, nous allions nous asseoir, en attendant, sur les dunes qui bordent les fossés à l'orient de la ville, et là, les jambes enfoncées dans le sable jusqu'aux genoux, nous prenions, à notre façon, un bain de pied d'une agréable fraîcheur, tout en regardant le soleil se coucher entre les groupes de palmiers dont cette partie de la plaine est parsemée.

Dès que le soleil avait disparu à l'horizon ondulé du désert, nous remettions nos chaussures et nous nous dirigions vers la casbah, où nous attendait le souper.

Tout en prenant la tasse de moka obligatoire, nous causions de choses et d'autres, et après une petite promenade dans la cour du bordj ou sur la place du marché, nous nous quittions très-satisfaits de notre journée, pour aller nous livrer au repos dans nos logements respectifs.

Cependant, l'agha avait fait prévenir les marabouts de Temacin de mon arrivée, et il leur avait annoncé que j'irais moi-même, dans l'après-midi du 14, leur remettre les lettres dont j'étais porteur.

Le jour dit, nous partîmes donc à cheval, après dîner; comme l'agha avait voulu profiter de cette

ccasion pour faire sortir les spahis et tous les cava-
ers de son makhsen, nous étions suivis d'une troupe
ombreuse.

Un quart d'heure après notre départ, nous nous
ngageâmes dans le bassin du chott Bou Yrou, qui
étend vers le sud jusque près de Temacin, à 12
ilomètres de Touggourt.

Le fond uni et desséché du chott, absolument
ierge de végétation, se prêtait trop bien aux courses
e fantazia pour que les cavaliers n'en profitassent
as. Ils préludèrent par quelques coups de fusil, tirés
n caracolant à droite et à gauche, comme pour exci-
er progressivement l'ardeur de leurs chevaux, les-
uels paraissent prendre à ces jeux autant de goût
ue ceux qui les montent.

Enfin, une troupe partit en avant et ne s'arrêta
ue lorsqu'elle eut gagné sur nous la distance d'un
ilomètre environ; elle fit alors volte face et se par-
agea en deux groupes de cavaliers, qui s'ébranlèrent
un signal donné et se dirigèrent vers nous au
rand galop de leurs légers coursiers ; ils passèrent à
roite et à gauche de notre troupe avec une rapidité
ertigineuse, en lâchant leurs coups de fusil, puis,
randissant leurs armes, ils se laissèrent encore em-
orter par leurs chevaux jusqu'à une centaine de
iètres et revinrent prendre leurs places dans les
angs, tandis que d'autres cavaliers, entraînés par
exemple des premiers, partaient aussi en avant pour
e livrer au même exercice.

Ces courses durèrent jusqu'à ce que, arrivés non
oin de l'extrémité sud du chott, nous aperçûmes
lusieurs personnages qui se dirigeaient gravement
ers nous, montés sur des mules richement capara-
onnées ; on me dit que c'était Si Mâammar, cheikh

de la zaouïa de Tamellaht, frère du grand marabout Si Mohammed el Aïd et marabout lui-même, qui venait à notre rencontre, accompagné de plusieurs personnages de la zaouïa. Alors deux cavaliers partirent au galop pour aller le saluer avec la poudre, deux autres partirent ensuite, puis tous les cavaliers successivement, de sorte qu'il y eut là comme une nouvelle fantazia.

Lorsqu'il fut près de nous, Si Mâammar nous souhaita la bienvenue et s'informa de l'état de notre santé. Après les salamaleks usités en semblable circonstance, l'agha me présenta au cheikh, qui me fit force compliments, m'assura qu'il ferait tout son possible pour que je pusse trouver, dans le cours de mon voyage, l'aide et la protection nécessaires, et me promit de me donner des lettres pour tous ses amis répandus dans les contrées que je devais traverser.

Nous cheminâmes ensuite plus lentement, car nous fûmes obligés de régler les pas de nos chevaux sur ceux des mules, lesquelles marchaient avec une lenteur désespérante, comme si elles eussent été pénétrées de l'importance et de la gravité des personnages qui les montaient.

Tout en cheminant ainsi, je me mis à observer Si Mâammar.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, gros, court, d'un embonpoint très-prononcé et dont les traits ne répondent guère à l'idée que nous nous faisons en Europe de la beauté la plus modeste; sa petite tête ronde disparaît presque entre ses larges épaules; son teint est d'une couleur olivâtre très-accentuée; son front est bas et fuyant; au milieu de sa face ravagée par la petite vérole, un nez difforme se dessine; ses gros yeux rouges semblent vouloir

sortir de leurs orbites ; sa large bouche est encadrée de lèvres épaisses ; sa barbe est peu fournie ; mais tous ces désavantages physiques sont largement compensés par une intelligence supérieure, à laquelle Si Mâammar doit d'être le véritable chef de la zaouïa et le directeur de fait de l'ordre religieux auquel il appartient.

Nous traversâmes la petite ville de Temacin, qui s'élève sur un mamelon autour duquel on a creusé un large fossé, que je vis à moitié rempli d'une eau corrompue dont les miasmes produisent en été les fièvres terribles connues sous le nom de *tham*, dont j'ai déjà parlé ; un mur d'enceinte à moitié écroulé entoure la ville de l'autre côté du fossé.

Il y avait grande affluence ce jour-là à Temacin, et nous eûmes passablement de peine à nous frayer un passage au milieu de la foule compacte qui remplissait les rues.

C'était vraiment chose curieuse que de voir tout ce monde accourir et se presser autour de nous, au risque de se faire écraser par nos chevaux. Nègres, mulâtres et blancs, hommes, femmes, enfants, faisaient des efforts surhumains pour baiser soit la main, soit les genoux, soit un pan du bernous du marabout ; l'empressement n'était pas moins grand autour de l'agha, et enfin, se trompant assurément, ces bonnes gens faillirent aussi me renverser de cheval en me tirant par les mains et par mes vêtements, sur lesquels ils déposaient force pieux baisers ; une brave femme, soulevant avec peine un marmot passablement malpropre, lui colla le visage sur mon genou, où il laissa l'empreinte de ses lèvres ; elle-même finit par attraper une de mes mains qu'elle baisa à plusieurs reprises.

J'étais fort embarrassé, car je craignais que ces bonnes gens, s'apercevant enfin de leur méprise, ne tombassent dans une profonde désillusion et ne m'accablassent de malédictions.

Nous parvînmes cependant à nous dégager de la foule et nous pressâmes le pas de nos montures, malgré quelques retardataires qui accouraient en criant de toutes leurs forces pour avoir aussi leur part des bénédictions du marabout.

Nous arrivâmes bientôt devant la zaouïa, qui me parut être un grand village carré entouré d'un mur d'enceinte en terre très-régulièrement construit, bastionné aux angles et percé de meurtrières si petites qu'on y pourrait à peine introduire le canon d'un fusil; sur ce mur sont placés, de distance en distance, des ossements humains, destinés sans doute à rappeler aux croyants le néant des choses d'ici-bas.

Ayant franchi cette enceinte, nous fîmes notre entrée dans la zaouïa au milieu d'une grande affluence de gens de toutes sortes, serviteurs des marabouts ou indigents qui vivent de leur générosité. La population d'une zaouïa est toujours très-mêlée, car ces sortes de couvents jouissent du droit d'asile, c'est-à-dire que les malfaiteurs y trouvent un refuge inviolable.

Nous mîmes pied à terre à l'entrée d'un couloir voûté, par lequel on arrive à la mosquée située dans une cour séparée, et nous nous assîmes dans le couloir même sur un divan en briques recouvert de nattes, en attendant l'arrivée de Si Mohammed el Aïd que son frère avait fait prévenir. Pendant l'attente qui dura environ dix minutes, je remarquai que Si Mâammar faisait des gestes d'impatience et il s'était levé pour aller lui-même chercher son frère, lorsque celui-ci parut enfin.

Sidna Mohammed el Aïd ben el Hadj Ali el Tidjani, grand mokhadem de l'ordre religieux d'El Tidjani, est un homme de 55 à 60 ans, assez gros et court de taille ; il est de couleur plus foncée que son frère, ce qui provient de ce qu'ils sont nés de mères différentes ; ses traits sont assez réguliers ; l'ensemble de son visage annonce la bonhomie, la timidité même ; il parle peu et tient ordinairement les yeux baissés vers la terre ; c'est l'homme de la prière et de la méditation.

Sidna Mohammed el Aïd arriva donc, et son frère et l'agha me présentèrent à lui. Nous nous assîmes de nouveau sur le divan et je remis aux marabouts les lettres dont j'étais porteur.

Après avoir pris lecture de ces lettres, les deux frères s'informèrent de la santé de M. le gouverneur général et de M. le général Liebert, puis ils me dirent qu'ils feraient tout pour plaire à des hommes de bien qui ne cessaient de travailler pour la tranquillité et la prospérité du pays ; ils m'assurèrent que je pouvais compter sur leur protection et me promirent des lettres pour leurs principaux clients et amis du Sahara.

On nous fit ensuite passer par une porte étroite percée en face du divan et, après avoir traversé nombre de petits corridors et monté quelques marches, nous pénétrâmes dans une vaste salle surmontée d'une grande coupole ; on me dit que c'était là la chambre de Sidna Mohammed el Aïd ; or, l'Européen qui ne comprend pas de chambre à coucher sans lit, dira que cette salle ressemble à tout autre chose : on peut dire que c'est un salon, parce que le parquet est recouvert de riches tapis fabriqués dans tous les pays du monde et que, tout autour, sont ali-

gnés des canapés ou de moelleux divans garnis de velours; on peut dire que c'est une chapelle, parce que, sur le fond de la coupole et sur les murs, sont tracés en lettres de différentes couleurs, outre les principaux versets du Coran, les quatre-vingt-dix-neuf noms que les Musulmans donnent à la Divinité. Voici quelques-uns de ces noms:

« Il est ce Dieu hors lequel il n'y a point de Dieu. Il connaît le visible et l'invisible. Il est le Clément, le Miséricordieux.

« Il est ce Dieu hors lequel il n'y a point de Dieu, le Roi, le Saint, le Sauveur, le Fidèle, le Gardien, le Fort, le Puissant, le Très-élevé. Gloire à Dieu! et loin de lui tout ce que les hommes lui associent!

« Il est le Dieu unique, le Producteur, le Créateur, le Formateur. Les plus beaux noms lui appartiennent. Tout dans les cieux et sur la terre célèbre sa gloire. Il est le Fort, le Sage. »[1]

Enfin, on peut dire que cette salle est un musée, car nul étranger n'y entre sans déposer son offrande, et depuis l'occupation française il en est venu de bien des pays; j'y ai surtout remarqué, entre mille objets divers, une superbe pendule-boîte à musique, sous un globe encore intact; c'est vraiment là un objet très-remarquable dans ce pays, si l'on tient compte des difficultés du transport.

On nous fit asseoir, et ce ne fut pas sans étonnement que je vis des Nègres apporter un grand plateau sur lequel étaient rangées une douzaine d'assiettes en porcelaine, toutes pleines de gâteaux, de biscuits, de dragées, de berlingots, etc., etc., provenant sans doute aussi de la générosité de visiteurs européens. Certes, ces friandises n'étaient pas de pre-

[1] *Le Coran*, trad. de *Kasimirski*. Paris, Charpentier, 1869.

mière fraîcheur, la couche de poussière qui les recouvrait en eût été une preuve suffisante si leur dureté et leur goût de moisi ne fussent encore venus me confirmer dans cette opinion ; et cependant force me fut d'en manger quelques-unes pour faire plaisir aux marabouts qui insistaient pour m'en faire accepter. Fort heureusement, on apporta du café, dont je savourai deux tasses pour faire descendre les bonbons qui formaient comme un mastic dans ma gorge, et pour chasser le goût détestable qu'ils m'avaient laissé dans la bouche.

On parla ensuite de choses et d'autres, et le mokhadem, prenant la parole avec une vivacité qui ne paraissait pas lui être habituelle, me fit un long discours dans lequel il fit l'éloge de M. le général Chanzy, de M. le général Liebert, puis de l'agha lui-même.

« Ils ont, dit-il, mis la paix dans un pays bouleversé par les brigands, et ils nous ont donné la sécurité sans laquelle il n'y a point de prospérité possible. Nous ne cessons de prier Dieu pour qu'il les conserve longtemps à la vénération des gens de bien : puisse Dieu exaucer les prières de ses serviteurs. »

L'agha me dit plus tard que Sidna Mohammed el Aïd n'avait peut-être jamais parlé aussi longtemps de sa vie, mais que le faux chérif Bou Choucha lui avait fait grand'peur lorsqu'il s'était présenté un jour devant la zaouïa d'El Guemar (Souf), où se trouvait alors le mokhadem ; le bandit, qui voulait piller la zaouïa, ne s'éloigna qu'après qu'on lui eut payé une forte contribution.

Quoique Bou Choucha eût été arrêté depuis et mis sous les verrous, Sidna Mohammed el Aïd ne pou-

vait penser à lui sans épouvante, et ce souvenir suffisait pour lui délier la langue et le rendre éloquent.

Après une heure de conversation, nous prîmes congé des marabouts qui vinrent nous reconduire jusqu'à la porte de la zaouïa et nous nous en retournâmes par le même chemin.

Pendant que les spahis s'amusent à galoper et à faire parler la poudre dans le lit desséché du chott, je vais mettre sous les yeux du lecteur les quelques notes que j'ai recueillies sur les principaux ordres religieux musulmans ; je me propose de compléter ces notes dans un autre voyage.

L'ordre religieux d'El Tidjani fut créé à Aïn Madhi, près d'El Aghouat, par Si El Hadj Ali el Tidjani ; le chef suprême actuel est Si Ahmed el Tidjani, dont l'influence est sérieusement compromise par suite de son mariage avec une Française ; l'autorité appartient réellement à Si Mohammed el Aïd qui, lui-même, subit l'influence de son frère Si Mâammar, cheikh ou chef politique de la zaouïa de Tamellaht.

Quoique enclavées dans l'Oued Rirh, Temacin et toutes les oasis qui en dépendent ne sont point soumises à l'administration de l'agha de Touggourt ; on peut dire que c'est une sorte de principauté théocratique indépendante, sous le protectorat de la France, car les palmiers sont exempts d'impôts, et si le cheikh doit compte de son administration au commandant supérieur du cercle de Biskra, il n'en gouverne pas moins d'après les règles les plus anciennement établies.

L'ordre d'El Tidjani a ses principaux clients parmi les Touareg, dont l'un des chefs, El Hadj Ottmann,

célèbre par son voyage à Paris, fonda, au pied même du plateau de Tassili, une petite zaouïa qu'il nomma *Temaçinin*, c'est-à-dire *Petit Temacin;* cet ordre a encore des ramifications dans l'Oued Souf et dans la Tunisie, ainsi que dans la partie orientale du Sahara algérien, mais il a peu de clients dans la Tripolitaine; dans l'Oued Souf, il possède une zaouïa, à El Guemar; cette zaouïa est le séjour d'été des marabouts et de leurs familles. Les affiliés à l'ordre d'El Tidjani se donnent le titre de *habbab*, c'est-à-dire *amis sincères*, et ils se reconnaissent par des signes et par des attouchements.

L'ordre d'El Tidjani est battu en brèche par les *Khouan*, bien plus nombreux et bien plus influents, dont le siége est à Nefta, dans le Djerid (Tunisie); ceux-ci sont divisés en deux sectes: les *Kadrias*, ou de *Sidi Abd-el-Kader,* marabout vénéré mort à Baghdad, et les *Beni Azzouz* actuellement dirigés par Si Moustapha ben Azzouz, marabout de Nefta.

L'ordre des Khouan est très-répandu en Tunisie, dans le Tell et tout le Sahara algérien.

Un autre ordre religieux, celui des Beni Snoussi, est surtout répandu dans la Tripolitaine et le Fezzan.

Il existe encore d'autres ordres religieux peu influents et peu répandus, du moins dans le Sahara algérien, tels que celui de Sidi Abd es Selam, qui a surtout ses clients dans la Tripolitaine et à Rhadamès, et celui de Moulay Tayeb, du Maroc, qui ne compte, chez nous, que peu de clients.

Voici, du reste, dans quelles proportions les ordres religieux sont répandus dans l'Oued Rirh et le Souf qui sont, avec les Ziban, les contrées les plus populeuses de la partie orientale du Sahara algérien.

	EL TIDJANI	KHOUAN		MOULAY TAYEB	Totaux
		Sidi Abd el Kader	Si Mustapha ben Azzouz		
Oued Rirh	197	803	1210	61	2271
Oued Souf	2594	781	3208	«	6583
Totaux	2791	1584	4418	61	8854
		6002			

Il n'est pas exact de comparer les ordres religieux musulmans à la franc-maçonnerie; cette comparaison n'a pu être faite que par des gens intéressés à propager l'erreur.

La franc-maçonnerie n'est ni une secte religieuse ni une religion : elle est la Religion. Elle a pour base l'existence d'un Dieu unique, principe de toutes choses, essence originaire, cause efficiente de tout, âme de tous les êtres, que notre esprit imparfait perçoit, mais qu'il ne peut comprendre.

Elle forme une sorte d'association universelle pour l'émancipation et le développement de l'intelligence humaine.

Elle accepte toutes les vérités d'où qu'elles viennent, mais elle rejette les mystères et la révélation comme indignes de la sagesse et de la puissance infinies de Dieu ; elle rejette également les dogmes, qui enchaînent la raison et la liberté morale de l'homme.

Elle veut la liberté de l'individu dans sa pensée et dans ses actes, parce qu'elle croit que Dieu, dans sa sagesse infinie, a déposé en nous le germe de toutes les vérités et que ces vérités naissent et grandissent

dans notre esprit par l'étude de la science et de la philosophie.

Recueillant et réunissant avec un soin jaloux les trésors épars des temps anciens et modernes, elle a dégagé des erreurs grossières, dont l'ont entourée les brahmes dégradés de l'Inde et les prêtres corrompus de l'Egypte, la morale si parfaite des Vêdas; de même les sublimes enseignements du Christ ont été épurés par elle et dégagés du tissu de miracles et d'inventions ridicules dont ils ont été entourés pour frapper l'imagination des peuples.

La franc-maçonnerie, enfin, travaille à établir la raison à la place de la superstition, la vérité à la place du mensonge; à porter la lumière là où sont les ténèbres; et elle y travaille en propageant l'instruction, qu'elle considère comme le seul remède propre à combattre les maux qui affligent l'humanité.

Les ordres religieux musulmans n'ont rien de commun avec la franc-maçonnerie. Isolés, ennemis même les uns des autres, se renfermant dans une interprétation plus ou moins étroite du Coran, ils n'ont de commun entre eux que leur haine contre tout ce qui vit en dehors de leur sphère.

Ils peuvent cependant être comparés à nos ordres religieux et à nos couvents du moyen âge qui, *conservateurs de la science*, se plaît-on à dire, l'ont si bien conservée pour eux que le pauvre peuple, élevé sous leur direction au sein des ténèbres de l'ignorance, se vautrait partout dans la pratique des plus grossières superstitions. Ils conservaient la science, les bons pères, parce qu'en la propageant et en instruisant les masses, ils n'auraient pu avoir, au service de leur paresse et de leurs haines, ces millions de serfs qui cultivaient leurs terres et qu'ils armaient même,

au besoin, lorsque, le goupillon devenant insuffisant, il devenait urgent d'employer le fer et la flamme pour étouffer, dans des flots de sang, la libre pensée malgré tout sans cesse renaissante.

Les ordres musulmans peuvent encore être comparés à l'ordre des Jésuites : ils ont, en effet, ceci de commun avec les disciples de Loyola et d'Escobar, que l'affilié doit être comme un cadavre dans la main du maître ; qu'il doit, sous la direction de celui-ci, travailler à abêtir et à fanatiser les masses pour en faire des clients fidèles, et qu'enfin tous ses efforts doivent tendre à augmenter, par tous les moyens, les trésors de la zaouïa ; *trésors des pauvres*, disent les saints hommes, mais qui, en réalité, servent à assouvir leurs appétits sensuels, ainsi qu'à étendre et à asseoir leur domination sur les masses ignorantes et fanatiques.

Le lundi 18 janvier, la poudre parla de grand matin dans l'oasis de Touggourt ; déjà, au lever de l'aurore, des coups de fusil et des chants se faisaient entendre de tous côtés.

Dès que le soleil bondit au-dessus de l'horizon pour s'élancer au milieu d'un ciel pur, une immense clameur s'éleva pour saluer le jour qui commençait, jour de grandes réjouissances chez tous les peuples musulmans.

C'était *el Aïd el Kebir* ou la *Grande fête* dont les Croyants acclamaient l'ouverture ; or, cette fête se célèbre le douzième jour de *Dou el Adjedja*, qui est le douzième mois de l'année musulmane, en commémoration du sacrifice d'Abraham.

Voici comment le Prophète raconte, dans le Coran, la légende du sacrifice d'Abraham, légende qu'il connaissait, comme nous, par les livres de Moïse ; le

hef des Hébreux l'avait lui-même apprise des prê-
res égyptiens qui, eux, la tenaient de l'Inde : [1]

« Nous lui annonçâmes la naissance d'un fils d'un aractère doux.

« Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de l'adolescence,

« Son père lui dit: Mon enfant, j'ai rêvé comme si e t'offrais en sacrifice à Dieu. Réfléchis un peu, qu'en enses-tu ?

« — O mon père ! fais ce que l'on te commande; 'il plaît à Dieu, tu me verras supporter mon sort vec fermeté.

« Et quand ils se furent résignés tous deux à la olonté de Dieu et qu'Abraham l'eut couché le front ontre terre,

« Nous lui criâmes : O Abraham !

« Tu as cru à la vision, et voici comment nous écompensons les vertueux.

« Certes, c'était une épreuve décisive.

« Nous rachetâmes son fils par une grande victime,

« Nous lui conservâmes dans la postérité cette salutation :

« Que la paix soit avec Abraham ! »

Mais il est bon de noter que le *fils* dont il est question ici n'est pas Isaac ; les Musulmans sont persuadés qu'il s'agit d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, lont ils descendent.

El Aïd el Kebir est encore appelée la *Fête des noutons*, parce qu'il est d'usage que, dans chaque 'amille, l'on sacrifie un mouton dont on mange la chair ; or, ces sacrifices se font lorsque le soleil est

[1] On peut vérifier cette vérité dans le remarquable ouvrage de M. Louis Jacolliot : *La Bible dans l'Inde*, 3e partie, chap. VII Paris, A. Lacroix & Cie, éditeurs).

déjà élevé de trois ou quatre heures au-dessus de l'horizon.

C'est donc un jour de réjouissance chez les Arabes et particulièrement chez ceux de l'Oued Rirh, qui sont naturellement portés à la gaîté. Bientôt l'on n'entendit plus de toutes parts que de la musique et des chants, dominés de temps en temps par la voix des fusils.

Vers 9 heures, l'agha, vêtu d'un haïk de fine soie et d'un bernous d'un rouge éclatant, sortit du bordj en grande pompe; il était monté sur un superbe cheval alezan, dont sa main exercée avait peine à contenir l'ardeur; la selle était de velours rouge, toute couverte de broderies d'or; les brides étaient de même couleur et richement ornées; les étriers étaient d'argent pur artistement ciselé. Autour de lui se pressaient, vêtus de leurs plus riches costumes et montés sur des chevaux de pure race, ses deux plus jeunes frères, El Hadj et Ali Ben Driss, le cheikh de Tougourt, Si Mohammed Salah, le cadi Si El Hadj Tahar, tous les notables de l'oasis et M. le maréchal des logis Britsch.

Dans une calèche attelée de deux mules prirent place, à côté de Si el Bou Ali, le jeune fils de l'agha, Si Mohammed ben Sayah, le médecin indigène, Si Salah, lieutenant indigène commandant le détachement de tirailleurs qui forme la garnison de Tougourt, et votre serviteur; nous étions suivis des spahis indigènes, de tous les cavaliers du makhsen, et des musiciens de la maison de l'agha, à cheval également.

Lorsque nous débouchâmes sur la place, l'imam Si Mohammed ben Ahmed sortit de la grande mosquée accompagné de plusieurs marabouts; il monta

sur une mule richement harnachée que des serviteurs lui présentèrent, et alla prendre place à la droite de l'agha; les marabouts, également montés sur des mules, se mêlèrent à l'escorte.

Le cortége ainsi formé se dirigea lentement hors de la ville, du côté de l'ouest, où se trouvent les tombeaux des Ben Djelab; les musiciens jouaient, en marchant, les meilleurs airs de leur répertoire, et derrière suivait une foule immense, silencieuse et recueillie.

On dépassa ainsi l'endroit où s'élèvent les tombeaux et l'on ne s'arrêta qu'à deux cents mètres environ au delà, au pied d'un terre-plein assez élevé, entouré d'un mur en maçonnerie.

Tous ceux qui étaient à cheval mirent pied à terre, l'imam monta sur le terre-plein qui devait lui servir de tribune, et devant lequel se placèrent l'agha et son escorte; toute la foule se rangea à droite et à gauche, sur une longue ligne et face à l'orient.

L'imam récita alors une courte prière que je ne puis rapporter, car on avait conduit notre calèche sur une petite éminence d'où nous pouvions tout voir, mais la distance était trop considérable pour que je pusse rien entendre. De temps en temps, tout le peuple se prosternait et trois fois de suite les visages se collaient contre terre.

La prière achevée, le mot *amin!* sortit de toutes les bouches; puis la foule se rapprocha et se serra autour du terre-plein, pour entendre le discours qu'allait prononcer l'imam.

A mon grand regret, je ne pus mieux entendre ce discours que la prière, mais je dois dire que jamais assemblée plus silencieuse et plus recueillie n'écouta un orateur; cependant il y avait là plus de cinq mille personnes.

Lorsque l'imam eut achevé son discours, il descendit de la tribune devant laquelle il se plaça, à droite de l'agha, et le peuple se reforma promptement et silencieusement sur une longue ligne, face à l'Orient d'où Dieu nous envoie la lumière.

La prière que l'imam récita alors fut plus longue que la première ; de temps en temps, suivant l'exemple du prêtre, la foule se prosternait par trois fois et par trois fois les lèvres baisaient la terre, d'où Dieu nous a tirés et d'où sort encore, par sa toute-puissante volonté, tout ce qui est nécessaire à la vie.

Le souvenir de cette cérémonie, si simple et pourtant si pleine de grandeur dans sa simplicité, ne s'effacera jamais de ma mémoire. Que peut-on, en effet, imaginer de plus touchant que le spectacle d'un peuple se portant en masse dans le désert pour rendre hommage au Créateur ?

« A Dieu, dit le Prophète, appartiennent le levant et le couchant ; de quelque côté que vous vous tourniez, vous rencontrez sa face. Dieu est immense et il sait tout.

« Unique dans les cieux et sur la terre, dès qu'il a résolu quelque chose, il dit : Sois, et elle est. (Ch. II, v. 109 et 111.)

« Ils ont associé les génies à Dieu, pendant que c'est lui qui les a créés ; dans leur ignorance, ils lui inventent des fils et des filles. Gloire à lui ! il est trop au-dessus de ce qu'ils lui attribuent.

« Créateur du ciel et de la terre, comment aurait-il des enfants, lui qui n'a point de compagne et qui a créé toutes choses et qui connaît toutes choses ?

« Celui-là est Dieu votre Seigneur ; il n'y a point d'autre Dieu que lui. Créateur de toutes choses, adorez-le ; il veille sur toutes choses.[1] (Ch. VI, v. 100, 101 et 102).

Après que l'imam eut achevé sa prière, chacun remonta à cheval et le cortége se reforma pour se diriger vers la ville ; mais au retour, des groupes d'habiles cavaliers se détachaient de temps en temps de l'escorte pour courir en avant, en tirant des coups de fusil, et l'on s'arrêtait quelquefois pour admirer les plus intrépides.

L'agha fit faire halte entre les jardins et la ville dont les maisons, de ce côté, s'élèvent en amphithéâtre ; les cavaliers se rangèrent sur une éminence du côté des jardins, on fit avancer notre calèche en avant de la ligne formée par les cavaliers, et la foule se rangea en face, le long des murailles, de façon à laisser entre elle et nous un grand espace libre.

La musique entonna le meilleur morceau de son répertoire, malheureusement trop peu varié, et en un clin d'œil, les terrasses se couvrirent de femmes qui, pour ce jour-là, s'étaient ornées de leurs plus beaux atours. Une immense clameur s'éleva de toutes parts : les femmes, en se frappant sur la bouche, saluaient l'agha par des *you! you! you!* prolongés ; des hommes, armés de tromblons, se détachaient de la foule compacte, trépignaient en lâchant des cris discordants, puis se laissaient tomber sur le dos en lâchant leurs coups.

Mais bientôt commença la véritable fantazia, à laquelle prirent part les meilleurs cavaliers de l'Oued Rirh. Ils se défirent de leurs bernous, serrèrent leurs haïks autour de leur corps, et se présentèrent au milieu de la lice, aux applaudissements de la foule.

Le premier qui se présente est El Hadj ben Driss, frère de l'agha : c'est un beau cavalier, au visage bronzé encadré d'une belle barbe noire, courte et frisée, à physionomie ouverte et martiale ; il est vêtu

d'une veste rouge, couverte de broderies d'or ; son haïk de pure soie est retenu autour de sa tête par un turban de couleur brune ; les plis de son *seroual* bleu couvrent à moitié ses bottes de maroquin rouge richement brodées ; il monte une jument blanche qui ferait envie à un sultan, tant ses formes sont parfaites ; elle est si légère quand elle marche et ses bonds sont si rapides, que la gazelle elle-même, dont la légèreté est bien connue, ne saurait lui être comparée. Les femmes, du haut des terrasses, saluent El Hadj ben Driss par des *you ! you !* prolongés, et la poudre parle en son honneur au milieu de la foule.

Vient ensuite Ali ben Amar, dont la bravoure est bien connue dans le Sahara; il est infatigable dans les courses, intrépide dans les combats; son ardent cheval bai frémit sous son étreinte.

Puis c'est Ahmed ben Cerah, remarquable par sa haute taille et dont la force est, dit-on, peu commune ; il monte un grand cheval gris-pommelé qu'aucun autre n'a jamais pu vaincre à la course.

Aziez s'approche à son tour, Aziez l'intrépide, monté sur son cheval fauve qui bondit d'impatience.

Puis vient Ali ben Driss, le plus jeune frère de l'agha, qu'une belle jument blanche transporte d'un bond au milieu de la lice ; après lui, d'autres se présentent encore, et c'est avec regret que je ne puis citer les noms de ces braves, qui forment l'élite des guerriers sahariens.

Tous sont armés de longs fusils damasquinés, aux crosses incrustées de nacre et de corail, tous ont mis leur costume des grands jours et les broderies d'or dont ils sont couverts brillent de mille feux sous le soleil.

Ils vont se grouper à une distance de 500 mètres environ, du côté par où nous sommes venus.

A un signal donné, deux cavaliers s'ébranlent et partent rapides comme le vent, en soulevant d'épais nuages de sable sur leur passage ; on les voit, dans leur course vertigineuse, se dresser sur leurs étriers, armer leurs longs fusils, les porter à l'épaule, puis, arrivés en face de l'agha, lâcher leurs coups, disparaître un moment dans un nuage de fumée et reparaître en brandissant leurs armes, aux applaudissements frénétiques de la foule et des *you! you!* stridents qui partent des terrasses.

Deux autres leur succèdent, collés l'un contre l'autre : ce sont les frères ben Driss, inséparables partout, dans la fantazia aussi bien que dans le combat ; leur course est si rapide qu'ils paraissent ne former qu'un seul cavalier ; leurs deux coups de fusil n'en font qu'un, et l'on ne voit qu'une arme tournoyer rapidement au-dessus du nuage qui les enveloppe. Les *you ! you !* se font entendre plus stridents et plus prolongés, le peuple applaudit longtemps avec frénésie.

Deux autres viennent ensuite, puis deux autres, puis ceux qui avaient passé les premiers qui, après avoir laissé souffler un moment leurs coursiers, sont allés reprendre place à la suite de leurs compagnons.

Ce n'est qu'au bout d'une heure que les guerriers s'arrêtent enfin, fatigués et noirs de poudre.

Alors, deux nouveaux cavaliers entrent en lice ; à leur vue l'enthousiasme du peuple est sans bornes et une clameur immense s'élève des terrasses. Ces deux cavaliers sont l'agha Si Mohammed ben Driss, et le cheikh de Touggourt, Si Mohammed Salah ; ils vont se placer à une grande distance, bien au delà du point d'où sont partis ceux qui les ont précédés. D'autres chefs, entraînés par leur exemple, vont prendre place derrière eux.

A un signal donné, les deux cavaliers s'ébranlent; ils s'avancent avec une vitesse qui ne peut être comparée qu'à celle de la foudre, le sol tremble sous les pas de leurs coursiers et le nuage de sable fin qu'ils soulèvent reste bien loin derrière eux; les voilà en face de nous: un éclair jaillit, une seule mais formidable détonation ébranle l'air, et déjà ils sont loin, bien loin, brandissant au-dessus de leurs têtes leurs armes qui étincellent au soleil.

La foule semble prise d'un véritable délire; ce sont des trépignements et des cris insensés; les porteurs de tromblons se roulent jusque sous les pieds des chevaux, et ce n'est pas sans peine qu'on les empêche de se faire écraser.

Les chefs qui ont suivi l'agha et le cheikh passent à leur tour et recueillent leur part d'applaudissements.

Tels sont les exercices auxquels se livrent avec ardeur les Arabes du Sahara, et certes nos courses officielles dans lesquelles on fait courir des chevaux de parade enrubannés, agréables à la vue mais inaptes à la guerre, montés par des *jockeys* étiques, doivent paraître bien pâles à ceux à qui il a été donné, comme à moi, d'assister aux courses guerrières des anciens maîtres de l'Espagne.

En cela, il nous serait assurément plus profitable d'imiter les Arabes que les Anglais; les courses auraient un attrait de plus, et les applaudissements des jolies dames qui assistent à ces fêtes du haut de leurs tribunes enguirlandées, auraient un côté plus utile s'ils s'adressaient à des cavaliers jeunes et vigoureux, habiles à manier le fusil et capables de se servir un jour, sur les champs de bataille où ils pourront être appelés pour la défense de la patrie, de

l'adresse et de l'expérience ainsi acquises dans ces courses guerrières.

Après la fantazia, le cortége se reforma et l'on se dirigea sur la place du marché, où eut lieu la séparation.

Vers midi, nous prîmes place autour d'une table abondamment et luxueusement servie. Les invités étaient nombreux et parmi eux se distinguaient les héros de la fête, le cheikh et le cadi de Touggourt, ainsi qu'un chef Châambi, arrivé le matin d'Ouargla. (Le cadi d'El Oued Souf était parti depuis deux jours pour se rendre à son poste.) Nous ne sortîmes de table que vers 3 heures, car l'appétit avait été grand et la conversation des plus attrayantes.

Le peuple passa toute la journée en divertissements, et jusqu'au soir l'on ne cessa d'entendre des chants et des coups de fusil, mais je dois ajouter avec regret que l'absinthe et le kif troublèrent plus d'une cervelle, et que plus d'un vieux musulman fut ce jour-là scandalisé à la vue des ivrognes allongés tout autour de la place dans les postures les plus diverses ; très-peu de buveurs d'absinthe portent des culottes et ceux qui les regardaient en passant se trouvaient doublement scandalisés.

Le surlendemain, c'est-à-dire le 20, nous partîmes, vers 1 heure après midi, pour aller faire une excursion sur les bords d'un lac salé que les indigènes appellent *Bahar-ed-Djadjat* ou la *Mer des Poules*.

Nous prîmes d'abord la route de Temacin, que nous suivîmes jusqu'à l'entrée du chott Bou Yrou ; à partir de là nous longeâmes la rive gauche du chott pendant un quart d'heure environ ; puis, ayant gravi les collines au pied desquelles sont creusés les puits artésiens dont j'ai déjà parlé, nous marchâmes

vers le sud-est à travers une plaine sablonneuse passablement accidentée.

Après avoir parcouru une distance de 10 kilom. environ depuis Touggourt, nous arrivâmes près du lac qu'une épaisse ceinture de grands roseaux cachait à notre vue. Ce lac, ou cette *mer*, ainsi que l'appellent les Arabes, peut avoir 800 mètres de long sur 100 de large; ses eaux sont claires, mais salées comme celles de la mer; de nombreuses bandes de canards, rassurés par l'isolement du lieu, ont fait élection de domicile dans les roseaux qui l'entourent et trouvent dans ses ondes tranquilles une nourriture abondante, car le lac est, dit-on, très-poissonneux.

Comme il faisait très-chaud ce jour-là, nous nous établîmes à l'ombre des hautes touffes de tamarix qui poussent aux alentours, sur des nattes et des tapis que l'agha avait eu soin de faire apporter, et nous fîmes une sieste d'une heure environ.

Après la sieste, nous nous assîmes en cercle autour d'un chevreau rôti, que les serviteurs avaient placé sur un lit composé de branches de tamarix et d'autres arbrisseaux, en guise de plat, et ma foi nous fîmes honneur à ce goûter; on nous servit encore différentes friandises et nous vidâmes pas mal de bouteilles. Le café ne fut pas oublié, car il serait difficile aux Arabes de s'en passer, et j'avoue que, sur ce point, je partage entièrement leurs goûts.

Après le repas, je pris mon fusil pour faire le tour du lac et essayer d'abattre quelques canards; mais les malins volatiles étaient tenus en éveil par notre présence et je ne pus les tirer qu'à de très-grandes distances. J'en abattis un cependant, mais comme il alla tomber au milieu du lac, il me fut impossible de l'avoir.

Découragé par mon peu de succès, je rejoignis mes compagnons qui n'attendaient que mon retour pour reprendre le chemin de la ville ; aussi trouvai-je tout préparé pour le départ.

Au lieu de suivre exactement la même route, nous prîmes un peu plus à l'est, afin de traverser une partie de l'oasis.

Comme nous n'étions qu'à une faible distance du village de Nezla, notre attention fut attirée de ce côté par des chants discordants et une musique infernale ; l'agha dirigea la marche vers le village et je lui en sus gré, car il me fut donné d'assister à une fête d'un caractère tout à fait original.

Il s'agissait d'un mariage et la population était en liesse. Non loin des premières maisons, nous nous arrêtâmes pour regarder plusieurs groupes de jeunes filles qui dansaient au son de la musique la plus discordante que j'aie jamais entendue. Ces jeunes filles étaient toutes dans l'âge de l'adolescence ; proprement vêtues, elles avaient le visage découvert et elles paraissaient être animées par la plus franche gaîté.

Il y en avait là de toutes les couleurs et de tous les types ; mais la plupart étaient réellement jolies. En nous apercevant, quelques-unes (pas des plus laides, par ma foi) firent mine de vouloir se cacher le visage dans les plis de leurs manteaux, mais comme cela les gênait pour la danse, elles finirent par prendre leur parti et nous pûmes tout à notre aise admirer leurs grands yeux noirs animés par la joie, et leurs charmants visages embellis par le sourire qui se jouait sur leurs lèvres roses. Presque toutes étaient tatouées au front, sur les joues et autour du cou, et leurs sourcils étaient agrandis avec le koheul ; mais cela n'enlevait rien à leur beauté native qui en prenait, au

contraire, un cachet tout à fait original ; presque toutes avaient les mains et les pieds jaunis avec le henné, en sorte que, vues à distance, elles paraissaient porter des gants et des chaussettes jaunes.

Un peu plus loin, nous nous trouvâmes en présence d'une foule nombreuse, compacte et bruyante, composée d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants. Au milieu de cette foule, quatre solides gaillards portaient sur leurs épaules quelque chose que je ne puis mieux comparer qu'à une grande cage à poules de forme carrée, au-dessus de laquelle une tente était dressée ; on me dit que sous cette tente se trouvait la mariée, et j'avoue que je ne pus m'empêcher de la plaindre de tout mon cœur.

Les quatre hercules, à moitié nus, balançaient la cage en tous sens, et la tente qui la surmontait paraissait à chaque instant sur le point de tomber ; ils avançaient, reculaient, se baissaient et se relevaient vivement en poussant des cris qui ressemblaient presque à des hurlements ; la foule sautait aussi en poussant les mêmes cris.

Nous restâmes là environ une demi-heure, pendant laquelle on ne cessa de secouer la malheureuse mariée ; il semblait même que l'enthousiasme de ces forcenés fût encore augmenté par notre présence.

Fatigué à la fin de regarder sauter la cage sans voir la mariée, je promenai mes regards sur la foule pour examiner les femmes ; je l'avoue, aimable lectrice ; mais, *honni soit qui mal y pense*, car c'est surtout pour vous être agréable et afin de pouvoir vous parler un jour des dames sahariennes, que je ne négligeai aucune occasion de les examiner ; or, cette fois je n'eus pas lieu de regretter mon indiscrétion, en admettant qu'indiscrétion il y ait eu.

Au milieu d'un groupe de femmes plus ou moins bronzées, j'aperçus une jeune fille d'une beauté vraiment merveilleuse; la blancheur mate de son teint était encore augmentée par le contraste de sa noire chevelure, qui tombait en longues boucles sur ses épaules d'une éblouissante blancheur; ses grands yeux noirs, encadrés de longs cils, étaient surmontés de sourcils si parfaitement arqués, qu'ils paraissaient avoir été tracés par le pinceau d'un peintre habile; son nez légèrement aquilin donnait une certaine énergie à l'expression ordinaire de sa physionomie; mais lorsque le sourire venait entr'ouvrir ses lèvres de corail, elle montrait, le plus gracieusement et le plus naturellement du monde, une double rangée de perles fines parfaitement alignées et son visage prenait alors une expression de douceur infinie ; elle était vêtue d'une simple robe blanche serrée autour de sa taille par une ceinture de laine rouge, et ses pieds étaient chaussés de petites pantoufles jaunes, comme on en fabrique dans le pays ; elle n'était point tatouée et les ornements qu'elle portait paraissaient avoir été fabriqués dans les villes du littoral, où les goûts se sont épurés plus que dans le Sahara.

Quelle pouvait être cette jeune fille? Je n'osais questionner personne sur ce sujet, car les Arabes n'aiment pas que l'on s'occupe de leurs femmes et de leurs filles; mais j'attendais que quelqu'un de mes compagnons portât ses regards de ce côté et qu'il me donnât de lui-même les explications que je n'osais demander. Il n'en fut rien pour le moment, car ils ne cessèrent de regarder sauter la cage à poules jusqu'au moment où l'agha donna le signal du départ; mais à la description qui me fut faite, plus tard, de la tribu juive convertie à l'islam qui occupe un

quartier de Touggourt, j'acquis la certitude que la jeune fille blanche que j'avais remarquée à la noce de Nezla appartenait à cette tribu.

Le vendredi 22, de grand matin, l'agha vint lui-même m'annoncer l'arrivée du guide qui devait me conduire à Rhadamès. En même temps, il me fit présent d'un superbe chapeau de paille qu'il avait fait venir d'Ouargla tout exprès pour moi.

Deux ou trois jours après mon arrivée à Touggourt, Si Mohammed ben Driss avait écrit à son frère Saïd, agha d'Ouargla, pour le prier de faire chercher dans le désert, où il devait être campé, un Châambi qu'il connaissait depuis longtemps et qui, ayant parcouru toutes les parties du Sahara qui s'étendent entre Ouargla, Aïn Çalah, le Hoggar et Rhadamès, pourrait me conduire sans hésitation partout où les circonstances me permettraient d'aller; d'autre part, on pouvait d'autant plus compter sur la fidélité de ce Châambi, qu'il possédait de nombreux troupeaux et qu'il était propriétaire de palmiers aux environs d'Ouargla.

Voici quelle était la situation du Sahara au 22 janvier, et comment, en vertu de cette situation, je fus obligé de modifier mon premier projet :

J'ai dit qu'en quittant la France, mon but était de me rendre au Soudan par le bassin de l'Igharghar et le Djebel Hoggar; mais d'après les dernières nouvelles, les Touareg étaient divisés et se faisaient une guerre acharnée ; quelques Châamba même avaient pris parti pour El Hadj Ahmed, chef du Hoggar, contre El Hadj Khenoukhen, chef des Azguer (Voir les lettres 3 et 4 de l'annexe). Dournaux-Dupéré avait payé de sa vie son audacieuse tentative du côté de Rhât, et j'aurais commis une imprudence bien plus

grande encore si, dédaignant de mettre à profit l'exemple de mon prédécesseur, je me fusse aventuré du côté d'Idelès.

Voyant que le pays des Touareg m'était fermé, je tournai mes regards vers Aïn Çalah, où j'aurais désiré pouvoir me rendre par le bassin de l'oued Miâ, qui est inexploré; mais je dus également renoncer à aller de ce côté, et voici pourquoi :

Pendant mon séjour à Biskra, un journal de Constantine (l'*Indépendant* du 20 décembre 1874) avait publié la traduction d'une lettre adressée par les chefs d'Aïn Çalah à l'agha d'Ouargla, dans laquelle il était dit que « les Musulmans algériens seraient très-bien accueillis chez eux, mais que l'entrée du Touât était interdite aux chrétiens. » (Voir lettre nº 5 de l'annexe.)

L'agha de Touggourt, à qui j'avais fait remarquer la traduction publiée par l'*Indépendant,* m'avait dit qu'en effet son frère Saïd avait reçu, des Oulad Badjouda, une lettre qu'il s'était empressé de lui communiquer et qu'il avait envoyée lui-même à Constantine, après en avoir pris copie, mais que la traduction donnée par le journal lui paraissait être inexacte. D'après lui, l'entrée d'Aïn Çalah n'était nullement interdite aux chrétiens, pourvu qu'ils s'y rendissent par le bassin de l'oued Miâ et non pas par la route du Touât. Malheureusement, il ne put découvrir la copie de cette lettre et il fut impossible de vérifier.

Cependant, comme M. Paul Soleillet s'était vu, peu de temps auparavant, refuser l'entrée de la ville par la Djemâa elle-même et qu'on était allé jusqu'à menacer de lui faire un mauvais parti s'il ne se retirait sur-le-champ, nous reconnûmes qu'il serait très-imprudent d'aller de ce côté sans que j'eusse en mains

l'assurance formelle des chefs que je serais bien accueilli.

En conséquence, l'agha écrivit aux Oulad Badjouda pour leur demander si, oui ou non, ils consentiraient à recevoir chez eux les Français qui voudraient s'y rendre exclusivement pour le commerce (Voir la lettre n° 6 de l'annexe) ; mais comme la réponse à cette lettre pouvait se faire attendre longtemps [1] et que la saison était déjà avancée, nous décidâmes ensemble que je me rendrais à Rhadamès, où je pourrais obtenir des résultats commerciaux tout aussi considérables que du côté d'Aïn Çalah, et où j'avais au moins la certitude d'être bien accueilli, ainsi que le promettait une lettre de la Djemâa que l'agha venait de recevoir et dont il me mit le texte sous les yeux (Voir lettre n° 7 de l'annexe).

Je me décidai donc pour Rhadamès ; mais comme il me répugnait de me rendre dans cette ville par des routes déjà connues et sans chance aucune de pouvoir obtenir en même temps quelques résultats géographiques, je résolus de remonter et de relever le lit de l'ancien fleuve Igharghar aussi loin que possible à partir de Bir el Achiya, où l'avait laissé Dournaux-Dupéré, puis de me diriger sur l'oasis de Rhadamès par le puits indiqué sur la carte par M. Henri Duveyrier, sous le nom de *Bottin* ; je suivrais ainsi, pour aller, une route complétement inexplorée. Je me disais qu'une fois à Rhadamès, il me serait peut-être possible de me rendre au Soudan par le pays d'Aïr et le Damergou.

[1] Au moment où j'écris ces lignes (1er août), l'agha de Tougourt m'annonce, par lettre du 20 juillet, que les Oulad Badjouda sont décidés à ne recevoir aucun Français s'il n'est porteur d'une lettre du sultan du Maroc.

Voilà donc quelle était la situation lorsque l'agha vint m'annoncer l'arrivée de mon guide. Il fut arrêté que je partirais le 25 après midi et que je passerais la première nuit à la zaouïa de Tamellaht. Comme je désirais faire de suite la connaissance du guide, Si Mohammed me dit qu'il était allé en ville, mais qu'il nous présenterait l'un à l'autre à déjeuner.

A 11 heures, je me rendis comme d'habitude chez l'agha, qui venait d'achever l'expédition de ses affaires, et il me fit faire immédiatement la connaissance de celui avec qui je devais traverser les plus épouvantables déserts qui existent sans doute dans l'Afrique septentrionale.

Rabah ben Amera est un homme d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, sec comme les contrées au milieu desquelles il passe sa vie, mais bien pris et solidement charpenté ; il paraît avoir de 50 à 55 ans, les traits de son visage basané sont fortement accentués ; ses petits yeux gris qui brillent à fleur de tête, son nez en bec de faucon, ses lèvres minces, indiquent l'audace et l'énergie ; il porte le costume des nomades, c'est-à-dire qu'il est vêtu d'une gandoura en laine assez grossière, d'un haïk de même étoffe, retenu par trois tours de corde autour d'une chachia qu'il doit avoir héritée de son grand-père, tant est épaisse la couche de crasse qui la recouvre; son bernous n'est peut-être pas aussi ancien, mais il date au moins des beaux jours de son adolescence, à en juger par les nombreux raccommodages dont il a été l'objet; la culotte est un luxe qui ne lui a jamais causé le moindre souci, mais il porte des souliers jaunes dont l'empeigne, plus usée que la semelle, indique qu'ils sont ordinairement logés dans ses tellis et qu'il ne les porte aux pieds que dans les grandes circonstances ; il est armé

d'un long fusil à pierre, dont la crosse est une véritable mosaïque, tant sont nombreux et serrés les morceaux de bois de toutes nuances qui ont été employés à la raccommoder; à côté de lui se tient l'un de ses fils, le jeune Ahmed, âgé d'une douzaine d'années, qui vient à Touggourt pour la première fois de sa vie et qui ouvre de grands yeux pour admirer les choses extraordinaires qu'il voit autour de lui; cet enfant a la physionomie ouverte et intelligente; le fils aîné, âgé de 15 ans environ, est resté dans le désert avec sa mère et ses plus jeunes frères.

Rabah ben Amera est, paraît-il, un chasseur réputé parmi les Châamba et un notable de la fraction des Oulad Bel Kassem, à laquelle il appartient; il passe ordinairement la saison d'hiver au milieu des dunes à la poursuite de la gazelle et de l'antilope; il va vendre le produit de ses chasses à Ouargla ou à Rhadamès, et il passe le reste du temps campé dans le désert avec sa famille, ne séjournant quelques jours à Ouargla, où il a des palmiers, que pour la récolte des dattes.

La première chose qu'il me demanda fut comment je m'appelais.

« — Je m'appelle Nacer ben Lardjou,[1] lui répondis-je.

— O bouy [2] Nacer, me dit-il aussitôt, je vais prier Dieu qu'il nous envoie du froid, car s'il fait chaud dans les dunes, tu auras à souffrir de la soif.

[1] Victor, qui est l'un de mes prénoms, se traduit en arabe par Mansour, qui signifie *vainqueur;* mais je trouvai ce nom trop prétentieux et je pris celui de *Nacer* qui signifie *défenseur*. *Ben Lardjou* veut dire fils de Largeau.

[2] *Bouy* veut dire *mon père.*

— Dieu est le plus grand, lui répondis-je, et ce qu'il veut, il le peut. »

Pendant le repas, l'agha lui expliqua que j'étais envoyé par le *hakem* (gouverneur) d'Alger pour décider les négociants de Rhadamès à venir faire du commerce chez nous, mais qu'en même temps les marabouts de Temacin me chargeaient de récolter des plantes, car j'étais un grand médecin, et depuis quelque temps ils étaient tous malades à la zaouïa. L'agha ajouta encore: « Il ne faudra pas t'étonner si de temps en temps tu lui vois examiner l'air et les eaux du désert, car c'est surtout lorsque les vents du sud-est soufflent que les marabouts sont malades, et il s'agit de savoir si ces vents ne traversent pas des contrées empoisonnées ; dans ce cas, il chercherait à désinfecter ces contrées. »

L'agha dit cela par mesure de précaution, car les Châamba sont gens très-superstitieux : en me voyant faire mes observations météorologiques ou autres, ils auraient pu s'imaginer que je voulais ensorceler leur pays, et me faire un mauvais parti.

Ces paroles parurent produire sur Rabah un effet extraordinaire, car il fixa sur moi ses petits yeux et me regarda longtemps avec étonnement. Assurément, il ne s'était jamais figuré qu'il pût exister au monde un aussi grand savant, et il devait se trouver tout fier d'avoir à conduire un homme de mon importance.

Mais l'étonnement de mon guide augmenta encore lorsque, dépliant une carte de M. Henri Duveyrier, que l'agha m'avait prêtée, je lui montrai le cours supposé de l'oued Igharghar, en lui citant certains noms, tels que Bir el Achiya et Hassi Botthin, par où nous devions passer, et surtout lorsque je lui dis que nous

devions marcher dix jours sans trouver d'eau entre ce dernier puits et Rhadamès.

« — Mais comment sais-tu cela? me demanda-t-il vivement. Jusqu'à présent nous ne sommes que trois Châamba qui connaissons cette route et c'est moi qui y ai passé le premier. Qui t'a conduit par là?

— Personne ne m'y a conduit, lui répondis-je; mais ces noms sont écrits sur cette carte et je les cite.

— Oh! tu ne me feras pas croire, répliqua-t-il, qu'on peut écrire un pays sans l'avoir vu; mais tu es libre de garder tes secrets. »

Assurément, M. Henri Duveyrier n'avait pas passé par là; il avait indiqué ces lieux approximativement, à la suite des renseignements qu'il avait recueillis pendant son long et pénible voyage, de la bouche de ses guides; mais il eût été difficile d'expliquer tout cela au brave Rabah, et je préférai le laisser dans son naïf étonnement.

L'agha ayant fait prévenir les marabouts de Temacin de la date de mon départ, ainsi que de mon intention de passer une nuit à la zaouïa, ceux-ci s'empressèrent de m'envoyer, dès le lendemain matin, les lettres qu'ils avaient préparées pour leurs amis du Sahara. Ces lettres étaient au nombre de six :

Trois de Si Mohammed el Aïd pour :

1° El Hadj Khenoukhen et la djemâa des Azguer;

2° El Hadj Djabbour, des Azguer;

3° La djemâa de Rhadamès.

Trois de Si Mâammar pour les mêmes. Je ne donne copie que de deux de ces lettres, les autres étant conçues dans le même style. (Voir n°s 8 et 9 de l'annexe.)

De son côté, Si Mohammed ben Driss me remit

cinq lettres pour me recommander chaudement à ses amis et me ménager un bon accueil partout où je pourrais me présenter. Ces lettres étaient adressées à:

1° El Hadj Ahmed, chef des Touareg Hoggar, Khatama et tous les gens du Hoggar;

2° El Hadj Khenoukhen et tous les gens des Azguer;

3° Si Mohammed bou Aïcha, caïmacam de Rhadamès;

4° Si El Hadj Attiya, kebir de Rhadamès;

5° Tous les gens de Rhadamès. (Voir les n°s 10 et 11 de l'annexe.)

Ainsi que je l'ai dit plus haut, mon intention n'était point de m'aventurer chez les Touareg; mais on me donna néanmoins des lettres pour eux, parce que des événements imprévus pouvaient me jeter sur leur territoire.

Les journées des 23 et 24 furent employées en préparatifs de toutes sortes et notamment à compléter mes provisions de bouche

Si Mohammed ben Driss, dont la sollicitude se montra toute entière en cette circonstance, me fit présent de deux mesures de farine et d'une mesure de couscoussi; et en cela faisant, il me rendit un très-grand service, car Ali avait parcouru toute la ville sans en trouver à acheter; il me donna encore une excellente longue-vue et deux tonnelets de 60 litres pour loger ma provision d'eau. De mon côté, j'avais déjà acheté une outre de la contenance de 30 litres environ, mais je m'en tins là, car j'étais persuadé alors que les barils étaient bien supérieurs aux outres pour le transport de l'eau à travers le Sahara.

L'agha m'engagea à laisser à Tougourt les caisses que j'avais apportées de Biskra, et cela afin de ne

pas attirer en route l'attention des nomades qui, en voyant une caisse, flairent de suite la présence d'un Européen ; pour les remplacer, il me donna deux grands paniers en côtes de palmiers, appelés *chouaris;* dans l'un de ces paniers Ali plaça une partie des vivres, et dans l'autre la batterie de cuisine ainsi qu'une réserve de dattes, de farine et de couscoussi.

Mes malles en cuir devaient être logées dans les tellis et faire la charge d'un second chameau, mais il en fallait un troisième pour porter l'eau, et mon guide n'en avait amené que deux. Cependant il fit observer que, jusqu'au lieu où était campée sa nezla, c'est-à-dire jusqu'au sixième jour de marche vers le sud, nous trouverions de l'eau presque tous les jours, et qu'en conséquence nous n'avions pas besoin d'en faire de grandes provisions ; une fois dans sa nezla, nous prendrions un troisième chameau pour la traversée des grandes dunes.

L'agha me dit alors que, comme je n'avais pas prévu ce surcroît de dépenses, il me priait de lui permettre de m'en défrayer, et il donna à Rabah trois douros au-dessus du prix qui avait été arrêté pour chacun des autres chameaux, c'est-à-dire 75 fr., en insistant pour que ce chameau fût un *mahari.* Cet excellent homme me fit encore observer que si je venais à être dépouillé en route, je me trouverais fatalement sans ressources et il me donna des lettres de crédit pour Rhadamès, dont une pour Si El Hadj Attiya. Enfin il me chargea de deux superbes haïks destinés, l'un au caïmacam, l'autre à Si El Hadj Attiya.

Tout étant ainsi préparé, je quittai Touggourt le lundi 25 janvier, à 2 heures après midi, accompagné de l'agha, du médecin Si Mohammed ben Sayah, de

M. le maréchal-des-logis Britsch et de plusieurs spahis. Mon guide, son fils Ahmed et mon serviteur Ali étaient partis en avant avec les chameaux.

A l'extrémité du chott Bou Yrou, nous rencontrâmes Si Mâammar qui venait au-devant de nous accompagné de plusieurs marabouts. Là eut lieu la séparation, et j'avoue que ce ne fut pas sans une vive émotion que je dis adieu à mes bons amis, au milieu desquels j'avais passé quatorze jours des plus agréables de ma vie. L'agha m'embrassa à plusieurs reprises et il me dit en me quittant : « Si vous vous trouvez jamais en danger, faites partir de suite un mahari, et je vous enverrai 50 cavaliers. »

A partir de ce moment je devins l'hôte de Si Mâammar, avec qui j'arrivai à la zaouïa comme le soleil disparaissait à l'occident ; mes hommes, qui avaient marché moins vite que nous, arrivaient en même temps.

Après avoir franchi l'enceinte, on me fit entrer, à gauche, dans une cour au milieu de laquelle une grande et belle tente était dressée. Dans le fond de la tente, une pile de tapis et de coussins indiquait la place que je devais occuper ; mes gens s'établirent sur des nattes étendues près de l'entrée. Au bout d'un instant on me servit d'excellent café.

Si Mâammar, qui s'était d'abord retiré, revint bientôt après pour me dire que tout ce qui était dans la zaouïa m'appartenait et que je n'avais qu'à demander pour être servi. Puis il me laissa seul de nouveau.

On apporta le souper : on me présenta d'abord une sauce aux oignons avec une poule entière ; je trouvai ce plat succulent ; puis ce fut un décalitre de cous-coussi recouvert d'une couche de jujubes et couronné d'un quartier de mouton ; enfin de la galette et des

oranges. Dès que j'eus fini, deux serviteurs s'approchèrent, l'un portant une aiguière, l'autre un bassin en cuivre, pour me laver les mains et me rincer la bouche; après quoi on me servit encore du café.

Pendant ce temps, mes gens attaquaient avec courage et succès le décalitre de couscoussi, auquel je n'avais réussi à faire qu'une brèche à peine apparente. En homme bien élevé, Ali mangeait avec une cuiller en bois et Ahmed eut comme une velléité de l'imiter; mais le père Rabah, en philosophe austère qui rejette avec mépris tout luxe inutile, lui envoya un regard tel, que le pauvre Ahmed laissa tomber l'ustensile de la civilisation dont il se disposait à faire usage pour la première fois de sa vie. Satisfait de l'obéissance de son fils et voulant lui montrer, sans doute, combien il était plus commode de se servir de ce que nous devons à la sollicitude du Créateur, Rabah prit du couscoussi autant que sa main put en contenir, le fit sauter un instant pour en former une boule qu'il voulut introduire dans sa bouche en la chassant avec le pouce; mais cette fois le succès ne couronna pas ses efforts; la boule, trop grosse, se partagea à l'entrée de la bouche et acheva de s'émietter en tombant sur la barbe, à travers laquelle elle laissa de nombreux débris. Mais le vieux Châambi ne se découragea pas pour si peu: de sa main droite il secoua sa barbe dans sa main gauche, récolta ce qu'il put sur sa crasseuse gandoura, ajouta un peu de sauce pour humecter, et refit sa boule qui, moins grosse cette fois, passa sans encombre.

De l'effrayante quantité de couscoussi et de mouton qui m'avait été apportée, il ne resta pas une miette, et j'en suis encore à me demander comment ces gens, qui restent parfois des mois entiers ne man-

geant chaque jour que cinq ou six dattes et une poignée de farine délayée dans de l'eau, peuvent, à un moment donné, absorber une pareille quantité de nourriture sans être incommodés.

Je leur donnai à chacun une orange et on leur servit aussi du café.

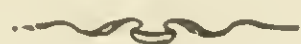
Comme je me disposais à m'étendre sur ma pile de tapis et de coussins, on m'annonça la visite de Si Mâammar, que j'aperçus à l'entrée de ma tente, entouré de plusieurs hommes paraissant chargés. Je le priai d'entrer, et il me dit qu'il m'apportait, de sa part et de la part de son frère, plusieurs choses qui pourraient m'être utiles en route. En même temps, les hommes qui étaient avec lui posèrent devant moi une douzaine de belles oranges, une centaine d'œufs, une mesure de dattes et trois poules.

Je remerciai vivement Si Mâammar de sa prévoyance, et je le priai de vouloir bien s'asseoir à côté de moi.

« — Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, me dit-il, en s'asseyant ; c'est Celui qui est plus riche que nous et à qui nous devons tout. »

Nous causâmes pendant assez longtemps de choses indifférentes, puis Si Mâammar se retira en me souhaitant bonne nuit et en me disant que le lendemain matin il serait présent à mon départ.

Le lendemain, en effet, je devais faire la première étape de mon voyage d'exploration, et je m'endormis en priant le Dieu unique de me donner les forces nécessaires pour supporter les rudes fatigues qui m'attendaient dans les contrées inhospitalières à travers lesquelles j'allais m'aventurer.



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

—

Belet Amer. Le premier bivouac. Areg ed Dem. Une nezla d'Oulad Amer. La sebkhat el Merkeb. Koudiat en Neyel. Koudiat el Hassi el Mâmmar. Aïn Çahan. Les Beni Çour. Koudiat el Harchem. Bir el Ghannami. Un fleuve mort. Une tombe. L'oued Igharghar. Les gour au clair de lune. Une triste histoire.

Le mardi 26 janvier, nous étions debout bien avant le lever du soleil pour faire nos préparatifs de départ qui demandèrent un certain temps, car nous étions fort embarrassés pour loger le surcroît de provisions que je devais à la munificence des marabouts. A 6 1/2 heures, Si Mâammar entra dans la cour, suivi de deux serviteurs qui nous servirent du café, et à 7 heures, les chameaux étant chargés, nous franchîmes l'enceinte de la zaouïa.

Peu après, nous arrivâmes sur les bords d'une grande *sebkha* dans laquelle nous devions marcher pendant plus d'une heure. Là, je pris congé de Si Mâammar en le remerciant de sa généreuse hospitalité, et je m'élançai vers l'inconnu.

Nous descendîmes, par une pente douce, dans le grand bassin desséché dont la largeur moyenne peut être de 2000 mètres; il est entouré de collines peu élevées, d'où sortent des sources artésiennes qui

arrosent à droite et à gauche, sur une étendue d'un kilomètre environ, de petites oasis appartenant à la zaouïa. Le fond de la *sebkha*, recouvert d'une blanche couche de magnésie, est parfaitement uni et dépourvu de végétation.

A 8 heures 10, nous sortîmes de la *sebkha*, qui paraît se prolonger encore très-loin vers le sud-est, et nous marchâmes sur un sol gypseux, sablonneux, très-accidenté, parsemé de quelques touffes de *tamarix* et de *zéita*.

A 8 heures 30, nous passâmes à côté de la zaouïa de *Sidi Mohad Sayah,* laquelle se compose de deux petites constructions en terre: l'une, de forme allongée, est surmontée de deux dômes; l'autre, de forme carrée, est couronnée d'un seul dôme. Ces constructions sont régulières et proprement établies.

A 8 heures 40, nous passâmes devant le grand village de *Belet Amer*, enclavé dans une belle oasis qui se prolonge vers le sud sur un espace de 1500 mètres et va rejoindre, vers le nord-est, l'extrémité de la grande *sebkha*. Les maisons de ce village, le dernier que je devais trouver sur ma route jusqu'à Rhadamès, me parurent dans un état de dégradation extrême; quant à la population, elle se compose, comme celle de l'Oued Rirh, d'individus des nuances les mieux graduées entre le blanc et le noir.

A droite de la route et en face du village, s'élevaient une cinquantaine de tentes de nomades. Auprès de chaque tente et établis par les ménagères ambulantes, de petits toits en alfa, supportés par quatre piquets, abritaient les outres pleines d'eau des rayons du soleil.

A 9 heures, nous nous arrêtâmes pour déjeuner près d'un puits artésien arabe appelé *Aïn Artous,*

auquel nous fîmes en même temps notre provision d'eau. Ce puits artésien, dont les eaux peu abondantes arrosent un petit jardin de palmiers, est recouvert de troncs d'arbustes destinés à le préserver des éboulements de la colline au pied de laquelle il est creusé.

Nous repartîmes à dix heures pour marcher à travers une plaine très-accidentée, couverte de calcaire en décomposition et parsemée de minces lamelles de gypse qui brillaient dans toutes les directions ; le sol est parfois très-sablonneux et il nourrit alors une belle végétation d'alfa.

A 11 heures 20, nous traversâmes, pendant 10 minutes, une petite *sebkha*, bordée à droite par une chaîne de dunes de 15 à 20 mètres de hauteur.

A 1 heure 10, j'aperçus à droite et à une faible distance une *veine* de sable, se prolongeant parallèlement à la route, sur une étendue d'un kilomètre ; cette veine est appelée *Areg Ensa*.

Après avoir laissé du même côté une colline isolée, haute de 100 mètres environ, que mon guide me dit s'appeler *Koudiat ez Zebâar Tachour*, nous nous arrêtâmes à 3 heures 50, sur un point élevé, au milieu de hautes touffes d'alfa, où nous établîmes notre bivouac.

Dès que les chameaux furent déchargés et pendant qu'Ali préparait le café, que je continuai toujours de prendre avant et après le repas, à la mode des Arabes, le guide alla écouter les bruits des alentours afin de s'assurer que nous étions bien seuls dans ces parages. Nous soupâmes avec du couscoussi au mouton, assaisonné d'une sauce aux oignons et aux pommes de terre ; puis, après avoir pris une seconde tasse de café, chacun choisit une grosse touffe d'alfa derrière laquelle il s'établit pour dormir. Ali et moi étions

pourvus de grosses couvertures de laine, mais Rabah et son fils se contentèrent de se couvrir d'un second bernous, dont ils rabattirent le capuchon sur leurs yeux.

Quant aux chameaux, que l'on avait laissés paître librement, sans entraves, au milieu de la riche végétation qui nous entourait, ils vinrent d'eux-mêmes s'agenouiller en ruminant à une faible distance du bivouac.

Le lendemain 27, nous étions debout à 4 heures; une longue bande de nuages noirs bordait l'horizon du côté du sud; le thermomètre ne marquait qu'un degré au-dessus de zéro, il soufflait une faible brise du sud-est.

Nous prîmes la tasse de café de rigueur, puis, ayant chargé les chameaux, nous partîmes à 5 heures 40, dans la direction du sud-ouest, à travers la même plaine accidentée que la veille.

Je remarquai que les dépressions de cette plaine avaient une direction générale du sud-est au nord-ouest, qu'elles étaient pierreuses ou graveleuses, parsemées de rognons de quartz et presque sans végétation; tandis que les hauteurs étaient sablonneuses et couvertes d'alfa et d'arbustes, parmi lesquels je distinguai la petite plante tinctoriale à laquelle les Arabes donnent le nom de *soueda.*

D'un point plus élevé que les autres, j'aperçus au loin, à l'ouest et ayant une direction parallèle à celle que nous suivions, comme une grande vallée unie, bordée à l'horizon par des hauteurs abruptes.

A 6 heures 45, nous entrâmes dans un enchevêtrement de *veines* assez élevées, formées d'un sable roux, que les Arabes appellent *Areg ed Dem*, c'est-à-dire *Veines de sang,* à cause de leur couleur plus foncée

que les autres petites dunes de ces contrées. Ces *veines*, dont le sable est très-humide à une faible profondeur, nourrissent, outre l'alfa, une vigoureuse végétation d'*alenda*, bel arbrisseau résineux aux longues feuilles aciculaires, lequel atteint une hauteur de 3 mètres dans certaines parties du Sahara.

A 7 heures 10, nous sortîmes des dunes pour descendre dans une profonde dépression de grès saharien quartzeux, dont l'état de décomposition très-avancée me porta à croire que, pulvérisé et soulevé par un vent violent, il servait à l'alimentation des dunes d'*Areg ed Dem*. La direction de cette dépression est, comme celle des précédentes, du sud-est au nord-ouest.

A 7 heures 50, nous passâmes près de cinq tentes appartenant à une nezla d'*Oulad Amer* dont les troupeaux, chameaux, chèvres et moutons, étaient épars dans la plaine ondulée, couverte de belles touffes de *sfâr*, grande herbe à épis dont les animaux sont très-friands.

Comme nous cheminions paisiblement, un berger qui avait sans doute jugé, à la blancheur de mon costume, que je n'étais pas un Arabe du vulgaire, s'approcha tout essoufflé et demanda à mon guide et à Ali quel était le Sidi qui voyageait avec eux.

« — C'est un *thebib* (médecin), répondit fièrement Rabah.

— Dieu soit loué! exclama le berger. Mon frère est atteint, depuis fort longtemps, de violents maux de tête; priez le Sidi de s'arrêter pour le guérir; ma femme est aussi malade, et enfin moi-même....»

Le berger ne put achever; le guide l'interrompit en lui disant d'un ton assez hautain:

« — Le Sidi n'a pas de remèdes avec lui, mais il va

en chercher à Rhadamès pour les gens de la zaouïa de Temacin qui sont tous malades ; » et il commanda à son fils de presser la marche des chameaux, tandis que le berger s'en retournait tout consterné.

Rabah n'aimait pas à perdre de temps en route ; il avait hâte de s'acquitter au plus vite de sa mission, qui consistait à me conduire sain et sauf à Rhadamès ; mais dans cette occasion il me rendit un véritable service, car je savais moi-même par expérience que, si je me fusse arrêté pour soigner le frère du berger, tous les gens de la nezla se seraient trouvés indisposés comme par enchantement ; ceux des autres nezlas campées aux alentours seraient arrivés successivement, et j'aurais épuisé ma modeste pharmacie à soigner ces malades imaginaires.

A 8 heures 5, nous nous trouvâmes à l'extrémité d'un plateau élevé, en présence d'une grande plaine déprimée, parsemée çà et là de hautes dunes de sable blanc. La vue s'étendait au loin jusqu'à l'horizon bordé par une chaîne de hauteurs ; à droite, vers l'ouest, j'aperçus une colline isolée, haute de 100 mètres, au pied de laquelle est creusé un puits dont l'eau est légèrement saumâtre, au dire de mon guide : c'est la *Koudiat el Merkeb* ou *Colline du Vaisseau*, et le puits s'appelle *Bir el Merkeb*.

Nous descendîmes du plateau par une pente assez rapide et, à 8 heures 30, nous entrâmes dans une *sebkha* que des dunes assez élevées avaient d'abord dérobée à notre vue. Cette *sebkha*, que nous traversâmes pendant 25 minutes dans le sens de sa longueur, porte aussi le nom d'*El Merkeb* ; elle est entourée de collines de sable de 100 mètres d'altitude ; à droite, je remarquai, encore à découvert entre deux dunes, comme le lit d'un petit oued des-

séché, qui devait autrefois contribuer à son alimentation ; le fond de la *sebkha* n'est pas parfaitement uni, mais il est rendu raboteux par le sable mêlé de magnésie qui est partout soulevé en forme de cônes ; il n'y pousse aucune végétation. A l'extrémité sud, des monticules de forme arrondie, élevés de 50 centimètres à 1 mètre et disposés par groupes, sont formés d'une matière noire, assez friable, dont je pris un assez gros échantillon. [1]

Je demandai à mon guide pourquoi la *sebkha* dans laquelle nous nous trouvions portait le nom d'*El Merkeb.* Il me répondit qu'une fois on y trouva une barque à moitié pourrie ensevelie dans la vase, laquelle était tellement molle à une époque, qu'il n'était pas possible de traverser cette *sebkha* sans courir les plus grands dangers. L'ayant interrogé sur la forme de cette barque, il me dit que lui ne l'avait pas vue, qu'il tenait cela des anciens ; au dire d'un de ses oncles, elle était pointue comme un fer de lance; les femmes la dépecèrent à grand'peine, mais les parties de la barque qui n'étaient pas pourries étaient encore si dures, qu'on ne put jamais les faire brûler.

Nous sortîmes de la *sebkhat el Merkeb* par une montée assez rapide, entre deux chaînes de dunes, et nous nous trouvâmes sur un sol calcaire en décomposition, longeant un lit d'oued desséché, large de 20 à 25 m., assez encaissé et de temps en temps barré

[1] M. Brun, pharmacien à Genève, qui a fait en 1873 un remarquable voyage d'exploration botanique dans le Sahara algérien, a bien voulu analyser la matière noire dont il s'agit. Cette analyse a donné la composition suivante : silice, albâtre, très-peu de calcaire, et matières organiques, sans traces de diatomacées ni foraminifères au microscope. Traces de sel marin et de chlorure de magnesium.

par des dunes peu élevées. A 9 h. 15, le lit tourne à gauche, du côté de l'est, et je le perdis de vue.

A 9 h. 30, nous nous arrêtâmes pour prendre quelque nourriture; notre déjeuner se composa d'une galette cuite sous la cendre, d'œufs durs et de dattes. Nous repartîmes à 10 h. 5; le thermomètre marquait 38° 5 et il soufflait une faible brise d'est.

De ce point jusqu'aux collines de *Hassi el Mâmmar,* que nous franchîmes à midi 40, l'on marche sur un plateau élevé, tantôt graveleux, tantôt sablonneux. Les parties graveleuses ne nourrissent que quelques maigres arbustes appelés *zimeran* et *baéguel,* tandis que les parties sablonneuses nourrissent, outre une belle végétation de *sfâr* et d'*alfa,* le bel arbrisseau appelé *retem* et le *hennat ed Djemal* ou *henné des chameaux*, dont ces animaux sont très-friands.

Les collines de *Hassi el Mâmmar*, c'est-à-dire du *Puits plein*, hautes de 15 à 20 m., abruptes et usées au point de ressembler à une mince muraille au milieu de la plaine, s'étendent en un immense demi-cercle allant du sud au nord; elles sont formées de blocs d'un tuf d'albâtre siliceux renfermant quelquefois des débris de végétaux, et dont l'analyse donne du sulfate de chaux, de la silice pure, des silicates de fer et du calcaire en grande quantité.[1] Ces blocs sont disposés en couches horizontales très-décomposées à la surface. Ces collines sont assurément appelées à disparaître dans un temps assez rapproché, et déjà elles présentent, de distance en distance, des solutions de continuité.

A cause de leur nom, je demandai à mon guide s'il y avait un puits au pied de ces collines, mais il me répondit négativement.

[1] D'après l'analyse de M. Brun, pharmacien à Genève.

Au delà et jusqu'à une autre chaîne de collines appelées *Koudiat en Neyel*, que nous franchîmes à 2 h. 10, nous traversâmes une plaine généralement graveleuse, presque sans végétation ; cependant dans une partie accidentée et sablonneuse, que nous traversâmes à 1 h. 45, je remarquai quelques touffes de tamarix.

El Koudiat en Neyel ou les *Collines du Cadeau*, qui s'étendent d'abord de l'est à l'ouest, se dirigent ensuite vers le nord pour aller se confondre avec celles de *Hassi el Mâmmar*, auxquelles elles ressemblent du reste en tous points. A l'endroit où nous franchîmes ces collines (solution de continuité large de 300 m. environ), nous éprouvâmes de grandes difficultés à traverser un banc de gypse dont la surface, au ras du sol, est formée de lames très-minces, hautes de 25 centim., plantées verticalement et très-rapprochées les unes des autres. Ces lames, claires et transparentes comme du verre, brillaient d'un tel éclat sous le soleil, qu'il nous était impossible de regarder à terre, en sorte que nous ne pûmes avancer que très-lentement, à tâtons pour ainsi dire, au milieu de ce dédale éblouissant ; une chute n'eût pas été sans danger sur ces lames tranchantes qui se brisaient, sous les sabots des chameaux, avec un bruit semblable à celui que produiraient plusieurs feuilles de verre à vitre tombant sur le pavé.

Au delà des collines le pays est assez accidenté. A 2 h. 45, j'aperçus, à notre gauche, une profonde dépression, longue de 600 m. environ, dont le fond uni est recouvert d'une épaisse couche de magnésie ; cette dépression est appelée *Mgharin*, c'est-à-dire *les Trous*.

A 3 h. 45, après avoir marché à travers une plaine graveleuse, presque vierge de végétation, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un endroit sablonneux, couvert de hautes touffes d'alfa, à quelques pas d'une grande dépression circulaire de 600 m. de diamètre, au milieu de laquelle est creusé le puits d'*Aïn Çahan*, c'est-à-dire la *Source de la Cuvette.* [1]

Aïn Çahan n'est point une source, comme son nom l'indique, mais bien un puits, peut-être un puits artésien arabe dont la nappe a été obstruée par un éboulement; quoi qu'il en soit, il n'a plus d'écoulement extérieur; ce puits, qui est creusé dans l'argile, n'a point de seuil, mais il a reçu un coffrage en troncs de *zéita,* arbuste assez abondant aux alentours; les eaux, qui arrivent à fleur de terre, ont une couleur jaune et un goût sulfureux très-prononcé, provenant sans doute de la décomposition du coffrage; leur température n'était que de 16° c. à 4 h. du soir. Ce puits est peu fréquenté; nous n'y prîmes qu'une faible quantité d'eau, car nous devions trouver, le lendemain, un autre puits appelé *Bir Çahan* dont l'eau devait être, au dire de mon guide, bien supérieure à celle d'*Aïn Çahan.*

Nous soupâmes de très-bon appétit avec du couscoussi à la poule; puis nous étant installés de notre mieux entre les touffes d'alfa très-serrées autour de

[1] Les Arabes appellent *Çahan* une large coupe très-évasée ou une cuvette; par analogie, ils donnent le même nom aux grandes dépressions de forme circulaire, ainsi qu'aux plaines formées de grès décomposé, usées et déprimées, que l'on rencontre entre les dunes.

Les petites dépressions s'appellent *houdh,* au pluriel *haouedh,* mot qui signifie *bassin* ou *réservoir d'eau,* du verbe-racine *hadha, ramasser l'eau sur un point.*

la dépression, nous ne tardâmes pas à nous endormir du plus profond sommeil.

Le lendemain matin, jeudi 28 janvier, nous étions debout à 4 h. 45. Nous avions été réveillés par le froid, car il soufflait une petite brise du nord peu agréable pour l'heure, et le thermomètre était descendu au dessous de zéro.

Nous résolûmes donc de nous mettre en marche sans tarder; mais, à notre grande surprise, nos chameaux avaient disparu. L'étonnement de Rabah fut tel que, pendant plus de dix minutes, il ne put articuler une seule parole; enfin, il se décida à envoyer Ahmed à la recherche des animaux, et il profita de ce contre-temps pour faire sa prière et pour adresser à *Sidi Abd-el-Kader ed Djilani*[1] force invocations, le priant surtout de continuer à nous *envoyer du froid*, afin que nous ne périssions pas de soif dans les grandes dunes. Quant à moi, consultant à tout instant mon thermomètre, je remarquai que la plus grande dépression se produisit à 4 h. 55; elle fut d'un demi-degré au-dessous de zéro.[2]

A 5 h. $^1/_2$, Ahmed revint bredouille; Rabah parut consterné. J'avoue que je commençai à me demander à quoi il serait bien possible d'attribuer cette absence. Rabah, sans mot dire, prit son fusil et se disposa à partir à son tour; mais je l'arrêtai court en lui montrant le café qu'Ali venait de servir. Pendant qu'il était accroupi, humant avec amour le contenu de sa

[1] *Sidi Abd-el-Kader ed Djilani*, patron de Baghdad, est aussi le patron des voyageurs, des mendiants, des voleurs et des assassins, qui l'invoquent également. Les Arabes illettrés du Sahara l'appellent *ed Djellali*, le faisant ainsi sortir de la tribu des Oulad Djellal, près de Biskra.

[2] Je n'avais pas de thermomètre *à minima*.

tasse, j'aperçus à l'horizon, du côté du sud, comme plusieurs monticules mobiles qui grossissaient à vue d'œil; je les montrai à mon guide qui poussa un soupir de soulagement: c'étaient nos chameaux qui, étant allés chercher au loin une nourriture plus abondante que celle de la plaine qui nous entourait, revenaient d'eux-mêmes recevoir leurs charges.

Nous partîmes donc à 6 h. 45 pour marcher droit au sud, laissant à droite, allant vers le sud-ouest, la traverse de Touggourt à Ouargla que nous avions, paraît-il, suivie jusqu'alors. Il ne faut cependant pas juger de cette traverse sur celles que l'on suit, en Europe, pour éviter les sinuosités des grandes routes: depuis *Belet Amer* toute trace de chemin avait disparu, et la fameuse route de Biskra à Touggourt n'est elle-même qu'un sentier, ou plutôt une piste de chameaux marquée sur l'argile.

Nous marchâmes toute la matinée à travers une grande plaine parfaitement unie, toute couverte de graviers à travers lesquels végètent quelques maigres arbustes.

A 9 h. 30, nous déjeunâmes à la hâte d'une galette cuite la veille sous la cendre, d'œufs durs et de dattes; nous repartîmes à 9 h. 55, laissant à gauche une colline isolée que l'on appelle *Koudiat er Remada.*

A partir de là nous marchâmes avec une telle hésitation au milieu de cette plaine nue, mon guide s'arrêtait si souvent pour interroger tous les points de l'horizon, que je finis par en conclure qu'il avait perdu la route qui devait nous conduire au puits.

A midi et demi, nous sortîmes des graviers pour entrer dans une plaine argileuse toute couverte de beaux pâturages de *sfâr,* que broutaient avec avidité de nombreux troupeaux répandus dans toutes les

directions. A droite et dissimulée par un pli de terrain, nous aperçûmes une nezla que mon guide reconnut pour appartenir à la tribu des *Beni Çour*. Il s'y reconnut alors et m'avoua que nous avions laissé, à une heure vers l'ouest, le puits de *Bir Çahan*, où nous devions compléter notre provision d'eau. Ayant détaché une peau de bouc vide, il se dirigea vers la nezla avec l'intention de la faire remplir. Nous suspendîmes donc notre marche pour attendre son retour, et de l'endroit où nous nous trouvions, nous vîmes avec plaisir, arrivant à la nezla en même temps que le guide, deux chameaux chargés d'outres que les Beni Çour venaient de remplir au puits que nous avions manqué; puis un homme ayant détaché une de ces outres, il la vida dans celle que portait Rabah.

Quelques instants après nous reprîmes notre marche à travers la même végétation, mais en obliquant un peu vers le sud-est. A 3 h. 25, nous coupâmes, presqu'à angle droit, la route ou plutôt la direction que suivent les caravanes qui vont d'El Oued Souf à Ouargla, et à 3 h. 40 nous établîmes notre bivouac à une faible distance d'une chaîne de collines ayant absolument le même aspect que celles que nous avions traversées la veille, et que l'on me dit s'appeler *Koudiat el Archem*.

L'eau corrompue d'*Aïn Çahan* m'avait quelque peu dérangé, et je ressentais, en outre, une assez forte douleur dans les reins. Je me mis donc à me confectionner un lit avec les grandes herbes sèches au milieu desquelles nous étions campés; j'y étendis ma couverture pliée en quatre et j'obtins ainsi une couche d'une grande élasticité que je n'aurais pas échangée contre le meilleur matelas de laine.

Ayant dégusté l'eau que mon guide était allé cher-

cher à la nezla, je m'aperçus avec regret que, loin d'être meilleure que celle d'*Aïn Çahan,* comme il me l'avait dit, elle était au contraire toute saturée de magnésie et par conséquent très-purgative; elle communiqua au café son détestable goût. Voulant, autant que possible, en pallier les mauvais effets, je fis préparer, par Ali, un bon plat de tapioca au beurre que nous mangeâmes avant le couscoussi; on fit cuire aussi la dernière des poules que je devais à la munificence de Si Mâmmar. Ali ayant ensuite servi le café, je lui dis de me passer en cachette une petite bouteille d'excellent Cognac que je conservais soigneusement dissimulée au fond d'un *chouari*, parmi les bouteilles d'huile; l'obscurité était alors assez profonde et mon guide avait le dos tourné; j'en mêlai donc une bonne goutte à mon café, puis j'en offris à Ali qui en accepta sans vergogne, tout musulman qu'il fût. Je me serais bien gardé de faire la même offre à Rabah, musulman fervent dont les lèvres vierges n'avaient jamais été souillées par le contact impur de la liqueur maudite des chrétiens. Maudite ou non, j'en ressentis les plus salutaires effets, et je ne tardai pas à m'endormir du plus profond sommeil.

Je crois que l'usage journalier du vin et de l'eau-de-vie est très-pernicieux dans les pays chauds où, pour se bien porter, il est urgent d'adopter le costume et, autant que possible, le genre de vie des indigènes; mais l'expérience m'a appris aussi que l'eau-de-vie et surtout l'*alcool de menthe de Ricqlès*, pris le soir dans du café ou du thé, outre qu'ils conjurent les effets débilitants de l'eau magnésienne que l'on est obligé de boire dans le Sahara, aident puissamment à supporter le brusque passage de la chaleur du jour à la fraîcheur souvent très-pénétrante des nuits. La char-

treuse, dont j'ai fait également essai, est loin de posséder les vertus toniques de l'*alcool de menthe;* elle empâte la gorge et provoque la pituite.

Le vendredi 9 janvier, nous partîmes à 5 h. 40; le thermomètre marquait un degré au-dessus de zéro, le ciel était couvert dans toutes ses parties, il soufflait un faible vent d'est.

A 6 h. $^1/_2$, nous franchîmes les collines de *Koudiat el Archem* qui s'étendaient devant nous en forme de demi-cercle ; elles sont abruptes et usées comme celles de l'avant-veille, et formées de grès saharien et d'albâtre anhydre dans un état de décomposition très-avancée à la surface ; j'évalue leur plus grande hauteur à 25 m. Epars au pied de ces collines, je remarquai aussi, en assez grande quantité et par monceaux isolés, des rognons de calcaire noir, bitumineux [1] et polis je sais par quelles causes.

Après avoir franchi les collines, nous nous trouvâmes, à 6 h. 35, sur les bords d'une immense dépression devant laquelle je m'arrêtai saisi d'étonnement. Je me crus d'abord en présence d'une *sebkha* semblable à celles que j'avais déjà traversées les jours précédents, mais je ne tardai pas à revenir de mon erreur.

Le fond de cette dépression, partout accidenté, était, dans beaucoup d'endroits, couvert de petits cailloux anguleux de grès saharien ; dans d'autres, il était très-sablonneux et nourrissait quelques touffes de *sfâr,* de *henna* et de beaux pieds de *retem* de 2 à 3 mètres. Les rives, abruptes et formées des mêmes éléments que les collines d'el Archem, n'avaient pas moins de 100 m. de hauteur du côté du sud-ouest. A

[1] D'après l'analyse de M. Brun, pharmacien à Genève.

l'est, je remarquai une large ouverture au milieu de laquelle deux masses rocheuses se dessinaient, comme deux îles au milieu d'un fleuve ; j'aperçus une autre ouverture à l'ouest.

Ayant demandé à mon guide quel nom les Arabes donnaient à ce que nous voyions, il me répondit : « C'est un *fleuve mort !* »

Un *fleuve mort !* L'*Igharghar* seul pouvait avoir de telles proportions, car la rive opposée était si éloignée que j'avais peine à en distinguer les formes ; et puis, je me trouvais bien à l'ouest, à 60 kilom. environ de l'*oued Igharghar* que Dourneaux-Dupéré, mon infortuné prédécesseur, avait exploré jusqu'à *Bir el Achiya*, où je me rendais pour reprendre la suite de son exploration. Je me disais cela en traversant le lit desséché de l'ancien fleuve, au milieu duquel nous rencontrâmes une tombe tout fraîchement fermée et recouverte de pierres sur lesquelles quelques branches d'arbustes, plantées par la piété des compagnons du défunt, se flétrissaient comme s'était flétrie la flore, autrefois luxuriante sans doute, de ces lieux aujourd'hui arides et désolés. La vue de cette tombe isolée au milieu de cette nature morte produisit sur moi une impression pénible que j'eus beaucoup de peine à chasser.

Il ne nous fallut pas moins de 45 minutes d'une marche assez rapide pour gagner la rive opposée, que nous gravîmes avec beaucoup d'efforts à un endroit où la pente, moins rapide, nous avait paru praticable pour nos chameaux.

Nous nous trouvâmes ensuite sur un plateau sablonneux et accidenté sur lequel poussaient, vigoureux et abondants, le *retem* arborescent, le *henné des chameaux*, le *sfâr* et surtout l'*alfa* dont les touffes serrées

atteignent là une hauteur extraordinaire. A chaque pas, des lièvres partaient devant nous.

Je m'aperçus alors que le fleuve décrivait, vers l'ouest, une courbe immense ; mais je remarquai aussi que ses rives, quoique très-accidentées et bordées de *gour* [1] nombreux, étaient moins élevées et surtout moins abruptes qu'à l'endroit où nous l'avions traversé.

Au bout d'une heure de marche, la végétation s'appauvrit tout à coup : le sol se montra couvert de cailloux de grès anguleux très-pointus, sur lesquels nous ne marchions qu'avec une extrême difficulté.

De 8 heures 20 à 8 heures 35, nous longeâmes une longue dune, appelée *Sif Arif*, [2] qui s'étendait à

[1] *Gour*, dont le singulier est *gara*, désigne des masses de roches demeurées debout, isolées, au milieu d'un fleuve desséché ou d'une plaine de pierres décomposées, creusée par les vents. Ces gour indiquent l'ancien niveau des plaines ou des îles. Dans les plaines usées, ils forment, le plus souvent, de longues murailles irrégulières recouvertes d'une calotte de grès fin, très-tenace, qui a résisté à la désagrégation ; cette calotte recouvre toujours des roches gypseuses : ces gour s'usent, cependant, mais lentement et par les flancs, le long desquels glissent successivement les pierres dures de la calotte. Les gour des anciens fleuves doivent, au contraire, leur existence à ce que ce sont leurs flancs qui ont résisté à l'impétuosité des courants ; ces gour s'usent maintenant par le sommet, en même temps que les plaines qui les entourent, parce que leur calotte est de même nature que ces plaines.

On donne encore, par extension, le nom de gour aux mamelons isolés d'une chaîne de collines ou de montagnes, dont les flancs ont été rendus abrupts par l'action des pluies et des vents.

[2] Les dunes prennent différents noms selon la forme qu'elles affectent: une *veine, areg*, est une dune longue, peu élevée, en forme de sillon; un *sif*, au pluriel *siouf*, est une dune allongée, mais assez élevée déjà et taillée en lame de sabre, forme à laquelle elle doit son nom ; un *ghourd*, au pluriel *oughroud*, est une montagne de

une faible distance sur notre droite ; je ne tardai pas à m'apercevoir que cette dune s'élevait sur le bord même du fleuve qui, après avoir décrit sa courbe vers l'ouest, se présenta devant nous à 8 heures 55.

Nous arrivâmes dans le lit desséché par une descente assez rapide, à travers des dunes peu élevées, formées du grès décomposé de ses rives. De l'endroit où nous opérâmes notre descente, je remarquai une ouverture au sud-est. Nous prîmes 40 minutes pour déjeuner, et nous continuâmes notre marche droit au sud. Cette fois, il nous fallut 50 minutes pour gagner la rive opposée.

Cette partie du fleuve ressemble à la première : le fond en est également accidenté ; les rives, dont la hauteur varie entre 50 et 100 mètres, sont souvent bordées de *gour* dont les formes varient à l'infini ; la rive sud, que nous gravîmes avec difficulté, n'est nullement sablonneuse.

De 10 heures 25 à 11 heures, nous traversâmes une plaine de cailloux de grès qui mirent ma chaussure en lambeaux et me déchirèrent les pieds. J'aurais pu monter à chameau et mon guide m'y engageait avec instance ; mais alors comment aurais-je pu relever exactement, à l'aide de ma boussole, les nombreuses sinuosités du fleuve ? Ali et Ahmed, qui n'avaient pas les mêmes préoccupations, se dandinaient gravement entre les *chouaris* et j'avoue que leur quiétude me faisait envie ; mais je tins bon, malgré mes souffrances.

sable le plus souvent de forme pyramidale, soutenue par des arêtes qui se prolongent en forme de *veines;* enfin on nomme *zemela*, ou *dune* proprement dite, au pluriel *zemoul*, une masse de sable de forme ronde, comme une montagne ordinaire.

A 11 heures, autre descente par des dunes, dans une sinuosité que mon guide me dit s'appeler *oued Ben Chentil.* Chaque partie du fleuve a ainsi un nom qui lui est propre, mais le nom général est celui d'*Igharghar.* Ici, fond mouvementé et pierreux, rives moins élevées et bordées de nombreux *gour*. Sortie à 11 heures 55 pour marcher pendant un quart d'heure sur un terrain sablonneux, où la végétation est assez belle.

A midi et 10, nouvelle descente, encore par des dunes. A partir de là nous ne sortîmes du lit desséché de l'ancien fleuve, qui porte en cet endroit le nom d'*oued el Hachem*, que pour traverser deux grandes îles pierreuses dont la première, qui n'a pas moins de 90 kilomètres carrés, est traversée, dans toute sa longueur, par une longue veine que mon guide me dit s'appeler *Areg en Ncerra.* Nous allâmes camper, à 4 heures 10, à l'extrémité de la seconde île, dans un lieu à peu près dénué de végétation, quoique légèrement sablonneux.

A peine Ali eut-il étendu ma couverture que je me laissai tomber, brisé de fatigue ; mes chaussures en lambeaux étaient collées à mes pieds ensanglantés ; je me lavai avec du cognac étendu d'eau ; cela me causa d'abord une vive cuisson, qui fut bientôt remplacée par un bien-être relatif.

Nous soupâmes d'un plat de couscoussi au mouton et, comme la veille, j'additionnai en cachette mon café d'une bonne goutte de cognac ; j'en offris à Ali qui s'empressa d'accepter.

Le ciel s'était couvert de nuages sombres, le vent d'est soufflait avec violence et tourbillonnait avec des mugissements lugubres autour des *gour* dont le lit desséché du fleuve était parsemé ; les chameaux

erraient en tous sens avec une inquiétude visible ; c'était à peine si, de temps en temps, ils inclinaient leurs longs cous pour attraper les rares et maigres arbustes qui végètent en ces lieux maudits.

— Nous aurons peut-être de l'orage, me dit mon guide ; mais demain, s'il plaît à Dieu, nous déjeunerons *sur l'eau* et nous quitterons ces déserts de pierres.

Avec nos *tellis* et nos *chouaris*, nous formâmes une sorte de paravent, derrière lequel nous nous établîmes de notre mieux pour passer la nuit. Il ne plut pas, Dieu merci.

Le lendemain samedi 30, le thermomètre marquait, à 4 heures 35, 4° 5' au-dessus de zéro ; le ciel était encore couvert à l'est, mais le vent soufflait avec moins de violence.

Comme nous nous disposions à partir, je remarquai que Rabah était chaussé de vieilles sandales dont la moitié de la semelle avait disparu, laissant ainsi ses pieds directement exposés aux pointes acérées des pierres de grès. J'en eus pitié et dis à Ali de lui donner une paire de souliers noirs, trop grands pour moi, que j'avais dû renoncer à porter en route ; du reste, j'étais assez bien pourvu de ce côté. Rabah accepta ce présent avec une joie qu'il ne chercha pas à dissimuler ; mais, après m'avoir comblé de remerciements, il cacha précieusement les souliers au fond d'un vieux sac en cuir qui lui servait de malle de voyage, et continua de marcher avec les débris qu'il avait aux pieds.

Nous nous mîmes en marche à 5 heures 30, et cinq minutes après nous descendions péniblement à travers des dunes, pour marcher jusqu'à 6 heures 10 dans le lit tourmenté du fleuve. Ici, les rives abruptes, for-

mées de grès en décomposition, ont encore généralement une hauteur de 100 mètres.

Nous traversâmes une autre île de grès et, à 6 h. 50, nous opérâmes une nouvelle descente très-pénible à travers un enchevêtrement de *siouf* dont nous eûmes beaucoup de peine à sortir. Notre marche s'accentua alors vers le sud-est, et je remarquai que, si les rives de la partie de l'Igharghar dans laquelle nous marchions étaient toujours d'une hauteur variant entre 80 et 100 mètres, le fond n'était plus pierreux comme précédemment, mais bien sablonneux ou graveleux, ce qui rendait la marche plus facile.

A 7 heures 45, nous nous arrêtâmes près d'un puits creusé dans le lit même du fleuve, en face et à une faible distance d'une grosse *gara* carrée dont les flancs, taillés à pic, sont formés de roches de grès dans un état de décomposition très-avancé.

Mon guide fit boire les chameaux qui n'avaient pas vu d'eau depuis cinq jours, puis, en ayant fait pour nous-mêmes une abondante provision, nous nous assîmes pour déjeuner.

Bir el Ghannami, c'est-à-dire *Puits des Moutons*, est creusé à travers une couche d'argile dont on s'est servi pour confectionner une petite auge, dans laquelle on verse l'eau pour abreuver les chameaux ; son ouverture carrée est de 50 centimètres, tandis que son fond, évasé et arrondi, peut avoir 1 mètre 50 de diamètre ; il n'a ni seuil ni coffrage, mais l'ouverture est garantie des éboulements par un chassis fait avec des broussailles entrelacées ; l'eau, qui est à 8 mètres de profondeur, est assez agréable au goût ; sa température était de 21 degrés. Il nous fallut donc la laisser rafraîchir pour la boire.

Nous repartîmes à 9 heures 10, marchant sur un

sol uni et sablonneux ; à gauche la rive est couverte de *siouf* pouvant avoir 150 mètres de hauteur; à droite elle est abrupte et bordée de hauts *gour*.

A 10 heures 20, nous sortîmes du fleuve par une pente douce pour retrouver, malgré les assertions de mon guide, l'éternel désert de pierres ; nous avions, à notre droite et à une faible distance, le lit de l'Igharghar dont les rives en pentes douces me paraissaient élevées de 30 à 50 mètres au plus ; à midi, il se dissimula derrière une longue *veine* de sable appelée *Areg el Gnifida*, ou la *Veine du Hérisson* (*femelle*), et nous le retrouvâmes devant nous à 12 h. 55, entouré de dunes assez élevées, excepté vers le sud-est où il est bordé par des collines de grès ; nous marchâmes, jusqu'à 1 heure 25, dans son lit passablement ensablé ; puis, le fleuve se retirant vers l'ouest, nous franchîmes encore, de 1 heure 55 à 2 heures 25, une petite pointe qu'il forme vers l'est. Le sable augmente, les dunes sont partout plus élevées, la végétation devient vigoureuse et serrée : de grandes touffes de *retem*, hautes de 3 à 4 mètres, ressemblent de loin à des saules pleureurs ; mais en approchant, l'œil contemple agréablement les petites fleurs violettes dont ce bel arbrisseau commence à se couvrir ;[1] l'alfa pousse partout sur le sable, le henna, également en fleurs, projette ses tiges d'un vert sombre avec une vigueur telle que de loin on les prendrait pour de grosses touffes de laurier. A partir de ce point, le fleuve décrit une grande courbe vers l'ouest, où je le vis disparaître au loin.

Aussi mon étonnement fut grand lorsqu'à 3 h. 20,

[1] Dans la partie de l'Erg comprise entre Rhadamès et El Oued, je ne devais trouver que du retem à fleurs blanches.

après avoir traversé une plaine sablonneuse et accidentée, nous nous trouvâmes encore en face d'une dépression semblable aux précédentes. Peut-être était-ce un ancien affluent du *fleuve mort* que nous avions devant nous, car, outre que cette dépression me paraissait sensiblement moins large que les précédentes, il me semblait extraordinaire qu'après s'être éloigné dans le lointain sud-ouest en décrivant une courbe parfaite, l'Igharghar revînt si brusquement sur lui-même et se retrouvât sitôt devant nous. Plus tard j'eus la clef de ce problème.

Nous descendîmes donc dans l'oued desséché, que mon guide me dit s'appeler en cet endroit *Oued el Achiya* ou *Rivière du soir.* Nous nous arrêtâmes, à 3 heures 35, dans le lit même du fleuve, en face d'une grande île aux bords abrupts, pour y passer la nuit. Mon guide aurait bien voulu continuer de marcher jusqu'à sa nezla, dont nous ne devions pas être bien éloignés, disait-il, mais nous étions tous passablement fatigués, et puis il me répugnait de marcher la nuit, car l'obscurité m'eût empêché de faire mes relevés à la boussole.

Les *gour* dont sont bordées en cet endroit les rives de l'Igharghar prennent les formes les plus diverses et les plus fantastiques : tantôt c'est un dôme parfaitement arrondi, qui surmonte une gara carrée que l'on prendrait à première vue pour une *kouba,* ou tombeau de quelque saint ; tantôt c'est une tour ronde surmontée d'un clocheton pointu ; ou bien c'est un champignon colossal dont le chapeau rond est surmonté d'un cône ; sur la rive gauche, on dirait une longue file de gigantesques dromadaires et, sur le sommet d'une île, un sphinx colossal dont la silhouette se détache sur le fond bleu du ciel.

Quoique le jour fût sur son déclin, je choisis un point élevé pour prendre au galop un croquis des choses surprenantes que j'avais sous les yeux ; mais la nuit, qui survint trop vite, m'empêcha de le faire d'une façon aussi complète que je l'aurais désiré.

Comme je revenais vers mes compagnons avec mon croquis inachevé, j'aperçus mon guide qui faisait à son fils Ahmed une opération chirurgicale. L'enfant avait la cheville gauche enflée et le père employait, pour le guérir, le singulier procédé que voici : après lui avoir fait, avec son couteau de chasse, une forte entaille au-dessus de la cheville, il activait l'écoulement du sang en frottant la jambe de haut en bas avec un morceau de bois rugueux qu'il avait coupé à un arbrisseau voisin. L'opération dura un bon quart d'heure, mais l'enfant ne se plaignit pas et ne parut nullement souffrir de cette opération barbare. Le lendemain il était complétement guéri.

Nous nous établîmes sur une veine de sable assez élevée, à l'abri d'une broussaille et de nos bagages, que nous disposâmes en demi-cercle, pour nous préserver du vent d'est qui, ayant soufflé dans la journée, pouvait encore s'élever pendant la nuit. Mon guide me dit que les vipères à cornes (*lefâa*) et les scorpions pullulent dans ces contrées, mais qu'ils se tiennent toujours dans les endroits pierreux et humides et ne montent jamais sur les dunes. Il me parla aussi d'un autre serpent, qui atteint jusqu'à deux brasses de longueur et dont la grosseur est telle qu'il peut avaler une gazelle toute entière sans en paraître incommodé ; on le rencontre rarement, me dit-il, mais dès qu'un de ces reptiles a été signalé dans quelque endroit, tous les bergers se hâtent de fuir avec leurs troupeaux, car la force de son regard est telle qu'il fascine l'homme et le change en pierre.

Je ne fis pas d'abord grande attention à cette histoire, pensant qu'il s'agissait d'un de ces êtres fabuleux comme les Arabes prétendent en apercevoir souvent dans le désert ; mais la découverte faite, dans le bassin des chotts algériens, par M. le capitaine Roudaire, d'un serpent python, me porta à croire que le récit de mon guide avait un fond de vérité, et que le python, qui devait être très-commun dans le Sahara à l'époque où ce pays était boisé, est loin d'avoir complétement disparu de ces contrées.[1]

Après souper, je m'assis sur la partie la plus élevée de la dune sur laquelle nous étions établis, pour contempler, à la lueur des étoiles, l'étrange nature qui nous entourait. Il faisait une nuit splendide, le ciel était d'une pureté parfaite, les étoiles brillaient, au-dessus de nos têtes, d'un éclat merveilleux ; l'air était calme, aucune brise n'agitait les touffes d'alfa et les arbustes dont on apercevait de loin en loin les silhouettes sombres ; mais les *gour* dont j'aurais voulu admirer, de nuit, les formes fantastiques, disparaissaient dans la pénombre, et c'est à peine si j'apercevais quelques pointes dépassant légèrement le niveau des rives sinueuses de l'oued Igharghar.

— Quelle belle nuit ! dis-je à Rabah qui, debout à une faible distance, cherchait à se rendre compte de l'endroit où s'étaient arrêtés les chameaux.

— Trop belle, me répondit-il vivement, trop belle, ô Nacer ! Si je trouvais du froid à acheter, j'en achè-

[1] Puisque, contrairement à mes prévisions, j'arrive à temps de mon second voyage pour corriger les épreuves de ce livre, je crois bon d'appuyer cette supposition de la découverte que j'ai faite, au mois de janvier 1875, d'un énorme python sur le flanc d'une gara, à 12 kilom. à l'est de Rhadamès.

terais, car tu auras soif dans les grandes dunes, et il faudra se rationner.

Et il répéta plusieurs fois : « Oui, si je trouvais du froid à acheter, j'en achèterais! »

— Quel dommage, lui dis-je encore en l'interrompant, que la lune ne vienne pas éclairer la nature qui nous entoure !

— Elle se lèvera demain matin de bonne heure, me dit-il, et si tu veux te lever en même temps qu'elle, je te montrerai quelque chose d'extraordinaire; je te raconterai même une histoire bien triste, l'histoire de deux amants qui furent tués tout près d'ici comme ils cherchaient à fuir un père brutal et cruel ; ah ! c'est une bien triste histoire!

— Mais pourquoi ne pas me la raconter tout de suite ?

— Parce qu'avant je veux te montrer les jeunes gens : ils sont là, à une faible distance, à l'endroit où ils furent frappés dans l'*oued el Achiya;* depuis l'époque du crime, les eaux de l'Igharghar ont disparu sans qu'on sache où elles ont passé ; Dieu les a sans doute détournées de leur cours afin de perpétuer le souvenir du crime. Demain matin, je te montrerai tout cela et je te raconterai l'histoire de Daoud, fils de Moussa, et de la belle Kheïra, fille du géant Mansour ; mais je te le répète, c'est une bien triste histoire.

Je n'insistai pas davantage ; j'allai m'allonger près de nos bagages, et je m'endormis en me promettant bien d'être debout, le lendemain matin, dès que la lune se montrerait à l'horizon, afin d'entendre, de la bouche de mon guide, la triste et curieuse histoire dont il m'avait promis le récit.

Le dimanche 31 janvier, j'étais levé à 3 heures du matin, mais j'avais été moins matinal que la lune, qui

déjà brillait d'un vif éclat au milieu du ciel le plus pur. L'homme du nord, qui n'a jamais vécu que sous le ciel brumeux de son pays, ne peut se faire une idée de la beauté des nuits du Sahara, lorsqu'elles sont éclairées par le disque brillant de la lune ; ces nuits sont pleines de fraîcheur, de lumière et de silence ; elles portent à la rêverie, et les pensées, qu'aucun bruit de la terre ne vient troubler, s'élèvent d'elles-mêmes, tout naturellement, vers Celui dont la sagesse et la sollicitude infinies président à l'admirable harmonie de la nature.

Je m'assis sur la partie la plus élevée de la dune, à une faible distance du lieu où mes compagnons dormaient enveloppés dans leurs bernous, et je me mis à contempler les effets du clair de lune sur les *gour* de l'oued el Achiya. C'était vraiment fantastique.

L'île près de laquelle nous étions établis présentait l'aspect d'un immense château fort, avec ses tours crénelées et ses clochetons élancés ; à droite, il me sembla voir comme un groupe de statues sur un gigantesque piédestal ; à gauche, le long de la rive sud du fleuve desséché, on voyait se dessiner, sur le fond lumineux du ciel, les sombres silhouettes de ce qui m'avait paru ressembler à une longue file de dromadaires.

Comme j'étais là, tout entier à ma contemplation, un bruit léger, venant de derrière, me fit tourner vivement la tête. C'était mon guide qui, étendant la main dans la direction des roches qui ressemblaient à des dromadaires, me dit :

— Vois, sur celui qui est en tête, ne distingues-tu pas deux formes humaines qui se tiennent embrassées ? Ce sont Daoud et Kheïra dans la position où les surprit la colère du géant Mansour. Tout à côté,

n'aperçois-tu pas le géant lui-même brandissant sa lourde massue ?

J'avoue qu'il fallait y mettre un peu de bonne volonté pour voir ce que disait Rabah ; mais, impatient de connaître enfin l'histoire dont il m'avait parlé la veille, j'étais disposé, pour ne point le contrarier, à voir des choses plus surprenantes encore.

Mon guide s'assit à côté de moi, jeta un regard autour de nous, puis, s'étant mouché à sa gandoura, il me raconta l'histoire qui fait le sujet du chapitre suivant.



CHAPITRE II.

—

Histoire de Daoud et de Kheïra.

Voici l'histoire de Daoud, fils de Moussa et de la belle Kheïra, fille du géant Mansour, telle qu'elle me fut racontée par Rabah ben Amera, mon guide châambi :

Il fut un temps, dit-il, où, dans le lit aujourd'hui desséché de l'Igharghar, coulait à pleins bords une eau limpide et douce, mais si rapide dans sa marche vers le nord que le voyageur entendait, à plusieurs journées de distance, ses mugissements saccadés, semblables au roulement d'un tonnerre lointain, répercuté par les échos du désert.

Si le voyageur approchait du fleuve, il voyait ses flots pressés se heurter contre les îles dont ils sapaient la base depuis de longs siècles ; puis, refoulés par la puissance des roches, se retirer blancs d'écume, pour reprendre leur course avec un *gargouillement*[1] qu'ils n'interrompaient que pour se heurter contre un nouvel et invincible obstacle.

[1] Le nom d'*Igharghar*, donné à cet ancien fleuve, vient du verbe racine *gharghara*, qui signifie *gargariser* ou *faire entendre un bruit de gargarisation;* d'où *ghargharan*, *gargouillement*, et, en langue vulgaire, *gharghar*, *il a gargouillé*, qui fait *igharghar* à la 3e personne du présent de l'indicatif.

Les îles que tu vois aujourd'hui si nues étaient alors couvertes d'épaisses forêts de roseaux gigantesques ; les deux rives, sur lesquelles aucune plante ne peut plus vivre, étaient ombragées par de grands arbres, et partout aux alentours d'immenses et vertes prairies, parsemées de bosquets de palmiers, s'étendaient comme de moelleux tapis. Le Tell n'a jamais été plus fleuri que ne le furent autrefois ces déserts arides, lorsqu'ils étaient traversés par les eaux de l'Igharghar et rafraîchis par la rosée qui s'élevait la nuit pour retomber, le matin, en gouttes brillantes dans le calice entr'ouvert des fleurs.

Des troupeaux, si nombreux qu'il eût été impossible de les compter, paissaient sur les deux rives ; les brebis bondissaient d'aise sur la verdure, et les gazelles venaient sans crainte mêler leurs jeux à ceux des brebis, car les pasteurs, habitués à vivre au sein de l'abondance, n'avaient pas encore eu besoin de les chasser pour se nourrir de leur chair.

Dans ce temps-là vivaient, sur les bords du fleuve, deux chefs redoutés dont l'inimitié et les guerres qui en furent les conséquences avaient souvent ensanglanté la plaine ; le sang de leurs guerriers s'était plus d'une fois mêlé aux flots écumeux de l'Igharghar.

Ces deux chefs étaient Moussa, fils de Tanga, dont les tentes s'élevaient du côté de l'orient, et Mansour, fils de Tarreg, qui campait vers l'occident.

Moussa, homme droit devant Dieu, avait de nombreux amis, car sa sagesse était connue au loin ; l'on venait des pays les plus éloignés le consulter sur les querelles qui divisaient les hommes et les peuples, et ses conseils empêchèrent bien des guerres et bien des massacres.

Cependant lui-même avait soutenu, pendant de

longues années, une guerre acharnée contre Mansour son voisin ; mais Dieu, qui savait de quel côté était la justice, avait récompensé les vertus de son serviteur en lui donnant toujours la victoire.

Une sorte de trève ayant été enfin conclue entre les deux rivaux, leurs querelles semblaient endormies à l'époque où commence cette histoire.

Moussa était avancé en âge lorsque Zohra, son épouse chérie, lui donna un fils qu'il appela Daoud ; or, la barbe de Moussa était déjà blanche lorsque Daoud commença à compter parmi les hommes.

Mais combien était grande la joie du vieux chef lorsqu'il voyait son fils, monté sur un cheval agile, s'exercer dans la prairie aux jeux de la guerre. Nul autre avant lui n'avait pu dompter l'ardent coursier qu'il avait choisi entre les plus beaux de ceux qui couraient librement dans la prairie.

Le coursier de Daoud était plus blanc que la neige qui tombe en hiver sur les montagnes du Tell, et le fils de Moussa était le premier qui eût pu diriger son ardeur, car la bouche d'*El Matouq* n'avait jamais connu le mors, et l'on disait qu'il avait attendu un maître digne de lui pour se laisser dompter.

Lors donc que le maître et le cheval s'exerçaient dans la prairie, chacun accourait pour les admirer. Ils passaient, plus rapides que le vent du sud qui amène l'orage ; rien n'était capable d'entraver leur ardeur ; les forêts les plus épaisses paraissaient s'ouvrir pour leur livrer passage, et les collines s'abaisser pour ne point ralentir leur course.

Les hommes de la guerre disaient : Dieu aime toujours ses serviteurs, car il leur destine un chef dont ils seront fiers.

Les barbes blanches disaient ensuite : Nous pou-

vons retourner en paix vers nos pères, puisque le fils de Moussa doit commander à nos jeunes gens.

Et les jeunes filles disaient à leur tour : Bienheureuse sera celle qui attirera ses regards, car il est le roi de la beauté, de la force et de la vaillance.

Voilà donc, ô Nacer, ce qui se passait chez les Oulad Sliman qui obéissaient à Moussa, fils de Tanga, et la tranquillité était parfaite chez eux.

Mansour, le chef de la tribu rivale, était redouté au loin : de l'orient à l'occident, du sud au septentrion, son nom était devenu symbole de terreur.

Il était d'une taille gigantesque, il égalait en hauteur les plus hauts arbres de la forêt, et il ne marchait qu'armé d'une redoutable massue taillée dans le tronc d'un palmier.

Malheur à quiconque attirait sur lui sa colère : les plaines les plus vastes, les montagnes les plus élevées, les ravins les plus profonds, les déserts les plus arides ne pouvaient le protéger contre la fureur du géant.

Mais sa rage s'était toujours brisée contre la prudence et la valeur du vieux Moussa. Un jour, les siens refusèrent de le suivre contre la tribu toujours victorieuse de son rival, et il s'était vu contraint de faire la paix avec celui qu'il n'avait pu vaincre. Mais cette paix n'était pas sincère ; le géant nourrissait toujours au fond de son cœur des projets de vengeance et il attendait, pour les exécuter, que la mort eût privé les Oulad Sliman des lumières de leur chef vénéré.

Mansour avait eu, de la triste Roubia, une fille qu'il nomma Kheïra ; or Kheïra était d'une beauté si parfaite qu'elle ne pouvait être comparée à aucune autre.

Regarde la lune qui brille au-dessus de nos têtes ; on dit que le visage de Kheïra était plus brillant lorsque, le soir, elle se montrait à l'entrée de sa tente ; on dit que nulle cavale n'avait une crinière plus noire, plus longue et plus soyeuse que sa chevelure parfumée ; ses seins étaient deux collines jumelles couvertes de fleurs blanches et couronnées de ceps garnis de raisins murs ; sa taille, qui avait la souplesse du roseau, avait aussi la grâce majestueuse du palmier qui pousse librement dans la plaine ; la flûte du pasteur n'avait jamais rendu de sons plus doux que ceux qui sortaient de sa bouche lorsqu'elle parlait à ses compagnes.

Et cependant la gaîté n'avait jamais éclairé le visage de Kheïra : parfois ses longs cils voilaient son regard et des perles glissaient le long de ses joues. La fille du géant pensait à sa mère, la triste Roubia, dont la douleur avait creusé la tombe ; elle pensait aussi aux nombreux ennemis de sa race et elle disait :

— Parmi tous ceux qui nous entourent qui donc voudra pour compagne la fille du cruel Mansour ?

Et ses pleurs coulaient alors comme l'eau claire de la source qui s'échappe du flanc de la colline.

Dans ses accès de mélancolie la jeune fille se rendait souvent, le soir, accompagnée de la seule esclave qui eût soigné son enfance, sur le bord du fleuve dont elle aimait à entendre la voix courroucée ; c'était surtout lorsque la lune brillait de tout son éclat au milieu d'un ciel pur, qu'elle allait promener sa tristesse sous l'ombre épaisse que les grands arbres projetaient au loin sur la rive.

Un soir que Daoud se promenait sur la rive opposée, il aperçut une forme blanche glissant silen-

cieusement sur l'herbe, qu'elle paraissait effleurer à peine.

Le jeune homme étonné s'arrêta pour admirer la gracieuse apparition, et il la suivit lentement du regard, se demandant si c'était bien une forme humaine, ou bien la forme vaporeuse de quelque esprit descendu du ciel, qu'il avait devant lui, car l'ombre des grands arbres donnait, à la robe blanche de la jeune fille, cette forme vague, propre aux êtres surnaturels qui descendent, la nuit, pour visiter la terre.

La fille de Mansour continuait toujours sa promenade silencieuse, et son esclave fidèle la suivait à distance, afin de ne pas troubler sa rêverie.

Un rayon de la lune, se glissant furtivement entre les branches d'un arbre, vint tout à coup éclairer le visage de Kheïra qui parut briller dans la nuit à l'égal de l'astre lui-même. Au même instant deux larmes, suspendues à ses paupières, glissèrent sur ses joues en laissant après elles une traînée lumineuse, semblable à celles que laissent les étoiles qui se détachent, la nuit, de la voûte céleste, pour se perdre dans l'espace sans limites.

Daoud immobile contemplait toujours la céleste apparition, et son cœur battait avec force dans sa poitrine. Or, jusqu'alors, aucune femme n'avait encore attiré les regards du fils de Moussa, et l'amour n'avait jamais fait palpiter son cœur.

Bientôt la jeune fille, sortant de l'abri de verdure sous lequel elle avait promené sa tristesse, se dirigea lentement, à travers la prairie, du côté des tentes de son peuple.

Daoud la suivit des yeux aussi longtemps qu'il put l'apercevoir ; mais un groupe de palmiers l'ayant enfin dérobée à sa vue, il voulut s'élancer sur ses traces

et, d'un bond, il se trouva sur la rive escarpée du fleuve.

Mais les eaux qui bouillonnaient dans leur lit profond lui opposèrent une barrière infranchissable, et le jeune homme, ayant jeté un dernier regard dans la direction qu'avait suivie le gracieux fantôme, se dirigea tristement vers son douar.

Cette nuit fut sans sommeil pour lui : il allait et venait sous sa tente à demi éclairée par un rayon de la lune qui se glissait par l'ouverture disjointe.

Lorsqu'il lui semblait que son corps fatigué allait enfin céder au sommeil, il se jetait sur la natte recouverte d'un tapis qui lui servait de couche; mais à peine ses paupières alourdies venaient-elles de se fermer, que la blanche vision se montrait à son esprit, allant et venant lentement sous les grands arbres ; il allongeait alors ses bras pour la saisir, mais ce n'était qu'une fumée impalpable qui fuyait toujours devant lui, doucement poussée par la brise du soir.

Il se réveillait alors tout couvert de sueur, s'élançait dans la plaine, cherchant dans la fatigue le sommeil qui persistait à le fuir, et cela dura jusqu'au lever de l'aurore.

Enfin, brisé par l'insomnie, il se laissa tomber sur sa couche, où il finit par trouver le repos qui le fuyait depuis si longtemps.

Le soleil était déjà bien haut au-dessus de l'horizon lorsque les serviteurs de Daoud virent paraître, à l'entrée de sa tente, le visage pâli de leur maître ; ils crurent qu'il avait été malade et ils l'accablèrent de questions ; mais il demeura muet devant eux, et ses lèvres ne s'ouvrirent point pour dévoiler les sentiments de son âme.

Pour la première fois depuis bien longtemps, Daoud

laissa, ce jour-là, dormir l'ardeur d'*El Matouq*, et ni le maître ni le coursier ne parurent dans la prairie pour se livrer à leurs exercices favoris.

L'étonnement fut grand chez les Oulad Sliman, et l'on disait dans le camp opposé : La race du vieux Serpent se serait-elle éteinte, que l'on ne voit plus l'orgueilleux Daoud caracoler dans la plaine et insulter à notre humiliation ?

Après la prière d'*El Acer*,[1] le vieux Moussa se rendit vers son fils qu'il trouva tristement assis dans la partie la plus reculée de sa tente ; il le regarda quelques instants en silence, car le jeune homme était tellement absorbé par ses pensées qu'il ne remarqua pas tout d'abord la présence du vieillard.

Daoud ayant enfin levé les yeux, aperçut son père debout devant lui ; il se leva tout honteux de s'être laissé surprendre dans sa tristesse, et après avoir baisé le vieillard à la tête et à l'épaule, il le salua suivant l'usage, puis il se tint immobile, attendant respectueusement qu'il lui plût de l'interroger.

Les questions du vieux Moussa ne se firent pas attendre, et il dit :

— O mon fils ! quel mauvais esprit t'a visité ? Ne t'ayant pas vu, aujourd'hui, te livrer à tes jeux favoris, j'ai interrogé tes serviteurs ; ils m'ont dit que le sommeil avait fui ta couche et que tu avais erré toute la nuit aux alentours du douar.

— O Sidi ! répondit Daoud ; hier, après la prière d'*El Acha*,[2] je me promenais seul sur le bord du fleuve, lorsque j'aperçus, marchant sur l'autre rive, un être surnaturel qui me parut être un ange descendu du ciel

[1] *El Acer*, partie de la journée comprise entre 3 et 4 heures.

[2] *El Acha*, 2 heures après le coucher du soleil.

pour respirer l'air parfumé de nos prairies. Aucune femme d'ici-bas ne peut être comparée à celle qui m'apparut. Sous sa longue robe d'un blanc pur, on devinait la taille des houris qui habitent les jardins éternels. Je pouvais à peine entrevoir ses traits lorsqu'elle passait sous l'ombre épaisse des grands arbres ; mais si parfois les rayons de la lune venaient éclairer son front, mes yeux éblouis n'en pouvaient supporter l'éclat. O père ! sur son visage si pur la tristesse était écrite, et j'ai vu des pleurs glisser le long de ses joues ! Je la regardais immobile : elle allait et venait comme une ombre légère poussée par la brise, et ses pieds effleuraient à peine l'herbe tendre de la prairie.

Bientôt, trop tôt, hélas ! la vision s'éloigna, et elle disparut derrière un groupe de palmiers. Je voulus la poursuivre, mais l'Igharghar est trop profond et trop rapide en cet endroit, et je rentrai tristement sous ma tente.

Père, tu connais ma nuit ; mais si je ne revois ma houri, celles qui viendront seront encore plus tristes, car je sens là, dans mon cœur, un feu qui dévorera ma jeunesse et ma vie.

Le vieillard regarda longtemps le visage pâli de son fils, puis il dit d'une voix émue :

— Que Dieu te prenne en pitié, ô Daoud ! car celle que tu aimes est la fille de l'irréconciliable ennemi de ta famille : elle se nomme Kheïra, fille de Mansour ; son père est le géant qui commande aux Oulad Quessouha.

Et le vieux Moussa se retira lentement, le visage voilé de tristesse.

Cependant le soleil disparut du côté de l'occident et les ténèbres se répandirent sur la terre ; mais bientôt la lune s'éleva radieuse à l'horizon et ses rayons écartèrent les ombres de la nuit.

Daoud alors entr'ouvrit sa tente, puis se glissant sans bruit hors de l'enceinte du douar, il se dirigea vers le fleuve qu'il remonta jusqu'à un endroit où les eaux peu profondes et le courant moins rapide lui permirent de passer sur l'autre rive; là il attendit, anxieux, caché dans un bosquet de lauriers-roses.

Une forme blanche se dessina au loin sur le fond noir des palmiers. Le cœur de Daoud battit fortement dans sa poitrine.

La forme approchait, et bientôt les rayons de l'astre nocturne éclairèrent un délicieux visage de jeune fille. L'esclave discrète suivait de loin sa maîtresse.

La fille de Mansour s'arrêta à quelques pas de l'endroit où le jeune homme se tenait caché ; elle écouta un instant les bruits de la nuit, puis, levant lentement les yeux vers le ciel, elle demeura immobile, contemplant les étoiles qui brillaient au-dessus de sa tête.

Si les flots de l'Igharghar eussent suspendu pour quelques instants leurs bouillonnements, Kheïra eût pu entendre les battements du cœur de Daoud et le bruit de sa respiration saccadée qui s'échappait péniblement de sa poitrine oppressée.

Lorsque la jeune fille baissa ses regards vers la terre pour continuer sa promenade sous les grands arbres, elle vit un homme debout, immobile devant elle.

Semblable à la gazelle timide qui bondit de frayeur à la vue du chasseur qui la guette, la vierge voulut s'enfuir ; mais tendant vers elle ses mains suppliantes, Daoud lui dit avec des larmes dans la voix :

— Etoile brillante, lumière divine qui dissipes les ténèbres de la nuit, branche de jasmin dont la brise du soir porte au loin les enivrants parfums, par pitié écoute celui dont tu peux briser la vie.

« Fille de Mansour ! Dieu m'est témoin que mon

cœur ne connaît point la haine et que mes lèvres n'ont jamais lancé la malédiction contre ceux de ta race. Je vivais libre parmi les miens et j'étais heureux dans ma liberté ; mes regards avaient glissé sur les jeunes filles qui font l'ornement de nos tentes, mais ils ne s'étaient fixés sur aucune ; je n'avais connu d'autre passion que celle des exercices virils qui conviennent à l'homme appelé à commander à ceux qui l'entourent.

« Mais une nuit, oh ! c'était par une nuit splendide, par un clair de lune sans pareil, je t'entrevis à l'ombre des grands arbres sous lesquels ce soir encore tu promenais ta rêverie ; ton visage empreint de tristesse me parut si brillant et si pur, ton regard me sembla si doux, que je me sentis fasciné, et je demeurai longtemps immobile à contempler celle que je regardais comme un ange descendu du ciel pour respirer l'air parfumé de nos prairies ; puis je vis des larmes glisser sur tes joues, et lorsque tu quittas ces lieux pour retourner vers les tiens, je sentis, ô vierge ! que tu emportais avec toi et mon cœur et ma vie !

« Ecoute encore, ô Kheïra ! écoute celui qui, de libre, est devenu ton esclave. De longues guerres ont divisé nos familles ; plus d'une fois le sang des Oulad Sliman s'est mêlé, dans ces plaines fleuries, au sang des Oulad Quessouha, et cependant pourquoi ces haines qui divisent les Musulmans ? pourquoi ces luttes sans fin, ces combats sans merci qui affaiblissent les serviteurs de Dieu ?

« Voilà déjà longtemps que les échos de la plaine n'ont été troublés par les cris de guerre et que les flots du fleuve qui bouillonne à nos pieds n'ont roulé des cadavres sanglants ; puisse ce calme dont nous jouissons après tant de tempêtes durer jusqu'à ce que le Maître ait repris son héritage.

« O Kheïra! ange de douceur et de bonté, d'ennemis nos peuples peuvent devenir frères; sois l'épouse chérie du fils du vieux Moussa, de celui dont tu as captivé le cœur et l'esprit et qui ne veut plus vivre que pour te faire oublier, au sein d'un bonheur parfait, les chagrins qui ont couvert ton front si pur du voile de la tristesse. »

Daoud se tut et attendit. Semblable au voyageur altéré qui se prépare à savourer à longs traits le filet d'eau limpide de la source, il s'apprêtait à recueillir les paroles qui allaient sortir de la bouche de la jeune fille.

La vierge leva les yeux vers le ciel, puis elle baissa vers la terre ses paupières chargées de larmes et elle dit au milieu de ses sanglots :

— O Daoud! quelle fatalité t'a conduit sur mon chemin? Cœur noble et généreux, garde ton amour pour celle qui pourra te procurer tout le bonheur que tu mérites, mais fuis la fille de Mansour, car la malédiction de Dieu s'est appesantie sur ceux de sa race, et il est écrit qu'après s'être écoulée dans la tristesse, sa vie doit s'éteindre dans le désespoir.

« O toi qui fais l'orgueil d'un père justement vénéré, je vais aussi t'ouvrir mon cœur : je t'ai vu souvent, monté sur ton coursier de race, bondir dans la prairie et j'ai admiré ta noblesse et ta beauté ; j'ai entendu les hommes vanter ton adresse et ton courage; j'ai entendu les jeunes filles parler de toi avec amour, et tes ennemis eux-mêmes ont dit souvent : Que ne pouvons-nous l'avoir pour chef? Et je me suis réjouie de tes succès.

« O Daoud! mon cœur s'est ouvert pour toi et un amour immense l'a embrasé ; mais cet amour, qui eût fait la félicité d'une autre, a achevé d'empoisonner mes

jours, car je sais bien que je ne puis être le lien qui doit unir nos peuples, mais bien plutôt un nouveau sujet de discordes et de combats sanglants.

« Le cœur de ton père est large comme la plaine sans limites, tous les sentiments généreux y ont trouvé place, et il est prêt à chasser loin de lui les souvenirs du passé ; mais le cœur de Mansour est étroit et il est rempli par la haine.

« Fuis-moi, ô Daoud, retourne vers les tiens ; promène tes regards sur les filles de ton peuple, tu trouveras parmi elles des beautés parfaites qui te feront oublier la triste Kheïra. »

Elle dit, et elle voulut s'enfuir à travers la plaine, mais il la retint et, saisissant ses mains, il lui dit :

— Tu m'aimes, dis-tu, ô Kheïra ! tu m'aimes, et cependant tu veux me fuir ; ton cœur s'est ouvert pour moi et tu ne veux pas être ma compagne. Si ce que tu dis est vrai, pourquoi me fuis-tu ? Réponds :

« Comment, ayant refusé d'être à celui que tu aimes, pourras-tu partager la tente de l'un de ses ennemis ? »

Elle répondit au milieu de ses pleurs :

— Je t'aime, ô Daoud ! et voici mon serment : Je le jure sur la tombe de ma mère, si je ne puis être ta compagne, jamais aucun autre ne partagera ma couche !

Puis, se dégageant vivement de l'étreinte du jeune homme, elle bondit à travers la plaine ; il voulut la poursuivre, mais des nuages sombres voilèrent le disque de la lune et elle disparut enveloppée dans les ombres de la nuit.

Daoud rentra tout soucieux sous sa tente ; son cœur était envahi tour à tour par la joie et par la tristesse.

Kheïra l'aimait et avait juré de n'être jamais à au-

cun autre : cette pensée le remplissait d'un bonheur immense ; mais Kheïra était la fille de Mansour, l'éternel ennemi de sa race : alors le bonheur de Daoud s'envolait et un sombre découragement venait remplacer la joie qui avait un moment rempli son cœur.

Le lendemain matin, on vint prévenir le vieux Moussa que son fils demandait à être introduit sous sa tente.

— Qu'il entre, fit le vieillard en poussant un profond soupir.

— O père vénéré! fit Daoud après avoir donné au vénérable auteur de ses jours le baiser du matin; j'ai vu celle dont le souvenir remplit mes jours et mes nuits; je lui ai ouvert mon cœur et elle m'a ouvert le sien: le même amour les remplit. O toi dont la vie a été consacrée toute entière au bonheur de ton peuple, voici la prière de ton fils: Choisis parmi tes innombrables troupeaux un cheval de pure race, cinq chamelles blanches, cinquante génisses et cent brebis de celles qui donnent la laine la plus fine; choisis, dans les coffres qui renferment tes richesses, les armes les plus belles, les colliers de corail les plus riches, les perles les plus pures, les parfums les plus exquis; choisis les tapis les plus estimés, les étoffes les plus recherchées; choisis, parmi tes nombreux esclaves, les jeunes gens les mieux faits et les plus robustes; choisis ensuite parmi tes serviteurs l'ambassadeur le plus habile et dis-lui: « Voici les présents que je te charge d'aller offrir à Mansour, le chef des Oulad Quessouha qui habitent sur l'autre rive, et en lui offrant ces présents, tu lui tiendras ce discours: O chef vaillant et redouté! assez de sang a coulé entre les Musulmans; Daoud a jeté les yeux sur ta fille, veux-tu qu'elle soit le lien qui unisse nos

peuples dans l'avenir? C'est le vœu de Moussa, fils de Tanga, mon maître. »

A ces paroles de son fils, le vieux chef baissa ses regards vers la terre et réfléchit un instant. Daoud, debout, immobile devant lui, attendait anxieux. Enfin le vieillard répondit:

— Il sera fait selon tes désirs, ô Daoud! Mais que Dieu ait pitié de mon peuple! car je prévois que la paix ne sera plus de longue durée et que le bonheur va bientôt déserter nos tentes.

Le lendemain, l'ambassadeur partit bien avant le lever du soleil, mais il revint vers le milieu du jour avec les présents qu'il était chargé d'offrir.

Voici ce qu'il dit à Moussa et à son fils Daoud et aux barbes blanches réunies sous la tente du chef:

— Le géant Mansour m'a chargé de vous faire cette réponse: Dans trois jours, Kheïra aura un maître.

Le soir de ce triste jour, l'on eût pu voir encore une ombre errer sous les grands arbres qui bordaient la rive escarpée de l'Igharghar: cette ombre, c'était Daoud qui attendait sa bien-aimée; mais il attendit en vain, la fille de Mansour ne répondit pas, ce soir-là, à l'appel de son cœur. Des nuages sombres voilaient le ciel, et les rayons de la lune ne vinrent point dissiper les ténèbres épaisses qui couvraient la terre; la tristesse de la nature envahit le cœur de l'infortuné Daoud, qui longtemps encore erra sur le bord du fleuve et à travers la prairie; ce fut en vain qu'il appela Kheïra, sa voix fut couverte par les mugissements des flots irrités qui coulaient à ses pieds.

Le lendemain, les serviteurs du jeune homme attendirent en vain son réveil. Quelqu'un vint dire qu'*el Matouq*, son cheval favori, avait disparu pendant la nuit et que l'on n'avait point trouvé aux alentours les

traces de ses pas. On pénétra alors sous la tente de Daoud, elle était déserte ; sa selle, ses armes n'étaient plus suspendues au-dessus de sa couche abandonnée. On chercha Nouzi, son nègre favori, mais Nouzi n'était plus dans le douar.

Qu'était devenu Daoud ? On se le demanda longtemps chez les Oulad Sliman ; le vieux Moussa l'envoya demander à tous les peuples des alentours, mais les messagers revinrent sans réponse ; il envoya d'autres messagers jusque dans les villes du Tell qui s'élèvent sur les bords de la mer, mais toutes les recherches furent vaines.

De longs jours s'écoulèrent, puis de longues années pendant lesquelles bien des événements s'accomplirent.

Un soir d'une chaude journée d'été, quelques pasteurs, qui faisaient provision d'eau à une faible distance du lieu où nous nous trouvons, aperçurent avec étonnement, marchant en longue file sur le bord du fleuve, une nombreuse caravane pesamment chargée. En tête, un homme d'une beauté mâle, couvert d'armes étincelantes et monté sur un cheval superbe, richement harnaché, paraissait être le chef qui commandait à la troupe ; il était suivi d'un nègre de belle taille, monté lui-même sur un cheval noir dont il avait peine à contenir l'ardeur.

Le chef était Daoud, monté sur *el Matouq*, son cheval favori ; le nègre était Nouzi, son fidèle serviteur.

Qu'était devenu le fils de Moussa pendant ses longues années d'absence ?

On dit qu'après être parti, la nuit, sans même avoir reçu la bénédiction de son père, tant il redoutait le désespoir du vieillard, il s'était dirigé vers le nord ;

qu'il avait ensuite marché vers l'Orient, en suivant les bords de la mer; puis qu'arrivé dans le pays de Cham, il y chercha en vain la mort en combattant contre les infidèles, qui disputaient alors aux Musulmans la possession de ce pays; mais Daoud ne réussit qu'à se couvrir de gloire et à conquérir les richesses sans égales que portaient ses nombreux chameaux.

Ne pouvant mourir, il voulut essayer d'oublier au moins celle qui ne pouvait être à lui, et il vit briller, dans son harem, les beautés les plus parfaites de l'Orient; mais l'image de Kheïra se présentait sans cesse à son esprit, et, au lieu de l'oubli qu'il cherchait, il voyait partout, le poursuivant comme un remords, le visage attristé de son amante; une nuit même, il lui sembla entendre la voix de la jeune fille lui répétant ce serment qu'il avait oublié dans les premiers transports de son désespoir :

— Je le jure sur la tombe de ma mère, si je ne puis être ta compagne, jamais aucun autre ne partagera ma couche.

— J'ai été un lâche, se dit-il; puisque je ne pouvais la posséder par la paix, j'aurais dû m'en emparer par la guerre. O Kheïra! quoi qu'il te soit advenu pendant ma trop longue et trop coupable absence, si tu es encore de ce monde, tu seras à moi, je le jure sur la tête vénérable de mon père!

Daoud commença sur-le-champ ses préparatifs de départ, et trois jours après il se mettait en marche, se dirigeant vers l'Occident. Après de longs jours de fatigue, il arriva enfin sur les bords de l'Igharghar, non loin du lieu où se dressaient autrefois les tentes de son peuple.

La caravane s'arrêta sur un signe du chef, les chameaux furent déchargés, les tentes dressées et les feux allumés pour le repas du soir.

Dès que les ombres de la nuit se furent répandues sur la terre, Daoud, se glissant furtivement hors de sa tente, disparut entre les palmiers dont la plaine était couverte en cet endroit. Il se dirigea vers le site fleuri où se dressaient autrefois les tentes des Oulad Sliman, dans l'espoir de respirer à son aise l'air embaumé des lieux aimés où s'était écoulée son enfance, avant de se présenter aux regards étonnés et de se livrer aux chaleureuses accolades de ceux qui, pendant de longs jours, avaient dû pleurer son absence. Et son père! oh son père! quelle n'allait pas être sa joie en voyant revenir son fils bien-aimé tout couvert de gloire et de richesses conquises dans cent combats sur les ennemis de l'Islam. Mais son père.... il était bien vieux lorsqu'il le quitta, la nuit, sans lui demander sa bénédiction. Vivait-il encore? Et Daoud tremblait en approchant des lieux où devait reposer, à cette heure avancée, l'auteur de ses jours.

Le guerrier avançait en tremblant dans le silence de la nuit, mais ses regards interrogeaient en vain l'espace. Quoique les étoiles brillassent au ciel de tout leur éclat, il n'aperçut rien au milieu de la prairie; il écouta, mais il n'entendit que les sourds mugissements du fleuve roulant toujours ses ondes irritées sous les grands arbres qui bordaient ses rives.

Daoud erra longtemps au milieu de cette prairie déserte, fouillant les moindres arbustes dans l'espoir d'y trouver un signe, un indice, qui pût lui faire découvrir les traces de ses frères ; il appela de toutes ses forces, mais l'écho même ne répondit pas à ses appels désespérés.

— Oh ! dit-il enfin, ô toi Mansour, fils de Tarreg, maudit entre les hommes ! tu me diras où reposent les cendres de mon père, car ta tête n'est pas assez

haut placée sur ton corps de géant pour que mon sabre ne puisse l'atteindre !

Et fou de douleur, il se dirigea en courant vers le camp des Oulad Quessouha.

Mais à peine, ayant franchi le lit de l'Igharghar, se trouva-t-il sous les arbres qui bordaient la rive opposée, que la lune s'élevant radieuse au-dessus de l'horizon, vint éclairer le site ombreux où son amante lui avait autrefois juré un éternel amour.

Ce souvenir, si cher à son cœur, suspendit la colère de Daoud et l'arrêta dans sa course; il regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'il n'était point le jouet d'un songe, et ayant reconnu le bosquet de lauriers-roses au milieu duquel il avait attendu jadis avec tant d'anxiété la venue de la jeune fille, il s'y enfonça encore comme s'il eût espéré, dans son immense désespoir, que tout ce qui s'était passé depuis cette nuit d'angoisses, qui fut celle de sa fuite, n'était qu'un mauvais rêve.

De ce bosquet, les regards du guerrier plongèrent sous les grands arbres, mais il ne vit rien sous leurs rameaux touffus ; il écouta, mais il n'entendit que le bruissement des feuilles, doucement remuées par la brise qui s'était levée sur le déclin du jour.

Ses regards interrogèrent ensuite la prairie . . . . O surprise ! sur le fond noir d'un groupe de palmiers, une forme blanche se détache, vague d'abord, puis distincte . . . c'est une femme, une femme au visage éblouissant de beauté . . .

Kheïra ! — Daoud !

Ces deux cris sortirent simultanément de leurs poitrines, et ils se tinrent longtemps embrassés sans qu'aucune autre parole pût s'échapper de leurs lèvres.

L'amant fut le premier qui rompit le silence :

— O toi, dit-il, étoile de ma vie qui n'as cessé de briller à l'horizon de mon ciel pour me ramener aux lieux aimés où s'écoula mon enfance, ô Kheïra, but unique de ma vie ! je le jure, tu seras ma compagne, et malheur cette fois, ô malheur à celui qui voudrait t'enlever à mon amour ! J'ai trop souffert loin de toi, ô amante ! j'ai cherché la mort dans bien des combats sanglants, mais la mort m'a épargné. Non ! Dieu ne m'a pas protégé au milieu de tant de dangers pour prolonger ma vie dans la souffrance. Viens, non loin d'ici ma tente s'élève au milieu de celles de mes fidèles serviteurs ; je te ferai dresser, à côté de la mienne, une tente comme aucune reine d'Orient n'en a possédé pour reposer la nuit. Viens, demain, dès que l'aurore commencera à blanchir l'horizon, nous quitterons ces lieux et je te conduirai au milieu des femmes de mon peuple ; tu seras la compagne de ma vie et la fille aimée de mon vieux père . . . . Oh ! mon père ! mes frères ! . . . que sont-ils devenus ?

Et Daoud, se dégageant vivement de l'étreinte de son amante, répéta encore avec un accent désespéré : Mon père ! mes frères ! . . .

Puis, sa colère dominant son amour à ce souvenir, il leva les bras vers le ciel et dit d'une voix terrible :

— J'en fais le serment, ô Dieu puissant ! je vengerai les miens jusque sur le dernier des mâles de la race maudite à laquelle appartient ma fiancée !

— Daoud ! dit la jeune fille d'une voix entrecoupée de larmes, suspends ta colère et écoute la voix de celle que tu as juré d'aimer : Moussa, fils de Tanga, est retourné vers ses pères sans que ses ennemis aient

osé troubler sa dernière heure. O sultan de mon cœur, voici ce qui s'est passé en ton absence : Mansour, mon père, avait dit à l'envoyé : Dans trois jours, Kheïra aura un maître. Mais moi j'avais juré de n'être qu'à toi et j'ai dit à celui qui m'avait été choisi pour maître : Voici le serment de la fille de Roubia : celui qui m'entraînera de force sous sa tente ne passera pas la nuit sur son triomphe. Celui-ci s'éloigna, et il en vint un second qui s'éloigna à son tour ; puis un troisième qui se moqua de mes menaces. Le mariage devait avoir lieu le cinquième jour et, en attendant, il dressa sa tente au milieu des nôtres ; mais le matin du cinquième jour, on le trouva mort, la poitrine transpercée. Depuis lors nul n'osa plus se présenter, et je vécus seule avec ma douleur.

« Un jour quelqu'un dit dans le douar : Le vieux Moussa est retourné vers ses pères ; et tandis que la joie brillait dans les yeux de Mansour, la tristesse se répandit sur le visage de nos guerriers.

« Cependant à la voix de leur chef, ils s'armèrent encore pour marcher contre les tiens ; un combat sanglant eut lieu et les eaux rougies du fleuve roulèrent encore des cadavres. À la suite de ce combat, tes frères s'éloignèrent vers l'ouest, emportant avec eux les restes de leur chef vénéré ; ils s'établirent au milieu de vertes prairies, dont la fertilité leur fit oublier celles que la haine de Mansour les avait contraints d'abandonner. Leur éternel ennemi voulut encore les y poursuivre, mais cette fois il revint presque seul, tout couvert de blessures et le visage voilé par la honte, raconter à ceux qui étaient demeurés dans notre douar, que le vieux Moussa s'était levé de sa tombe pour combattre au milieu des siens. Depuis lors, le visage de mon père s'est assombri ; il demeure des jours entiers ren-

fermé sous sa tente, fuyant la société des hommes, et il ne sort que pour errer seul au milieu des bois sombres qui s'étendent vers l'est.

« Tels sont, ô Daoud, les faits qui se sont passés pendant ta trop longue absence. Mais te voilà revenu ; tu n'as pas désespéré de celle qui t'avait juré fidélité ; de même, ton amante a toujours espéré ton retour. Maintenant je suis à toi, à toi pour la vie ; je te suivrai au milieu des tiens et le bonheur dont je saurai entourer tes jours sera si parfait, qu'il te fera oublier jusqu'au souvenir du passé.

« O Daoud ! l'heure est trop avancée pour que je te suive ce soir, car peut-être déjà s'est-on aperçu de mon absence prolongée ; mais demain, avant que la lune ait éclairé la prairie de ses rayons, ton amante t'attendra en ces lieux, prête à te suivre partout où il te plaira de la conduire. »

Leurs âmes se confondirent un instant dans un ardent baiser, puis, joyeuse et légère, la jeune fille s'éloigna à travers la prairie.

Si, au lieu de suivre son amante des yeux, Daoud eût, de son regard perçant, interrogé les alentours, il eût pu voir une forme noire glisser entre les arbres comme un serpent monstrueux, s'éloigner en rampant et disparaître enfin dans la direction du douar des Oulad Quessouha.

Le lendemain soir, les deux amants se trouvèrent au rendez-vous. Un voile sombre s'étendait sur la nature, aucune étoile ne brillait au ciel, l'obscurité était profonde sur la terre.

— La nuit est propice, dit Daoud ; viens, ô reine de mon cœur ; non loin d'ici mes serviteurs attendent ; tout est prêt pour le départ.

— Quelle triste nuit, fit Kheïra ; on dirait que la nature est en deuil. Fuyons ces lieux ! il me semble,

ô maître de ma vie, que quelque malheur plane sur ta tête.

Daoud prit la main de son amante et les jeunes gens s'éloignèrent rapidement vers l'ouest. Bientôt ils aperçurent, à une faible distance, des formes humaines qui allaient et venaient autour de masses noires, immobiles sur le bord du fleuve. C'était la caravane de Daoud ; les serviteurs n'attendaient plus que l'arrivée du maître pour se mettre en marche.

Un blanc mahari s'agenouilla pour recevoir les amants, qui se tinrent embrassés sur le dos du docile animal ; puis la caravane se disposa en longue file pour suivre la rive escarpée du fleuve.

Mais à peine le mahari, qui marchait en tête, eût-il fait quelques pas qu'il s'arrêta court, comme si un obstacle se fût dressé devant lui, et tous les chameaux qui suivaient s'arrêtèrent successivement.

A ce moment même, le voile qui couvrait le ciel se déchira vers l'orient et la lune, s'élançant au-dessus de l'horizon, vint éclairer le dénouement de cette histoire.

Debout à côté du mahari, un géant d'une taille colossale brandissait une énorme massue.

Avant que les serviteurs de Daoud eussent pu faire un pas pour voler à son secours, avant que lui-même eût eu le temps de faire un geste pour protéger sa chère Kheïra, la lourde massue s'abattit sur les amants qui tombèrent écrasés sous son poids, avec le mahari qui les portait. Au même instant, une troupe féroce, s'élançant des bosquets au milieu desquels elle se tenait cachée, se précipita sur les serviteurs qui furent massacrés jusqu'au dernier.

Effrayé du crime qu'il venait de commettre, le géant

Mansour, pour en faire disparaître les traces, ordonna à ses gens de précipiter dans le lit écumeux de l'Igharghar les cadavres qui gisaient sanglants sur l'herbe de la prairie. Chose singulière et effrayante : en recevant les cadavres des deux amants, les flots cessèrent de bouillonner; ils suspendirent leur course impétueuse, comme pour épargner les restes précieux qu'ils venaient de recevoir.

A la vue de ce prodige, Mansour s'enfuit épouvanté. On dit que, pris d'une rage subite, sa colère s'abattit sur les siens qu'il massacra jusqu'au dernier, puis il s'enfuit au milieu des forêts poursuivi par les remords. Il erra ainsi toute la nuit, poussant des hurlements tels que tout ce qui avait vie fuyait devant lui. Dans sa frénésie, il arracha tous les arbres qui faisaient autrefois l'ornement de ces prairies, et ce pays fut transformé en un vaste désert. Errant ainsi à travers la plaine, il se trouva, au lever du jour, à l'endroit où il avait commis son crime. Alors, prodige inconcevable, il aperçut, dans le lit desséché du fleuve, une longue file de chameaux pesamment chargés, mais immobiles comme la mort. En tête, sur la croupe d'un léger mahari, Mansour reconnut ses deux victimes qui se tenaient embrassées dans un baiser sans fin.

Un hurlement épouvantable s'échappa de la poitrine du géant. D'un bond, il fut près du mahari immobile et, brandissant sa lourde massue, il s'apprêta à frapper encore ceux qu'il croyait vivants devant lui ; mais l'arme ne s'abattit pas, cette fois ; elle fut arrêtée en l'air par une force invisible, et l'assassin lui-même demeura debout, pétrifié en face de ses victimes.

Et maintenant tu les vois là, dans le lit desséché

de l'oued Igharghar, ensevelis sous la couche de pierres qui, depuis des siècles, leur sert de linceul.

Depuis cette époque, la vie s'est retirée de ces lieux maudits ; ces plaines, que l'eau du ciel a cessé d'arroser, se sont transformées en un désert de pierres, lequel disparaîtra bientôt à son tour sous les masses de sable que les vents chassent de l'est à l'ouest, comme si Dieu voulait enfin effacer jusqu'au souvenir du crime dont ces plaines furent autrefois témoins.



CHAPITRE III.

—

Les causes de la disparition des eaux dans le Sahara. Oughroud el Maguetla. Une nezla de Châamba Oulad-Bel-Kassem. L'arrivée. Les présents. Superstitions. Médecin quand même. La diffa. Bir el Achiya et Aïn el Quadra. Dournaux-Dupéré trompé par son guide. Les dunes. Les nomades. Mon premier courrier. Générosité de mon guide. Le départ. Les adieux. Encore l'Igharghar. Un puits empoisonné. Les oughroud de Bethboul. Deux îles dans le *Fleuve mort*. Les tamarins d'Ibrahim. Arrivée à *Hassi Botthin*.

Dès qu'il eut achevé son récit, Rabah fixa sur moi ses petits yeux, comme pour se rendre compte de l'effet produit par l'histoire qu'il venait de raconter. M'ayant vu réfléchissant, la tête appuyée entre mes mains, il dut concevoir la plus haute idée de son talent narratif.

Je réfléchissais en effet, cherchant à démêler les causes vraies qui avaient pu transformer des contrées, jadis arrosées par de grands fleuves, en un désert si nu et si aride. Assurément, la transformation du pays était la conséquence de la disparition des eaux qui l'arrosaient autrefois ; mais quelle cause avait fait disparaître ces eaux ?

Lorsque la croûte saharienne, soulevée par une force puissante, émergea lentement du sein des ondes qui la recouvraient autrefois, les roches sédimentaires

dont elle est formée disparaissaient sous une épaisse couche d'argile.

D'une charpente centrale, nœud du soulèvement, comprenant les plateaux connus aujourd'hui sous les noms de Mouydir, de Hoggar, de Tadmaït, de Tassili, etc., sortaient des sources abondantes dont les produits, grossis en route par les tributs d'autres sources, formaient des masses d'eau considérables qui, en se dirigeant en tous sens, creusèrent leurs lits sinueux, larges et profonds, à travers des plaines unies et faiblement inclinées.

Un pays traversé par une pareille quantité d'eau devait être nécessairement fertile et boisé. L'Igharghar devait arroser d'immenses prairies, et de grands arbres, dont les racines, plongeant dans la couche humide, devaient couvrir de frais ombrages les rives du fleuve et de ses nombreux affluents.

Je crois qu'il faut attribuer le dessèchement des fleuves sahariens et la transformation du pays qui en a été la conséquence, au déboisement des plateaux et des plaines, à la suite de luttes sanglantes, par les pasteurs nomades des différentes races qui, venant du nord, ont tour à tour envahi ce pays en détruisant ou en refoulant vers le sud les peuples qu'ils y trouvaient déjà établis.

C'est ainsi que les Berbères,[1] débouchant par les

[1] Il est probable que les Berbères appartiennent à différentes migrations successives venues, les unes d'Orient directement, les autres par les îles de la Méditerranée ou par le détroit de Gibraltar. Les premiers peuples de race blanche qui se sont établis entre la mer et l'Atlas ont dû trouver ces contrées occupées par ceux que les Romains ont appelés plus tard *Mélanogétules* et que nous appelons *Rouarha*, lesquels sont probablement les anciens maîtres de tout le nord de l'Afrique.

gorges de l'Atlas, chassèrent d'abord, de la plus grande partie du Sahara septentrional, les peuples de race noire dont descendent les Rouarha, et c'est ainsi que ces mêmes Berbères, refoulés à leur tour par d'autres conquérants, dont les Arabes sont les derniers, se sont répandus dans toutes les parties du Grand-Désert, où nous les voyons aujourd'hui errants sous le nom de *Touareg.*

Or, toutes ces transmigrations, toutes ces substitutions de races, n'ont pu avoir lieu sans résistance et sans que des luttes sanglantes, d'immenses massacres en aient été les conséquences.

En admettant qu'à la suite de ces luttes, le pays n'ait pas été complétement déboisé, les pasteurs ont dû, poussés par les nécessités de leur genre de vie, achever un travail qui était sans doute déjà très-avancé. Les troupeaux sont la principale richesse des nomades ; mais pour ces troupeaux il faut des prairies et non pas des forêts, qui ont par-dessus tout l'inconvénient de servir de repaire aux animaux féroces ; or, les plaines boisées, les forêts qui ne pouvaient trouver grâce devant les besoins de ces peuples, ont été détruites d'une façon tout à fait inintelligente. Chose frappante, du reste : toutes les contrées parcourues de nos jours par les pasteurs, et notamment par les pasteurs arabes, présentent le même aspect d'aridité et de désolation, et cependant il est prouvé que la plupart de ces contrées ont été, à une époque, d'une fertilité merveilleuse.

Le Sahara donc ayant été déboisé, les pluies sont devenues beaucoup plus rares, et la couche d'argile, balayée par les vents, a laissé à nu une carapace sédimentaire, à travers laquelle les eaux des sources et des pluies se sont infiltrées pour former ces rivières

souterraines que les puisatiers de l'Oued Rirh savent ramener à la surface pour l'irrigation de leurs oasis. Il n'est pas besoin, du reste, d'aller en Afrique pour étudier ce phénomène : il se produit en petit dans plusieurs parties de la France, où il est la conséquence du déboisement des montagnes ; et dans nombre de pays on a pu constater, à l'aide de la sonde, l'existence de véritables rivières souterraines. En cherchant bien sur les côtes, on trouverait certainement les points où ces rivières aboutissent à la mer.

L'Algérie, on ne peut en douter, était menacée de la même destruction que le Sahara. Malgré la grande surveillance et les peines sévères dont on les frappe, ne voit-on pas, chaque année encore, les Arabes incendier les forêts ? C'est que les Arabes d'Algérie sont avant tout pasteurs : ils sont nés tels et ce genre de vie convient admirablement à leur nonchalance naturelle et à la simplicité de leurs goûts ; ils ne deviendront agriculteurs que par la force des choses, lorsqu'ils se verront dispersés, isolés, enserrés dans les réseaux de la colonisation.

Je suis donc convaincu que le déboisement a été la cause de la disparition des eaux du Sahara, et la cause, par conséquent, de la désagrégation des roches et de la formation des sables.

Mais je reviendrai plus loin sur cette importante question.

Nous nous mîmes en marche à 5 h. 35, et 20 minutes après nous gravissions la rive sud du fleuve par une pente douce ; puis, nous cheminâmes entre deux chaînes de petites collines peu élevées et très-rapprochées.

A 6 h. 45, après avoir passé entre deux *gour* de forme pyramidale, ayant 25 mètres de diamètre à la

base et hauts de 40 mètres environ, qui se dressaient, de chaque côté de notre route, comme les débris imposants d'un travail cyclopéen, nous nous trouvâmes en présence d'un massif de hautes dunes appelées *Oughroud el Maguetla* ou les *Oughroud de la Bataille.* Ces dunes, élevées de plus de 160 mètres, sont disposées en lignes parallèles allant du sud-est au nord-ouest ; elles sont très-rapprochées et reliées entre elles par des *veines* et des *siouf* ; leur forme est pyramidale, avec trois ou quatre arêtes ou angles saillants qui, partant du sommet, se confondent à la base avec les *veines* et les *siouf* qui relient ces *oughroud*; ces arêtes sont arrondies d'un côté et taillées verticalement du côté opposé, effet produit par les vents qui, en soufflant, chassent toujours devant eux le sable fin et mouvant de la surface des dunes. Quant aux *veines*, je remarquai que, généralement, leur direction était du nord-est au sud-ouest et qu'elles ne reliaient les *oughroud* entre eux que dans le sens de cette direction ; leurs sommets sont souvent taillés comme les arêtes, c'est-à-dire arrondis du côté du vent et à pic du côté opposé ; c'est cette forme qui a fait donner le nom de *siouf* (sabres) aux grosses dunes qui tiennent le milieu entre le *ghourd* (sing. d'*oughroud*) et la *veine*.

A 7 h. 40, nous entrâmes dans ces dunes que nous traversâmes par mille détours, marchant péniblement sur cette voie mouvante ; enfin, nous débouchâmes dans une grande plaine, d'abord pierreuse, puis bientôt sablonneuse et couverte alors d'une riche végétation de *sfâr*, de *henna,* de *retem*, etc. Marchant d'abord vers le sud-ouest, j'aperçus au loin, à gauche, plusieurs pics de sable formant une chaîne parallèle à celle que nous venions de franchir ; ces dunes portent le nom d'*Oughroud Bethboul* ou *Bathboul* ;[1] un

[1] Ce nom est composé de deux mots : *bath*, verbe-racine qui

pic, plus élevé que les autres, s'appelle *Oum* (la Mère) *Bethboul*. Dans la plaine comprise entre ces deux chaînes de dunes, j'aperçus de nombreux chameaux qui broutaient avec ardeur les hautes touffes de *sfâr* dont elle était couverte.

Marchant ensuite vers le nord-ouest en longeant les dunes d'*El Maguetla*, nous découvrîmes, à 9 h., trois tentes dressées dans un petite dépression, au pied d'un *ghourd* très-élevé : c'était la nezla de mon guide, à laquelle nous arrivâmes à 9 h. 15.

Une vieille femme, qui faisait sentinelle sur une *veine*, nous avait aperçus; elle se précipita de loin à notre rencontre en poussant des cris tellement aigus, que je les pris d'abord pour des cris de détresse; mais je revins de mon erreur en voyant la vieille femme serrer Ahmed entre ses bras et l'embrasser à plusieurs reprises: c'était l'aïeule maternelle du jeune garçon. Aux cris de la vieille, une troupe d'enfants des deux sexes se montrèrent tout à coup, paraissant sortir de dessous terre ; ils nous entourèrent en faisant un tel vacarme, qu'il me fut impossible de saisir aucune des nombreuses questions qui s'entre-croisaient. Deux femmes parurent à leur tour, et enfin deux têtes d'hommes se montrèrent au-dessus d'un arbrisseau, derrière lequel ces braves gens faisaient sans doute leur sieste, que notre arrivée venait d'interrompre.

Nous nous arrêtâmes à une vingtaine de pas des tentes, et je m'assis sur le sable en attendant que, les premiers transports calmés, on déchargeât nos chameaux. Les enfants m'entourèrent et me regardèrent avec la plus vive curiosité.

Au bout d'un instant, on m'apporta, dans un vase

signifie *il a dormi la poitrine contre terre*, et *boul* (de *bala*), *il a uriné*. *Bathboul* se traduit donc par : *il a uriné en dormant*.

fait avec des tresses de feuilles de palmier, qu'une épaisse couche de crasse achevait de rendre imperméable, du lait de chamelle que je bus avec plaisir, malgré les poils et autres corps étrangers qui surnageaient à la surface; on me servit aussi, sur un plat en paille d'alfa, une grosse boule sirupeuse que je pris d'abord pour du miel; mais Ali, qui partageait mon régal, me tira d'erreur en me disant que c'étaient des dattes d'Ouargla que l'on venait de sortir d'une peau de bouc dans laquelle elles avaient fermenté; je m'armai d'un nouveau courage pour manger ces dattes, auxquelles se trouvaient mêlés des fragments de paille et de bois, ainsi que des fourmis d'une taille remarquable et du sable en quantité. Mon estomac ne se souleva pas et j'en augurai bien pour l'avenir.

Pendant que je mangeais, les femmes se mirent à me dresser une tente, ce qui fut l'affaire de quelques minutes, car la forme des tentes arabes est aussi primitive et aussi simple que le costume et les mœurs de ceux qui les habitent; elles consistent en une longue pièce de toile imperméable, tissée avec le poil des chameaux ; on fixe les deux extrémités et l'un des côtés à des piquets enfoncés dans le sol et l'on élève le milieu au moyen de deux bâtons fourchus, reliés par une petite traverse qui supporte la toile. A cause de sa grandeur et du peu d'inclinaison de la toile, cette tente n'est jamais bien tendue ainsi; pour achever de la faire tendre, on relève ses autres parties avec des bâtons de différentes longueurs, à la volonté de celui qui l'habite. L'un des côtés de la tente reste toujours ouvert, et c'est ordinairement en face de la partie la plus élevée de cette ouverture que l'on allume le feu, pour faire cuire les aliments et pour se chauffer; à droite et à gauche, et à peine abrités par la toile, sont

empilés les selles, les harnachements, le bois et les provisions de toute nature. Les tentes des Châamba sont toujours dressées de façon à pouvoir être ouvertes à volonté du côté du sud, si le vent souffle du nord, ou du côté du nord, si le vent souffle du sud ou du sud-est. Si, par exemple, l'ouverture a été ménagée du côté du sud et que le simoum vienne à souffler, on arrache les piquets du côté opposé, on recule la traverse du milieu jusqu'au bord de la tente, on plante les piquets du côté du sud et l'on y fixe la toile.

Outre que les tentes en poil de chameau sont imperméables, elles jouissent encore de la propriété de ne point se laisser traverser par la chaleur : elles forment donc l'abri le plus solide, le plus sain et le plus facile à transporter qui convienne à un nomade.

Ma tente une fois dressée, l'on y étendit ma couverture et l'on y transporta mes bagages ; je m'y installai avec d'autant plus de plaisir, qu'il faisait une chaleur excessive et qu'il était impossible de se procurer d'autre ombrage dans ce désert.

A peine étais-je installé que tout le personnel de la nezla vint s'asseoir en cercle à l'entrée de ma tente. Ce personnel se composait de deux familles : celle de mon guide, comprenant sa belle-mère, vieille femme d'une soixantaine d'années ; son épouse, grande, belle et forte femme sur le retour de l'âge ; un sien neveu, grand benêt de 18 à 20 ans, passablement laid et dont la physionomie était loin d'annoncer une grande dose d'intelligence ; son fils aîné, Abd-er-Rahman, jeune homme de 16 à 17 ans, à mine intelligente mais sournoise ; Ahmed, celui qui nous avait accompagnés ; un autre petit garçon de 8 à 10 ans, et deux mignonnes petites filles. L'autre famille se composait du mari, grand gaillard d'une

quarantaine d'années, à l'air plus que naïf; de sa femme, assez jolie personne de 25 à 30 ans, et de leurs deux jeunes enfants, un garçon et une petite fille.

Les hommes étaient affublés d'une gandoura crasseuse, toute rapiécée et descendant à peine jusqu'à mi-jambe, d'un court haïk en laine retenu autour de la chachia par deux ou trois tours de corde en poils de chameau, et d'un bernous qui avait dû servir à trois ou quatre générations successives, car le tissu primitif avait disparu depuis longtemps pour faire place à une infinité de pièces attachées les unes aux autres par des cordes de toute nature et de toutes nuances; les pièces elles-mêmes variaient, suivant leur degré d'ancienneté, du blanc presque pur à la couleur bistrée que peut produire, sur un vêtement de laine, l'oubli de lavage pendant plus d'un demi-siècle. Comparés à ceux que j'avais sous les yeux, les vêtements de Rabah me parurent luxueux; il est vrai que mon guide était le chef de cette nezla.

Les femmes étaient vêtues d'une gandoura sans manches, un peu plus longue que celle des hommes, et ouverte sur les côtés presque jusqu'à la hauteur des hanches ; ce vêtement, moins rapiécé mais non moins sale que celui des maris, était serré autour de la taille par une large ceinture rouge. Ces dames portaient, enroulé autour de la tête, une sorte de turban en soie ou en coton noir et rouge ; leurs cheveux noirs, épais et frisés, que le peigne n'avait jamais souillés de son contact, tombaient pêle-mêle sur des épaules dont la blancheur pouvait être difficilement comparée à celle de l'albâtre. De leurs oreilles pendaient de larges et lourdes boucles en cuivre ou en argent, d'un diamètre à peu près égal à la largeur de la main

ouverte; d'autres boucles, beaucoup plus larges et plus massives, étaient passées dans les cheveux, au-dessus des oreilles ; des morceaux de corail brut et des perles en verre formaient, autour de leur cou, des colliers qui retombaient jusque sur leurs seins ; des bracelets en corne, en cuivre et en argent ornaient des bras et des jambes qui, après un bon lessivage, eussent été capables de faire envie à plus d'une coquette civilisée; enfin sur leur visage aux traits réguliers et agréables, et autour de leur cou, quelques tatouages rouges et bleus, qui avaient sans doute la prétention de représenter des fleurs et des colliers, donnaient à leur beauté un caractère sauvage tout à fait original.

Quant aux enfants, ils étaient encore plus légèrement vêtus que leurs parents; quelques-uns même étaient complétement nus; aussi leur épiderme était-il tellement brûlé par le soleil, qu'à la première vue on les aurait pris pour de petits négros. Tout le monde allait nu-pieds.

Je manifestai à mon guide mon intention de séjourner à sa nezla toute la journée du lendemain, afin d'écrire quelques lettres. Je lui demandai si quelqu'un consentirait à porter ces lettres à Ouargla, ville du Sahara algérien la plus rapprochée du point où je me trouvais. Il me proposa son grand neveu, qui accepta moyennant cinq douros (25 fr.).

Avant de prendre mes dispositions pour écrire, je résolus de faire à tout ce monde une petite distribution de cadeaux, espérant qu'ensuite ils me laisseraient seul à mes occupations.

Je commençai par Rabah, à qui je donnai une boîte de poudre de 500 grammes; j'en donnai de plus petites à son compagnon et à son neveu ; puis je don-

nai aux maris des bracelets en corne et en faux corail, des colliers et des boucles d'oreilles pour leurs femmes ; j'offris des babouches en cuir jaune à Abd-er-Rahman et à Ahmed ; des pétards aux petits garçons et des poupées aux petites filles. Mais il se passa alors une scène que je n'avais pas prévue : la première petite fille qui se présenta empoigna vivement la poupée, qui cria sous la pression ; aussitôt la joie de l'enfant disparut pour faire place à la frayeur ; jetant la poupée, elle se sauva à toutes jambes en poussant des cris affreux. Ceux qui étaient là, ne comprenant rien à la frayeur subite de l'enfant, me regardaient avec le plus profond étonnement. Comprenant combien il était urgent de les rassurer, je ramassai la poupée et j'expliquai comme je pus à mon guide, en renouvelant l'épreuve devant lui, comment se produisait le cri qui avait tant effrayé la petite.

Rabah, qui tenait surtout à montrer sa supériorité sur ses concitoyens, leur expliqua longuement qu'il n'y avait là aucun sortilége, et que l'effet se produisait tout simplement en pressant, avec le pouce, une *petite vessie d'oiseau* cachée dans le corps de la poupée.

Satisfaits de ces explications, mes Châamba ne manifestèrent plus aucune crainte, et les petites filles se familiarisèrent bien vite avec ces jouets si nouveaux pour elles.

J'éprouvais un véritable plaisir à voir ces jeunes enfants manifester leur joie naïve à la vue de ces jouets, dont ils n'avaient certainement jamais soupçonné l'existence et qui étaient pour eux de véritables trésors ; je les attirai vers moi pour leur apprendre à s'en servir et en même temps pour les faire causer, afin de juger du degré de développement de

leurs petites intelligences; mais je dus renoncer à cet agréable passe-temps, lorsque je vis mon guide lever sa main droite et diriger ses cinq doigts allongés dans la direction de mes yeux. Ce mouvement voulait dire: « Que mes doigts te crèvent les yeux. »

Les Arabes et particulièrement les Châamba croient, en effet, que l'étranger qui s'occupe trop de leurs enfants *leur jette le mauvais œil*, c'est-à-dire qu'il leur porte malheur. Lorsque l'hôte pénètre sous la tente et que le père de famille lui présente ses enfants, il doit se contenter de dire : « Qu'ils soient bénis ! » et ne plus s'en occuper autrement.

Je cessai donc de jouer avec les enfants et je me disposais à écrire mes lettres, lorsque Madame Rabah, qui s'était absentée un moment avec ses compagnes, pénétra sous ma tente en me disant :

— Mon mari m'a dit que tu étais médecin ; je viens te demander un remède pour guérir les piqûres de scorpion, car ce matin encore j'ai failli être piquée en arrachant du bois.

Je sortis d'une caisse une petite fiole dans laquelle je versai quelques gouttes d'ammoniaque et j'expliquai à la brave femme la façon de s'en servir. Elle partit enchantée.

Au bout d'un instant,l'aïeule arriva toute essoufflée pour me faire la même demande. Je la satisfis comme j'avais satisfait sa fille.

Puis ce fut le tour de l'autre mère de famille. N'ayant plus de fioles vides, je versai le contenu d'une petite boîte à poudre dans nos poudrières, j'introduisis dans cette boîte quelque peu d'ammoniaque et je la fermai avec un bouchon de liége que j'ajustai de mon mieux.

Comme cette femme s'éloignait toute joyeuse, le

grand neveu de mon guide vint s'asseoir tout à côté de moi, pour me confier tout bas que depuis quelque temps il souffrait de fortes douleurs dans le ventre et dans la tête et qu'il se ferait tuer pour moi si je voulais le guérir.

Je compris bien vite que, du train où les choses marchaient, j'allais me voir dans l'obligation de médicamenter tous les gens de la nezla, grands et petits, et qu'il fallait essayer de couper court à cette manie.

Dans une timbale à moitié remplie d'eau, je versai une assez forte quantité de bitter de Hollande, et je dis à mon malade d'avaler d'un trait. L'amertume de ce breuvage lui fit faire une grimace qui ajouta considérablement à sa laideur; ensuite, je lui plaçai sous le nez un flacon d'ammoniaque, en lui disant d'aspirer légèrement. Pour le coup, il se leva d'un bond et se mit à trépigner en poussant des hurlements épouvantables.

— Penses-tu, lui dis-je après que son émotion se fut un peu calmée, qu'il y ait maléfice ou maladie capable de résister à des remèdes aussi énergiques? Si tes douleurs reviennent jamais, n'hésite pas à m'en prévenir, je te ferai respirer quelque chose de si fort que le diable lui-même n'y pourrait résister, s'il s'était introduit dans ta tête.

Pour le coup, mon malade se déclara radicalement guéri, et les témoins de cette cure merveilleuse renoncèrent à se demander plus longtemps quelles maladies ils pourraient bien déclarer, pour essayer la vertu de mes remèdes.

Et pourtant, tout n'était pas fini. L'émotion du grand dadais n'était pas encore calmée, que Madame Rabah se présenta de nouveau à l'entrée de ma tente.

— Tu m'as donné, me dit-elle, un remède pour

guérir les piqûres de scorpion, mais il faut que tu m'en donnes un autre pour empêcher ces vilaines bêtes d'entrer sous ma tente. J'ai payé bien cher des *heurouz* (sing. *heurz,* talisman) aux marabouts d'Ouargla; je les ai pendus à l'entrée de ma tente après les avoir cousus dans des sacs en cuir, et cependant à chaque instant je trouve des scorpions sous mes tapis. Donne-moi quelque chose pour les empêcher d'entrer.

Me doutant bien que tous les *heurouz* que je pourrais lui écrire ne produiraient pas plus d'effet que ceux des marabouts d'Ouargla, je répondis à ma naïve hôtesse :

— Dès que tu apercevras un scorpion à l'entrée de ta tente, jette-lui au visage quelques gouttes du liquide que je t'ai donné, et tu verras comme il se dépêchera de se sauver. Celui-là ne reviendra jamais.

Et elle s'éloigna satisfaite.

Vers midi, les femmes apportèrent le couscoussi, que l'on servit dans un plat monumental en bois, monté sur un pied élevé, antiquité respectable qui avait sans doute servi aux *diffa* des ancêtres de mon guide. La moitié d'un mouton couronnait la pyramide de couscoussi; des tranches de citrouille étaient méthodiquement rangées tout autour du plat. Ces citrouilles sortaient d'un jardin que mon guide me dit posséder dans la petite oasis d'*El Chott*, à une faible distance d'Ouargla.

Lorsque ces dames placèrent le plat devant moi, je me gardai bien de lever les yeux dans la crainte d'apercevoir les mains qui avaient préparé mon dîner. La seule idée que je pouvais les entrevoir en mangeant me faisait frémir; j'attendis donc que les cuisinières se fussent éloignées pour regarder en face le produit de leurs élucubrations culinaires. La cuiller

étant un ustensile absolument inconnu chez les nomades Châamba, le prévoyant Ali tira les miennes du sac où elles étaient serrées, et nous mangeâmes de bon appétit, car ce couscoussi avait un goût agréable ; mais il était mêlé à une telle quantité de sable que je l'avalai presque sans le mâcher, tant je redoutais de l'entendre crier sous mes dents. De temps en temps, je portais les lèvres à une calebasse remplie de lait de chamelle que l'on avait placée à côté de moi ; malgré les corps étrangers qui se montraient à la surface, je buvais ce lait avec d'autant plus de plaisir que, pendant plusieurs jours, je n'avais eu à boire que de l'eau plus ou moins saturée de sel et de magnésie.

Notre repas achevé, nous prîmes le café pendant que les Châamba se régalaient à leur tour.

Sachant que le couscoussi est, pour ces nomades, un plat de luxe dont ils ne se régalent que dans les grandes occasions, et ne voulant pas, pendant mon séjour parmi eux, absorber la faible provision qu'ils en pouvaient avoir, je leur dis que le lendemain je ferais à mon tour les frais du déjeuner et du dîner. Cette proposition parut leur sourire.

J'avais espéré qu'après le repas on m'aurait laissé seul, mais je fus bientôt détrompé, car à l'exception du grand neveu qui était allé, me dit-on, faire la provision d'eau avec un chameau, tous les autres, hommes, femmes et enfants, vinrent s'asseoir en cercle au beau milieu de ma tente. Assurément, j'aurais pu écrire malgré leur présence, mais il me répugnait d'ouvrir devant eux ma caisse à papiers, dans laquelle se trouvaient des pistolets et autres objets qui n'auraient pas manqué d'exciter leur convoitise. Je pris donc le parti d'attendre, pour commencer ma correspondance,

que, la nuit venue, chacun se fût retiré sous sa tente pour se livrer au sommeil. Je voulus néanmoins mettre ce temps à profit et je commençai par demander aux Châamba à quels puits ils allaient faire leur provision d'eau.

Ils me répondirent qu'ils allaient à un puits nommé *Bir el Achiya* (Puits du soir), situé à un quart de journée de marche dans la direction d'Ouargla, c'est-àl dire vers le nord-ouest. Nous étions là à quatre journées de marche d'Ouargla, mais on pouvait faire le trajet en trois jours avec un chameau non chargé.

Bir el Achiya est creusé dans le lit desséché de l'*Igharghar*, au pied d'un ghourd très-élevé ; l'eau, douce et abondante, est à deux brasses de profondeur ; elle est un peu plus fraîche que celle de *Bir el Ghannami*. Ce puits est un lieu très-dangereux, parce qu'il est le rendez-vous des pillards sahariens et notamment des Touareg qui y vont attendre les caravanes. Les Châamba et les Hoggaren s'y rencontrent fréquemment, et il est assez rare que ces rencontres n'aient pas pour conséquence la mort de quelques guerriers de l'un ou de l'autre parti.

Des autres renseignements que me donna mon guide et de ceux que je recueillis plus tard sur la route d'El Oued Souf, de la bouche des Rebâïa qui m'accompagnaient, il résulte :

Que Dournaux-Dupéré, suivant également le lit desséché d'un grand fleuve aussi appelé Igharghar, était arrivé, après quatre journées de marche depuis Temacin, à un puits appelé *Aïn el Quadra*, c'est-à-dire la *Source puissante ;*

Que son guide, le Châambi Mohammed bel Kheïr bou Rouzgui, afin de s'épargner quatre journées de marche vers le sud-ouest, lui fit prendre *Aïn el Quadra* pour *Bir el Achiya* ;

Que le chamelier du voyageur, le soufi Nacer ben Kina, voulut le prévenir de la mauvaise foi du guide, mais que Bou Rouzgui le menaça de mort s'il disait un mot;

Que de notre dernier campement dans l'Igharghar il y a trois journées de marche vers le nord-est pour aller à *Aïn el Quadra*, *en suivant le lit du fleuve*, et quatre journées depuis *Bir el Achiya.*

Ensuite de ces renseignements, après avoir comparé mes relèvements à ceux de mon infortuné prédécesseur,[1] et remarqué que l'oued Igharghar exploré par lui prend, au point où il l'a quitté, une direction sud-ouest, m'appuyant encore sur ce fait qu'en marchant quatre jours vers le sud-ouest, toujours dans le lit du fleuve, il serait arrivé à *Bir el Achiya*, je déduis :

Que la dépression dans laquelle nous avions campé la veille, et que j'avais supposée être un affluent, est en réalité une bifurcation sortant de la courbe que l'ancien fleuve décrit vers l'ouest, et qu'à cet endroit ses eaux se divisaient autrefois pour aller se réunir un peu au-dessus de *Hassi Bey Çalah*, au point où l'itinéraire de Dournaux-Dupéré est coupé par celui de M. Henri Duveyrier, allant d'Ouargla à El Oued Souf, et où cet éminent voyageur signale un affluent venant du sud-ouest; or, ce prétendu affluent ne serait autre que la branche du fleuve découverte par moi, laquelle, au point où je l'ai rencontrée, prend justement cette direction derrière les collines de *Koudiat el Archem.*[2]

Je questionnai encore ces gens sur la formation et

[1] *Bulletin de la Société de géographie* du mois d'août 1874.

[2] Voir la carte à la fin du volume.

sur la marche des dunes dans ces contrées. Ils me répondirent que les *oughroud* au pied desquels nous étions campés commençaient à peine à se former lorsqu'ils étaient enfants, mais que depuis ils avaient grossi peu à peu jusqu'au point où je les voyais actuellement; ils me dirent que ces dunes n'étaient point mouvantes et qu'à leur connaissance, il n'en existait point dans le Sahara qui changeassent de place; pour preuve de ce qu'ils me disaient, ils me firent remarquer quelques arbustes et des touffes d'alfa qui poussaient jusque sur le sommet des *oughroud.* Les vents d'est, me dirent-ils, et surtout ceux du sud-est, apportent beaucoup de sable, mais comme les dunes ne grossissent que peu à peu, la végétation se renouvelle au fur et à mesure et ne disparaît jamais complétement. Ils ajoutèrent qu'il pleuvait rarement dans ces contrées et qu'ils étaient restés souvent deux années sans voir tomber une goutte d'eau, mais qu'alors les orages étaient presque toujours d'une violence extrême et que la pluie tombait par torrents.

Le neveu de mon guide revint vers le soir avec son chameau chargé de quatre peaux de bouc remplies 'eau; j'en goûtai et elle me parut, en effet, assez ouce.

Je demandai aux Châamba pourquoi, au lieu d'aler ainsi chercher de l'eau à une aussi grande distance, s ne creusaient pas des puits dans tous les endroits ù ils campent habituellement.

Ils me répondirent qu'outre que le creusement des uits leur donne beaucoup de peine, à cause de l'imerfection de l'outillage dont ils disposent, il survient resque toujours des éboulements qui réduisent leur avail à néant.

Ces bonnes gens n'ignorent sans doute pas qu'à l'aide d'un coffrage on préserve les puits des éboulements, du moins pendant de longues années; mais pour faire un coffrage solide et durable, il faut des briques, surtout lorsque le bois manque, et la fabrication des briques demande une somme de travail que les Châamba ne sont pas habitués de fournir.

En somme, quel peuple au monde peut se dire plus réellement heureux que ces nomades ? Eux seuls connaissent la vraie liberté, celle qu'aucune loi ou ordonnance ne vient entraver, car chez une nation, l'abondance des lois, si sages et si prévoyantes qu'elles soient, n'est pas une preuve de la sagesse et de la moralité de cette nation, mais seulement une preuve qu'elle a besoin de lois.

Les nomades n'ont jamais connu la tyrannie : l'autorité appartient au chef de famille et, si plusieurs familles sont réunies, au plus ancien, qui prend alors le titre de *cheikh*, c'est-à-dire *vénérable*. Si un tyran se montre, ils le tuent ; s'ils ne peuvent le tuer, ils le fuient.

L'espace sans limites leur appartient : il s'étend autour d'eux, de l'est à l'ouest, du nord au sud. Dès que les pâturages sont épuisés sur un point du désert, ou s'ils sont seulement poussés par un simple caprice, ils plient leurs tentes, les chargent sur leurs chameaux les plus robustes avec leurs provisions et leurs bagages, puis ils s'en vont à l'aventure, à la recherche d'un site plus agréable et plus fertile que celui qu'ils occupaient auparavant.

Les contrées au milieu desquelles ils errent sont des plus salubres ; les maladies épidémiques, qui sévissent au milieu des grandes agglomérations d'hommes, sont inconnues parmi eux.

L'air qu'ils respirent est un air vierge qui n'a été respiré par aucune autre poitrine, qui n'a été corrompu par aucun des miasmes qui déciment en été les populations de l'Oued Rirh, qui n'a jamais été souillé par ces exhalaisons qui tendent à faire, des populations de nos grandes cités industrielles, des populations de pygmées.

La vraie richesse du nomade consiste en ses troupeaux : les chameaux lui donnent le poil qui sert à tisser sa tente, les brebis la laine avec laquelle il fabrique ses vêtements ; les chamelles et les brebis lui donnent encore, outre leur lait, qui constitue un délicieux breuvage, une chair succulente dont il se nourrit. Il possède, dans les oasis, des jardins de palmiers qu'il fait cultiver par ses *khammès*, et il échange, contre la farine que lui apportent les gens du Tell, le superflu de ses laines et de la récolte de ses palmiers.

Le nomade a peu de besoins, sa sobriété est proverbiale ; grâce à cette sobriété, il arrive à un âge très-avancé et il conserve toutes ses facultés jusqu'à ce que, *rassasié de vivre*, il s'endorme, au milieu de sa nombreuse famille réunie sous sa tente, du sommeil éternel.

Malheur à celui qui, chez ces peuples primitifs, manquerait de respect à une *barbe blanche* ; il serait chassé de la tribu et le mépris des siens le poursuivrait partout à travers les déserts, où il serait errant jusqu'à la fin de ses jours. L'homme peut vieillir sans regret dans ces contrées, car le respect et la sollicitude des jeunes gens augmentent, pour lui, à chaque poil de sa barbe qui blanchit.

C'est malheureusement le contraire qui se produit le plus souvent dans notre société civilisée, où les jeunes gens, imbus de théories subversives, cherchent

à s'affranchir, avant l'âge, de l'autorité paternelle ; où les jeunes muscadins, qui cependant ne rougissent pas d'étaler leur platitude devant des femmes galantes, se croiraient déshonorés en témoignant publiquement à un vieillard le respect qui lui est dû, et où l'on dirait que les prétendus moralisateurs du peuple ont pris à tâche de détruire la famille, en faisant l'apologie et en donnant eux-mêmes l'exemple du célibat et de tous les vices qui résultent de cet état de révolte contre toutes les lois divines et humaines. Le célibat est en mépris chez les enfants de la nature.

Le nomade est musulman ; mais en raison même de l'état d'isolement dans lequel il vit, il ne connaît aucune des subtilités au moyen desquelles des gens intéressés à cela faire dénaturent l'esprit d'une religion. Illettré le plus souvent, il ne connaît du Coran que les plus sains préceptes qu'il transmet à ses enfants. Debout dans le désert, le visage tourné vers l'Orient d'où nous viennent la lumière, la chaleur et la vie, il prie avec ferveur le Dieu unique, créateur et directeur des mondes, dont la présence et la puissance se manifestent plus particulièrement au milieu des solitudes qu'il habite.

Par leur simplicité, les croyances du nomade sont celles qui se rapprochent le plus de la Religion ; car la Religion plane au-dessus de toutes les religions ; elle est *Une* comme Dieu est *Un* ; les religions sont à la Religion ce que les dieux sont à Dieu.

Si le nomade est superstitieux, il le doit à ses rapports, si rares qu'ils soient, avec les habitants des villes ; là, il trouve des vendeurs des talismans qui abusent de sa simplicité. La vente des talismans se pratique dans tous les pays et ce genre de charlatanisme, toujours lucratif, grâce à l'ignorance et à la

crédulité des masses, est malheureusement difficile à détruire.

On nous a longtemps induits en erreur sur les Arabes et sur la religion qu'ils pratiquent, et c'est ainsi que, chez nous, *arabe* est devenu synonyme de *brigand*, comme *musulman* est devenu synonyme de *fanatique*.

Il y a assurément, parmi eux, de fort mauvais garnements ; mais si l'on tient compte du genre de vie des Arabes sahariens, on ne peut s'étonner que d'une chose : c'est qu'il y ait si peu de brigands parmi eux. Les quelques détrousseurs qui parcourent en ce moment le Grand-Désert sont des gens qui, ayant été obligés de quitter leur pays à la suite de l'insurrection de 1871, ont juré une haine mortelle à ceux qu'ils considèrent comme leurs tyrans. Chassés de partout, ces gens-là sont obligés d'écumer pour vivre.

L'Arabe est l'homme de la nature par excellence ; il est capricieux comme un enfant, et il agit souvent sans se rendre compte de la portée de l'acte qu'il commet. Il y a en lui un singulier mélange de grandes qualités et de défauts mesquins : ainsi tel individu qui, aujourd'hui, exposera généreusement sa vie pour son maître, n'hésitera pas à lui soustraire, demain, une bagatelle de trente sous dont il ne pourra tirer aucun parti.

Le sentiment du juste est inné chez l'Arabe tout comme chez l'enfant, et il aime la vérité ; mais comme il est très-impressionnable, très-crédule et qu'il manque de jugement, il est souvent exploité par des gredins qui, au nom de Dieu et du Prophète, le poussent à des excès qu'il ne penserait jamais à commettre s'il était dirigé par des gens honnêtes, et ce sont ces excès que l'on est accoutumé de mettre sur le compte du fanatisme.

Je crois que, si l'on y regarde bien, le fanatisme musulman n'a jamais eu de conséquences plus déplorables que le fanatisme inspiré, à différentes époques de notre histoire, par les apôtres de l'ultramontanisme ; mais ce n'est point ici le lieu de me livrer à un semblable examen : le Christianisme, c'est-à-dire la sublime morale enseignée par Jésus, est bien au-dessus des immoralités, des turpitudes qu'enseigne aujourd'hui publiquement la secte détestable des Jésuites. Je dirai seulement que ceux-là sont des misérables qui, abusant ainsi de l'ignorance et de la crédulité des peuples, les poussent à s'entre-détruire, dans des luttes fratricides, au nom de Dieu et de la religion.

Vers le coucher du soleil on apporta le repas du soir qui fut en tout semblable à celui du matin ; puis, ayant savouré une bonne tasse de café, chacun prit ses dispositions pour se livrer au repos.

A ma grande stupéfaction, la vieille femme s'alla coucher, avec Ahmed, dans un coin de ma tente, et le grand neveu, ayant fait un trou dans le sable en face de l'entrée, s'y installa en *chien de fusil.* Quant aux autres, grands et petits, ils se retirèrent sous leurs tentes respectives. Ali s'étant lui-même allongé, la tête appuyée sur une valise, j'allumai une bougie, et je me mis à écrire jusque vers minuit ; je m'enveloppai ensuite dans ma couverture et je m'endormis à mon tour, en remettant au lendemain l'achèvement de ma correspondance.

Le lundi 1er février, je fus debout au lever du jour. Je vis, à ma grande satisfaction, que le ciel était couvert. N'ayant rien à redouter des ardeurs du soleil, je m'armai de ma carabine, d'un poignard et d'un revolver, et je me mis à faire l'ascension du *ghourd*

élevé au pied duquel nous étions campés. Arrivé au sommet, je jugeai que ce *ghourd* avait environ 180 mètres d'altitude.

Regardant vers le nord, j'aperçus une plaine immense au milieu de laquelle je reconnus très-bien, jusqu'au point où il se bifurque, le lit sinueux de l'*Igharghar*, que je pus suivre encore dans la courbe qu'il décrit vers l'ouest, excepté toutefois du côté des *oughroud d'El Achiya* qui font partie de la chaîne au pied de laquelle nous étions campés, et près desquels est creusé le puits de *Bir el Achiya.* Revenant ensuite vers le sud, je vis que le *fleuve mort* allait passer au pied des dunes de *Bethboul*, où il se dérobait encore à ma vue.

Je ne dois pas omettre à cette place une observation très-importante : c'est que partout où le lit de l'ancien fleuve est ouvert aux vents d'est, les rives sont beaucoup plus élevées que dans les autres endroits ; il est à peu près certain que ces vents ont creusé le lit en s'y engouffrant et l'ont élargi même sur plusieurs points, jusqu'à de petites hauteurs qui ont dû être, à une époque, assez éloignées des rives ; c'est ce qui explique la hauteur anormale de celles-ci, et aussi la présence de dunes sur tous les points où nous opérions notre descente.

Il me fut facile de juger que les *oughroud* étaient disposés en longues chaînes parallèles, dont la direction était du sud-est au nord-ouest ; la chaîne sur laquelle je me trouvais était la plus septentrionale, puis venait celle dont font partie les dunes de Bethboul, derrière laquelle je voyais encore d'autres pointes blanches se dessiner sur le fond gris du ciel. Vers le sud-est, les dunes paraissaient plus serrées et plus élevées ; à partir du point où j'étais, elles étaient disposées par groupes qui allaient s'éclaircissant vers le nord-ouest.

La couleur des sables dans ces contrées est fauve clair, comme le grès saharien dont ils sont certainement formés ; mais il faut qu'ils soient transportés de très-loin par les vents, car, excepté sur les rives du fleuve, les grès de ces parages ne sont pas dans un état de décomposition assez avancé pour que le vent puisse achever de les désagréger et les réduire en sable fin.

Après une assez longue promenade à travers ces dunes dont la surface n'était mouvante qu'à 30 centimètres de profondeur en moyenne, je rentrai sous ma tente où je continuai d'écrire jusqu'à l'heure du déjeuner.

A 1 heure, le thermomètre ordinaire et le thermomètre fronde ne marquaient que 15 degrés à l'air libre ; le ciel était toujours couvert et il soufflait un assez fort vent du nord-est.

Les hommes étant restés assis à l'entrée de ma tente, je demandai à mon messager à quelle heure il comptait se mettre en route pour Ouargla ? Il me répondit qu'il ne partirait qu'assez tard dans la nuit parce que, lorsqu'il était allé chercher de l'eau à *Bir el Achiya*, il avait donné rendez-vous, près de ce puits, à d'autres pasteurs Châamba qu'il devait y rencontrer le lendemain matin au *fedjer*,[1] et avec qui il voyagerait pour plus de sécurité.

Comme mes provisions de viande étaient épuisées, je demandai à mon guide s'il consentirait à me vendre un mouton. Il me dit que ses moutons étaient à moi et que j'étais libre de les prendre tous, même sans les payer.

Je savais ce que cela voulait dire. J'ordonnai à

[1] Lever de l'aurore.

Ali d'aller, avec Abd-er-Rahman, choisir le plus gras, ce qui fut fait en un instant ; je lui demandai ensuite quelle était la valeur d'un beau mouton dans son pays, et je donnai à Rabah le double de ce qu'il me dit, c'est-à-dire 15 francs. Le Châambi loua fort ma générosité, et il ajouta que Dieu ne pouvait manquer d'augmenter le bien d'un homme aussi généreux.

Comme Ali et Abd-er-Rahman étaient occupés à dépecer le mouton, Rabah s'approcha de moi pour me faire une question à laquelle je ne m'attendais certainement pas. Il me demanda ce que je voulais faire de toute la farine que j'emportais. Je lui répondis qu'elle servirait à nous faire des galettes pour le repas du matin.

— Je sais bien, dit-il, que c'est pour faire des galettes, mais tu en as beaucoup trop. La route est longue et difficile et je crains que les chameaux, trop chargés, ne nous laissent en route.

Décidément, ma belle farine blanche faisait envie à mon guide ! Voulant le satisfaire dans les limites du possible, je dis à Ali de prendre ce qu'il jugerait nécessaire pour le reste du voyage et de donner le surplus à Rabah. Il obéit, mais en faisant la grimace.

A 4 heures du soir, le vent soufflant avec moins de force que dans la journée, il commença de pleuvoir avec une certaine violence, et il plut jusqu'à une heure très-avancée de la nuit, ce qui n'empêcha pas mon messager de partir, monté sur un léger *mahari*.

Le mardi 2 février, tout le monde était debout à 5 h. du matin. Le vent soufflait toujours du nord-est avec assez de violence, mais le ciel s'était un peu éclairci ; les deux thermomètres marquaient 7 degrés et le baromètre était remonté de 745 à 746,2

Après avoir pris le café, on commença les prépara-

tifs du départ. On choisit dans le troupeau un fort chameau, destiné à porter mes bagages et une partie des vivres, un grand *mahari* pour le transport de l'eau, dont nous ne prîmes là qu'une provision de deux jours, et un jeune chamelet qui se mit à bringuer de la plus belle façon lorsqu'on voulut le charger des *chouaris* renfermant la batterie de cuisine et les provisions dont nous pouvions avoir le plus souvent besoin, ainsi que des deux tonneaux vides que nous devions remplir au puits appelé *Hassi Botthin,* situé à deux journées de marche.

Comme chamelier, Abd-er-Rahman devait remplacer Ahmed que le père jugea trop jeune pour supporter les fatigues du voyage.

A 8 heures, nous nous mîmes en marche sur le sable durci par la pluie.

A mon grand étonnement, je m'aperçus que Rabah partait sans embrasser sa femme et ses enfants, qui nous suivaient de loin en nous souhaitant un heureux voyage; il paraissait même accélérer la marche pour ne pas entendre leurs adieux. Au bout d'un instant, nous n'entendîmes plus que la voix aiguë de l'aïeule qui nous suivait toujours, invoquant de toutes ses forces Sidi Abd-el-Kader ed Djilani, le priant d'éloigner les mauvaises gens de notre route et de nous préserver de tous les accidents. Elle nous suivit ainsi pendant plus d'un quart d'heure.

Je sus ensuite qu'un Arabe qui se met en marche pour faire un long voyage doit partir sans regarder les siens, car la vue des larmes de sa femme lui porterait malheur; il ne doit pas non plus se retourner aussi longtemps qu'il pourrait les apercevoir.

Nous dirigeant vers le sud-est, nous descendîmes, à 8 h. 40, dans le lit de l'Igharghar qui, après avoir

décrit sa courbe vers l'ouest, comme je l'avais observé du sommet du ghourd, venait couper notre route pour aller décrire une nouvelle courbe vers l'est. La rive nord est en pente douce et haute de 15 mètres environ; à droite, le fond est uni et sablonneux, mais à gauche il est obstrué par de hautes veines qui se continuent jusqu'aux deux tiers de sa largeur. A l'ouest, paraissant surgir du lit desséché, on me fit remarquer un ghourd très-élevé, appelé *Ben el Quetouta*, c'est-à-dire le *Fils de la Chatte*, au pied duquel se trouve le puits du même nom, empoisonné par le cadavre d'un Arabe qui s'y était laissé tomber en remplissant ses outres.

Il faut que l'insouciance de ces nomades soit bien grande, car nul ne s'était donné la peine d'essayer de retirer le cadavre de ce malheureux qui pourrissait dans le puits depuis plus de deux mois.

Après une traversée qui ne dura pas moins d'une heure et demie, nous gravîmes la rive sud, qui est beaucoup plus élevée que l'autre, à cause des collines qui la bordent, lesquelles sont recouvertes en partie par le massif de dunes appelé *Oughroud Bethboul*, dont il a déjà été question.

De 10 h. 40 à 11 h. 5, il nous fallut, pour tourner un gros ghourd, haut de 200 mètres environ, marcher dans un labyrinthe de *veines* et de *siouf*, dont la surface mouvante et taillée en lames de sabre rendait la marche très-pénible.

Nous marchâmes ensuite pendant une heure dans une plaine très-unie, couverte de graviers fins, à travers lesquels végètent çà et là quelques maigres touffes de l'arbuste épineux appelé *zimeran*.

De midi à 1 h. 10, nous traversâmes trois branches de l'Igharghar, entre lesquelles se trouvent deux

îles, couvertes de cailloux de grès saharien en décomposition, parmi lesquels je remarquai quelques morceaux d'albâtre tuffeux. Dans l'une de ces îles, qui sont usées et déprimées par les vents qui changent en sable le grès décomposé, je ramassai un morceau de quartz pyromaque, parfaitement arrondi par les eaux qui l'avaient autrefois roulé; d'autres morceaux cassés étaient épars à travers le grès.

La première branche porte le nom du fleuve *(Igharghar)* et la dernière celui d'*oued Dzerebia*, c'est-à-dire *Rivière agile*; les rives, peu élevées, sont généralement en pentes douces; de nombreux *gour* se montrent à droite et à gauche dans le lit tantôt graveleux, tantôt sablonneux, et l'on aperçoit au loin, dans toutes les directions, les pointes blanches des oughroud.

Le *fenek*, sorte de petit renard fauve, pullule dans ces parages.

Là, je quittai définitivement le lit du fleuve mort, qui se dirige ensuite vers le sud sans sinuosités notables, me dit-on.

L'oued Igharghar, dont je venais de relever le lit principal dans la plus grande partie de son bassin inférieur, ne paraît pas avoir été connu des anciens, qui n'avaient, du reste, que des données très-vagues sur l'intérieur de l'Afrique.

Les Romains ont bien connu le lac Tritonide, qui était peu éloigné du littoral; grâce à leur expédition de Phazanie, ils ont bien pu avoir aussi des renseignements assez précis sur le cours de l'ancien fleuve Triton (l'oued Souf), dont ils placent les sources près de la gorge Garamantique (Rhât), et qui, au dire d'Hérodote, se jetait dans le grand lac Tritonide; mais ce qui prouve qu'ils ne sont pas allés, au sud de

l'Atlas, plus avant que Biskra, c'est que, dans cette direction, leurs géographes ne parlent, en fait de cours d'eau, que de l'oued Djedi, qu'ils appellent *Nigris* et qui, au dire de Pline et de Juba, « sépare l'Afrique de l'Ethiopie. » Les mêmes géographes avaient aussi une idée assez vague de l'oued Guir (*Gir* de Ptolémée), qu'ils confondent souvent avec le *Nigris*, en donnant de l'un une description qui se rapporte exactement à l'autre. Si les Romains se fussent avancés au delà de l'Atlas, jusqu'au point où s'élève le chef-lieu actuel de l'Oued Rirh, nul doute qu'ils auraient eu connaissance de l'Igharghar qui, descendant du Hoggar, réunissait ses eaux, tout près de Touggourt, à celles de l'oued Mia, autre grand fleuve aujourd'hui desséché, qui avait ses sources dans le Tidikelt, au nord d'Aïn Çalah. Les eaux réunies de ces deux grands fleuves formaient l'oued Rirh,[1] que les Romains ne paraissent pas avoir connu davantage, si ce n'est que vaguement et par ouï-dire ; dans ce cas, ils l'auront confondu avec le *Triton*, tout comme Ptolémée a confondu entre eux le *Gir* et le *Nigris*.

Après avoir quitté le lit de l'Igharghar, nous entrâmes dans une grande plaine couverte de graviers fins, d'où nous apercevions à droite et à gauche, mais à des distances assez considérables, des dunes très-élevées.

A 1 h. 55, nous nous arrêtâmes 15 minutes pour

[1] Les vieux Rouarha disent qu'ils se rappellent avoir vu, dans leur jeunesse, un mince filet d'eau couler encore dans le lit aujourd'hui complétement desséché de l'oued Rirh ; ils parlent même de débris de ponts qui seraient encore très-reconnaissables à de certains endroits ; mais je n'ai pas été à même de vérifier l'existence de ces débris.

déjeuner, après avoir franchi une veine haute de 10 mètres, dont la direction était du sud-est au nord-ouest. La plaine est ensuite couverte de grès en décomposition.

Le ciel s'était couvert de nuages sombres, le vent soufflait toujours du nord-est, et la pluie tomba avec violence pendant dix minutes environ.

A 3 h. 35, nous entrâmes dans un enchevêtrement de petites dunes sur lesquelles poussent avec vigueur l'*alfa*, le *retem*, le *zimeran*, le *had*, petit arbuste épineux, et l'*azel*, bel arbrisseau que je devais retrouver plus loin tout couvert de fleurs.

Les gazelles commencent à se montrer très-nombreuses dans ces parages ; aussi mon guide, qui allait toujours en avant pour éclairer la route, marchait-il avec les plus grandes précautions dans l'espoir d'en surprendre quelques-unes à portée de son fusil.

Nous nous arrêtâmes à 4 h. 5 à la sortie des dunes, au pied d'un *ghourd* élevé et à l'entrée d'une plaine graveleuse appelée *Zerâat et Tharfeïan Ibrahim,* ou *Semis des tamarins d'Ibrahim.* Ne voyant pas de tamarins aux alentours, je demandai à mon guide pourquoi ce lieu s'appelait ainsi. Il me répondit que le lendemain il me montrerait les tamarins.

A 5 h. 30 du soir, comme nous nous disposions à souper, le thermomètre marquait 10 degrés, le ciel était sombre, et la pluie, qui commença de tomber vers 6 heures, dura la plus grande partie de la nuit, mais assez faiblement, car nos couvertures ne furent pas transpercées. Rabah et son fils, qui n'avaient que leurs bernous pour se couvrir, furent complétement mouillés.

Le mercredi 3 février, nous partîmes à 6 h., par un temps superbe, dont nous avions du reste le plus

grand besoin pour sécher nos effets mouillés, car les deux pauvres diables de Châamba grelottaient de froid, malgré la double tasse de café qu'Ali leur avait servie.

Rabah se mit en marche en invoquant, selon sa coutume, Sidi Abd-el-Kader : « O Sidi Abd-el-Kader mon Maître, disait-il, préserve-nous des accidents ! éloigne les mauvaises gens de notre route ! »

A 6 h. 30, mon guide, s'approchant de moi, me fit signe de le suivre d'un air de mystère. Je pris ma carabine en mains et le suivis en faisant le moins de bruit possible, pensant qu'il allait me faire tuer une gazelle ou une antilope dont nous avions aperçu la piste quelques instants auparavant, ou bien qu'il allait peut-être me montrer le fameux serpent qui change l'homme en pierre en le regardant fixement ; enfin, je me disais que le cas était grave, car ces allures mystérieuses n'étaient pas dans les habitudes de Rabah. Lorsque nous fûmes à une cinquantaine de pas en dehors de notre direction, nous gravîmes une petite dune ronde, haute de 10 mètres environ, et là, m'ayant montré quelques tamarix de deux mètres de hauteur qui entouraient la dune, il me dit d'un air de triomphe : « Voilà les tamarins d'Ibrahim ; *écris-les bien tous*, car tu n'en trouveras pas d'autres dans ces contrées. » Je comptai en effet les tamarix et *je les écrivis*, au nombre de huit, selon le désir de Rabah.

Nous continuâmes ensuite de marcher dans la plaine graveleuse, ayant à notre droite, à 200 m. environ, une chaîne d'*oughroud* hauts de 250 m. et rapprochés les uns des autres de 1000 m. en moyenne, lesquels portent le nom d'*Oughroud* et *Tharfeïan Ibrahim* ; à gauche une longue *veine*, également parallèle à

notre route, mais éloignée de 2 kilom., allait aboutir à deux grosses dunes non loin desquelles nous passâmes à 8 h.

Déjà, à 7 h., nous avions quitté la plaine de graviers pour entrer dans une autre plaine couverte de blocs de grès moucheté de rose, dont la décomposition était très-avancée ; à 8 h. 30, nous traversâmes une dépression (*houd*) assez profonde, dont le fond est formé de grès tellement décomposé qu'il se transformait en sable sous nos souliers ; en face, à droite, les *oughroud* s'éloignent pour former un demi-cercle de 3000 m. de profondeur ; à gauche, une autre grosse veine relie les deux dunes dont il a déjà été parlé à deux autres, hautes de 250 m., en face desquelles nous nous trouvâmes à 11 h. 40. De même que précédemment, les *oughroud* de droite s'éloignent encore pour former un demi-cercle bien plus vaste que le premier et profond de 6000 m. environ. La plaine, profondément déprimée, s'appelle en cet endroit *Afret ez Zimeran*,[1] parce que cet arbuste y pousse abondamment.

A partir du gros *ghourd el Aghrab*, ou du *Scorpion*, ainsi appelé parce qu'un homme, qui fut une fois piqué au pied par une de ces dangereuses bêtes, alla mourir tout près, la chaîne des *oughroud* de droite se continue jusqu'au soir, à une distance moyenne de 1500 m., tandis qu'à gauche une autre veine relie les grosses dunes, en face desquelles nous étions à 11 h. 40, aux *oughroud el Hassi Botthin*, près desquels nous devions camper le soir.

A partir d'une heure, nous marchâmes à travers une abondante végétation de *sfâr* que nourrit la plaine

[1] *Afra (d'afara), poussière grise,* et *zimeran*, nom d'une plante.

devenue sablonneuse, et à 2 h. 15 nous entrâmes dans un labyrinthe de petites dunes et de *siouf* dont la surface mouvante rendait la marche lente et difficile ; sur ces dunes poussent de hautes touffes d'*alfa*, du *sfâr* en abondance, du *henna* en fleurs, ainsi que de beaux pieds de *retem*.

A 3 heures, nous marchâmes dans une petite plaine libre au milieu des dunes, et à 3 h. 25, nous fîmes halte entre deux veines, au sud et à une faible distance des oughroud, entre lesquels est creusé le puits *Hassi Botthin* et à l'entrée d'une belle plaine unie qui s'étendait au loin vers le sud-est, direction que nous n'avions cessé de suivre depuis notre départ d'*Oughroud el Maguetla*.



CHAPITRE IV.

—

Une rencontre. Mon guide malade. Séjour forcé. Les chasseurs d'antilopes. El Hassi Botthin. Les dunes. La flore et la faune. La chasse dans les dunes. Le Châambi et son chameau. Rechute de mon guide. Médecin et marabout. Préparatifs de départ.

Nous nous installâmes sur un point élevé, où tout en étant abrités des vents du nord par une forte *veine*, nous pouvions explorer la plaine sans être aperçus. Cette précaution est toujours bonne à prendre dans le voisinage des puits, lesquels sont les rendez-vous ordinaires des Touareg et autres pillards qui y vont attendre les caravanes et même les pasteurs nomades, dans le but de *rhazer*[1] leurs troupeaux.

Avant de lâcher les chameaux au pâturage, mon guide prit son fusil pour explorer les alentours et pour aller reconnaître le puits dont nous étions peu éloignés. Il revint au bout d'une demi-heure nous dire qu'il avait trouvé, installés près du puits, deux chasseurs d'antilopes, le père et le fils, qu'il connaissait depuis longtemps et dont nous n'avions absolument rien à craindre.

On lâcha alors les chameaux dans les dunes, où ils

[1] Nous disons *rhazer*, du verbe-racine *rhaza, se porter tout droit sur quelqu'un à qui on en veut ;* d'où : *rhazia, expédition militaire,* et *rhezi* ou *rhazou, armée expéditionnaire ;* par extension : *bande de pillards.*

allèrent se régaler de *sfâr* et de *henna,* plantes dont ils sont très-friands. Ali alluma du feu pour préparer le café, pendant qu'Abd-er-Rahman faisait dans la plaine une grande provision d'arbustes déracinés par les vents, pour préparer le repas du soir.

Après qu'il eut pris le café, mon guide se plaignit de fortes douleurs dans la poitrine et dans les reins ; il me demanda de passer là la journée du lendemain pour se reposer et faire à notre aise notre provision d'eau, car nous ne devions plus trouver de puits jusqu'à Rhadamès, dont nous étions encore à dix ou douze journées de marche.

Je n'eus pas de peine à constater que Rabah avait un refroidissement occasionné par la pluie de la nuit précédente. Il eût été très-imprudent de continuer notre voyage dans de pareilles conditions, car il pouvait tomber très-sérieusement malade en route ; son fils, qui faisait le voyage pour la première fois, était incapable de nous guider et je me serais trouvé fort embarrassé s'il m'eût fallu errer au hasard dans les grandes dunes dont il m'avait fait, à plusieurs reprises, une description qui n'était rien moins que rassurante. Je lui répondis donc que nous resterions là jusqu'à ce que son état lui permît de continuer le voyage sans danger.

Je lui fis allumer un grand feu, près duquel il s'installa ; en attendant mieux, je lui donnai quelques pastilles adoucissantes, et j'ordonnai à Ali de préparer de suite un bon plat de tapioca dont il mangea avec beaucoup de plaisir ; cela ne l'empêcha pas de participer, comme à l'ordinaire et dans de respectables proportions, au plat de couscoussi. Après le repas, je lui administrai du thé bien chaud additionné d'une forte dose d'alcool de menthe de Riqlès ; ce cordial

acheva de le ranimer. Sachant qu'il avait, dans un sac en cuir, un bernous neuf destiné à être offert en cadeau à l'un de ses amis de Rhadamès, je l'engageai à s'en vêtir pour passer la nuit, mais il s'y refusa dans la crainte de le salir. Il se contenta de faire un trou dans le sable et il s'y établit, à la façon des chiens, la tête entre les jambes ; son fils prit les mêmes dispositions ; Ali s'allongea, roulé dans sa couverture, la tête sur une valise. Quant à moi, je fis aussi un trou dans le sable, mais j'eus soin de le remplir de *sfâr* sec, très-abondant aux alentours ; m'étant ensuite étendu sur mon lit improvisé, je me couvris de ma couverture pliée en quatre, je plaçai mon revolver de façon à l'avoir à portée de ma main, je pris ma carabine dans mes bras, puis, ayant rabattu sur mes yeux les capuchons de mes deux bernous, je ne tardai pas à m'endormir profondément, car la marche à travers les dunes m'avait passablement fatigué.

A 4 h., j'avais observé au thermomètre 13 degrés au-dessus de zéro ; la hauteur barométrique était 754,9 ; il soufflait une faible brise du nord.

Le jeudi 4 février, j'étais debout comme les premiers feux de l'aurore se montraient à l'orient. A ma grande surprise, je constatai qu'une abondante rosée était tombée pendant la nuit et qu'il en était résulté une gelée blanche assez forte.

A 5 h., le thermomètre marquait 3° 8 au-dessous de 0 ; la hauteur barométrique était de 753, 7 ; le ciel était pur, il faisait un calme absolu.

Je courus à un petit seau que nous avions laissé plein d'eau la veille au soir pour le café du matin ; j'y mesurai une croûte de glace de 0^{m} 008 d'épaisseur.

A 5 h. 50, au moment où le soleil commençait à

poindre à l'horizon, le thermomètre était descendu à 5 degrés au-dessous de zéro ; aucun souffle de brise ne se faisait encore sentir.

Dans la journée, le thermomètre marqua : à 10 h., 31 degrés avec une faible brise d'est, et à midi, 39 degrés, la brise d'est étant assez forte et le ciel toujours pur. Quant au baromètre, il se releva à 757,4 à 10 h., pour redescendre à 756,2 à midi.

J'ai remarqué que le voisinage d'un puits, si profond et si peu abondant qu'il soit, exerce toujours une influence considérable sur la température des lieux ; c'est surtout dans les dernières heures de la nuit que cette influence se fait le plus sentir.

Mon guide, qui s'était réveillé un peu avant le lever du soleil, me dit qu'il se trouvait mieux ; je lui fis encore prendre de l'alcool de menthe dans son café très-chaud, puis je lui donnai quelques pastilles pour la journée.

Comme nous étions tous occupés à prendre le café, j'aperçus un homme armé qui, venant de la direction du puits, se dirigeait vers nous : c'était le chasseur que Rabah avait rencontré la veille en allant reconnaître le puits. Cet homme nous ayant salués, je lui fis signe de s'asseoir près du feu et je lui offris une tasse de café qu'il s'empressa d'accepter. Lui ayant demandé son nom, il me dit s'appeler Oumer ben Mohammed, et appartenir à la fraction des Châamba Oulad Bou Sâïd. C'était un homme de haute taille, paraissant âgé de 45 ans environ ; son visage bronzé, sillonné de rides profondes, avait un air de rudesse qui convenait parfaitement à sa profession ; il était vêtu d'une courte gandoura serrée autour de sa taille par une large ceinture de cuir, à laquelle était suspendue, outre un énorme coutelas, une cartouchière

en cuir garnie de tubes en roseau ; un bernous assez propre couvrait ses épaules ; un court haïk, fixé autour de la chachia par une corde en poils de chameau, couvrait le cou et les oreilles et passait sous la gorge, d'où il pouvait être relevé jusque sur le nez, à la façon des Touareg, afin de préserver les voies respiratoires du sable fin que les vents d'est soulèvent; il avait aux pieds de gros chaussons de laine, sans semelles, chaussure excellente pour se préserver du froid aux pieds pendant la nuit et, dans le jour, pour courir à travers les dunes.

Il commença par nous parler de ses exploits cynégétiques et il nous raconta que, peu de jours auparavant, il avait tué, à l'endroit même où nous nous trouvions, une antilope et six gazelles. Finalement, il nous dit qu'il allait chasser dans les dunes qui s'étendaient de l'autre côté de la plaine, et il engagea Rabah à le suivre, lui promettant une chasse extraordinaire.

Rabah était sur des épines ; ses yeux allaient et venaient de moi au chasseur et du chasseur à moi. Enfin il se leva et saisit son fusil.

Je crus devoir lui faire observer qu'il commettait une imprudence dont il pourrait bien se repentir, attendu qu'une journée de repos était absolument nécessaire pour achever de le guérir. Il me répondit qu'il n'avait point l'habitude d'être malade et encore moins de rester inactif; qu'une tournée dans les dunes lui ferait le plus grand bien et qu'il reviendrait complétement guéri. Il partit donc avec Oumer, mais comme il n'emportait aucune provision, Ali le rappela pour lui offrir une poignée de dattes. Il revint en effet sur ses pas, mais ce fut pour gronder Ali en lui disant qu'il était très-mauvais de rappeler ainsi un

chasseur qui se mettait en marche, parce que cela portait toujours malheur. Et il repartit en courant pour rejoindre son compagnon.

Vers 9 h., nous reçûmes aussi la visite du fils d'Oumer, grand jeune homme de 20 à 25 ans, au visage agréable, aux grands yeux noirs surmontés d'une paire de sourcils parfaitement arqués ; il était très-proprement, et je dirai même luxueusement vêtu d'un beau haïk de Touggourt et de deux bernous presque neufs, chose inouïe chez les nomades Châamba. Après nous avoir salués selon l'usage, il s'assit près d'Ali qui préparait en ce moment un plat de macaroni pour le déjeuner, et il lui demanda mille explications sur cette pâte qu'il n'avait jamais vue et qu'il avoua ingénûment avoir prise tout d'abord pour des tronçons de serpents. Ayant aperçu une bougie dont je m'étais servi la veille au soir pour écrire quelques notes, il demanda ce que c'était et à quoi cela pouvait servir. Ali lui ayant dit que cela servait à éclairer la nuit, il fit observer, avec une naïveté qui fit rire même Abd-er-Rahman, qu'il était étonnant que ça éclairât la nuit, puisque dans le jour on n'y voyait point de feu. Il lui fut expliqué qu'on y mettait le feu avec une allumette, mais comme il ne connaissait pas plus les allumettes que la bougie, Ali passa à la démonstration et, ayant frotté une allumette contre la marmite, il en communiqua la flamme à la bougie au grand étonnement de notre visiteur. A déjeuner, je lui offris des macaronis dont il ne mangea qu'après avoir reçu l'assurance formelle qu'il n'en serait pas incommodé ; mais il ne voulut jamais accepter de sardines à l'huile, parce que, dit-il, des bêtes aussi laides ne pouvaient être bonnes. Il fit moins de difficultés pour accepter une tasse de café.

Après le repas, ayant laissé Ali à la garde des bagages, je m'acheminai vers le puits en compagnie d'Abd-er-Rahman et du jeune chasseur, l'un portant une longue corde et l'autre un seau pour tirer de l'eau. Nous marchâmes dix minutes vers le nord et, après avoir franchi trois veines parallèles, nous arrivâmes au puits, creusé au milieu d'un espace libre de 100 mètres de long sur 50 de large environ, entre quatre *oughroud* hauts de 250 m., dont deux, ceux du côté de l'ouest, portent le nom d'*El Hassi,* ou *du Puits;* des deux autres, qui s'élèvent vers l'est, le plus méridional seulement est appelé *Bou Oqua*, c'est-à-dire le *Père de l'accident*, parce qu'une masse de sable, détachée de son sommet par le vent, ensevelit une fois deux chasseurs qui s'étaient assis sur l'une de ses arêtes.

Hassi Botthin est formé des deux mots, *hassi*,[1] qui veut dire puits, et *botthin*, participe pluriel du verbe racine *bath*, *il a dormi couché sur le côté,* et par extension, *il a campé. Hassi Botthin* signifie donc *Puits des campements.*

Ce puits est creusé dans une couche de grès saharien poreux, formé d'albâtre cristallisé avec peu de sable, dont les blocs ont servi à son coffrage ; il traverse, en outre, une couche de calcaire blanc dont on s'est servi pour la construction d'une petite auge, placée à côté ; le gypse est très-abondant aux alen-

[1] Les deux mots *hassi* et *bir* signifient *puits*, mais avec la différence suivante : *hassi* (du verbe-racine *hassa, boire l'eau en humant)* signifie un *puits creusé dans un endroit sablonneux*, ou bien : *endroit sablonneux où l'on trouve de l'eau en faisant un trou peu profond, avec les mains ; Bir* (du verbe-racine *bara, creuser un puits)* désigne plus particulièrement un *puits creusé dans un sol dur, avec un instrument.*

tours. L'orifice du puits, entouré d'un seuil de 20 centimètres de hauteur, a 70 centimètres de diamètre; les eaux sont à 22 mètres de profondeur; leur température était de 23° à 11 h.; elles ont un goût saumâtre très-prononcé et fort désagréable.

Dans l'après-midi, pendant qu'Ali et Abd-er-Rahman remplissaient d'eau amère nos outres et nos tonneaux, je fis, en compagnie du jeune chasseur, une excursion aux alentours. Nous fîmes l'ascension d'un ghourd qui me parut représenter la hauteur moyenne des dunes de cette contrée; je jugeai qu'il était élevé d'environ 300 mètres. Les oughroud que j'aperçus à perte de vue sur la route que nous devions parcourir me parurent disposés en longues chaînes assez régulières et parallèles entre elles, dont la direction est du sud-est au nord-ouest; leurs formes les plus générales sont celles de pyramides triangulaires ou quadrangulaires; leurs arêtes se confondent, à la base, avec les veines qui les alimentent et les relient entre eux. Ici encore, comme partout du reste, les arêtes, les *veines* et les *siouf* sont arrondis du côté du vent et taillés verticalement du côté opposé, sur une hauteur qui peut être d'un mètre à la base et qui va en diminuant jusqu'au sommet. Ces chaînes d'oughroud laissent entre elles des plaines ou, si l'on veut, des vallées larges de 1000 à 1500 mètres; ces vallées sont sablonneuses ou graveleuses, parfois obstruées par des veines qui s'écartent de la direction générale, ou par des siouf, lesquels ne sont que des oughroud en voie de formation, ou bien encore elles sont couvertes de blocs de grès dont la désagrégation est le plus souvent très-avancée; elles sont alors usées, creusées par les vents du sud-est qui, lorsqu'ils s'abattent dans ces parages en tourbillons

furieux, pulvérisent les roches décomposées qui sont encore à nu entre les dunes et dans les vallées, soulèvent le sable ainsi nouvellement formé, et le conduisent, par les veines et les arêtes, jusque sur le sommet des ouhgroud.

Les vents du sud-est apportent aussi du sable de très-loin ; en passant sur les immenses plaines de grès désagrégé qui s'étendent au delà de Rhadamès, ils soulèvent des nuages épais qu'ils transportent vers le nord-ouest, où ils vont former de nouvelles dunes ou bien alimenter celles qui sont déjà formées; on voit alors, au milieu du brouillard plus ou moins épais qui couvre le désert, le sable passer d'une dune à l'autre comme une fumée légère que le vent chasse devant lui.

Il est certain que les oughroud des environs de Hassi Botthin ont commencé à se former sur place de la façon que j'ai expliquée plus haut : le vent, en usant les parties décomposées de la plaine, en a soulevé les débris pulvérisés et les a transportés sur les parties les plus élevées, où ils ont été soudés par la pluie et par la végétation, et il est facile de voir que nombre d'oughroud occupent des sommets dont on ne peut préciser la hauteur ; mais il n'est pas moins certain que ces dunes sont alimentées par les vents d'est et surtout du sud-est, ainsi que j'ai été à même de l'observer plus d'une fois. Du reste, le sable de la partie inférieure des oughroud est d'un grain relativement gros et de la même couleur que celui des dunes d'*El Maguetla*, tandis que celui qui recouvre la partie supérieure est beaucoup plus fin, et aussi d'une couleur beaucoup plus foncée, ce qui prouve qu'il est surtout formé de grès ferrugineux, dont je n'ai trouvé de nombreux échantillons que dans le Ha-

mada qui s'étend à l'est et au sud-est de Rhadamès.

Les hautes dunes de Hassi Botthin sont de formation toute récente; mon guide prétend les avoir vues à l'état de *siouf* lorsqu'il commençait à porter le fusil; or, Rabah ben Amera est âgé de 55 ans environ; il les a vues grossir sans que leur forme générale se soit jamais modifiée d'une façon bien appréciable, puisque, dit-il, les mêmes dunes qui me guidaient autrefois dans mes chasses m'aident encore aujourd'hui à reconnaître ma route.

Ainsi, par suite de la marche envahissante des sables vers l'ouest, les plaines libres qui s'étendent de ce côté et le lit de l'Igharghar lui-même sont appelés à disparaître dans un temps donné.

Je ne puis encore m'étendre bien longuement sur la formation des dunes dans le Sahara, mes idées sur cet important sujet ne pouvant se former qu'au fur et à mesure qu'avançant dans l'Erg, je me trouverai à même de faire des observations nouvelles.

Je crois cependant devoir rapporter à cette place deux observations que j'ai été à même de faire nombre de fois pendant le cours de mon voyage : j'ai remarqué que la surface des dunes et des plaines sablonneuses se ride sous le vent, absolument comme les eaux tranquilles d'un lac lorsqu'elles sont effleurées par la brise; s'il pleut ensuite, ces rides, loin de disparaître, deviennent tellement dures qu'elles meurtrissent le dessous des pieds aussi bien que pourraient le faire les roches les plus dures.

J'ai observé en outre que, dans les lieux où il se produit, la nuit, d'abondantes rosées aussi bien que dans toutes les parties sablonneuses du Sahara, immédiatement après la pluie, il sort du sable, spontanément, une végétation herbacée très-serrée, mais si

fine qu'elle est à peine perceptible à l'œil nu. Cette végétation éphémère disparaît toujours dès qu'elle est frappée par les rayons du soleil.

La flore des dunes est peu variée et les sujets sont jeunes, mais vigoureux, car, même après une sécheresse de deux années, le sable est encore humide à 40 ou 50 centimètres de profondeur.

L'alfa [1] *(stipa tenacissima)* pousse par touffes serrées dans toutes les plaines sablonneuses où ses longues racines fibreuses peuvent s'étendre librement; il est très-clairsemé sur le sommet des dunes; deux espèces de *sfâr* (belle graminée) fournissent aux chameaux une nourriture abondante; la *foul ed djemal* (*astragalus Saharæ*) ou *fève des chameaux* commence à sortir de terre; quelques *adonis* se préparent à ouvrir leur corolles, et l'*Anastatica hierochuntica* (rose de Jéricho) se montre dans les endroits pierreux; l'*alenda* (*Ephedra alata*), bel arbuste résineux, aux feuilles aciculaires, pointues comme des aiguilles, pousse, à côté de l'alfa, jusque sur le sommet des dunes, mais il est partout très-clairsemé; son écorce est épaisse et rugueuse comme celle du jeune liége; l'*ârtaya*, l'un des rares arbrisseaux qui se dépouillent de leurs feuilles dans le Sahara et qui, ainsi dépouillé, ressemble au lotus, couronne de loin en loin de gros mamelons de sable, au pied desquels s'abritent les gazelles pour reposer la nuit; ses feuilles sont aciculaires comme celles de l'*alenda*, mais son écorce est moins épaisse et plus lisse; l'*âzel* (*calligonum comosum)*, bel arbrisseau qui se dépouille également de ses feuilles, mais qui n'atteint ici qu'un mètre de hauteur, arrive à six mètres sur la route du Souf, et se

[1] En arabe *halfa,* avec l'*h* fortement aspiré.

couvre, au printemps, de petites fleurs blanches, semblables à celles de l'aubépine dont elles ont la délicieuse odeur; il forme de loin en loin de petits bosquets sur les dunes peu élevées ; le *merkh (genista Saharæ)*, grand arbrisseau disposé en touffes épaisses et serrées, et couvert de fleurs jaunes, se rencontre surtout dans les régions humides ; le *zimeran* et le *baéguel*, petits arbustes épineux, préfèrent aussi les parties basses et humides, où le sable est peu épais ; le *hennat ed djemal (Henophyton deserti)*, gracieux arbustes à feuilles crénelées, très-fournies, très-épaisses et d'un vert sombre, orné déjà de jolies petites fleurs violettes, à corolles polypétales, pousse de préférence dans les plaines sablonneuses, pourvu que ses longues racines puissent plonger dans la couche de pierres qui est au-dessous ; le *retem (retama rætam)* et le tamarix ont disparu ; le *çbeït*, belle variété d'alfa, le *helma (Plantago ovata)*, au feuillage argenté et denté, poussent, un peu plus loin, dans les hautes dunes qui sont à l'est. Enfin le *had (cornulaca monacantha)*, arbuste épineux gonflé de suc, dont la présence indique toujours l'eau à une faible profondeur, et qui est très-goûté des chameaux, qu'il rafraîchit et engraisse, couvre les vallées profondes et humides, auxquelles il donne une teinte sombre qui les fait ressembler de loin à des fleuves impétueux roulant la masse de leurs eaux entre des murailles de granit.

La faune des dunes est représentée en première ligne par l'*antilope oryx* dont les nombreux troupeaux, qui fuient au loin devant le chasseur avec la rapidité de l'éclair, broutent les sommités de l'alfa, le sfâr, les feuilles de l'alenda et l'âzel. La femelle de l'antilope (*begra* ou vache) fait deux portées dans l'année et met bas, en juin et en décembre, un petit chaque fois.

Les *gazelles*, plus nombreuses encore, mais moins farouches que l'antilope, jouent dans les vallées sans se douter de l'approche du chasseur qui trouve en elles une proie facile; elles grimpent légèrement jusque sur le sommet des dunes les plus élevées, et on les aperçoit souvent, placées en longues files sur les veines, d'où elles regardent passer au loin les caravanes; elles se nourrissent des sommités de l'alenda, mais elles préfèrent le helma, lorsque la pluie a reverdi son feuillage et que ses petites fleurs rouges et blanches ont ouvert leurs corolles; elles mangent aussi avec avidité les jeunes pousses du henna, dont les feuilles contiennent un suc abondant et dont les fleurs sont pleines de parfum; elles se nourrissent encore de l'âzel et du retem dans les lieux où ils poussent. Lorsque les pluies de l'hiver viennent leur donner une nourriture fraîche et abondante, les gazelles font deux portées de deux petits; mais dans les années de sécheresse, elles ne font qu'une portée d'un seul petit, qu'elles mettent bas vers la fin de mars.

Le *fenek* (*fenecus brucei*), gracieux petit animal de la forme du renard, mais dont le pelage est d'un fauve clair, se creuse de nombreux terriers dans les vallées sablonneuses que les *oughroud* laissent entre eux; il se nourrit des rats qui pullulent sous les touffes d'arbustes, des rares oiseaux qui vivent dans ces parages et de lézards; mais il se régale des sauterelles qui s'abattent souvent dans ces régions, lorsqu'un vent contraire les empêche de continuer leur marche vers le nord; enfin il se nourrit encore, lorsque la saison est venue, des fleurs, des plantes qui croissent aux alentours. Le *fenek* entre en amour dans les premiers jours de février et ne fait qu'une portée de trois à six petits, qu'il met bas à la fin de mars ou au commencement d'avril.

Le *chat sauvage (felis catus)* habite les parties les plus boisées de l'Erg, où il se nourrit d'oiseaux.

Le *lièvre*, plus petit que celui d'Europe, devient de plus en plus rare au fur et à mesure que l'on avance vers l'est.

La *gerboise* est aussi peu commune dans les grandes dunes ; elle entre en amour vers le milieu de l'été et ne fait qu'une portée de trois à sept petits.

Le *hérisson* y est petit et représenté par de rares sujets.

Le *lerouy* (mouflon à manchettes) se rencontre à six ou sept jours de marche plus au sud, ainsi que *l'autruche* qui accourt cependant dans ces contrées lorsque les pluies ont fait sortir des sables une végétation plus abondante.

Le *corbeau*, l'augure des Châamba, qui s'arrêtent court s'ils aperçoivent, en sortant de leur tente, un de ces oiseaux errer seul en poussant des croassements lugubres, fréquente aussi les grandes dunes, mais en petit nombre ; il se nourrit des nombreux scarabées qui se meuvent lentement sur le sable.

Trois ou quatre variétés de petits *oiseaux* se nourrissent d'insectes ; ces oiseaux ont également le plumage gris-cendré : les uns, de la grosseur de l'alouette, sont armés d'un long bec recourbé ; les autres ont la forme et la grosseur du moineau. Je ne les ai jamais entendus chanter.

Les *reptiles*, qui sont nombreux dans ces parages, appartiennent aux plus dangereuses espèces : on y remarque le *Cerastes Ægyptiaca* ou *vipère à cornes*, qui rampe dans les lieux pierreux et humides et dont la blessure est mortelle, si le malade n'est immédiatement secouru ; la petite *vipère minute* (*zorreïg* en arabe) dont le venin tue presque instantanément ; le python,

qui y est représenté par de rares sujets, et, au dire des Arabes, un grand serpent noir, appelé *Çaban*, de la grosseur d'un canon de fusil et long de deux mètres environ, dont la morsure engendre toujours la mort au milieu d'horribles souffrances.

Les scorpions sont de trois sortes : le *scorpion noir* (*scorpio afer*) dont la piqûre est toujours dangereuse, mortelle même dans nombre de cas ; un autre, assez ressemblant au *scorpion tunisien* (*scorpio tunetatus*), mais qui est sensiblement plus gros et tout tacheté de points noirs, diffère encore du premier en ce que le peigne abdominal a plus de treize dents ; on le dit pour le moins aussi dangereux que le scorpion noir ; enfin, le *scorpion jaune*, dont je n'ai rencontré que de très-petits sujets et qui est bien moins dangereux que les précédents. Peut-être les petits scorpions jaunes que j'ai vus et dont j'ai rapporté quelques échantillons, sont-ils des arachnides de la seconde espèce qui venaient d'éclore ? On m'a encore parlé, aussi bien dans le Sahara qu'à Rhadamès, d'un *gros scorpion noir à queue traînante*, dont la plus légère piqûre donne presque immédiatement la mort. Cette espèce est si nombreuse au Bernou, m'a-t-on raconté, elle pullule tellement dans certains lieux, que des villages entiers, envahis par ces hôtes dangereux, ont été abandonnés par leurs habitants.

Les serpents et les scorpions se rencontrent très-rarement sur le sable et ne montent jamais sur les dunes ; ils se tiennent dans les bas-fonds pierreux ou dans les habitations humides ; ils n'attaquent jamais l'homme et ne blessent qu'à leur corps défendant, si l'on marche dessus ou si on les presse d'une autre façon ; le scorpion est d'autant plus à redouter dans les lieux habités, qu'il grimpe la nuit dans les lits,

se glisse sous les couvertures, et pique le dormeur si celui-ci le presse, en dormant, de quelque partie de son corps.

Les *lézards* y sont nombreux et variés, mais les deux espèces les plus communes sont: le *scincus officinalis*, qui atteint souvent la longueur de 20 centimètres et qui se fait remarquer par sa tête effilée, soudée immédiatement à un corps très-souple, terminé par une queue courte, ronde et pointue ; son dos est orné de sept ou huit raies noires, transversales ; il est tout couvert de petites écailles très-lisses d'où se détache, lorsqu'il a séjourné dans l'esprit de vin, une matière gluante très-difficile à saisir, à laquelle il doit sans doute la faculté de s'enfoncer très-rapidement dans le sable et de traverser des veines de 8 à 10 mètres d'épaisseur avec autant de rapidité que pour franchir la même distance sur le sol. Les Arabes sont très-friands de la chair de ce lézard, qu'ils mangent grillée et dont le goût rappelle celui de l'anguille.

L'autre espèce est le *pygmea,* dont la tête est sensiblement plus grosse que le corps, lequel, ordinairement d'un jaune pâle, est terminé par une longue queue, annelée chez quelques sujets, lisse chez d'autres ; ces derniers, d'une couleur plus foncée, appartiennent peut-être à une autre espèce.

J'ai encore observé, dans les dunes, quelques insectes carnassiers ; l'*arachnide* appelé *faucheur* ; quelques *myriapodes* de la classe des *mille-pieds* ; le *cloporte* ; plusieurs espèces de l'ordre des *coléoptères,* tels que de gros *scarabées* noirs, très-nombreux sur les dunes ; des *coccinelles* de couleurs variées ; quelques *orthoptères*, tels que la *sauterelle émigrante* dont les nuages épais, qui viennent peut-être du Soudan, s'abattent dans ces déserts chaque fois que le vent

du nord vient contrarier leur vol ; parmi les *hémiptères*, je citerai une sorte de *punaise* roussâtre, petite, plate et très-dure qui, après s'être attachée aux bas à l'aide de deux mandibules semblables à celles des insectes broyeurs, les traverse de son long suçoir et cause de vives douleurs. J'ai encore observé quelques *fourmis rouges*, la *mouche ordinaire* et un petit *papillon de nuit* qui ne manquait jamais de venir, le soir, se brûler les ailes à ma chandelle.

Les Châamba commencent la chasse dès la fin de janvier ou les premiers jours de février ; mais la meilleure saison est celle des chaleurs.[1] S'en rapportant alors, pour la garde des troupeaux, à leurs femmes et à leurs enfants, ils se dirigent, par groupes de trois ou quatre, du côté des grandes dunes où le gibier abonde. Chaque chasseur emmène trois ou quatre chameaux qu'il charge d'une provision de dattes, de farine pour faire de la *rouina*, de munitions et d'outres pleines d'eau. Ils s'établissent ordinairement dans le voisinage d'un puits, dont ils ne s'écartent guère au delà de deux ou trois journées de marche et où chacun va, à tour de rôle, renouveler la provision d'eau.

Les Châamba ne chassent que l'antilope, la gazelle, le fenek dont la chair leur fournit un supplément de nourriture, ainsi que l'autruche lorsque l'état de leurs rapports avec les Touareg leur permet d'aller plus au sud ou bien lorsque les pluies sont venues rafraîchir la végétation des dunes. Ils ne s'occupent nullement de la préparation des peaux : ils font sécher au soleil celles qui proviennent d'animaux tués dans la première période de la chasse et ils salent, pour les vendre vertes, celles des animaux tués dans la seconde

[1] Cependant les *Souafa* chassent de préférence en hiver.

période. La viande se conservant, dans ces contrées, plus de 8 jours sans se corrompre, ce n'est que tous les 5 ou 6 jours qu'ils détachent quelqu'un de leur bande pour aller vendre le gibier dans l'oasis la plus rapprochée.

A la fin de la saison, c'est-à-dire en automne, ils chargent sur leurs chameaux les peaux provenant de leurs chasses, pour aller les vendre à Ouargla, à Touggourt, chez les M'zab, dans le Souf et jusqu'à Rhadamès.

Sans son chameau, le Châambi, si intrépide qu'il soit, ne pourrait jamais pénétrer dans ces affreux déserts et, du reste, l'homme et l'animal sont bien faits pour vivre ensemble ; l'un et l'autre ne font qu'un, pour ainsi dire : ils ont les mêmes mœurs, ils sont sobres autant l'un que l'autre, méprisent également les fatigues et les dangers qu'ils ne cessent de braver dans les déserts immenses à travers lesquels ils se complaisent.

Ils ne pourraient exister l'un sans l'autre : les puits sont clair-semés dans le *Pays de la Soif* ; ils sont toujours espacés de plusieurs journées de marche et l'homme ne saurait essayer de franchir seul la distance qui les sépare, sans s'exposer à une mort certaine ; il faut donc, pour cela faire, qu'il ait recours à son inséparable compagnon qui, chargé d'outres pleines, le transporte d'un puits à un autre ; il le récompense alors de ses services en remplissant pour lui la petite auge que sa reconnaissance entretient à côté du puits.

Dans le jour, le chameau se contente de la maigre pâture qu'il broute en marchant ; le Châambi se contente également de quelques dattes qu'il mange sans s'arrêter. Lorsque le soir, au repos, le chameau

paît à l'aise quelques touffes de *sfâr*, l'Arabe se régale d'une poignée de rouina.

Pendant les grandes chaleurs de l'été, le chameau peut rester de huit à dix jours sans boire ; mais si les pluies d'hiver viennent lui donner une nourriture plus fraîche, il reste sans peine un mois et quelquefois davantage sans voir d'eau ; de même le Châambi, en temps ordinaire, peut marcher deux longues journées sans ressentir les ardeurs de la soif.

Preuves de la sagesse infinie du Souverain Créateur de toutes choses, dont la puissance et la prévoyance se manifestent surtout au milieu des plus épouvantables déserts.

Vers les 4 heures du soir, mon guide rentra bredouille et malade ; il toussait à se rompre la poitrine et se plaignait d'un grand mal de tête. Je lui fis observer que, s'il ne profitait de notre séjour près du puits pour se reposer, tous mes soins deviendraient inutiles.

— Que veux-tu ? me répondit-il ; j'étais jaloux de voir l'autre aller à la chasse, tandis que je restais ici à me plaindre comme une vieille femme.

Je lui fis préparer du tapioca et, après souper, je lui administrai, comme la veille, de l'alcool de menthe dans une tasse de thé ; je lui donnai encore quelques pastilles pour la nuit et j'ordonnai à son fils de le frictionner longtemps avec de l'alcool camphré, sur la poitrine et entre les épaules. C'était tout ce que je pouvais faire.

Le soir, à 7 h., le baromètre descendit à 752,7 ; le thermomètre ne marquait que 4° au-dessus de zéro ; le ciel était pur, il soufflait une faible brise d'est.

Malgré une nuit très-fraîche, mon guide se trouva beaucoup mieux, le 5 février au matin ; mais je jugeai

prudent d'attendre au lendemain pour nous remettre en marche.

A 5 h., le thermomètre était descendu à 2° au-dessous de zéro et le baromètre à 751,5. Le ciel était pur, il faisait un calme absolu; je remarquai une légère gelée blanche sur les arbustes, et je mesurai, dans le seau, une croûte de glace de 0,002 m.

A 5 h. 45, comme le soleil commençait à poindre, j'observai 3° au-dessous de zéro. A 6 h. 30, le thermomètre était déjà monté à 15°,5, mais le baromètre était descendu à 750,9 ; il venait de s'élever un faible vent du sud-ouest ; à 11 h., il remonta à 753,1, tandis que le thermomètre marquait 31°,8 ; le ciel était toujours pur, il ventait assez fortement du sud-ouest.

Vers les 6 h., le chasseur Oumer vint nous faire une visite ; le sort ne l'avait guère favorisé non plus, car il n'avait rien tué le veille. Pour le consoler, je lui offris une tasse de café.

Comme je me promenais le long d'une dune (car il faisait froid), je l'entendis qui interrogeait mon guide.

— Quel est donc ce Sidi ? demanda-t-il.

— C'est un *taleb* (savant), répondit fièrement Rabah.

— Comment s'appelle-t-il ?

— *Bouy Nacer*, et c'est aussi un grand médecin.

— Bouy Nacer (mon père Nacer), me dit Oumer en se tournant vers moi, lorsqu'un taleb rencontre un chasseur, il est d'usage qu'il lui écrive *un livre* pour lui porter bonheur.

Je compris alors que ce grand gaillard, qui avait pourtant l'air intelligent, était aussi simple que la pauvre femme qui m'avait demandé un remède pour empêcher les scorpions d'entrer sous sa tente, et qui voulait un *heurz* (talisman) dans le genre de ceux que leurs bons marabouts leur font payer si cher;

mais comme il ne faisait pas encore assez chaud pour me mettre à écrire sur l'heure, je lui répondis qu'assurément je lui écrirais *un livre*, mais que, pour que ce livre produisît l'effet voulu, il fallait attendre que le soleil fût plus élevé au-dessus de l'horizon.

Vers les 8 h., conme le soleil commençait à nous réchauffer de ses rayons, je coupai un morceau de papier de 0,20 c. de long et 0,15 de large environ, je le pliai en deux et, sur le premier recto, j'écrivis en arabe et à l'encre rouge quelques préceptes du Coran.

Je présentai ensuite le *livre* au chasseur, qui me pria de le lui plier bien petit. Je le pliai en huit; puis l'ayant enveloppé dans un autre morceau de papier, je le lui remis en lui recommandant bien de le coudre dans un petit sac en peau de gazelle, ce qu'il me promit de faire. Il partit ensuite tout joyeux, en me disant :

— Je vais chasser en avant sur votre route, et si demain, lorsque vous passerez, j'ai tué une gazelle, je te la donnerai.

Je lui répondis : « Va avec le salut! (*emchi bi es selama.* »

A peine Oumer était-il parti que Rabah s'approcha aussi pour me demander un livre, mais *meilleur* que celui que j'avais donné à l'autre. Vrai, jusqu'alors j'avais eu meilleure opinion de mon guide.

Je me mis en devoir d'écrire pour lui un livre, à l'encre rouge, sur un joli morceau de papier vert que je déchirai de la dernière lettre que j'avais reçue, à Touggourt, de mon excellent collègue, M. Hertz, secrétaire général de la Commision de Géographie commerciale.

Je pliai ensuite ce *livre* avec le plus grand soin,

et, afin de prouver à mon guide toute ma sollicitude, je lui recommandai de le placer dans un petit sac en peau d'antilope.

Vous me pardonnerez, ami lecteur, de m'être fait le serviteur complaisant de la superstition, car malheureusement il n'était point en mon pouvoir de la détruire ; en me moquant de ces bonnes gens, je les aurais profondément blessés sans profit, et en leur refusant tout simplement ce qu'ils me demandaient, j'aurais passé pour un homme peu généreux.

Ceux-là seuls en sont responsables devant Dieu qui profitent du caractère dont ils revêtus pour entretenir les peuples dans l'ignorance et pour exploiter ensuite cette ignorance. Ce n'est pas seulement en Afrique que ces choses se pratiquent, mais bien dans tous les pays, et surtout dans ceux qui n'ont pas encore secoué résolûment le joug hébêtant de la théocratie.

On ne cesse de répéter partout : Dieu est juste ! Dieu est parfait !

Si l'on croit que Dieu est juste, comment peut-on espérer se le rendre favorable en se procurant, moyennant finance, un morceau de papier sur lequel il aura plu à un autre homme d'écrire ou de faire imprimer une phrase ou une image quelconque.

Si tu crois que Dieu est parfait, tu dois te douter qu'il lit dans ton cœur, ô mortel ! Si ton cœur est souillé par le vice, ce n'est pas en achetant des talismans que tu pourras le blanchir et le rendre agréable à Dieu ; mais si, au contraire, tu possèdes un cœur pur, tu n'as pas besoin d'autre talisman, celui-là te suffit.

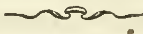
L'instruction est la seule barrière que l'on puisse opposer à l'envahissement de l'ignorance et de la

superstition ; mais pour que nous puissions faire profiter ces peuples des biens qui nous ont été donnés, il faut les attirer à nous, et pour les attirer à nous, il faut d'abord s'en faire des amis.

Vers le soir, Rabah se trouvant beaucoup mieux, nous prîmes nos dispositions pour partir le lendemain matin, et nous complétâmes notre provision d'eau.

Ce jour-là, avant le souper, je vis mon guide et son fils se laver les mains pour la première fois, mais ils s'y prirent d'une drôle de façon : ils versèrent, dans un petit seau en fer, environ un demi-litre d'eau, ils y plongèrent avec précaution leurs doigts réunis par leurs extrémités, puis ils les laissèrent ainsi sécher. Il ne valait vraiment pas la peine de faire un pareil effort et de gaspiller un demi-litre d'eau pour arriver à un aussi piètre résultat.

A 7 h., le thermomètre marquait 10° au-dessus de zéro, et le baromètre était descendu à 749,2 ; le vent soufflait toujours du sud-ouest, mais le ciel était pur.



CHAPITRE V.

—

Départ de Hassi Botthin. Invocations. Zerâat es Çbeït. La tombe d'un chasseur. Le Zemoul el Akbar. Les vallées de Helma. Le chaos. Souffrances. La vallée des Acacias. Un régal de Châamba. El Oughroud el Berdekhin. El Kheït et Teskra. Une tempête dans les dunes. Une nuit terrible. Le désert après la tempête. Ez Zemoul el Ghardaya. La sebkhat el Melah. Zaouïa Sidi Mâabet bou Djerida. Arrivée à Rhadamès.

Le samedi 6 février, il faisait une belle et fraîche matinée. Le thermomètre n'était descendu qu'à un degré au-dessous de zéro un peu avant le lever du soleil, et aucune brise ne se faisait sentir.

Mon guide se trouvait beaucoup mieux, la toux avait disparu et il ne lui restait qu'une légère douleur aux reins et au cou.

Nous nous mîmes en marche à 7 h., Rabah invoquant son patron. *Reubbi! Reubbi! Ia Sidi Abd-el-Kader moulani!*[1] répétait-il à chaque instant. Puis, se tournant vers moi, il ajoutait: « O Bouy Nacer! je prie Dieu qu'il bénisse ton voyage et qu'il te reconduise chez toi avec le bien. Tu as été pour moi tout à la fois mon père, ma mère et mon ami, et je t'accompagnerais, s'il le fallait, jusque dans le pays des *Koufar*. »[2]

[1] *Mon Dieu! mon Dieu! O Monseigneur Abd-el-Kader mon maître!*

[2] Les Arabes désignent sous le nom de *pays des Koufar* (infidèles) toutes les contrées qui s'étendent au delà du Soudan. C'est de ce mot *Koufar*, dont le singulier est *Kafer*, que nous avons fait *Cafre*.

Nous marchâmes, toute cette journée, dans une plaine de 1000 à 1500 mètres de large, entre deux chaînes parallèles d'oughroud dont j'évaluai à 300 m. la hauteur moyenne.

La plaine est tantôt sablonneuse avec une luxuriante végétation de sfâr et d'alfa; tantôt graveleuse, ne nourrissant alors que quelques maigres arbustes épineux, ou bien couverte, dans quelques parties déprimées, de blocs de grès saharien tellement décomposés qu'ils se réduisent en sable sous la chaussure; parfois aussi elle est barrée par des veines et des siouf que l'on ne franchit pas sans difficulté. Je remarquai, dans le sable, de nombreux fragments d'œufs d'autruche, preuve évidente que ces échassiers font parfois leur ponte dans ces contrées. De nombreuses pistes de troupeaux d'antilopes se croisaient en tous sens, et nous apercevions, de loin en loin, des gazelles perchées sur les dunes.

De 9 h. 40 à 10 h. 5, nous déjeunâmes d'une galette cuite sous la cendre, de quelques dattes et d'un morceau de pâté de foie gras. Le thermomètre marquait alors 31°.

De 11 h. 30 à midi, nous traversâmes une partie sablonneuse de la plaine appelée *Feïdjet Mesdad*;[1] il faisait alors une chaleur accablante, mais il ne m'a jamais été possible d'observer le maximum de la température parce que j'étais démuni de thermomètre à maxima.

Du reste, il nous fallait marcher très-vite dans les grandes dunes, parce qu'un retard, un accident arrivé à une outre eussent causé notre perte.

[1] C'est-à-dire le *Défilé barré*, des deux racines: *Fedjedj, entrer dans un ravin*, d'où *fedja*, *défilé* entre deux montagnes, et *sadda*, barricader, *obstruer un chemin*, d'où *mesdad*, *fermé*, *obstrué*.

A 4 h. du soir, nous nous arrêtâmes entre deux veines, et nous nous établîmes au pied d'une grosse touffe d'*ârtaya*, qui couronnait un gros mamelon de sable, à l'entrée d'une plaine sablonneuse appelée *Zerâat es Çbeït*, c'est-à-dire *Semence de Çbeït.*

J'ai déjà parlé de cette graminée qui se distingue de l'alfa en ce que ses panicules sont plus petite, ses valves plus allongées; sa tige est aussi plus fine, plus douce au toucher, plus flexible; la tige du çbeit est à celle de l'alfa ce qu'est la tige de l'avoine à celle du froment. Le çbeït atteint, comme l'alfa, jusqu'à deux mètres de hauteur et pousse de la même façon, par touffes isolées, dans les endroits sablonneux; mais, chose singulière, ces deux variétés ne sont jamais mêlées : où l'une pousse, l'autre disparaît pour reparaître plus loin à son tour, sans que rien, dans l'élévation ni dans la nature du sol, puisse expliquer cette singularité.

Le soir, nous soupâmes d'un lièvre que mon guide avait tué dans la journée; Ali le prépara avec le couscoussi, de la même façon que le mouton, et nous fîmes un excellent souper.

Je m'étais aperçu dans l'après-midi que Rabah, voulant sans doute essayer l'efficacité de son talisman, nous avait fait quitter plusieurs fois la plaine pour faire des crochets dans les dunes, où il espérait sans doute surprendre quelques gazelles. Je lui en fis l'observation après souper, en ajoutant que je ne voulais point l'empêcher de chasser, mais qu'au moins, au lieu de nous déranger de notre route et nous faire perdre ainsi un temps précieux, il devait nous indiquer au loin des points de repère, où il irait nous attendre pour nous en indiquer de nouveaux.

Il parut extrêmement surpris de cette observation

et il demeura un instant sans répondre; enfin, se tournant vers moi, il me dit :

— Je me doutais bien que tu avais déjà la route toute écrite ; mais puisque tu ne veux pas me dire qui t'a conduit par ici, tu es libre de garder ton secret.

Il se mit ensuite à tousser. Comprenant ce que cela voulait dire, j'additionnai encore son café d'alcool de menthe et je lui donnai quelques pastilles.

Le dimanche 7 février, nous partîmes à 6 h., pour marcher, toujours est-sud-est, dans une plaine sablonneuse, ondulée, toute couverte de grosses touffes de çbeït.

Mon guide ayant aperçu un troupeau d'antilopes qui fuyaient au loin devant nous, il me les montra en me disant : « Ecris-les ! écris-les ! il y a en au moins dix ! » puis il partit en avant pour les chasser ; mais comme il nous quittait sans nous indiquer un point de repère, je l'appelai à plusieurs reprises. Il se tourna enfin vers nous, mais au lieu de me répondre, il prit du sable dans ses deux mains et le lança dans notre direction. Je l'avais appelé au moment où il se mettait en chasse et il lançait ce sable pour conjurer le mauvais effet de mes paroles. Il revint cependant, au bout d'un instant, pour nous indiquer au loin une grosse dune au pied de laquelle il devait nous attendre, et il repartit en courant à la poursuite des antilopes.

Dans cette journée, le désert est en tout semblable à la partie que nous avions traversée la veille, avec cette différence seulement que les oughroud sont peut-être un peu plus élevés. Le grès se montre souvent à nu et très-décomposé dans les parties déprimées de la plaine, qui est généralement sablonneuse. Les fragments d'œufs d'autruches sont toujours très-nombreux sur le sable et les trous de *feneks* sont très-rapprochés

les uns des autres ; de temps en temps nous voyions de ces petits animaux fuir devant nous avec la rapidité de l'éclair.

A 8 h., nous nous arrêtâmes pour déjeuner au lieu où est enterré, ou plutôt ensablé, le frère de mon guide, mort de soif en chassant l'antilope.

C'était au cœur de l'été, il faisait une chaleur accablante, et pas un souffle de brise ne venait rafraîchir l'air brûlant que respiraient les chasseurs. Depuis plusieurs jours ils avaient renoncé à la chasse ; ils passaient leurs journées dans des trous qu'ils avaient creusés dans le sable, sous des gourbis improvisés.

Un matin, un troupeau d'antilopes passa à une faible distance du lieu où s'étaient établis les Châamba ; Ahmed ben Amera se mit à leur poursuite, malgré les conseils de ses compagnons, qui lui faisaient observer que cette journée serait peut-être encore plus chaude que les précédentes. Le soir, il ne rentra pas au camp.

Le lendemain matin, son frère et l'un de ses amis se mirent à sa recherche, mais une faible brise, qui s'était élevée pendant la nuit, avait effacé ses traces, et les deux chasseurs rentrèrent vers le milieu du jour à moitié morts de chaleur. Le jour suivant s'annonça tellement redoutable que nul n'osa partir, le matin, pour s'aventurer dans les dunes ; cependant une bonne brise du nord, qui s'éleva vers les trois heures de l'après-midi, ayant rafraîchi l'air et ranimé les pauvres Châamba, trois d'entre eux partirent dans différentes directions. A l'entrée du crépuscule du soir, ils se trouvèrent réunis au pied d'un ghourd élevé, devant le cadavre momifié du malheureux Ahmed.

« Il était tellement roide, me dit Rabah, qu'on aurait pu le planter dans le sable comme un bâton, et

il était devenu si léger qu'un homme le chargea sur ses épaules et le porta avec autant de facilité que s'il eût porté une outre sèche. »

La partie de la plaine qui précède la tombe s'appelle *Ez Zeïba,*[1] et celle qui est au delà *Cherreft es Çbeït*,[2] c'est-à-dire *Point culminant du Çbeït.*

A 10 h. 45, nous passâmes à une faible distance d'un ghourd beaucoup plus gros que les autres, appelé *Zemelet bel Arbi* ; à partir de là, tous les oughroud portent le même nom d'*oughroud ez Zemelet bel Arbi.*

Nous fîmes halte à 3 h. 35, entre deux veines, dans une partie très-accidentée de la plaine.

Le lendemain lundi, nous partîmes à 5 h. 25, par une faible brise du sud-ouest, le ciel étant en partie couvert.

La plaine devenait de plus en plus accidentée, et il nous fallait à tout instant franchir ou tourner de hautes veines qui reliaient entre elles les deux chaînes d'oughroud entre lesquelles nous marchions.

Là, je remarquai pour la première fois une graminée dont la tige noueuse, très-dure, haute de 25 centimètres, est entourée de feuilles simples, longues et étroites et assez rudes au toucher ; les fleurs, d'un gris sombre, sont disposées en capitules comme celle du trèfle ; cette plante, qui est partout très-rare, mais dont les antilopes sont, paraît-il, très-friandes, est connue sous le nom *bouss el begra*, c'est-à-dire *les baisers de la vache.*

A partir du gros ghourd appelé *el Zemoul el Harcha*, ou des *dunes raboteuses* (parce que le grès en décom-

[1] Du nom d'une plante tinctoriale *(celcia orobancha tinctoria).*

[2] De *Charafa, dominer les alentours après s'être élevé sur une hauteur.*

position se montre partout au pied de ces dunes), près duquel nous passâmes à 7 h. 45, la plaine devient de plus en plus encombrée, à tel point que c'est à peine si, de temps en temps, je puis apercevoir encore, à droite et à gauche, les sommets des oughroud.

A 10 h. 45 nous passâmes au pied d'un ghourd énorme appelé *Ghourd ed Drin el Aharch*, nom qui signifie *le drin*[1] *est plus rugueux* ; là, en effet, le çbeit disparaît pour faire place à l'alfa.

A partir de ce ghourd, l'on entre dans la région appelée *El Zemoul el Akbar*, c'est-à-dire *les plus hautes Dunes* ; on laisse derrière soi les grandes chaînes d'oughroud parallèles, dont les plaines sont sillonnées. Ici, ce ne sont plus que des dunes, ou plutôt de hautes montagnes, entassées pêle-mêle et élevées de 500 m. en moyenne au-dessus du fond des rares vallées qu'elles laissent entre elles. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des masses de sable s'élevant et s'abaissant comme les flots d'une mer en furie ; mais les flots de la mer n'atteignent jamais la hauteur de ces masses. Parfois, de la crête d'une de ces vagues sur laquelle on est arrivé par mille détours, on aperçoit sous ses pieds un gouffre profond, aux bords arrondis et polis comme ceux d'un immense entonnoir, dont il faut faire le tour pour trouver un passage ; au fond l'on distingue une couche d'un noir foncé, parfaitement unie : c'est le grès décomposé, qui se montre ainsi, mis à nu par les tourbillons qui ont creusé ce gouffre ; l'œil s'épouvante en mesurant la profondeur de ces abîmes, les chameaux eux-mêmes reculent effrayés en poussant

[1] Chez les Châamba, le mot *drin* (pron. *drine*) est un nom générique qui sert à désigner les grandes herbes, telles que l'alfa, le çbeït, le sfâr, etc. Littéralement, ce mot signifie *herbe sèche*.

des beuglements de détresse. D'autres fois, ce sont des vallées étroites et profondes, dont le fond est sillonné de grosses veines, entre lesquelles poussent les rares végétaux de ces contrées désolées, hantées seulement par les animaux sauvages dont les traces, toutes fraîches, se croisent en tous sens sur le sable; ces vallées sont bordées de pics aigus, que l'on croirait formés d'un seul bloc de roc roussâtre, si le vent n'en modifiait à chaque instant les arêtes mobiles sous l'œil même du voyageur. Quelquefois il arrive encore qu'entre des masses le sol se montre à nu, complétement dégagé de sable, sur des espaces assez considérables ; tantôt il est parfaitement plat et uni, tantôt profondément raviné, et au fond de ces ravines de petits *gour* arrondis sont disposés en files régulières. Dans ces espaces libres, les roches sont tellement décomposées qu'elles cèdent sous la marche bien plus facilement que le sable lui-même. Il n'est pas difficile de comprendre, quand même l'on n'aurait été témoin du fait, qu'il n'est pas besoin d'un vent bien violent pour achever la désagrégation de ces roches, en soulever les parcelles et les transporter à des distances plus ou moins considérables.

Et cependant ces dunes, ces masses de sables qui s'entre-croisent en tous sens dans ce pays désolé, sont de formation toute récente.

Mon guide me dit que son grand-père avait fait, dans sa jeunesse, le trajet d'Ouargla à Rhadamès en huit jours avec des chameaux peu chargés ;[2] c'était alors une belle plaine accidentée, couverte d'une riche végétation, avec des puits de distance en distance ; son père a vu ces dunes à l'état de *siouf*. « Et main-

[1] Il faudrait maintenant seize longues journées de marche pour aller d'Ouargla à Rhadamès par la même voie.

tenant, ajouta-t-il, lève la tête et regarde ; ta chachia te tombera entre les épaules avant que tu n'en puisses apercevoir la cime. »

Nous ne marchions qu'avec une extrême difficulté à travers ces masses ; il nous fallait faire souvent d'immenses détours, et toutes ces montées et ces descentes sur la surface mouvante des dunes nous fatiguaient horriblement. Fort heureusement le vent, qui n'avait cessé de souffler du sud-ouest, avait maintenu le ciel couvert toute la journée, en sorte que le soleil ne vint pas compliquer notre situation.

A 2 h. 45, l'alfa disparut encore pour faire place au çbeit, qui pousse par touffes serrées partout entre les dunes, mais presque jamais au fond des vallées.

A 3 h. 45, nous nous arrêtâmes bien fatigués et nous établîmes notre bivouac à l'entrée d'une vallée étroite et profonde, toute sillonnée de veines qui, du point élevé et éloigné où nous nous trouvions, paraissaient être des sillons régulièrement tracés, entre lesquels se montrait, par touffes si serrées qu'on aurait dit de loin des ruisseaux d'eau limpide, une petite plante au feuillage argenté appelée *helma.* Cet endroit porte le nom de *Ketef Oudian el Helma*,[1] c'est-à-dire *Passage des vallées de Helma.*

A peine fûmes-nous arrêtés, et pendant que mes hommes étaient occupés à décharger les chameaux, je m'empressai de couper une grosse gerbe de çbeït,

[1] Je ne sais comment rendre en français le mot *ketef.* Ce mot vient de la racine *katafa,* qui signifie *blesser à l'omoplate ;* d'où *ketef, démarche saccadée, boitement.* Le chameau paraît, en effet, boiter en franchissant les veines qui barrent, comme des sillons, le fond de ces vallées, et, par suite des efforts qu'il fait, il est souvent blessé à l'omoplate par le bât qui supporte la charge. *Oudian,* singulier *oued,* signifie également *rivière* et *vallée.*

dont je garnis un trou que je creusai dans le sable ; ayant ensuite étendu ma couverture, je me laissai choir véritablement harassé.

Après le café et pendant qu'Ali préparait le souper, je causai avec Rabah qui, lui-même, paraissait fatigué à l'extrême.

Il m'assura que pendant la saison des chaleurs, lorsque les rayons d'un soleil brûlant tombent d'aplomb sur le sable, celui qui s'exposerait au milieu de ces dunes marcherait à une mort certaine. « Il serait ébloui, dit-il ; la lumière serait trop vive pour ses yeux, l'air trop brûlant pour sa poitrine, il périrait suffoqué, et plus tard on trouverait son corps aussi sec que le bois que nous brûlons. »

Depuis deux jours nous n'avions aperçu d'autres traces que celles encore visibles au fond d'une vallée, laissées, il y avait neuf mois, par les chameaux de mon guide, qui fit alors un voyage à Rhadamès ; les caravanes suivent une route plus au nord et les chasseurs eux-mêmes n'oseraient s'aventurer dans ces contrées maudites. Il n'y a plus que quelques hommes hardis qui connaissent encore cette voie, et le hasard m'a fait tomber sur l'un de ces hommes.

Nous étions donc bien seuls dans ces affreuses solitudes, et si nous n'avions aucun secours à attendre de nos semblables, nous n'avions non plus rien à redouter d'eux.

Comme j'étais là, causant tranquillement avec mon guide qui était venu s'asseoir à côté de moi, une violente dispute s'éleva, près du feu, entre Ali et Abd-er-Rahman. M'étant levé pour voir ce qui se passait, j'aperçus le fils de Rabah qui, s'étant dépouillé de ses vêtements et ayant pris sa crasseuse gandoura par son extrémité supérieure, la faisait tourner sur

le feu, juste au-dessus de la marmite, pour la débarrasser des poux dont elle était remplie.

Quoique Ali, pour raisons d'économie, ne se lavât pas tous les jours les mains et le visage, il avait cependant des idées de propreté tout à fait inconnues chez les Châamba, et il estimait qu'il n'était pas nécessaire du tout qu'Abd-er-Rahman vînt encore ajouter sa vermine aux autres malpropretés que nous étions obligés de digérer tous les jours. En cela je fus complétement de son avis. Aussi, voyant que l'autre ne tenait aucun compte de ses observations, mais qu'au contraire il avait l'air de s'en rire, je saisis un bâton et je courus vers ce dégoûtant personnage, bien résolu à lui cingler les épaules ; mais il ne jugea pas prudent de m'attendre, et il se sauva, tenant à la main sa gandoura qu'il secoua ensuite tout à son aise sur du feu qu'il alla allumer plus loin.

Après souper, Rabah, voyant que je ne mettais rien dans son café, me dit qu'il n'était pas encore guéri, et pour preuve il se mit à tousser et à se plaindre de fortes douleurs dans le ventre. Je compris alors que mon gaillard avait pris goût à l'alcool de menthe et que chaque jour il ferait semblant d'être malade pour en avoir une dose, car les boissons alcooliques n'étant autorisées, chez les Musulmans, que comme remèdes, il profiterait de cette occasion pour se régaler tout à son aise d'un breuvage qui, il faut bien le reconnaître, est aussi agréable que bienfaisant. Je lui en versai quelques gouttes, mais en lui faisant observer que ma provision commençant à s'épuiser, il convenait de garder le reste pour les cas d'absolue nécessité.

Comme je prenais mes dispositions pour dormir, Ali vint me faire une confidence qui fut loin de me

réjouir : il craignait de manquer de couscoussi, et il ne nous restait plus de farine que pour quelques galettes ; c'était la conséquence forcée des deux journées perdues à Hassi Botthin. Heureusement, j'avais quelques pots de tapioca et une assez grande provision de dattes ; faute de mieux, il faudrait bien s'en contenter.

Le mardi 9, nous fûmes debout à 4 h. 45 ; le ciel était couvert comme la veille, le vent soufflait toujours du sud-ouest, et le thermomètre indiquait 5 degrés au-dessus de zéro.

Nous ne nous mîmes en marche qu'à 5 h. 45, parce que les chameaux étant allés assez loin chercher leur nourriture, il fallut du temps pour les réunir.

Nous nous engageâmes presque aussitôt dans la première *Vallée de Helma*, et je pus me rendre compte alors que ce qui nous avait paru être des sillons régulièrement tracés en travers de la vallée, était de grosses veines, hautes de 15 à 25 m., dont les sommets étaient dépourvus de végétation. Entre ces veines et jusqu'à moitié de leur hauteur pousse la petite plante[1] qui donne son nom à la vallée, et dont les feuilles, alors absolument sèches, avaient la couleur mate de l'argent ; lorsqu'il a plu, cette plante se couvre de feuilles dentées d'un vert tendre, beaucoup plus fortes que celles du pommier, et sur le sommet de la tige, haute de 30 centimètres environ, se développe alors un corymbe de petites fleurs à corolles polypétales rouges et jaunes. Il paraît que les chameaux qui paissent, en hiver, après une forte pluie, dans une plaine où le helma est abondant, peuvent demeurer jusqu'à deux mois sans boire.

[1] C'est le *Fagonia fruticans*.

La marche était certainement plus difficile au fond de cette vallée qu'à travers les grandes dunes, car il nous fallait à tout instant monter et descendre, et s'il arrivait que le sommet d'une veine se trouvât à pic de notre côté, nous étions encore obligés de tracer un sentier pour faire passer les chameaux.

Parfois, entre deux veines très-espacées, le grès se montrait à nu dans un état de décomposition extrême et, dans ces creux, sa couleur variait du blanc de chaux au noir le plus foncé.

A 7 h., nous sortîmes de cette vallée pour marcher à travers les masses, ce qui était après tout moins pénible ; le guide allait toujours en avant pour éclairer la route et, de temps en temps, nous le voyions paraître sur une pointe élevée, agitant son bernous pour attirer notre attention ; puis il disparaissait pour aller chercher un autre point de repère.

De 8 h. à 8 h. 35, nous traversâmes une autre petite vallée très-étroite, dont l'extrémité, de forme semi-circulaire, lui a valu le nom d'*El Ldjemat*, c'est-à-dire *les Brides* (du cheval). Là, nous prîmes 35 minutes pour déjeuner.

A 9 h. 45, j'aperçus à gauche, se dirigeant vers le nord et large de 1000 m. environ, une belle vallée, d'apparence très-unie ; mais je jugeai qu'elle ne devait pas aller bien loin, car je vis des masses sombres se dessiner en avant, à une distance peu considérable.

A 10 h. 30, après avoir laissé à gauche un gros ghourd qui peut s'élever à 500 m. au-dessus des autres masses, et auquel l'on a donné le nom de *ghourd et Thouil,* à cause de sa forme allongée, nous entrâmes dans un enchevêtrement de ravins, d'entonnoirs, de gouffres, d'oughroud énormes qu'il est impossible de décrire ; c'est un véritable chaos, d'où

nous eûmes toutes les peines du monde de nous tirer.

Et cependant ces montagnes de sable, dont quelques-unes n'ont pas moins de 1000 m. au-dessus du niveau de l'ancien sol, augmentent encore de volume; les vents les alimentent en apportant des sables de l'est. La végétation est jeune dans cette partie du désert, mais elle arrive bien près des sommets ; elle se compose des sujets précédemment observés, à l'exception toutefois du *henna*, qui a disparu depuis deux jours, et du *helma* qui ne pousse que dans les vallées où le sable est peu épais.

A midi, nous passâmes près d'une pointe très-élevée à laquelle on a donné le nom de *ghourd Ebet*, c'est-à-dire *Campe*, parce que c'est là que mon guide et ses compagnons ont l'habitude de coucher lorsqu'ils vont à Rhadamès.

De midi 25 à 1 h. 10, nous suivîmes encore une petite vallée dans le fond de laquelle le grès est presque partout à nu en forme de petits gour de 2 à 3 m. de hauteur ; ces gour sont tantôt d'un blanc pur, tantôt d'un noir foncé, et souvent ces deux couleurs se marient dans les surfaces horizontales qui les séparent. Le *helma* est la seule plante qui croisse au fond de cette vallée, qui porte, elle aussi, le nom d'*Oued el Helma* (*Vallée de Helma*).

Ensuite, nous rentrâmes dans le chaos pour n'en sortir qu'à 3 h. 50, à l'entrée d'une autre petite vallée de forme semi-circulaire, appelée *Oued er Râbia*, du nom de la plante qui y domine, et où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit.

La journée avait été rude et nous étions brisés. M'étant aperçu que le sable me rongeait une paire de chaussettes en moins d'une journée et comme je

ne m'en étais pas très-bien pourvu, j'avais voulu essayer de marcher pieds nus dans mes souliers ; puis, voyant que cela n'allait pas, j'avais pris le parti de faire comme les Châamba, c'est-à-dire d'aller sans souliers ; mais comme je n'en avais pas l'habitude, il en était résulté une enflure à la cheville gauche qui me faisait beaucoup souffrir. Je n'y fis pas d'abord grande attention, pensant qu'une nuit de repos suffirait pour me guérir, mais j'eus lieu de m'en repentir, car mon mal ne fit qu'augmenter les jours suivants, et il ne fallut pas moins de plusieurs jours de repos et de soins assidus à Rhadamès pour le faire disparaître.

Pendant que le souper cuisait, je fis avec Ali l'inventaire de nos vivres : nous n'avions plus de couscoussi que pour trois jours, pour deux jours de viande, et de farine pour quatre galettes ; le sucre, le café et le thé ne manquaient pas, il restait trois boîtes de tapioca et des dattes en quantité.

Je décidai que la galette du matin serait réduite de moitié ; que nous ne mangerions, le soir, qu'une demi-ration de couscoussi ou de tapioca en alternant et qu'on finirait les repas avec des dattes. Quant au thé et au café, nous pouvions en prendre à volonté, et la viande courait dans les dunes. Nous n'étions donc pas si malheureux.

Après le souper, qui fut gai malgré nos fatigues, je choisis le moment où les Châamba avaient le dos tourné pour remplir d'eau une petite timbale, puis sous prétexte de me médicamenter les pieds, j'allai me cacher derrière un arbrisseau et je me lavai les mains et le visage, opération que je me serais bien gardé de faire devant mon guide, qui aurait trouvé très-mauvais que l'on gaspillât ainsi l'eau, parce que nous en pouvions

manquer en route. En cela j'étais bien de son avis, mais la malpropreté m'était plus dure à supporter que les fatigues et, quoique j'eusse tenu bon depuis Hassi Botthin, il m'était impossible de résister plus longtemps à la tentation.

Le fait est que les barils ont, dans le désert, trois inconvénients graves dont il faut tenir compte : 1° l'eau y est toujours très-chaude ; 2° l'évaporation est très-considérable; 3° lorsqu'ils sont à moitié vides, le ballottement fatigue beaucoup les chameaux. Dans les outres bien goudronnées, au contraire, l'eau se conserve très-bien et toujours très-fraîche ; malheureusement les outres de mon guide étaient mal goudronnées, ainsi que nous le verrons plus tard.

Donc, par suite de l'évaporation, l'eau diminuait à vue d'œil dans nos barils, et c'est pourquoi Rabah en était si avare — dans mon intérêt, disait-il.

A 6 h. 30 du soir, le thermomètre marquait 14° 5 ; le ciel était en partie couvert et le vent soufflait avec violence du sud-ouest. La nuit se passa bien, malgré quelques gouttes de pluie qui tombèrent vers 3 h. du matin.

Le mercredi 10 février, nous nous mîmes en marche à 6 h., et nous traversâmes pendant une demi-heure la vallée d'*er Râbia*, laquelle est, comme les précédentes, toute barrée de hautes veines difficiles à franchir. Mon guide m'ayant dit qu'il pleuvrait certainement dans la journée, je semai tout en marchant, sur les dunes et dans les dépressions, des graines d'*acacia arabica* dont j'avais fait provision à Biskra, et il fut convenu entre nous que cet endroit s'appellerait à l'avenir *Oued et Talhat*, c'est-à-dire *Vallée des Acacias*.

Puissent-ils croître et multiplier au point de cou-

vrir un jour de frais ombrages ces contrées aujourd'hui brûlées par le soleil.

Le *râbia*, qui donne son nom à cette vallée, est une graminée du genre *stipe,* mais à balle beaucoup plus petite et à barbe beaucoup plus longue que le *sfâr*. Cependant le *helma* domine partout.

De 7 h. 50 à 8 h., nous déjeunâmes près d'une série de dunes plus élevées que les autres et appelées *Oughroud el Hericha*, nom qui signifie *âpreté*, *rudesse,* et qui convient bien à l'aspect sauvage de ces lieux.

A 8 h. 40, comme nous entrions dans un lieu appelé *Ketef es sfâr*, ou le *Passage du sfâr*, parce que cette graminée s'y montre très-serrée, nous entendîmes un coup de fusil tiré à une faible distance. Surpris, nous fîmes halte et nous apprêtâmes nos armes ; mais nous fûmes bientôt rassurés en voyant le guide qui, selon son habitude, nous avait quittés pour aller en avant, se montrer sur une dune et nous faire signe d'aller vers lui. Je pensai qu'il avait enfin tué une gazelle, et je ne me trompai pas. L'animal avait été atteint au défaut de l'épaule et à peine avait-il roulé sur le sable, que le chasseur s'était précipité sur lui, l'avait tourné face à l'orient et lui avait coupé la gorge en invoquant le nom de Dieu, selon les règles prescrites par le Coran :

« Les animaux morts, le sang, la chair de porc, tout ce qui a été tué sous l'invocation d'un autre nom que celui de Dieu ; les animaux suffoqués, assommés, tués par quelque chute ou d'un coup de corne ; ceux qui ont été entamés par une bête féroce, à moins que vous ne les ayez purifiés par une saignée ; ce qui a été immolé aux autels des idoles ; tout cela vous est défendu. »[1]

[1] *Le Coran*, trad. de *Kasimirski,* chap. V, v. 4.

Après avoir dépouillé la gazelle, Rabah l'ouvrit et retira du corps de la pauvre bête, un faon de demi-croissance qu'il plaça soigneusement sur une branche d'*alenda* qu'Abd-er-Rahman avait coupée, puis il retira l'estomac et les intestins qu'il vida sans les laver ; il entortilla le tout autour du faon et en fit un gros paquet qu'il mit dans un sac en cuir. Il enveloppa ensuite la gazelle dans sa peau et la suspendit par les pattes au bât d'un chameau. Cette opération ne prit pas moins de 40 minutes, mais nous étions maintenant assurés de ne plus manquer de viande.

Nous continuâmes ensuite notre route à travers le même pays tourmenté, tournant toujours et grimpant souvent péniblement sur des masses qui n'avaient pas moins de 500 m. de hauteur au-dessus du fond de quelques ravins profonds, où le grès se montrait à nu sous forme de petits gour coniques de 4 à 5 m. de hauteur.

A 1 h. 15, mon guide me fit remarquer un ghourd de forme carrée, haut de plus de 800 m., sur le sommet plat duquel se montraient quelques végétaux, et qu'il me dit s'appeler *ghourd ez Zemouel el Akbar*, c'est-à-dire le *ghourd des plus hautes Dunes*.

A 2 h. 40, l'*alfa* se montra en touffes serrées à la place du *çbeït* qui disparut.

Je remarquai dans ces parages et au delà, des rognons, gros comme la moitié du poing, de calcaire noir, bitumineux, polis, [1] placés par petits tas, sur le sommet des dunes aussi bien que dans les dépressions. Je crus d'abord qu'il s'agissait de signaux, comme les caravanes en font dans les déserts pour reconnaître leur route, mais Rabah m'assura qu'il n'en était rien,

[1] D'après l'analyse de M. Brun, pharmacien à Genève.

que ces tas de pierres noires se rencontraient dans tout le pays des grandes dunes, et que probablement c'était l'œuvre des génies, qui les plaçaient ainsi dans toutes les directions pour faire égarer les voyageurs inexpérimentés.

L'antilope, la gazelle et le fenek pullulent dans ces parages et les fragments d'œufs d'autruches sont toujours très-nombreux sur le sable.

Nous établîmes notre bivouac, à 6 h. du soir, en un lieu appelé *Oughroud el Berkhin,*[1] parce que les masses qui couvrent cette contrée et qui se touchent toutes par la base, sont maintenant de forme carrée avec leurs sommets aplatis. C'est une chose à remarquer que la forme des dunes varie de distance en distance.

L'endroit où nous étions arrêtés est une petite plaine circulaire de 1500 m. de diamètre, entourée de tous côtés par ces dunes carrées, et dans laquelle je remarquai des touffes clair-semées d'*alfa* et de *sfar* dans les parties sablonneuses, ainsi que le *helma* et le *had* dans les endroits pierreux.

Selon notre habitude, nous prîmes d'abord le café ; puis, comme le sable s'était partout attaché aux parois de la marmite, Ali voulut la rincer, mais Rabah qui surveillait l'emploi de l'eau avec un soin jaloux, s'y opposa vivement, en traitant mon serviteur de prodigue. Il y eut alors un moment de violente dispute et j'allais intervenir lorsque le guide, cédant enfin, tira d'un baril environ un quart de litre d'eau, qu'il donna à son adversaire en détournant la tête, tant il lui était pénible de consentir à ce qu'il appelait un gaspillage.

[1] Au singulier *berkh,* signifie littéralement : *qui a le dos plat.*

On fit cuire, avec le mouton qui nous restait, un morceau de la gazelle que je trouvai succulent.

Dès que la marmite fut retirée du feu, Abd-er-Rahman fit un grand trou dans le sable et le garnit de braise qu'il recouvrit d'une légère couche de cendre; il tira ensuite du sac où on l'avait mis, le faon enveloppé de la panse et des intestins de la gazelle, ficela bien ce paquet sans le laver, le mit dans le trou, et le recouvrit de braise mêlée de cendre chaude, puis, ayant mis du sable par-dessus le tout, il vint prendre sa part du repas préparé par Ali.

Après souper le fils de Rabah retira, du trou où il cuisait, son dégoûtant rôti qui répandit aussitôt une odeur telle, que je fus obligé de changer de position pour n'en pas être incommodé ; il le partagea en deux parties égales et en remit une dans le sac malpropre d'où il l'avait tiré quelques instants auparavant; puis il divisa l'autre en deux parts, en prit une dans ses mains dégoûtantes et vint me l'offrir sans plus de façon. Mon premier mouvement fut d'empoigner sa charogne et de la jeter au loin dans les dunes, mais je pus me contenir heureusement, et je le remerciai même assez poliment en lui disant qu'ayant mangé beaucoup de couscoussi et de chair de gazelle, il n'y avait plus place dans mon estomac pour ce qu'il m'offrait. Il n'insista pas et il se mit en devoir de manger ce que j'avais refusé, pendant que son père mangeait l'autre morceau. Rabah me dit plus tard (dans la crainte que je ne lui en demandasse sans doute) que la moitié mise en réserve dans le sac était destinée à être offerte en présent au fils d'un de ses amis de Rhadamès, qui était très-friand de cette viande. Je pensai qu'à moins que les habitants de Rhadamès fussent aussi sales que les Châamba, ils se garderaient bien

de manger de leur cuisine, s'ils se doutaient de la façon dont elle est préparée.

A 7 h. 45 du soir, le thermomètre marquait 11°, le ciel était pur, il soufflait une faible brise du sud-est.

Comme mon pied m'avait fait passablement souffrir dans la journée et que l'enflure allait toujours augmentant, je pris le parti de le frictionner ce soir-là avec de l'alcool camphré ; j'entourai ensuite la cheville d'une compresse très-épaisse, fortement imbibée, et je me trouvai beaucoup mieux le lendemain matin ; mais comme il ne m'était pas possible de prendre le repos indispensable pour achever ma guérison, j'eus le regret de voir l'enflure revenir plus forte et la douleur augmenter chaque jour davantage.

Le jeudi 11, nous nous mîmes en marche à 6 h. du matin ; en traversant la petite vallée, large de 1200 m. environ, à l'entrée de laquelle nous avions campé la veille, je m'aperçus qu'elle se continuait du côté du nord et qu'elle paraissait même se prolonger très-loin dans cette direction.

Entre les oughroud carrés dont cette partie du désert est couverte, nous rencontrâmes, ce jour-là, plusieurs espaces libres de sable, s'étendant horizontalement sur des parcours variant entre un et deux kilomètres ; le grès qui se montre à nu dans ces espaces, est plutôt de l'albâtre poreux mêlé à une faible quantité de sable, mais dans un état de décomposition telle qu'en posant le pied sur des pierres qui ont conservé leur forme première, on enfonce tout à coup jusqu'à la cheville ; ainsi, de 8 h. 30 à 9 h., nous traversâmes un de ces espaces de forme circulaire qui a plus de 2000 m. de diamètre.

De 9 h. 10 à 9 h. 40, nous fîmes un maigre déjeuner près d'un ghourd plus élevé que les autres appelé

el Kherouf, c'est-à-dire *de l'Agneau*, parce qu'on y trouva une fois un petit *lerouy* dont on mangea la chair. Ceci est une preuve que le *lerouy*, ou *mouflon à manchettes*, s'égare quelquefois dans ces parages.

Nous continuâmes notre marche entre les oughroud *plats*, et j'en arrivai bientôt à regretter les montées et les descentes, parce que les mille détours que nous étions obligés de faire entre ces masses, sur du sable très-fin et très-mouvant, par une chaleur excessive, nous fatiguaient énormément. A 1 h. 25, j'eus l'idée de m'arrêter un instant pour consulter mon thermomètre : il marquait *cinquante-deux degrés !* Que l'on juge de nos souffrances.

La partie du désert que nous parcourûmes depuis le *ghourd el Kherouf* jusqu'au soir, s'appelle *El Kheït et Teskra.*[1]

A 2 h. 50, nous étouffions littéralement. Comme le vent soufflait du sud-est, j'aperçus des nuages sombres qui se montraient au-dessus des oughroud, se dirigeant, à notre droite, vers le nord-ouest. Je venais de faire remarquer ces nuages à mes compagnons, lorsqu'un éclair sillonna la nue et un formidable coup de tonnere, presque aussitôt suivi de plusieurs autres, vint réveiller les échos endormis du désert.

Nous avions cependant bon espoir d'échapper à cet orage ; mais à 3 h. 10, le vent sautant brusquement au sud-ouest et soufflant ensuite de cette direction avec une force terrible, poussa vers nous les nuages sombres d'où sortaient le tonnerre et les éclairs ; à peine avions-nous eu le temps de nous couvrir d'un

[1] On appelle *Kheït* (de *khatta, tracer des raies*) le petit passage que laissent entre elles les dunes qui se touchent par la base, et *Teskra,* un gros chardon, très-aimé des chameaux, qui pousse abondamment dans ces parages.

deuxième bernous, que déjà une pluie torrentielle avait transpercé nos vêtements. Pendant quelques instants nous ne pûmes ni avancer ni reculer, tant était grande la violence du vent.

Au bout de dix minutes, la pluie cessa tout à coup, un calme absolu succéda à la tourmente, puis le vent se reprit à souffler du sud-est.

A 3 h. 45, nouvelle saute de vent au sud-ouest, nouvel orage plus terrible que le premier, pendant lequel les chameaux, tremblants de frayeur et poussant des beuglements plaintifs, refusèrent absolument d'avancer ; la violence du vent menaçait de les faire rouler avec leurs charges au fond des précipices. Nous-mêmes ne nous retenions qu'avec efforts aux quelques pieds d'arbustes qui existaient dans ces parages.

Fort heureusement cet orage fut aussi court que le précédent, et le calme se fit encore jusqu'à 4 h. 30. Alors le vent s'étant fixé définitivement au sud-ouest et la pluie étant devenue permanente, force fut de nous arrêter, à 4 h. 45, dans une petite vallée appelée *el Haïad* (pluriel de *had*), parce que cette plante y pousse abondamment à travers le *helma*.

Nous eûmes bien de la peine à allumer du feu pour notre cuisine, faute d'herbe et de bois secs, et nous fîmes, ce soir-là, un bien triste souper. Nous nous couchâmes ensuite sur le sable durci par la pluie ; nous eûmes à souffrir du froid, car nos couvertures furent bientôt aussi mouillées que nos vêtements, et le vent qui tourbillonnait autour des oughroud ou s'engouffrait dans les vallées étroites et profondes avec des mugissements épouvantables, nous empêcha de dormir la plus grande partie de la nuit ; il se calma quelque peu vers 3 h. du matin.

Le lendemain vendredi 12, nous quittâmes, en

grelottant, nos couches humides et nous nous mîmes en marche, à 6 h. 35. Les oughroud avaient pris une teinte foncée, d'un jaune sombre, veiné de noir, ce qui donnait un aspect encore plus triste à ce pays de la mort. Il pleuvait toujours, mais le vent avait considérablement diminué de violence.

En traversant la vallée d'*El Haïad*, je trouvai un hérisson mort, qui avait sans doute été assommé par la pluie pendant la nuit.

Dans la partie du *Kheït et Teskra* que nous traversâmes ensuite, on me fit remarquer un petit arbrisseau appelé *merkhaiat en naga*, ou le *petit merkh de la chamelle*, lequel est une variété du *merkh* proprement dit dont je n'avais observé jusqu'alors que quelques jeunes sujets, mais que je devais rencontrer un peu plus loin en abondance ; j'observai encore la petite plante *âzida*, puis le *hennat el ghannami* ou *henné des moutons*, qui diffère de l'autre en ce qu'il a des feuilles plus allongées sur des tiges plus grêles.

A 9 h. 20, nous nous arrêtâmes un quart d'heure pour prendre au galop quelque nourriture, dans un endroit appelé *el merkh*, du nom de ce bel arbrisseau qui commence à se montrer par touffes vigoureuses.

Le vent qui avait diminué de force dans la matinée, recommença de souffler, vers 10 h., avec une violence extrême ; malgré la pluie qui tombait par torrents, ses tourbillons détachaient le sable du fond des ravins et des veines, et ce sable, en se soulevant violemment, nous cinglait le visage et les jambes, nous causant les mêmes douleurs que si des milliers d'aiguilles s'y fussent implantées.

A 10 h. 15, je remarquai au pied d'un ghourd dont l'un des côtés était taillé presque verticalement par le vent, plusieurs petits gour blancs, aux sommets

aplatis, qui me parurent être autant de foyers incandescents, tant était épaisse la fumée qui s'échappait de leurs sommets ; or cette fumée n'était que du sable fin, produit de la trituration, par la pluie et le vent, des roches déjà décomposées, et que les tourbillons soulevaient et chassaient au loin, malgré les torrents d'eau qui ne cessaient de tomber du ciel.

Vers midi, je remarquai que la forme des dunes se modifiait sensiblement : les premières dunes que j'avais rencontrées étaient des pics disposés en chaînes parallèles ; j'avais ensuite marché à travers un chaos formé des hautes dunes de toutes formes entassées pêle-mêle ; puis j'avais traversé une région couverte de gros oughroud carrés se touchant par la base ; mais à partir de ce point, je ne voyais plus que des masses allongées, longues de 1200 à 1500 m., dont les cimes arrondies variaient entre 500 et 800 m. d'altitude, et laissant presque toujours entre elles des ravins étroits ; mais ces longues montagnes ne sont pas disposées en chaînes régulières, et les ravins qu'elles laissent entre elles étant toujours barrés par des siouf ou de hautes veines, la marche, pour être un peu plus sûre, n'en était pas devenue plus facile. Mon pied me faisait toujours souffrir et je ne marchais qu'avec beaucoup de difficulté.

La violence de la tempête augmenta encore dans l'après-midi ; le vent, en tourbillonnant autour des oughroud et en s'engouffrant dans les vallées étroites et profondes, ramassait des masses considérables de sable et, après les avoir soulevées jusqu'aux nuages sombres qui nous versaient la pluie, les rabattait violemment sur le sommet des dunes.

Comme nos chameaux refusaient d'avancer et que nous étions nous-mêmes à bout de forces, nous fûmes

obligés de nous arrêter à 3 h. et de nous installer de notre mieux entre deux grosses veines qui ne purent cependant nous protéger ; mais ce fut en vain que nous cherchâmes aux alentours un site mieux abrité, les tourbillons s'engouffraient partout avec plus de force encore que dans l'endroit où nous nous étions arrêtés.

Il ne nous fallut pas moins d'une heure pour allumer du feu et encore n'y parvînmes-nous qu'après avoir formé, avec nos couvertures mouillées, une sorte de paravent que la tourmente emportait à chaque instant et qu'il nous fallut relever au moins vingt fois dans la nuit.

Nous mangeâmes tristement notre couscoussi à moitié cuit, car le sable pénétrait en grande quantité dans la marmite, malgré la précaution qu'avait prise Ali de poser un sac à balles sur le couvercle.

Comme nous étions là, assis en cercle sur le sable mouillé, tenant sur nos têtes, avec nos mains, les couvertures qui formaient paravent, et serrés autour du feu dont la fumée nous aveuglait, mon guide me dit :

« Regarde bien, *Bouy Nacer*, regarde et écris si tu peux, et tu pourras raconter dans ton pays comment grossissent les oughroud. »

Ayant levé la tête, je vis alors un effet à peu près semblable à celui que j'avais déjà observé, c'est-à-dire que le vent, en s'engouffrant dans les ravins et en tourbillonnant autour des oughroud, ramassait des nuages de sable ; puis ces nuages rasant et suivant le dos des veines où ils se grossissaient, gravissaient les pentes des masses, tourbillonnaient un instant au-dessus des sommets sur lesquels ils s'aplatissaient et se fixaient enfin, soudés par la pluie. Je fis cette observation jusqu'au moment où l'obscurité fut complète.

J'assistais là à la formation des dunes sur place, phénomène que mon guide eut bien soin de me faire observer; mais je devais assister, plus tard, à l'alimentation des dunes par le sable transporté à de grandes distances.

A 9 h. 30, le thermomètre marquait 12° au-dessus de zéro ; la hauteur barométrique était de 735,2. A 10 h., le thermomètre ne marquait que 4° et le baromètre était descendu à 732,5.

La nuit fut affreuse, car la violence de la tempête augmenta encore avec les ténèbres. Les deux Châamba dormirent malgré tout, mais je passai la plus grande partie de la nuit à entretenir le feu avec mon serviteur Ali.

Vers 2 h., nous eûmes un moment d'espoir ; il se fit un calme relatif, pendant lequel le vent sembla vouloir retourner au sud-est; le baromètre était remonté à 735 pendant une demi-éclaircie qui dura une heure. Mais cette illusion fut de courte durée et quoiqu'il ne se produisît pas ensuite de dépression sensible, le vent retourna au sud-ouest aussi furieux qu'auparavant et la pluie recommença de tomber avec une nouvelle force. Je ramassai alors ce qui restait de bois pour raviver le feu à moitié éteint, et j'essayai de dormir; mais c'est à peine si je parvins à fermer les yeux, le froid me réveilla presque aussitôt.

La provision de bois était épuisée et la nuit était si sombre qu'il ne m'était pas possible d'en aller ramasser ; j'attendis donc, en grelottant, le lever de l'aurore. Alors mon guide et son fils, qui avaient dormi tant bien que mal, allèrent en faire une nouvelle provision ; mais ce bois mouillé répandit une épaisse fumée, que le vent faisait tourbillonner en tous sens et qui nous aveuglait ; elle me causa une inflam-

mation des yeux qui dura ensuite la plus grande partie de la journée.

L'eau de nos outres était corrompue au point de n'être plus buvable, car ces outres étaient vieilles et mal goudronnées ; afin d'avoir une provision d'eau potable, nous avions dressé, dans la nuit, les barils que m'avait prêtés l'agha (ils étaient vides depuis la veille) et le matin, en voyant le dessus de ces barils rempli jusqu'aux bords, je me félicitais de pouvoir me désaltérer, pendant deux jours au moins, de cette eau claire et douce ; mais comme nous nous disposions à la recueillir avec le plus grand soin, un chameau, effrayé par je ne sais quoi, passa en courant et renversa les barils. Il fallut donc se résigner à boire jusqu'à la fin l'eau amère et corrompue de Hassi Botthin.

Après avoir déjeuné de quelques dattes, nous quittâmes, à 8 h., ce séjour de torture pour continuer notre marche vers le sud-est, à travers les mêmes dunes que la veille. La pluie durait toujours, mais le vent soufflait avec moins de force.

Cependant la pluie cessa vers 9 h. et le vent étant alors passé au nord-ouest, le ciel commença de s'éclaircir ; mais ce fut seulement vers 2 h. que le soleil, se montrant dans toute sa force au milieu d'un ciel pur, vint sécher nos vêtements et nous réchauffer de ses rayons.

Après que la tempête eut épuisé toutes ses colères et tandis que les pauvres voyageurs marchaient tristement sur le sable durci, les animaux sauvages qui hantent ces lieux maudits se mirent en liesse : nous les voyions bondir d'allégresse jusqu'au fond des précipices et jusque sur les sommets les plus élevés des oughroud. C'est que les torrents de pluie qui étaient

tombés du ciel allaient faire sortir pour eux, de ces sables arides, une pâture fraîche et abondante ; les arbustes se couvriraient bientôt de fleurs odorantes et l'horrible désert allait enfin revêtir, lui aussi, sa parure de printemps. Cette parure, ce n'est pas le manteau multicolore dont se parent, au mois de mai, les plaines fertiles de la Touraine et du Poitou ; ce n'est pas non plus le tapis d'un vert sombre dont se couvrent les coteaux et les vallées de l'Helvétie, lorsque le soleil a fait fondre la neige de ses monts : le manteau du désert est tout criblé de déchirures, à travers lesquelles se montre son hideux squelette.

Après avoir marché péniblement toute la journée sur la surface ridée des dunes devenues, après la pluie, aussi dures que l'avaient été, avant leur décomposition, les roches dont elles sont formées, nous nous arrêtâmes, à 4 h. 35 du soir, au lieu appelé *Zemoul el Ghardaya*, ou les *dunes de Ghardaya*, ainsi appelées, me dit mon guide, à cause de la ressemblance d'une de ces dunes avec l'endroit où est bâtie la ville de Ghardaya des M'zab.

Comme je cherchais un site abrité pour m'installer, je remarquai que les dunes étaient toutes couvertes d'une végétation herbacée, très-serrée, haute de 10 centimètres environ, mais si mince, si grêle, qu'elle pouvait à peine être aperçue de hauteur d'homme. Dans la journée du lendemain, il ne restait plus trace le cette végétation.

Je pensai alors aux graines d'acacia que j'avais emées dans l'*Oued er Râbia* ; elles ont dû pousser ssurément à la suite de cette pluie abondante, mais crains bien que les gazelles n'aient dévoré les jeunes ges au fur et à mesure qu'elles sortaient de terre. Repasserai-je jamais dans ces épouvantables déserts our m'assurer du fait ?

Ali nous prépara, pour souper, un plat de tapioca, dont la vue fit faire la grimace à mon guide.

« Comment veux-tu que j'aie la force de te conduire, me dit-il, si tu me fais toujours manger de cette sauce qui m'affaiblit? »

Je lui fis observer que si nous mangions de suite le peu de couscoussi qui nous restait, il faudrait bien, bon gré mal gré, se contenter de la sauce les jours suivants. Du reste, nous pouvions achever notre repas avec des dattes.

Il me dit alors que, s'il plaisait à Dieu, nous serions à Rhadamès le surlendemain à l'heure du déjeuner.

Cet aveu me fit le plus grand plaisir et, pour consoler Rabah du piètre souper qu'il avait fait, je dis à Ali de nous préparer une double ration de café, que j'additionnai d'une bonne goutte d'alcool de menthe; ce cordial nous fut des plus nécessaires, car nos couvertures étant encore trop mouillées pour que nous pussions nous en servir, nous eûmes froid toute la nuit.

Le dimanche 14 février, nous quittâmes les *dunes de Ghardaya* à 6 h. 30 du matin pour marcher jusqu'à 11 h. entre les mêmes oughroud.

Dans ce parcours nous passâmes, à 9 h. 45, au lieu appelé *Ed Dzeïma*, d'un petit arbuste épineux dont je ne vis que quelques sujets poussant à travers le grès poreux des vallées; j'observai aussi pour la première fois le *guergâ,* sorte de chardon dont les chameaux sont très-friands; le *retem* reparaît en ces lieux couvert de jolies fleurs violettes; l'*alfa*, le *sfâr*, le *râbia*, le *bouss el begra*, l'*ârtaya*, l'*âzel* et le *had* s'y montrent peu abondants; en somme, la végétation est très clair-semée dans ces parages.

A 11 h., nous passâmes au lieu dit *Feïdjed ez Zimeran*, où cet arbuste reparaît. A partir de là, les ough

oud se montrent beaucoup plus espacés et moins levés que précédemment et leur forme se modifie de ouveau : ce sont des dunes longues de 1000 à 1500 m., e forme rectangulaire, c'est-à-dire qu'elles sont taillées presque verticalement des côtés nord et ouest, andis qu'elles sont en pente douce au sud et à l'est, ù elles se confondent avec de longues veines ; c'est n signe que nous ne sommes pas éloignés des plaines e grès où se forment les sables qui alimentent les nasses dont sont couvertes les contrées que nous vons traversées.

A 11 h. 30, l'horizon s'éclaircit: nous nous trouâmes, sans nous y attendre, à l'entrée d'une belle allée, large de plus de 1000 m., dans laquelle nous narchâmes jusqu'à 1 h. 25. Là, les Châamba se mirent chasser un *fenek* qui s'était réfugié dans un trou à ouble issue, dont ils bouchèrent l'une des extrémités ; s parvinrent enfin à attraper le pauvre animal qu'Abd-r-Rahman vint me présenter vivant en bondissant e joie ; mais, comme il lui avait cassé les pattes pour 'empêcher de fuir, j'ordonnai à Ali de le tuer sur-le-hamp en le saignant sans lui couper la gorge, afin le ne pas gâter la peau.

La plaine ou plutôt la vallée que nous suivions tait bien encore barrée par des veines, mais ces eines étaient très-espacées et peu élevées, de sorte ue notre marche ne s'en trouvait nullement entravée. La végétation est extrêmement rare dans ces parages.

A 1 h. 25, nous quittâmes la plaine, qui se dirige nsuite directement à l'est, pour suivre une vallée eaucoup plus étroite.

Les oughroud deviennent ensuite de plus en plus lair-semés ; le pays est seulement couvert de dunes nautes généralement de 50 à 100 m., prenant toutes

les formes et allant dans toutes les directions, au-dessus desquelles quelques pointes plus élevées que le niveau général et quelques oughroud proprement dits se montrent de loin en loin ; les vallées sont aussi plus nombreuses et plus unies ; le grès se montre presque à son état naturel : on sent que l'on va enfin sortir de ce pays de la désolation.

A 3 h., mon guide me montra la route ou plutôt la direction que suivent les caravanes du Souf ; cette route arrivait par le nord de la boussole pour se confondre avec celle que nous suivions. Nous tournâmes ensuite un ghourd haut de 150 m. environ, auquel on a donné le nom de *Cheikh el Aghred*,[1] c'est-à-dire *Cheikh des Oughroud*, parce que c'est la plus grosse dune de la contrée.

Le henna des chameaux reparaît en cet endroit par grosses touffes au fond des vallées ; quelques beaux pieds de retem se montrent de loin en loin sur les dunes.

Nous nous arrêtâmes, à 5 h., à l'extrémité d'une belle petite plaine très-unie, appelée *El Haméida*, c'est-à-dire *la Louée*, parce que c'est là, me dit mon guide, que prennent fin les fatigues et les dangers. Cette plaine est entourée de dunes assez élevées qui doivent s'être formées sur les sommets de petites collines, car je remarquai, au-dessous de ces dunes et à une altitude de 3 à 4 m. au-dessus du niveau de la plaine, des blocs de grès disposés en couches horizontales et dans un assez bon état de conservation.

Mon guide m'ayant assuré que nous arriverions le lendemain de bonne heure à Rhadamès et comme

[1] *Ghourd*, outre son pluriel *Oughroud*, fait encore *Aghred;* mais cette dernière forme n'est guère usitée.

il nous restait encore des vivres (de la farine excepté) pour trois repas, je décidai que ce soir-là nous ferions bonne chère.

Comme de coutume, on prit le café en arrivant, puis j'ordonnai à Ali de préparer pour le souper, outre un bon plat de tapioca, la pleine marmite de couscoussi bien assaisonné au beurre avec une grosse tranche de gazelle et ce qui nous restait d'oignons et de pommes de terre ; mais je crois que les estomacs élastiques des Châamba en auraient englouti le double, car, à l'exception d'un petit morceau de viande qu'Ali mit de côté pour mon déjeuner du lendemain, le grand plat en bois dans lequel nous mangions demeura aussi net que si on eût employé une outre d'eau pour le laver. Le festin fut justement un peu gâté par la mauvaise qualité du liquide que nous fûmes obligés de nous ingurgiter ; l'eau que nous buvions était tellement corrompue que, lorsqu'Ali me présentait mon filtre plein,[1] je fermais les yeux pour ne pas apercevoir les petites bêtes qui grouillaient à la surface.

Nous passâmes une excellente nuit, bien nécessaire après trois rudes journées de fatigues et trois nuits d'insomnie.

Le lundi 15 février 1875, dernier jour de nos fatigues, nous nous mîmes en marche à 6 h. 25, par une belle et fraîche matinée.

Nous traversâmes d'abord une succession de petites vallées dont les parois, couvertes par les dunes, étaient

[1] C'était un petit filtre en feutre que je devais aussi à la sollicitude de l'agha de Touggourt ; s'il ne purifiait pas complétement l'eau, il présentait au moins cet immense avantage de ne pas laisser passer les débris de peau et les vers dont l'eau était remplie, grâce à la mauvaise qualité des outres.

formées de blocs de grès, blancs ou veinés de rose, disposés en couches horizontales ; ce grès est en bon état de conservation ; il ne se montre décomposé que dans le fond des vallées. La végétation devient de plus en plus rare et, à l'exception de quelques grosses touffes de *henna* et de beaux pieds de chardon qui poussent entre les pierres, les autres plantes ont à peu près disparu.

A 10 h. 15, comme nous étions arrivés à l'extrémité d'une vallée appelée *Aoud el Fethour*, ce qui signifie *Echange de déjeuner*, parce que des Châamba et des Rhadamesiens y déjeunèrent une fois ensemble, mon guide me demanda si je ne voulais pas le suivre sur le sommet d'un ghourd haut de 100 m., d'où nous devions apercevoir Rhadamès dont nous n'étions plus bien éloignés. J'acceptai cette proposition avec le plus grand plaisir et j'arrivai en même temps que lui sur le sommet du ghourd, malgré les souffrances que me causait l'enflure de mon pied.

Du point élevé où nous nous trouvions, j'aperçus, partant de nos pieds et se déroulant au loin, une plaine immense, parfaitement unie, encadrée de trois côtés, au nord, à l'ouest et au sud, d'un immense demi-cercle de dunes, dont le fond se trouvait être le ghourd sur lequel nous étions montés ; au milieu de la plaine unie, en face de nous, un ghourd élevé, appelé *Menfrouda*, c'est-à-dire *Isolé*, me parut complétement détaché des dunes qui allaient à droite et à gauche. Au loin, du côté de l'orient, la plaine me sembla être limitée par une longue et sombre muraille qui bordait l'horizon du nord au sud ; à travers une solution de continuité de cette muraille, mon guide me fit remarquer un bouquet de palmiers dont les têtes se détachaient, entre les sombres parois, sur le fond bleu

du ciel : c'était Rhadamès, c'était le port du salut que nous apercevions au loin devant nous, à l'entrée du *hamada.* [1]

Nous descendîmes de ce ghourd et nous nous trouvâmes dans la plaine, laquelle est loin d'être aussi unie qu'elle m'avait paru l'être d'en haut. Cette plaine, parfois déprimée, usée par les vents à tel point qu'on croirait marcher dans le lit desséché d'une rivière, est souvent couverte d'énormes blocs de grès, épars en tous sens, que l'on dirait soulevés par quelque force souterraine ; aussi ne marchions-nous qu'avec une extrême difficulté. Dans les parties déprimées, la craie blanche se montre à nu à travers le grès en désagrégation ; les parties élevées sont couvertes soit de blocs de grès pâle en désagrégation, soit de blocs de grès rose, noir ou vert que les influences atmosphériques n'ont encore pu entamer. C'est donc là, dans ce hamada usé, qu'il faut chercher le foyer d'alimentation des grandes dunes de l'Erg.

La végétation est presque nulle dans le hamada ; je n'y remarquai d'abord que quelques *malvacées,* quelques *chardons* et, par ci par là, quelques arbustes rabougris.

Vers 11 h., nous aperçûmes un chameau qui paissait dans une partie sablonneuse de la plaine où le *henna* et le *chardon* poussent par touffes vigoureuses, à travers quelques beaux pieds de *retem* et d'*alenda.* Deux hommes, assis à une faible distance du chameau, nous regardaient passer.

[1] On désigne sous le nom de *hamada,* mot qui signifie *lieu où la chaleur est excessive,* les grands plateaux pierreux du Sahara ; ces plateaux sont souvent formés de grès tendres qui, en se désagrégeant sous les influences atmosphériques, forment les sables qui recouvrent certaines contrées.

Mon guide et Ali, munis de leurs fusils, se dirigèrent vers ces hommes pour leur demander s'il n'y avait point de *Touareg* pillards aux alentours et si l'on pouvait traverser sans danger la *Sebkhat el Melah*,[1] ou *Sebkha du Sel*, par laquelle nous devions passer.

Comme la conversation paraissait devoir se prolonger quelque temps entre nos hommes et ces pasteurs, j'ordonnai à Abd-er-Rahman d'arrêter les chameaux.

Outre que mon pied me faisait horriblement souffrir, j'avais une soif ardente, car il faisait une chaleur atroce au milieu de cette plaine de grès (50° 5) ; mais je n'osais boire de l'eau de nos outres, qui avait pris une couleur de suin et répandait une odeur insupportable. Les Châamba eux-mêmes ne la buvaient qu'avec une extrême répugnance.

Pendant que j'étais là, assis sur un bloc, la tête entre les mains, je crus remarquer que les chameaux, qui s'étaient éloignés de quelques pas, buvaient à une source invisible. D'un bond je fus près d'eux. Ils buvaient en effet de l'eau d'une grande limpidité, provenant de la pluie des jours précédents, et conservée dans les creux de gros blocs de grès. Je m'étendis à côté d'eux et je savourai à longs traits cette eau tombée du ciel, qui me parut plus douce que du miel. Abd-er-Rahman fit comme moi ; ce fils du désert ne put se contenir : il chassa un chameau pour boire à sa place, tellement était ardente la soif qui le tourmentait.

Quelques instants après, nous aperçûmes le guide et Ali qui se mettaient en marche avec les deux hommes

[1] On appelle *sebkha* (de *sabakha*) une dépression à fond de sable aquifère presque toujours recouvert d'efflorescences de sel; la couche de sable, ordinairement peu épaisse, recouvre toujours une nappe d'eau considérable.

qu'ils étaient allés trouver ; l'un de ces hommes portait une gourde à laquelle nous les vîmes se désaltérer. Dès que nous les eûmes rejoints, ils me présentèrent aussi la gourde ; j'y goûtai et l'eau me parut délicieuse.

L'un de ces deux hommes était un habitant de la petite oasis de Zaouïa que nous devions traverser avant d'arriver à Rhadamès ; l'autre était un Soufi établi dans le pays. Ils nous dirent que depuis longtemps il n'y avait pas eu de *rhazia* aux alentours et que le pays était tranquille.

A 1 h. nous passâmes au pied du *ghourd Menfrouda,* haut de 80 m. environ et isolé dans la plaine comme une sentinelle avancée du *Pays de la Mort.* Je m'aperçus seulement alors que ce ghourd était relié aux dunes que nous venions de quitter par deux longues veines allant en demi-cercle vers le sud-ouest et le nord-ouest, enfermant ainsi dans un cercle complet la partie de la plaine que nous venions de traverser.

A 2 h. 10, nous nous trouvâmes sur les bords d'une immense et sombre dépression, devant laquelle je m'arrêtai un instant saisi d'étonnement : c'était la *Sebkhat el Melah* que mon guide avait voulu nous faire éviter en passant plus au nord, mais que nous allions traverser sur l'assurance qui nous fut donnée par les deux hommes qui nous accompagnaient que nous pouvions nous y engager sans danger.

Il me serait difficile de décrire l'aspect de ces lieux et de rendre l'impression que cette vue me produisit : il me sembla être en présence d'une immense fournaise dont la voûte s'était effondrée. La paroi nord de cette dépression, formée de roches de grès rose, est taillée en gradins ; la paroi sud, taillée verticalement, est formée de roches noires comme du charbon ;[1]

[1] Ces roches sont formées d'un tuf d'albâtre siliceux de formation aqueuse et composé de sulfate de chaux, de silice pure, de

du côté de l'est, une chaîne de gour de toutes formes, allant du nord au sud pour relier les deux parois, sont également formés de roches noires, tandis que le fond, tout couvert de fragments de ces roches, a la même couleur sombre que les bords. L'uniformité de cette couleur n'est interrompue que par une couche de sel de peu d'étendue, qui brille au loin à droite comme les eaux limpides d'un petit lac.

En descendant dans le fond de cette dépression, il semble que l'on descend au fond des enfers; et cependant, pour le voyageur qui vient de traverser le *Pays de la Mort*, ce passage infernal est l'entrée du Paradis.

Cette *sebkha* n'est pas toujours praticable et celui qui s'y engagerait après les pluies marcherait à une mort certaine ; deux ou trois jours auparavant, un berger et soixante-dix chèvres avaient disparu sous ce sol mouvant, sans qu'aucune force humaine fût capable d'arracher à la mort le malheureux berger ; mon guide me dit qu'une fois lui-même s'y était enfoncé jusqu'à mi-corps. Les deux bergers qui marchaient avec nous nous firent suivre un sentier qui longeait la paroi nord et sur lequel se voyaient les traces toutes fraîches de chameaux qui y avaient passé le matin.

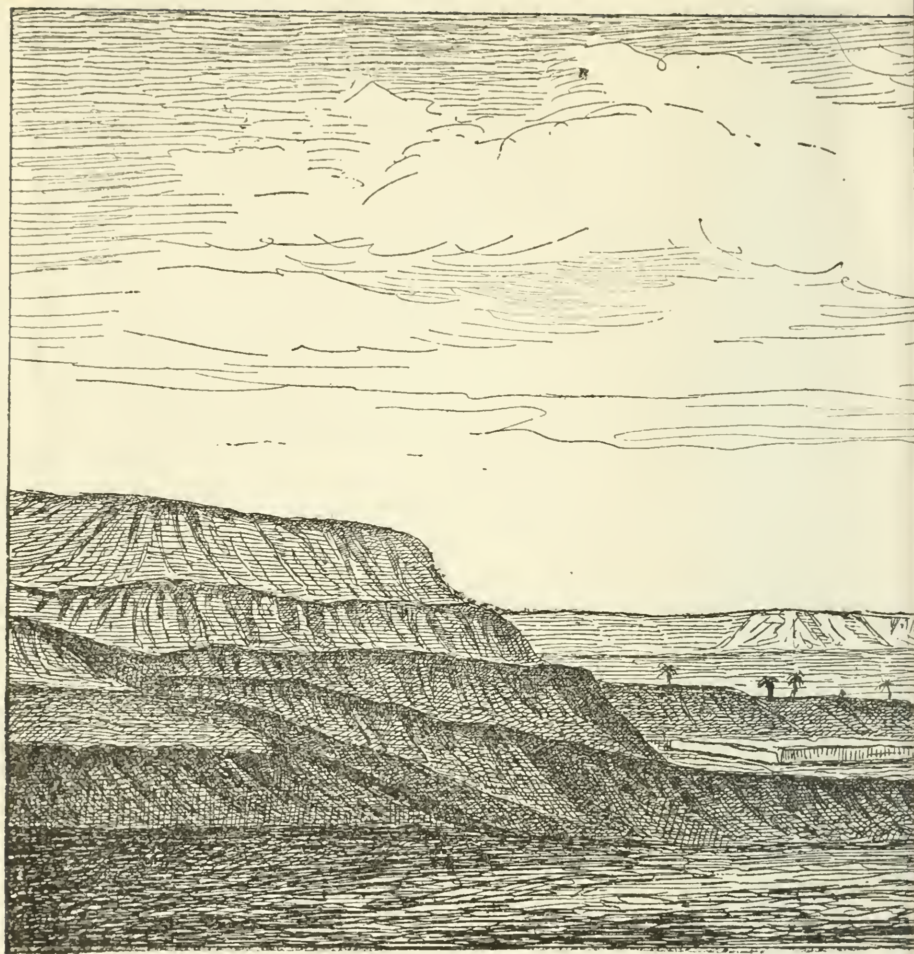
Je m'aperçus alors, en regardant en arrière, que la *sebkhat el Melah* se prolongeait vers l'ouest jusqu'au pied du *ghourd Menfrouda* et que, de ce côté aussi, ses parois avaient la même couleur sombre.

Comme nous avancions, quelques silhouettes de palmiers se dessinaient, devant nous, sur le fond noir des gour qui, de loin, du point élevé d'où je découvris la plaine, m'avaient paru être une sombre muraille, interrompue de distance en distance.

silicates de fer et de calcaire en grande quantité. (Analysé par M. Brun, pharmacien-professeur à Genève.)



La sebkhat el Melah et la zaouïa de Sidi Mâabet bou Djerida
près Rhadamès
d'après une aquarelle de M. Largeau.



La

Au delà de la chaîne de gour[1] noirs que nous traversâmes à 2 h. 20, et d'un point où la *sebkha* se rétrécit tout à coup de moitié de sa plus grande largeur, qui peut être de 3000 m., nous aperçûmes la jolie petite oasis de *Zaouïa Sidi Mâabet bou Djerida*, avec son gracieux village entouré d'une étroite ceinture de murailles, dont la blancheur éclatante ressortait merveilleusement entre les roches noires qui l'encadraient.

Ce village, ainsi que l'oasis à côté de laquelle il s'élève, est bien situé dans la *sebkha*, mais dans une partie plus élevée que le niveau général du fond; de ce côté, les parois sont généralement taillées dans des roches de grès ferrugineux.

Partant des parois, des puits très-rapprochés les uns des autres ont été creusés sur plusieurs lignes parallèles, puis comblés en partie après avoir été mis en communication par des galeries souterraines qui conduisent les eaux dans un réservoir creusé entre le village et l'oasis. Pour tirer l'eau, les indigènes emploient un système encore en usage dans quelques parties de la France, notamment dans le Poitou, c'est-à-dire qu'ils se servent de bascules formées de longues perches montées sur des pivots.

Nous arrivâmes à 2 h. 30 aux portes du village. Nombre de personnes, qui étaient assises sous les palmiers, se dirigèrent aussitôt vers nous et ne tardèrent pas à m'entourer, car la propreté relative de mes vêtements leur avait fait supposer que je devais être un étranger de distinction, quelque marabout peut-être.

Nous nous étions rapprochés de ce village dans le but de faire boire les chameaux qui, depuis dix jours,

[1] Je rappellerai ici que *gour* est le pluriel de *gara*, masse de roches isolée; tandis que *ghourd*, pluriel *oughroud*, désigne une montagne de sable.

n'avaient vu d'autre eau que celle que nous avions trouvée, le matin, dans les creux des rochers et qui, vraiment, n'en pouvaient plus. Lorsque nous fûmes arrêtés, Rabah, qui était aussi fatigué que ses chameaux, prétendit que ces animaux ne pouvaient boire avec leurs charges et qu'il fallait absolument les décharger; puis il pria Ali de me proposer d'envoyer quelqu'un prévenir le gouverneur de Rhadamès de mon arrivée et de passer la nuit à la zaouïa. Mais mon serviteur lui répondit qu'une semblable proposition ne pouvant que me fâcher, il se garderait bien de me la faire ; du reste, au dire de ceux qui nous avaient accompagnés, nous n'étions plus qu'à une demi-heure de marche de Rhadamès.

A cette réponse, mon guide renonça à faire boire ses chameaux et nous nous remîmes en marche à 2 h. 45. Ce fut alors qu'Ali me raconta cette fantaisie de Rabah.

Bientôt après nous gravîmes les derniers degrés de la paroi est de la sebkha, et nous aperçûmes, à un kilomètre environ devant nous, l'oasis de Rhadamès ainsi que quelques maisons de la ville bâties en dehors de la forêt de palmiers.

Nous passâmes près de monuments de formes étranges, qui s'élèvent sur une colline de pierres appelée *Koudiat el Eçnam* ou *Colline des Idoles*, puis non loin de petites cases rondes en pierres, couvertes en paille d'alfa, que l'on me dit être habitées par des Touareg, et nous arrivâmes enfin aux portes de la ville.

CHAPITRE VI.

—

Entrée à Rhadamès. L'hospitalité. Premières ouvertures. Les présents. Si Mohammed bou Aïcha. Si El Hadj Attiya ben Ahmed ben Moussa. Un châtiment mérité. Sages conseils et sage détermination. Installation. Un remède de Châambi.

Mon guide nous avait quittés à une faible distance de la ville pour aller m'annoncer au gouverneur ; mais il avait rencontré, chemin faisant, quelque personnage de considération qui, s'étant chargé d'y aller à sa place, avait annoncé à tous ceux qu'il avait rencontrés l'arrivée d'un Français.

Il n'en fallut pas davantage pour exciter la curiosité des habitants, peu habitués sans doute à recevoir des étrangers dans leurs murs. Aussi, en arrivant aux portes, fus-je accueilli par une foule compacte, dont les sympathies ne tardèrent pas à se manifester, non pas de cette façon bruyante qui sent l'affectation, mais avec calme et dignité.

Deux vénérables vieillards à longues barbes blanches s'approchèrent d'abord, s'informèrent de l'état de ma santé et me demandèrent des nouvelles des pays que j'avais traversés. Ils me dirent que j'étais le bienvenu parmi eux. Un homme d'une cinquantaine d'années, à physionomie intelligente, s'approcha ensuite et me salua pendant plus de dix minutes ; après

s'être informé de mon état, il me dit que sa maison était la mienne et que je lui ferais le plus grand plaisir en allant loger chez lui. Je le remerciai et lui répondis qu'avant de lui donner réponse, je devais attendre l'arrivée du gouverneur que l'on était allé prévenir.

Je sus le lendemain que cet homme était Si El Hady Attiya ben Ahmed ben Moussa, riche négociant, l'un des *kbar* (grands) les plus influents de Rhadamès, pour qui j'avais une lettre de l'agha de Touggourt, et qui m'aida ensuite de toute son influence auprès des autres négociants ses amis.

Si Mohammed bou Aïcha parut enfin accompagné de quelques membres de la *Djemâa* (conseil) qu'il avait réunis à la hâte ; il me souhaita la bienvenue et me dit qu'un envoyé de l'agha de Touggourt, dont la valeur et la loyauté étaient connues et appréciées dans tout le Sahara, serait reçu comme l'agha lui-même. Il me conduisit d'abord chez lui, où il me fit servir des rafraîchissements, puis il donna l'ordre de me préparer une chambre, en attendant que l'on eût trouvé une maison convenable dans laquelle je pourrais librement m'installer.

Dans la soirée, je reçus successivement la visite des vieillards de la ville, des membres de la Djemâa et du Medjelès. Tous m'exprimèrent le désir que je restasse dans leur ville le plus longtemps possible, m'assurant que pendant tout le temps que je leur ferais l'honneur de séjourner parmi eux, je pouvais disposer de leurs personnes et de leurs biens.

Un peu après la tombée de la nuit, les serviteurs du gouverneur m'apportèrent un abondant souper, composé d'un maître plat de couscoussi à la poule, d'un grand plat de viande de mouton en ragoût,

d'une sauce aux oignons, de carottes crues en salade et d'oranges pour le dessert.

Je mangeai d'abord avec Ali, puis je passai les restes à Rabah et à son fils qui, après avoir fait boire leurs chameaux, étaient venus me rejoindre chez le gouverneur. Cette fois, malgré plusieurs assauts successifs dans lesquels ils déployèrent toutes leurs forces, les deux Châamba ne purent venir à bout de tout engloutir et ils furent obligés, bien à regret sans doute, de passer leurs restes aux serviteurs, qui n'en firent qu'une bouchée.

Après le souper, je vis entrer dans ma chambre le gouverneur Si Mohammed bou Aïcha,[1] Si El Hadj Attiya et le bach-agha, commandant les troupes du *rhazou* ; ils étaient suivis de plusieurs serviteurs portant, l'un un grand plateau en cuivre, un autre plusieurs tasses en porcelaine dans un sac, et un troisième une grande théïère en argent artistement ciselée.

Tout en prenant le thé, je remis à Si Mohammed bou Aïcha et à Si El Hadj Attiya les lettres de l'agha et celles des marabouts dont j'étais porteur.

Après les avoir lues attentivement, ils me dirent que du temps où Ali Bey était caïd du Souf, nul n'aurait osé s'aventurer au sud des possessions françaises, parce que ce chef s'entendait avec les pillards qui parcouraient alors le Sahara en tous sens, et partageait avec eux les dépouilles des caravanes ; mais que les choses avaient bien changé depuis que Si Mohammed Ben Driss avait été investi du commandement de l'Oued Rihr et du Souf. Ce chef, dirent-ils, est la terreur des mauvaises gens. Bien secondé par son

[1] Le titre officiel du gouverneur est *caïmacam*, ce qui équivaut au titre de caïd ; mais les gens de Rhadamès lui donnent le titre de *bey*.

frère Saïd, d'Ouargla, il a d'abord débarrassé le pays de Bou Choucha et de ses bandes, puis successivement de tous les autres détrousseurs qui harcelaient sans cesse les caravanes et rendaient tout commerce impossible. « Il faut, ajouta Si Mohammed, que le *hakem* (gouverneur) d'Alger soit un homme de haute sagesse, puisqu'il sait choisir, entre tous, des chefs de la valeur de l'agha Ben Driss, pour les placer à la tête des pays qui ont justement besoin d'être administrés par des hommes courageux et honnêtes. Puisse Dieu les conserver longtemps tous deux pour la gloire et le bien de leur pays ! »

Si el Hadj Attiya ajouta ensuite :

« — Du temps où Ali Bey (Dieu lui pardonne ses crimes !) était caïd du Souf, notre ville, sans *rhazou*,[1] était administrée par un simple *moudir* ; les Touareg étaient les maîtres aux alentours : nos caravanes n'osaient plus sortir de nos murs et celles qui revenaient du Soudan étaient obligés de s'arrêter à Rhât pour ne pas s'exposer à être *rhazées*. Mais voici un an que Si Mohammed bou Aïcha est parmi nous en qualité de *caïmacam*, et depuis lors les choses ont bien changé. Il a fait venir, dans notre ville, un *rhazou* de 100 hommes à pied et de 50 cavaliers, lequel est commandé par le bach-agha, homme de grande valeur ; puis il s'est entendu avec les aghas de Touggourt et d'Ouargla pour donner la chasse aux pillards. Nous sommes assurés maintenant que la paix régnera dans le pays aussi longtemps que ces hommes de bien resteront à leurs postes. Puisse Dieu les y conserver longtemps ! Si la sécurité n'est pas encore rétablie du côté de Rhât, cela tient à l'état de guerre dans lequel se trouve

[1] *Rhazou* est ici employé dans le sens de garnison.

actuellement le pays des Touareg ; mais si cet état de choses ne se modifie sous peu, nous espérons bien que le bey de Tripoli y mettra ordre. »

« — Tu viens pour le commerce, me dit ensuite le caïmacan ; je sais que les Français ont toujours été les amis des Musulmans ; j'en ai connu plusieurs et je n'ai eu qu'à me louer de leur loyauté. Je ferai donc tout mon possible pour que nos négociants te soient favorables. Du reste, je vois bien que tu voyages avec la bénédiction de Dieu, car peu après ton arrivée ma jument a fait un gros poulain. »

Je saisis cette excellente occasion pour expliquer, en peu de mots, quel était le but de mon voyage.

« — J'ai en effet quitté mon pays, leur dis-je, avec la mission d'essayer de nouer des relations de commerce entre la France et le Soudan par l'Algérie. Les Français ont pris l'Algérie par la volonté de Dieu qui est le Maître de tout ; mais Dieu leur a assigné des limites qu'ils ne peuvent dépasser, et maintenant qu'ils ont pacifié ce pays autrefois si bouleversé, ils désirent entrer en relations d'amitié avec les peuples qui les entourent ; car à quoi sert l'inimitié ? A engendrer les guerres qui sont la ruine des peuples. Il est sage de se soumettre à la volonté de Celui qui dirige tout : ceux qui essaient de lui résister sont de vrais fous.

« Lorsque je quittai la France, j'étais indécis sur la direction que je devais prendre ; mais le *hakem* d'Alger, qui est le général Chanzy (Dieu le fasse vivre de longs jours !), écrivit à l'agha de Touggourt pour lui dire de me donner des conseils. Si Mohammed ben Driss, qui vous a en grande estime, me dit que Rhadamès était un grand centre de commerce ; que votre pays était administré par un homme de bien dont il était l'ami ; que vos négociants étaient des gens d'une grande

probité, et que vos caravanes allaient dans toutes les parties du Soudan faire le trafic avec les habitants de ces contrées.

« Je suis donc venu chez vous par la route la plus longue et la plus difficile, parce que j'ai voulu me rendre compte dans quel état était le désert.

« Je sais que vos caravanes portent, à Tripoli, les produits du Soudan et qu'elles achètent, dans cette ville, les marchandises d'Europe qui leur servent à faire des échanges. Mais le Soudan est un pays riche, vous pouvez en tirer des produits en quantités beaucoup plus considérables que vous ne l'avez fait jusqu'à ce jour, et vous pouvez trouver, dans le sud de l'Algérie, des débouchés assurés pour ces produits ; d'un autre côté, nous fabriquons, en France, tous les articles que vous achetez à Tripoli, et nous pouvons vous livrer ces articles à des conditions pour le moins aussi avantageuses que celles qui vous sont faites là-bas. Ainsi, en venant vers nous, vous doublerez votre commerce et par conséquent votre fortune. »

Si El Hadj Attiya m'assura que, personnellement, il était tout disposé à entrer en relations avec les Français ; il me promit de voir ses collègues, de leur faire part de mes propositions et de provoquer une réunion dans laquelle je pourrais me faire entendre de tous.

De son côté Si Mohammed bou Aïcha me promit d'être mon interprète auprès du Medjelès[1] et m'assura qu'il ferait tout pour me gagner les sympathies de cette assemblée.

[1] Le mot *medjelès* ou *medjelis* vient du verbe-racine *djalassa*, *être assis*, et signifie *réunion* ou *conseil*. Le medjelès de Rhadamès réunit les attributions d'une chambre et d'un tribunal de commerce.

Mes hôtes se retirèrent ensuite et je leur en sus gré, car j'avais le plus grand besoin de repos. Mon guide et son fils s'étaient retirés depuis longtemps, à ma grande satisfaction, car j'avais une peur terrible qu'une partie de la vermine qui pullulait sur leurs corps ne vînt à émigrer sur mes vêtements, ce que j'étais parvenu à éviter jusqu'alors. Ali seul demeura avec moi. Nous nous étendîmes sur les divans qui entouraient la chambre et nous ne tardâmes pas à goûter un repos qui nous fut des plus salutaires.

Le mardi 16 février, les serviteurs du caïmacam me trouvèrent encore endormi lorsqu'ils m'apportèrent le café du matin. Je me réveillai au bruit qu'ils firent en entrant, tout honteux de m'être laissé surprendre.

Comme nous prenions le café, Ali me dit que le gouverneur lui avait défendu de faire pour moi la moindre cuisine, attendu qu'il entendait pourvoir à mon entretien pendant tout le temps qu'il me plairait de séjourner à Rhadamès.

Après avoir pris le café, je procédai à ma toilette. Cette fois au moins je pus me laver tout à mon aise, chose qui ne m'était arrivée depuis longtemps.

Comme je finissais de m'habiller, le brave gouverneur entra dans ma chambre pour s'informer de l'état de ma santé. Il me dit que ses serviteurs étaient les miens et que je n'avais qu'à demander pour être servi, attendu que tout ce qu'il y avait dans sa maison était à ma disposition. Mes malles étant ouvertes, je m'empressai de lui remettre une partie des présents que j'avais apportés pour lui. Je ne donnai pas tout à la fois, jugeant qu'il serait bon d'avoir quelque chose à lui donner de temps en temps jusqu'au jour du départ, afin d'entretenir l'amitié.

Je lui donnai sur-le-champ : le haïk que lui envoyait l'agha de Tougourt ; un fusil de chasse à deux coups, avec cinq boîtes de capsules et une livre de poudre ; un joli carnet doré avec six crayons ; une demi-rame de papier ; une timbale ciselée en argent avec son écrin ; des bracelets et des pendants d'oreilles pour sa femme ; une boîte à musique ainsi que des jouets pour son fils âgé de 12 ans. Tout cela parut lui faire infiniment de plaisir ; il en chargea ses serviteurs et il s'empressa d'aller remettre à sa femme et à son fils ce que je lui avais donné pour eux.

Je profitai de son absence pour faire un paquet de ce qui était destiné à Si El Hadj Attiya et j'envoyai Ali le lui porter en compagnie d'un des *zaftis* (hommes de police) qui, par ordre du gouverneur, se tenaient à ma porte pour attendre mes ordres et les transmettre aux serviteurs.

Dans ce paquet je mis : le haïk envoyé par l'agha de Tougourt ; un pistolet, avec capsules et poudre ; une timbale en argent ; deux gros livres de commerce et un encrier magique dont je me réservais de lui enseigner l'usage ; un carnet de poche pour lui et deux cahiers reliés avec crayons pour son fils ; une boîte à musique, une toupie, un petit canon et autres jouets également pour son fils ; des bracelets, des colliers et des pendants d'oreilles pour ses femmes. De même que pour le gouverneur, je me réservai de lui faire d'autres présents pendant le temps que je demeurerais à Rhadamès.

Si Mohammed bou Aïcha, caïmacam et gouverneur de Rhadamès, est un homme d'une soixantaine d'années, à barbe grise, d'une taille élevée avec un embonpoint assez prononcé ; sa face un peu bouffie lui donne une apparence de bonhomie ; mais on lit dans

ses yeux noirs l'intelligence alliée à une grande énergie. L'ensemble de sa physionomie est agréable et plein de dignité. Il porte ordinairement le costume rhadamesien dont la description est donnée plus loin, mais il revêt, dans les grandes occasions, le costume officiel turc, composé d'une chachia rouge, d'une sorte de par-dessus et d'un pantalon noirs. Le gouvernement de Stamboul l'avait autrefois chargé de plusieurs missions dans l'intérieur de l'Afrique, dont une dans le Bernou, où il se rendit avec l'explorateur allemand docteur Nachtigall, qu'il avait rencontré en grande détresse dans le Fezzan, et qui lui demanda ensuite à voyager avec lui pour plus de sécurité.

A la suite de sa dernière mission, Si Mohammed bou Aïcha demeura quelque temps à Tripoli, puis il fut nommé caïmacam de Rhadamès sur la demande du bey de la province du Djebel Nefouza dont cette ville relève, et depuis une année à peine qu'il administrait le pays, la paix n'avait cessé de régner tant dans la ville qu'aux alentours.

Après le déjeuner, le gouverneur vint prendre le café avec moi ; puis, comme je lui manifestai le désir d'aller faire une visite à Si El Hadj Attiya, il me proposa de m'accompagner.[1]

[1] Ce que le caïmacam se garda bien de me dire, mais que je sus néanmoins, c'est qu'étant autrefois gouverneur dans le Fezzan, il s'était révolté contre son suzerain le pacha de Tripoli, qui avait dû envoyer contre lui une armée assez considérable. Ayant été vaincu, il demeura quelque temps prisonnier à Tripoli, puis il fut envoyé dans le Bernou en mission soi-disant scientifique. A son retour de cette mission, il fut nommé, comme je viens de le dire, caïmacam de Rhadamès.

Quant aux Rhadamesiens, qui d'abord m'avaient paru être de si braves gens, ma première impression sur leur compte ne tarda pas à se modifier, ainsi qu'on le verra plus loin.

Nous partîmes, suivis de plusieurs zaftis et de deux serviteurs. Nous traversâmes toute la ville, puis arrivés près des remparts, nous pénétrâmes, par une porte basse, dans une petite cour en partie couverte, donnant accès dans deux corps de bâtiments qu'elle sépare; nous gravîmes des escaliers étroits et obscurs pour arriver au premier étage de celui qui avait vue du côté du mur d'enceinte : c'était le magasin de Si El Hadj Attiya, où il se trouvait en ce moment avec l'un de ses frères. Il nous reçut avec un véritable enthousiasme et je crus un moment que les salutations et les remercîments ne prendraient jamais fin. Un riche tapis fut étendu par terre et des bonbons de toutes sortes, fabriqués à Tripoli, ainsi que des oranges, furent placés devant nous; on nous servit aussi une espèce d'orangeade que je trouvai excellente, et peu après on apporta du thé que nous prîmes en mangeant de petits biscuits d'un goût fort agréable, également fabriqués à Tripoli.

Si El Hadj Attiya ben Ahmed ben Moussa est un homme d'une cinquantaine d'années, un peu maigre et de moyenne taille; son visage aux traits réguliers est encadré d'une barbe grisonnante, courte et clairsemée; son nez est légèrement aquilin; dans ses grands yeux noirs, on croit lire la franchise et la loyauté.

Si El Hadj Attiya est Tripolitain d'origine et il ne doit sa grande fortune qu'à un travail constant accompagné de beaucoup d'ordre et d'économie. Il a épousé deux femmes dont il n'a eu qu'un fils, actuellement âgé d'une dizaine d'années.

Après le thé, la conversation s'engagea. Ce fut alors que mes hôtes m'apprirent le châtiment des assassins de Dournaux-Dupéré; cette nouvelle avait

été apportée, il y avait quatre jours, par une caravane arrivée de Rhât. Les meurtriers de mon infortuné prédécesseur étaient quatre Touareg Foggas et un Châambi du nom de Bou Saïd, auxquels il fut livré par son guide qui était lui-même un Targui Foggas. El Hadj Khenoukhen, auprès de qui Dournaux-Dupéré et ses compagnons se rendaient lorsqu'ils furent assassinés sur la route de Rhât, se trouvait au Fezzan lorsqu'il eut connaissance de ce crime ; or il arriva qu'à la même époque, les quatre assassins Foggas se rendirent aussi dans cette contrée pour y faire des achats de farine et de dattes. Ayant appris leur arrivée, El Hadj Khenoukhen les fit appeler et leur reprocha d'avoir tué des gens qui étaient ses amis, puis il les laissa partir en toute liberté ; mais il envoya de ses hommes les attendre dans le désert, sur terrain neutre, où ils les massacrèrent.

En apprenant cette nouvelle, je pensai que peut-être l'exemple donné par le chef Azguer avait produit un effet salutaire et que, plus heureux que mon infortuné prédécesseur, je pourrais aller jusqu'à Rhât en toute sécurité; mais on s'empressa de me dissuader en me disant que les difficultés étaient plus grandes que jamais, parce que les Touareg du Hoggar et les tribus Azguer en révolte, leurs alliées, étaient encore maîtres de la route, et que quand même El Hadj Khenoukhen, qui avait été battu dans la précédente rencontre, parviendrait à prendre une revanche éclatante, la sécurité n'en serait pas plus grande parce que les vaincus ne mettraient que plus d'ardeur à piller les caravanes, afin de réparer leurs pertes. Ils ajoutèrent :

« Dournaux-Dupéré a péri pour n'avoir pas voulu écouter les conseils qui lui ont été donnés par les

gens de Rhadamès ; nous espérons que tu seras plus sage que lui et que tu ne partiras pas malgré nous. »

J'assurai à mes amis que je ne prendrais jamais aucune détermination de ce genre sans leur demander conseil. « Votre loyauté m'est connue, leur dis-je ; vous connaissez le pays et les gens qui l'habitent et dès l'instant que vous jugez la chose impossible pour cette fois, j'ajournerai ce voyage jusqu'à ce que les circonstances soient plus favorables. »

Je dois dire en toute sincérité que les impossibilités dont me parlaient mes hôtes ne me contrariaient pas outre mesure. Outre que j'étais fort mal outillé pour un aussi long voyage, les ressources dont je disposais étaient à peine suffisantes pour mon retour, et malheureusement j'ai pu me convaincre par la suite qu'il eût été imprudent de compter sur quelque envoi de France. Ainsi, en admettant que j'eusse pu m'avancer dans le sud, je me serais vu contraint de passer la saison des chaleurs à Rhât, au Hoggar ou dans le pays d'Aïr, selon que les événements m'eussent jeté vers l'un ou l'autre de ces trois points. Or, la saison des chaleurs passée, je me serais trouvé bloqué, au beau milieu du Sahara, faute de ressources suffisantes pour m'en retourner.

Je demandai ensuite au caïmacam comment je pourrais faire parvenir aux chefs Touareg les lettres que je portais pour eux. Il me répondit qu'il se chargeait de leur faire parvenir ces lettres ; il m'engagea même à leur écrire personnellement afin de préparer les voies pour plus tard, ce que je m'empressai de faire dès le lendemain.

Notre visite à Si El Hadj Attiya se prolongea jusque vers 2 h. de l'après-midi. Le gouverneur m'accompagna jusque dans ma chambre, puis il me quitta pour

ıller, dit-il, s'entendre avec le propriétaire d'une naison dans laquelle il pensait que je pourrais aller n'installer le jour même.

Il ne tarda pas à rentrer tout joyeux pour me dire ue tout était conclu et que je pouvais, si je le désirais, ller prendre possession de mon nouveau domicile, e que je m'empressai de faire sur-le-champ, car je raignais d'être à charge au brave gouverneur en estant plus longtemps chez lui.

Une douzaine de zaftis ou de serviteurs s'emparèrent aussitôt de mes bagages, qui furent ainsi transortés en un seul voyage.

Je me dispense de parler ici de mon nouveau omicile, car toutes les maisons de Rhadamès se ressemblent à peu de différence près; on en trouvera la escription au chapitre suivant.

Comme j'étais en train de procéder à mon installation, je reçus la visite de mon guide et de son fils. Rabah était très-contrarié. Il me dit que ses chameaux 'avaient presque pas bu en arrivant, ce qui était un rès-mauvais signe, et que, comme il n'y avait point e pâturage aux alentours de l'oasis, il avait dû payer n berger pour les conduire dans les dunes, afin qu'ils pussent trouver de l'herbe fraîche.

Je demandai à mon guide où il avait passé la nuit vec son fils.

« — Nous avons couché dans une mosquée, me dit-il, t je me suis réveillé ce matin avec un grand mal de ête. N'as-tu plus de remède pour me guérir ? »

Le pauvre Rabah était capable de simuler toutes es maladies imaginables pour avoir de l'alcool de nenthe ; mais comme il ne m'en restait que très-peu, e pris le parti de lui arroser le crâne d'eau sédative, ce qui était du reste plus rationnel.

Voyant que je ne le soignais pas selon ses désirs il se plaignit d'un violent mal de ventre. Je lui dis alors que le soir, je lui donnerais des pilules qui le débarrasseraient de ce qui le faisait souffrir. Puis je continuai mon installation sans plus faire attention à lui.

Mais, comme j'étais occupé à suspendre un thermomètre, voilà qu'une forte détonation se fit entendre et la maison fut aussitôt remplie d'une épaisse fumée. Je crus d'abord qu'Ali avait mis le feu à une boîte à poudre en allumant sa pipe, mais mon erreur ne fut pas de longue durée. Ayant tourné la tête, j'aperçus Rabah, couché sur le dos dans un coin de ma chambre sa gandoura retroussée jusque sur la poitrine, et ayant une grosse boursouflure noire sur le ventre, au-dessus du nombril.

Pour exciter ma compassion et se faire donner de l'alcool de menthe, le misérable n'avait pas craint de se faire éclater une poignée de poudre sur le ventre !

« — Mais tu es donc fou ! lui dis-je avec colère. Que viens-tu de faire là ? »

« — Dame, me répondit-il d'un ton piteux, puisque tu ne veux pas me donner le remède des Français, il faut bien que j'emploie celui des Arabes. »

Ali se mit à rire de bon cœur et je ne pus m'empêcher de faire comme lui. J'enduisis le ventre de Rabah d'une bonne couche de pommade camphrée, je lui serrai le corps avec une large bande, puis je lui donnai encore une goutte d'alcool de menthe dans un verre d'eau, mais en lui jurant que c'était la dernière fois, parce que, ma provision étant presque épuisée, il fallait conserver le reste pour les cas d'indisposition grave.

Je montrai ensuite aux Châamba une petite chambre

ans laquelle ils pourraient s'établir ; je leur dis u'ils n'avaient pas à s'inquiéter de leur nourriture, t je leur recommandai de se trouver présents aux eures des repas.

C'était, en effet, le désir de Si Mohammed bou .ïcha qui entendait pourvoir non-seulement à mes ropres besoins, mais encore à ceux des hommes de 1a suite.

Pendant la durée de mon séjour à Rhadamès, le rave gouverneur ne cessa de m'envoyer des vivres n telle abondance, que les Châamba ne purent jamais enir à bout de ce qui restait après que j'avais mangé vec Ali ; il s'en trouvait encore assez pour régaler es gens qui nous servaient. Du reste, Rabah et son ls n'étaient pas grands amateurs de sauces ; le cousoussi faisait mieux leur affaire et ils n'en manquèrent amais.

Après le repas du soir, le caïmacam vint prendre e thé avec moi et me tint compagnie jusqu'à une eure assez avancée de la nuit.

Comme je lui manifestai le désir de visiter, le lendenain, la ville et l'oasis, il me dit que deux zaftis et leux de ses serviteurs m'attendraient à ma porte oour m'accompagner dans ma tournée.



CHAPITRE VII.

—

Origines de Rhadamès. Description de la ville et de l'oasi: Mœurs et coutumes. Instruction. Climat, maladies. Productior du sol. Marchés. Industries locales. Administration. Le environs.

L'origine de Rhadamès se perd dans la nuit de temps ; l'antiquité de cette ville est attestée par le échantillons d'architecture égyptienne, chapiteaux e fûts de colonnes que l'on voit plantés, aux portes d la ville, sur les tombes de quelques saints marabouts ainsi que par les ruines remarquables de mausolée anciens qui se dressent, à quelques pas de l'oasis sur un plateau de grès qui domine les remparts. Etan admis que cette cité est bien la Cydamus des Romains il faut convenir que les anciens maîtres du mond ont peu fait pour l'embellir, car à part une inscriptior qui fut trouvée par M. Duveyrier et quelques cor niches que j'ai remarquées dans un cimetière, on ne trouve ici aucun reste remarquable de cette puissance qui pourtant a laissé des traces si profondes dans le nord de l'Afrique.

Laissant à de plus érudits la tâche spéciale et ingrate de faire les recherches nécessaires pour déterminer exactement l'époque de la fondation de cette ville et les noms de ses fondateurs, je préfère pour l'instant m'en rapporter tout bonnement à la légende.

Je suis d'avis qu'il ne faut jamais mépriser les légendes, car elles sont souvent le fil d'Ariane qui guide le savant dans le labyrinthe des recherches historiques et archéologiques.

Cela dit, voici ce que les anciens Rhadamesiens racontent sur l'origine de leur ville :

« Longtemps avant la venue du Prophète Notre Seigneur Mohammed (que la bénédiction de Dieu soit sur lui, sur sa famille et sur ses compagnons !), des gens de Sioua, ville située à l'ouest et à dix journées de marche d'El Maccr (le Caire), étant sortis dans la plaine, se dirigèrent du côté du Touât dans le but d'y faire une rhazia.

« Pour se rendre dans ce lointain pays, ils passèrent à l'endroit où s'élève aujourd'hui Rhadamès et s'y arrêtèrent pour déjeuner ; or il n'y avait alors en ce lieu ni source ni palmiers.

« Ayant achevé leur repas, ces gens burent à leurs outres et continuèrent leur marche vers l'ouest.

« Le lendemain matin, lorsqu'ils voulurent préparer de la *rouina* pour leur déjeuner, l'un d'eux s'aperçut qu'il leur manquait le plat dans lequel ils avaient l'habitude de la manger. Il dit à ses compagnons : *Necina el gueçâa fi rhadana ems*, c'est-à-dire : *Nous avons oublié le plat dans notre déjeuner d'hier.* Comme ils ne possédaient que ce seul plat, cet homme retourna sur ses pas, et il le retrouva, en effet, à l'endroit où la troupe avait déjeuné la veille ; puis, comme il se sentait fatigué d'une aussi longue course, il s'assit pour se reposer un instant.

« Comme il se disposait à repartir, il aperçut sa jument qui, la tête baissée vers la terre, grattait fortement le sol de son sabot ; s'étant approché pour voir ce que cela signifiait, voilà qu'une source abon-

dante jaillit tout à coup sous les sabots de la jument; le cavalier surpris se désaltéra à cette source. Il rejoignit ensuite ses compagnons et leur raconta ce qui était arrivé.

« Ils continuèrent leur route jusqu'au Touât, où ils firent une abondante rhazia sur les troupeaux des habitants de cette riche contrée, puis ils s'en retournèrent dans leur pays par le même chemin. Ils ne manquèrent pas de s'arrêter à l'endroit où ils avaient oublié leur plat ; ils remplirent leurs outres à la source abondante qui avait jailli sous les sabots de la jument, et qu'ils nommèrent *Aïn el Fers,* c'est-à-dire la *Source de la Jument.*

« Ils étaient de retour depuis peu dans leur ville de Sioua, lorsque des divisions éclatèrent entre les habitants. Deux partis se formèrent, on se battit dans la ville, et le parti auquel appartenaient ces gens ayant eu le dessous, ils furent obligés de quitter leur pays et de s'expatrier.

« Comme ils étaient indécis sur la direction qu'ils devaient prendre, l'un d'eux dit aux autres : *Aiah ! nemchou li Aïn el Fers !* c'est-à-dire : *Allons à la Source de la Jument !*

« Ils y retournèrent en effet, y plantèrent des palmiers et y bâtirent des maisons. Or, ce fut là l'origine de *Rhadamès*, dont le nom est formé de la confusion et de la corruption des deux mots *rhadana ems*, c'est-à-dire *notre déjeuner d'hier* ; et la source qui alimente l'oasis s'est toujours appelée depuis *Aïn el Fers*, c'est-à-dire la *Source de la Jument.* »

L'oasis de Rhadamès s'étend du nord-est au sud-ouest sur une étendue approximative de 1200 à 1500 mètres, et du sud-est au nord-ouest sur une largeur d'un kilomètre ; elle est entourée d'un mur d'enceinte tantôt



Vue générale de l'oasis et de la ville de Rhadamès

d'après une aquarelle de M. Largeau.

en pierres, tantôt en terre, selon que ces matériaux se sont trouvés plus ou moins à la portée des ouvriers ; ce mur est garni de petits bastions disposés sans art de la façon la plus capricieuse ; dans certains endroits il atteint la hauteur des remparts les plus élevés, tandis que dans d'autres il peut être escaladé sans efforts ; le côté est est en ruines et donne accès dans l'oasis d'où l'on peut, par les chemins des jardins, pénétrer facilement dans la ville.

La ville devait occuper autrefois le fond d'une vallée fertilisée par la source abondante d'*Aïn el Fers*, et cela est attesté par les gour élevés qui se dressent, de distance en distance, dans la plaine usée qui s'étend à perte de vue dans toutes les directions ; ces gour marquent l'ancien niveau du sol ; mais elle n'est plus dominée (du moins immédiatement) que par le plateau formé d'énormes blocs de grès qui s'étend vers le sud-ouest et sur lequel se dressent, antiques témoins l'une grande révolution météorologique, les tombeaux à moitié ruinés et aujourd'hui profanés des anciens rois du pays.

Le plateau commence (ou finit) à 30 mètres des remparts qu'il domine faiblement, et vers lesquels on descend par une pente rapide entre des blocs de grès à moitié arrachés. C'est sur cette pente, jusqu'à dix pas de la ville, que s'étend le cimetière sur une longueur de 1500 mètres environ et, dans une direction moyenne qui est celle de cette partie de l'oasis, bien au delà des limites du territoire. Le développement considérable de ce séjour des morts s'explique en ce que les anciennes tombes sont toujours respectées par les générations nouvelles.

La ville s'élève au sud de l'oasis dans laquelle elle est enclavée, à l'exception de quelques maisons qui

s'étendent à droite et à gauche en dehors des palmiers et qui laissent une rue assez large entre elles et les remparts sur lesquels elles sont alignées. On y pénètre par trois portes, toutes trois percées sur les côtés sud et sud-ouest, en face le cimetière et le plateau de grès : la première, qui paraît être de construction récente, donne plutôt accès dans les jardins par un chemin étroit, bordé de deux murs en terre, qui conduit aussi, par un circuit, dans la partie nord de la ville ; la seconde donne immédiatement accès dans la principale rue, ou plutôt dans le principal *corridor*, car il est bon que l'on sache que toutes les rues de la ville, dont la plus large peut à peine donner passage à deux hommes de front, sont couvertes par le premier étage de chaque maison, et que l'air et la lumière n'y pénètrent que par des échappées ménagées de distance en distance ; encore les petites rues, généralement tortueuses, ne sont-elles aérées que par leurs extrémités ; par suite, l'obscurité y est à peu près complète. Aussi, dès que le jour arrive sur son déclin et que l'obscurité est profonde, l'étranger qui n'est pas au courant des coutumes locales entend avec surprise une sorte de grognement plaintif, répété à chaque pas devant lui par des ombres qui disparaissent aussitôt avec rapidité. Ce sont les femmes servantes ou esclaves, qui font entendre ce signal afin de prévenir les personnes qui peuvent s'être engagées en même temps qu'elles dans l'étroite ruelle, et dans le but d'éviter les rencontres et les chocs ; si c'est une autre femme qui vient devant, elle répond par le même grognement et l'on s'arrange de façon à ne pas se heurter ; mais si c'est un homme, il répond en frappant le sol de son pied, alors la femme revient sur ses pas jusqu'à l'angle de la rue pour le laisser passer. Les

gens aisés sortent avec des lanternes, ce qui est infiniment plus commode. La rue principale est bordée de deux lignes de divans en pierres ou en terre, sur lesquels les habitants s'asseyent pendant les chaleurs pour faire la conversation.

Les maisons sont solidement construites en pierres ou en briques séchées au soleil ; elles se composent généralement d'un rez-de-chaussée qui sert de magasin et d'un premier étage ; mais à part quelques-unes, qui sont bâties aux extrémités de la ville et détachées de la masse compacte des autres constructions, ces maisons n'ont d'autre ouverture extérieure que la porte d'entrée et ne reçoivent le jour que par un trou pratiqué dans la terrasse ; le rez-de-chaussée ne reçoit le jour que secondairement, par un trou pratiqué dans le plancher.

Chaque étage se compose d'une pièce centrale autour de laquelle sont d'autres petites pièces ou *douera* superposées, que l'on prendrait à première vue pour des armoires pratiquées dans l'épaisseur de la muraille ; on arrive aux *douera* supérieures par des escaliers en terre construits autour de la pièce principale ; dans un coin de cette pièce, et ménagée entre une *douera* et la muraille, se trouve une sorte d'alcôve fermée par des rideaux ; c'est là que dort le chef de la famille, sur une natte recouverte d'un tapis.

L'intérieur de chaque maison est orné d'arabesques d'une exécution quelque peu barbare, et soigneusement blanchi à la chaux, mais si l'on y allume du feu, l'absence de cheminée en rend le séjour incommode, car la fumée n'ayant d'autre issue que l'ouverture par laquelle pénètrent en même temps l'air et la lumière, se répand bien vite dans toute la maison ; il est vrai que la cuisine se fait ordinairement sur les

terrasses. Ces terrasses communiquent toutes entre elles, de sorte que l'on peut aller d'une extrémité à l'autre de la ville et même en faire le tour sans mettre pied à terre. Toutes les maisons possèdent des lieux d'aisances, commodité que l'on ne trouve pas dans l'Oued Rirh.

Il serait difficile de parler des monuments de Rhadamès, attendu qu'il n'existe pas de maisons dépassant le niveau général ; peut-être se rencontre-t-il, dans quelque mosquée, des ouvrages d'art remarquables ; mais après avoir sondé le terrain, j'ai dû renoncer à pénétrer dans ces lieux sacrés, afin de ne pas froisser les susceptibilités des Rhadamesiens, qui n'ont cessé de me témoigner le plus profond respect pendant tout le temps qu'il m'a plu de séjourner parmi eux. Les mosquées sont au nombre de dix, dont deux grandes pour les prières et huit pour les écoles.

La ville est divisée en deux grands quartiers, autrefois ennemis et séparés par une muraille, qui sont: *Beni-Oasit* et *Tescou*, lesquels se divisent eux-mêmes en quartiers secondaires ou *Chouéra*. Beni-Oasit forme quatre chouéra, qui sont: *Teferfera*, *Tengzin*, *Djeressen* et *Oulad-Bellil* ; Tescou en forme deux : *Beni-Drar* et *Beni-Masiq*.

Quant à la population, tout ce que j'ai pu en savoir, c'est que la ville peut mettre de douze à quinze cents hommes sous les armes ; les magistrats eux-mêmes n'en savent pas davantage. Cette population, que j'estime à 7,000 âmes, se divise en deux classes : les nobles, ou Rhadamesiens proprement dits, et les *Atrias* ou descendants d'esclaves affranchis. L'élément berbère s'est conservé ici dans toute sa pureté et quoique plusieurs Arabes se soient fixés dans la ville, les alliances sont très-rares entre eux et les indigènes,

parce que les uns et les autres ont peur d'altérer la noblesse de leur sang.

Dans la partie ouest de la ville, et derrière la maison du gouverneur, jaillit au milieu d'un bassin carré de 12 mètres sur chaque face, la source légendaire d'*Aïn-el-Fers* dont les eaux, contenant une petite quantité de magnésie, ont une température de 30° cent.[1] C'est cette source qui sert à l'irrigation de l'oasis et à abreuver les habitants des quartiers circonvoisins; avant de boire cette eau, on l'expose à l'air pendant plusieurs heures afin de la laisser refroidir. Les habitants des autres quartiers s'abreuvent à des puits peu profonds, dont quelques-uns sont de véritables sources qui furent autrefois très-abondantes, m'a-t-on dit, mais qui, aujourd'hui, n'ont plus qu'un écoulement insignifiant; des esclaves tirent l'eau au moyen d'une bascule formée d'un tronc de palmier, dont le milieu repose sur un pilier en pierres ou en terre; l'ouverture des puits étant très-large, on peut ainsi mettre de front trois ou quatre bascules qui manœuvrent en même temps; on verse l'eau dans un bassin d'où elle est dirigée, par des conduits en troncs de palmier, jusque dans les jardins à irriguer.

Les Rhadamesiens paraissent être de fervents musulmans qui ne manquent jamais de répondre à l'appel du *mouezzen*[2] et d'aller à la mosquée six fois par jour faire leur prière en commun.[3] Ils sont très-tolérants

[1] Observation faite dans un seau transporté à vingt pas.

[2] On nomme *mouezzen* ou *mouedzen* le crieur qui annonce l'heure de la prière. Ce mot vient de la racine *oudzen, oreille;* d'où *adzen, annoncer l'heure de la prière.*

[3] Les six prières obligatoires sont les suivantes: *El fedjer,* ou de l'aube; *es cebah,* ou du matin, avant le lever du soleil; *ed deher,* ou de midi; *el âcer,* ou de 3 trois heures; *el moghreb,* ou

envers les Chrétiens, qu'ils considèrent comme descendants d'Isaac, *frère d'Ismaël,* et comme frères par conséquent des Arabes ; mais ils détestent les Israélites et il est certain que les prétendus fils de Jacob ne seraient pas tolérés parmi eux. Leurs mœurs sont des plus pures, du moins extérieurement, depuis que le gouverneur a chassé de la ville les courtisanes que fournissait une tribu du Djebel Nefouza, dont les femmes ont, paraît-il, les mêmes instincts que celles des Oulad Naïl ; la prostitution n'y existe donc pas, du moins ouvertement ; l'usage des liqueurs fermentées y est sévèrement interdit, et quiconque serait trouvé fumant du kif serait impitoyablement châtié.

Quoique n'appartenant pas à la race arabe, mais bien à la race berbère dont ils parlent un dialecte, les Rhadamesiens n'ont qu'une teinture extérieure toute superficielle des belles qualités qui distinguent les autres peuples de même origine.

Dans son pays, le Rhadamesien vit retiré dans sa maison et il est rare qu'il s'éloigne du quartier qu'il habite. Religieux par affectation, naturellement dissimulé et méfiant, il est d'une poltronnerie telle que deux Touareg armés de lances font la loi à cinquante Rhadamesiens armés de fusils et de pistolets. En revanche, il est âpre au gain et rapace outre mesure ; il trompe, vole sans pudeur ni vergogne quiconque s'en rapporte à sa bonne foi. Il n'est nullement hospitalier, ne fait rien pour obliger l'étranger qui arrive dans ses murs, et n'entre en relations avec lui que pour lui vendre au poids de l'or les choses nécessaires à son existence. D'une ingratitude révoltante, non-seulement il n'éprouve aucun sentiment

d'une demi-heure, après le coucher du soleil, et *el âcha*, ou de 2 heures après le coucher du soleil.

de reconnaissance pour son bienfaiteur, mais encore il abusera de la confiance, de la bonté ou de la faiblesse de celui-ci pour le tromper plus facilement. Enfin, il ne sent pas l'insulte et semble complétement dépourvu de sens moral.

Les femmes de condition ne sortent dans les rues que la nuit pour aller à la mosquée ; elles se tiennent ordinairement dans les maisons ou sur les terrasses, dont l'accès est interdit aux hommes comme les rues sont interdites à elles-mêmes ; l'on ne voit dehors que des femmes d'atrias ou des esclaves allant et venant pour les besoins du ménage.

Le costume des hommes se compose d'un ample *seroual* (culotte) dont les jambes descendent jusque sur le cou-de-pied ; les riches portent le gilet et la veste maures à larges manches ; par-dessus, une gandoura (longue robe sans manches) blanche ou de diverses couleurs ; peu ont adopté le bernous pour l'usage journalier ; ils se drapent généralement dans une longue pièce d'étoffe de laine qu'ils nomment *eksa* ; ils portent la chachia rouge et le turban, mais ils ont toujours la tête recouverte d'un pan de l'eksa ; ils sont chaussés de souliers jaunes ornés de broderies.

Quoique les femmes ne sortent que la nuit pour aller à la mosquée, j'ai cependant pu, grâce à ma qualité de *thebib*, admirer plus d'un joli minois ; et puis quelques-unes de ces filles d'Eve, poussées par la curiosité, trouvaient parfois moyen de s'échapper en allant à la mosquée et de se glisser jusque chez moi où, sous prétexte d'un mal quelconque, elles passaient le temps de la prière à me regarder et à faire des commentaires sur mon compte. Quelques jeunes femmes venaient me demander des remèdes pour faire des enfants ; mais elles ne me mettaient

pas pour cela dans l'embarras, car je les renvoyais enchantées après leur avoir administré une drogue inoffensive. Je recevais surtout un grand nombre de visites de négresses, de mulâtresses et de femmes d'atrias; celles-ci venaient généralement de grand matin, lorsqu'elles sortaient pour faire leur provision d'eau; elles me déclaraient les maladies les plus insensées, mais je n'étais jamais embarrassé pour le remède. Pauvres Rhadamesiens! ce n'est pas moi qui les blâmerai jamais de surveiller leurs femmes!

En somme, les dames rhadamesiennes (celles qui sont de pure race, s'entend) sont généralement belles; leurs traits réguliers rappellent le type grec dans toute sa perfection. Leur costume de sortie consiste en une longue pièce d'étoffe rouge ou bleue avec des raies blanches, qui passe sous le bras droit pour aller s'attacher sur l'épaule gauche, laissant ainsi le sein à découvert; cette pièce est fixée autour du corps par une ceinture rouge; elles se drapent, en outre, dans une autre pièce d'étoffe en laine blanche ou de couleur vive semblable à l'eksa; un mouchoir en soie à franges d'or est enroulé autour de leur tête, qu'entoure également une sorte de diadème en or ou en cuivre, selon la fortune ou la générosité des maris; un gros pompon rouge pend toujours au milieu du front; elles portent au cou des colliers de corail ou de perles rouges; elles sont chaussées de souliers en cuir rouge, richement brodés.

Les femmes de basse condition que l'on rencontre dans les rues portent une gandoura recouverte par une eksa en laine simple; elles sont coiffées d'une sorte de casque en étoffe semblable à celui de nos pompiers, et du milieu duquel pend, sur le devant, jusque vers le milieu du front, le fameux pompon rouge dont

le port est seulement interdit aux esclaves. Ces femmes vont pieds nus ; elles portent aux oreilles, aux bras et aux jambes l'attirail ordinaire des femmes arabes. Les petites filles de bonne famille, que l'on rencontre quelquefois, ploient littéralement sous le faix des bijoux de formes impossibles qui pendent de leur cou jusqu'à hauteur de leur ceinture.

Les mariages se font de la façon suivante :

Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il charge une vieille femme d'aller s'assurer si telle jeune fille dont il a entendu parler est jolie et si elle peut lui convenir. Sur la réponse affirmative de la vieille, il la fait demander en mariage par ses parents. La demande agréée, il fait à la jeune fille des présents en vêtements et en bijoux, puis on fait le repas des fiançailles, et les fêtes se continuent pendant huit jours entre les deux familles, mais sans que le jeune homme ait vu le visage de sa fiancée. On passe ensuite, devant le cadi, un acte pour constituer la dot de la femme, puis les nouveaux époux sont enfermés ensemble, dans une chambre bien close, pendant sept jours. Pendant ce temps, le mari peut dire à sa femme toutes les gracieusetés possibles, mais celle-ci ne doit pas ouvrir la bouche pour lui parler. Après ces sept jours de retraite, les époux sont tirés de leur solitude ; mais le mari n'en sort que le visage couvert d'un voile blanc, et pour se rendre à la mosquée, où il fait sa prière après s'être lavé et purifié. Ensuite, on lui met dans la main droite un long sabre, qu'il tient élevé devant son visage découvert et entre ses yeux, puis il se dirige vers sa demeure, mais en marchant si lentement qu'il lui faut deux heures pour franchir la distance de vingt pas. Dès qu'il a mis les pieds dans sa maison, quatre de ses amis, qui se tiennent

sur la terrasse, armés de fusils, déchargent leurs armes par la lucarne qui y est pratiquée ; alors toutes les femmes de la ville, qui n'attendaient que ce signal, se mettent à pousser des cris aigus en se frappant sur la bouche. C'est la fin de la noce et, à partir de ce moment, les nouveaux époux rentrent dans la vie commune.

Les Rhadamesiens se nourrissent mieux que les Arabes en général. La nourriture du commun est une bouillie appelée *bezine* dans le pays (*âcida* chez les Arabes), laquelle se prépare de la façon suivante : on met de l'eau dans une marmite et l'on fait chauffer jusqu'à l'ébullition ; on y verse alors peu à peu de la farine d'orge ou de froment, en remuant avec une cuillère jusqu'à former une boule assez dure pour qu'elle puisse se couper par morceaux ; en même temps on prépare à part, dans une casserole, une sauce avec de la viande de mouton, du beurre, du poivre, du sel, et l'on verse cette sauce autour de la boule déposée dans un grand plat. Ils mangent aussi un couscoussi à gros grains préparé avec de la viande, qu'ils nomment *mehamsa* ; mais les gens aisés mangent, outre d'excellent couscoussi, des plats diversement préparés. J'ai été à même d'apprécier une sauce aux oignons excellente, et un autre plat qui ressemble, tant par la couleur que par le goût, à un civet de lièvre artistement préparé. Ici le lièvre est remplacé par le mouton, et le vin par le vinaigre de palmier; un plat de riz, bien préparé au beurre, n'est pas non plus à dédaigner. Je suis pourtant obligé d'avouer que le pain laisse beaucoup à désirer ; et encore est-ce un luxe que les plus riches seuls connaissent. Le repas se termine ordinairement par une salade de carottes crues assaisonnées avec de l'huile d'olive et du vinaigre

de palmier ou de citron. Après le repas, on prend le thé ou le café, selon les goûts.

Les Rhadamesiens prétendent que leur pays est très-froid en hiver et très-chaud en été ; cela s'explique en ce que l'oasis n'est protégée contre les vents par aucune plantation, par aucune chaîne de montagnes. En hiver, les vents du nord y font baisser la température presque jusqu'à la gelée, tandis qu'en été la température naturelle de l'oasis est forcément compliquée par le souffle brûlant des vents du sud et de l'est, et par la réverbération des rayons solaires sur les plaines de grès qui s'étendent aux alentours. Néanmoins, le climat y est naturellement sain, et par cela même que les eaux ne sont pas assez abondantes pour qu'on les laisse croupir dans les mares infectes comme celles que les gens de l'Oued Rirh décorent du nom de *bahar* (mer), les fièvres n'y règnent pas à l'état endémique ; elles y étaient même inconnues lorsque, il y a deux ans, m'a-t-on dit, au moment des chaleurs, une fièvre maligne a éclaté tout à coup dans les quartiers à l'ouest de la ville. Cette fièvre débute par une forte douleur à la tête, au milieu du front, et par des douleurs aux articulations des bras et des jambes ; si, au bout de huit jours, la langue et les gencives du malade deviennent noires, il est sauvé ; si, au contraire, elles deviennent rouges, il ne tarde pas à mourir. Cette fièvre, dont les premiers symptômes ont été remarqués peu de temps après la rentrée des pèlerins de la Mecque, et qui disparaît avec les chaleurs, a éclaté avec moins de force l'été dernier.

Les autres maladies auxquelles les Rhadamesiens sont sujets sont : une affection herpétique assez semblable à la syphilis héréditaire, que j'ai observée chez un grand nombre de sujets, hommes et femmes, et les

maux d'yeux occasionnés, comme dans toutes les oasis du Sahara, par le passage sans transition de l'obscurité des habitations et des rues à la vive lumière du dehors.

Il n'existe pas de médecin dans le pays ; celui qui irait s'y établir serait le bienvenu.

L'instruction est donnée par des *tolba* (savants) dans huit mosquées ou *djamât et tolba* ; les garçons apprennent à lire, à écrire et à compter : là se borne leur instruction profane ; comme instruction religieuse, on leur apprend la prière et on leur explique le Coran. Quant aux filles, elles ne se rendent aux écoles que la nuit et uniquement pour y apprendre la prière.

L'oasis renfermait, en 1873, époque du dernier recensement, 24,000 palmiers en rapport. Ces palmiers produisent des dattes de quatre qualités : les *deglet-nour*, qui sont les plus estimées, y viennent en petite quantité ; les *tissiouen*, petites, presque rondes, moins sucrées que les *deglet-nour* ; les *medrhioua*, noires, allongées comme les dattes ordinaires, sèches, dures et peu sucrées, et les *temoudi*, qui ressemblent aux précédentes, mais qui sont plus molles et plus sucrées.

Comme dans l'Oued Rirh, on décapite les vieux palmiers pour en tirer la sève ; mais les Rhadamesiens ne boivent le *lagmi* que frais et ne le laissent fermenter que pour se procurer un vinaigre qui, tant par la couleur que par le goût, peut soutenir la concurrence avec nos meilleurs vinaigres de vin ; on fait encore du vinaigre avec du jus de citron, mais en petite quantité.

Le sol produit encore des figuiers, des abricotiers que j'ai vus en pleine floraison le 15 février, des pêchers, quelques treilles, quelques amandiers, beaucoup de grenadiers, de l'orge en toutes saisons ; des

oignons d'une grosseur extraordinaire, des pastèques, des carottes, des navets, des tomates, des radis, etc. On a commencé, depuis peu, à y planter des orangers qui réussissent très-bien et donnent des fruits très-appréciés. Sur les bords des seguias et dans tous les lieux quelque peu humides, on remarque quelques chicoracées, ainsi que la jolie petite plante appelée *Orlaya maritima.*

Il n'existe certainement pas de pays au monde où la propriété soit plus divisée que dans cette oasis ; chacun veut avoir son jardin, ne fût-il que d'un palmier ; chaque jardin est entouré d'un mur en argile et le propriétaire y passe la plus grande partie de sa journée. Malheureusement, par suite du manque d'eau, les gens de Rhadamès ne peuvent tirer de leur sol qu'une faible partie de ce qu'il pourrait produire s'il était aussi abondamment arrosé que les oasis de l'Oued Rirh ; les palmiers ne donnent pas pour la consommation locale. La source d'*Aïn el Fers*, si abondante qu'elle soit, est insuffisante pour l'irrigation de l'oasis ; on est obligé de mesurer l'eau avec la plus grande parcimonie pour que chaque propriétaire puisse avoir un seau par semaine et par palmier ; des deux côtés de l'oasis, à l'est et à l'ouest, des champs d'orge ont dû être abandonnés, ce qui porte à supposer que la source tend à s'affaiblir avec le temps. Or, il n'existe pas, dans ce pays, de corporations de puisatiers ; les Rhadamesiens payeraient bien cher, disent-ils, pour avoir dans leur oasis quelques puits artésiens, dans le genre de ceux que les Français ont établis dans l'Oued Rirh et dont les Souafa et les Chäamba leur ont fait des descriptions merveilleuses. Par suite de l'usure de la plaine, l'eau n'est qu'à une faible profondeur aux environs ; elle arrive même à fleur de terre dans

les puits que j'ai observés au nord-ouest de l'oasis, dans la plaine déprimée à l'extrémité de laquelle se trouvent les ruines de Tekout.

Il se tient tous les vendredis, dans la ville, un marché peu actif où les gens du pays achètent suivant leurs besoins, car Rhadamès étant surtout une ville de transit, ainsi qu'on le verra plus loin, le véritable commerce ne se fait point sur le marché, mais bien chez les négociants. Ce marché, qui ne commence qu'après la prière d'une heure après midi, se tient sur une petite place à laquelle on arrive par une large entrée voûtée, sorte de salle entourée de divans où se réunissent pour causer les gros bonnets du pays. La vente se fait à la criée, chacun criant sa propre marchandise qu'il livre au plus offrant et dernier enchérisseur. On vend là des plumes d'autruche par paquets, des tissus de toutes provenances, des nattes, des tapis, des bernous, des gandouras et autres vêtements fabriqués dans tous les pays, depuis Tarablous (Tripoli) et El-Oued jusqu'à Kanou et Tinbouktou ; on y vend également des armes, telles que fusils à pierres, sabres et poignards touareg, etc. ; des cuirs, des farines, de l'orge en grains, des dattes, de l'huile, etc.

Un autre marché, qui ne doit pas être le moins curieux à visiter, mais dont l'accès est interdit aux hommes, se tient journellement sur les terrasses : c'est le marché des femmes, tenu exclusivement par des femmes. Là, on vend les choses les plus diverses : des bijoux, tels que boucles d'oreilles, bagues, bracelets, khelakhel (sortes de bracelets que les femmes portent aux jambes), boîtes à talismans en argent ciselé, boîtes à koheul en même métal, miroirs, peignes, parfumerie, ustensiles de cuisine, provisions de bouche de toutes sortes, etc.

Après avoir assez longuement énuméré les défauts des Rhadamesiens, il est juste de parler aussi de leurs qualités ; car ils ont des qualités. Ils pratiquent entre eux la charité avec un désintéressement vraiment admirable ; ainsi la pauvre veuve chargée de famille peut se présenter sans crainte au marché, elle y fera, pour son ménage, des provisions aussi abondantes et d'aussi bonne qualité que la femme du plus riche négociant.

Aimable lectrice, qui êtes peut-être la providence des pauvres de votre pays, seriez-vous désireuse de savoir comment vos sœurs de Rhadamès pratiquent la charité ? — Voici :

Lorsque la mère de famille que le malheur accable paraît sur la terrasse de sa demeure, l'une lui porte une mesure de farine en lui disant : « Tiens ! voici une mesure de farine que je te prête ; tu me la rendras lorsque Dieu t'aura donné au delà de tes besoins. » Une autre, qui vient d'acheter des figues, aborde la veuve en souriant et lui dit : « O mère ! vois les belles figues ! Permets que j'en offre la moitié à tes enfants. » Une troisième a acheté du beurre : « Je te dois quelque chose, dit-elle, pour un service que tu m'as rendu l'autre jour ; tiens, prends ce beurre en paiement. » Et la maison de la veuve est souvent plus abondamment pourvue que la maison du riche. Voilà comment les femmes de Rhadamès savent soulager les misères. N'est-pas simple et touchant ? Ici au moins les malheureux peuvent recevoir sans rougir ; ils peuvent accepter sans crainte : la main qui leur donne s'ouvre sans restriction ; leur état ne fait d'eux les serviteurs de personne ; ce sont des frères que l'on soulage et nul ne pense à exploiter leur malheur à son profit.

« Ils t'interrogeront comment il faut faire l'aumône. Dis-leur : Il faut secourir les parents, les proches, les orphelins, les pauvres, les voyageurs. Le bien que vous ferez sera connu de Dieu.

« Ceux qui dépensent leurs richesses dans le sentier de Dieu, et qui ne font point suivre leurs largesses de reproches ni de mauvais procédés, auront une récompense auprès de leur Seigneur ; la crainte ne descendra point sur eux, et ils ne seront point affligés. »[1]

Les industries locales sont peu variées et peu développées. Cependant les Rhadamesiens excellent dans les ouvrages en cuir ; leurs ceintures de guerre sont des chefs-d'œuvre en ce genre ; elles se composent d'un large ceinturon auquel sont suspendus la gaîne pour le pistolet, la cartouchière, la poire à poudre et un sac à balles ; ce ceinturon, qui est fixé autour du corps par une boucle, est encore soutenu par deux larges bretelles qui se croisent sur la poitrine. Les plus ordinaires de ces ceintures sont en cuir jaune du Soudan et ornées dans toutes leurs parties de belles broderies en soie de différentes couleurs, travail de patience exécuté par les femmes, les hommes ne se chargeant que du gros œuvre. Les ceintures de luxe sont recouvertes de velours et ornées de broderies d'or.

Les souliers que l'on fabrique dans la ville sont également ornés de jolis dessins en broderies exécutés par les femmes.

En revanche, les dames de Rhadamès n'excellent pas dans l'art de fabriquer les tissus ; les ouvrages de ce genre qui sortent de leurs mains sont de grosses

[1] *Le Coran*, trad. de *Kasimirski.*

gandouras en laine blanche, quelques eksa et bernous dont la solidité fait heureusement pardonner le manque de beauté.

La ville renferme encore quelques menuisiers peu habiles, un petit nombre de bijoutiers qui, outre les raccommodages, ne produisent que quelques bijoux grossiers et un armurier-serrurier-forgeron-étameur originaire du haut Sénégal qui, par son intelligence développée, son caractère ouvert, est bien fait pour donner une haute idée de la race foulane conquérante du Soudan, dont il est le seul représentant dans ce pays.

L'oasis de Rhadamès dépend de la Tripolitaine et fait partie de la province du Djebel-Nefouza, dont Quesser-Ifran est le chef-lieu ; le caïmacam est nommé par le bey de cette province. L'administration est exercée par une djemâa de dix membres, nommés également par le chef de la province, à raison de deux pour chacun des cinq quartiers de la ville ; un sixième, peu populeux, n'en fournit pas. Ce conseil se divise en deux groupes : l'un, composé de quatre membres (de cinq, si l'on compte le caïmacam), forme la *djemâa* proprement dite, qui est chargée du règlement des affaires communales ; l'autre, composé de six membres, forme le conseil de *Medjelès,* chargé du règlement des affaires commerciales et du jugement des différends qui s'élèvent entre les négociants. Ce conseil réunit les attributions d'une chambre et d'un tribunal de commerce. Après convocation, un seul membre présent et le gouverneur peuvent prendre une décision exécutoire.

Pour les affaires administratives, le caïmacam n'est, en quelque sorte, que le pouvoir exécutif ; mais pour tout ce qui touche à la sécurité ou à la police de la

ville, il ne relève que du chef de la province et, de ce côté, il a les pouvoirs les plus étendus.

Pour la garde de la ville, il a sous ses ordres le *bach-agha*, commandant la garnison, laquelle se compose depuis peu de cent hommes d'infanterie et de cinquante cavaliers.

Pour la police, il est aidé de deux *cheikhs*, qui rendent compte de tout, mais n'ont pas le droit de punir, même de l'amende. Ces mêmes cheikhs sont chargés de la perception des amendes et des impôts.

Les malfaiteurs sont arrêtés et conduits en prison par des *zaftis* armés de bâtons, dont ils frappent ceux qui mettent de la mauvaise volonté à marcher devant eux. Ces zaftis sont eux-mêmes, le plus ordinairement, des gens condamnés à l'exil par les tribunaux de Stamboul.

La justice est représentée à Rhadamès par un *cadi* qui connaît les affaires de succession, des mariages et des divorces.

Les autres centres qui relèvent de la circonscription de Rhadamès, sont :

1° *Sinaoun*, oasis située à cinq journées de marche sur la route la plus septentrionale et la plus courte entre Rhadamès et Tripoli. Cette oasis comprend trois villages : deux du nom de Sinaoun et un troisième appelé Chaaouaou ;

2° *Maters*, petit village à une journée et demie de marche sur la route la plus méridionale entre Rhadamès et Tripoli ;

3° *Tefelfelt* (quatre ou cinq maisons), un peu au delà du précédent ;

4° *Derdj*, grand village, à deux journées de marche sur la même route ;

5° *Degoutta*, hameau situé au nord et à une faible distance de Derdj.

La petite oasis de *Zaouïa Sidi-Maabet-bou-Djerida*, qui s'élève dans la sebkhat el Melah, dépend aussi de Rhadamès, dont elle n'est distante que de deux kilomètres à peine ; mais elle jouit des privilèges de toutes les zaouïas, c'est-à-dire qu'elle est administrée sans contrôle par ses marabouts, et ses palmiers sont exempts d'impôts. Les malfaiteurs de toutes catégories sont assurés de trouver dans son enceinte un asile inviolable.

L'impôt, fixé par les Turcs et réparti par la djemâa, se divise en trois parts : la capitation, qui frappe tous les habitants, sans distinction d'état ni de fortune, et dont les négociants ont déchargé les pauvres et les artisans en la prenant à leur charge ; la taxe sur la propriété, qui est de 50 centimes par tête de palmier, et la taxe sur l'eau, calculée sur la quantité de mesures d'eau dont chacun a besoin pour l'irrigation de son jardin.

Il n'est pas question ici, bien entendu, des taxes arbitraires, que l'on établit sous toute sorte de prétextes, ni des amendes ruineuses dont on frappe à tout instant les commerçants ; il n'est pas question non plus des revenus des biens *habbous* que les Turcs se sont appropriés, en prenant à leur charge les frais d'entretien des mosquées.[1] Si l'on ajoute à tout cela le droit de protection de 15 fr. par charge que les négociants paient aux Touareg et les droits de douane à Tripoli, on pourra juger combien le commerce du Soudan doit être lucratif pour que, malgré toutes les

[1] L'*imam* de Rhadamès reçoit, des Turcs, les appointements dérisoires de 30 *rialet* (20 fr. 25 de notre monnaie). On comprend que les *piliers de l'Islam* aient poussé la sollicitude jusqu'à décharger les Rhadamesiens de l'administration de leurs biens *habbous*.

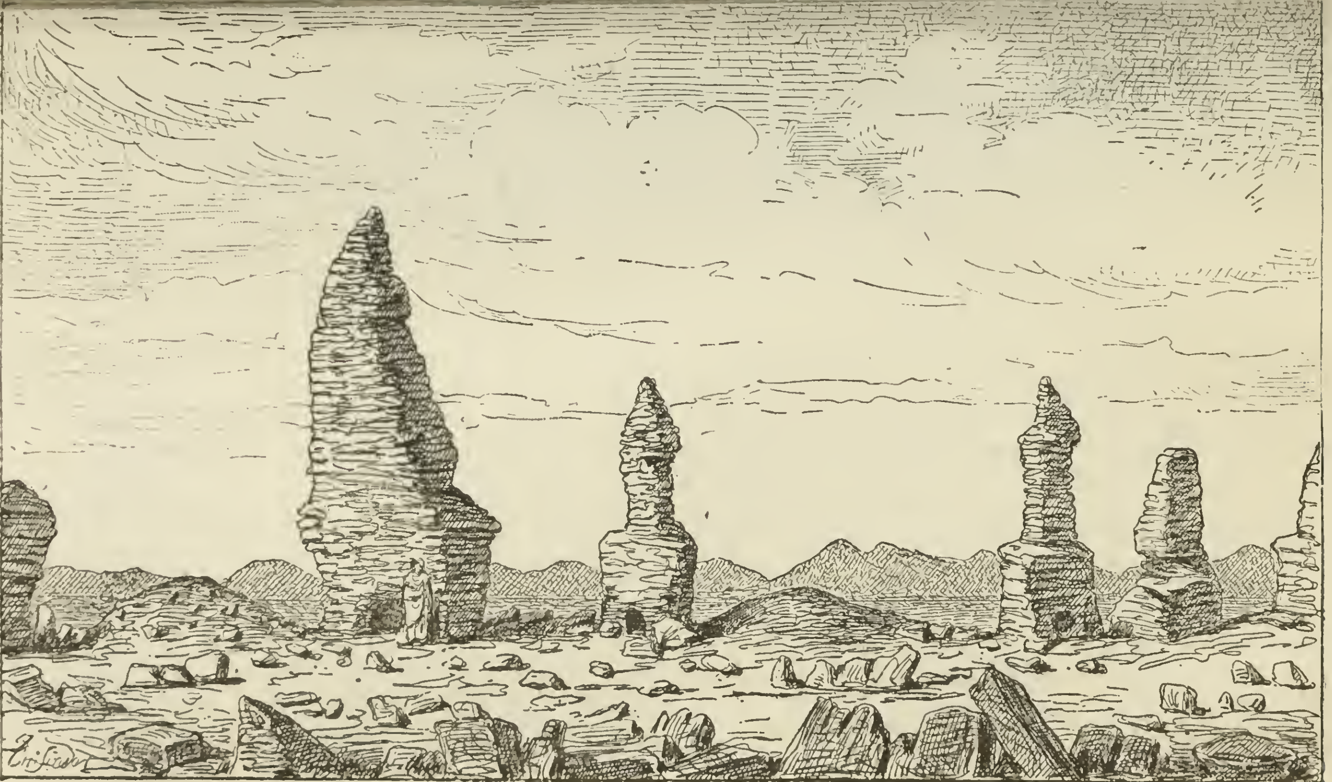
charges dont ils sont accablés, les Rhadamesiens trouvent encore le moyen de faire fortune.

Et cependant, pour quiconque veut s'en rapporter aux renseignements officiels fournis par les bons Turcs, les Rhadamesiens sont soumis à une autorité tout à fait paternelle. D'après eux, la ville de Rhadamès et les villages de la circonscription ne paieraient en tout que 6000 douros (30,000 fr.) d'impôts, et ces impôts seraient répartis de telle façon que le plus riche négociant de la ville n'aurait à payer annuellement que 200 fr. pour sa part.

Aussi les Rhadamesiens, qui voient la prospérité de leur oasis décroître rapidement sous cette administration *paternelle*, sont-ils disposés à se jeter dans les bras de quiconque les délivrera de la présence des Turcs.

Si l'on sort de Rhadamès par la porte principale et que l'on monte, à travers les blocs de grès, sur la colline au pied de laquelle s'étend le cimetière moderne, la vue peut s'étendre au loin dans toutes les directions.

Vers le nord, le sol s'élève jusqu'à une colline nue dont le sommet dentelé indique l'usure ; à gauche de cette colline, vers le nord-ouest et l'ouest, les grandes dunes montrent leurs sommets fauves ; des côtés nord-est, est et sud-est s'étend une plaine usée jusqu'à la couche marneuse, qui vient en troisième ligne dans cette partie du Sahara ; cette plaine est parsemée de gour, qui s'étendent au loin comme de longues murailles ; la calotte de ces gour est formée de blocs de grès dur recouvrant des roches gypso-calcaires ; si l'on parcourt cette plaine, on trouve que quelques-unes de ses parties sont parsemées de pierres plates, noires, rendant sous le choc un son métallique comme celui



El Açnam. — Tombeaux anciens près Rhadamès

Fac-simile d'un dessin de M. Largeau.

du fer ; ces pierres, le plus souvent disposées en longues lignes, sont les débris d'anciens gour qui ont disparu, usés lentement sur les flancs par les vents du sud-est ; la marne disparaît presque partout sous des morceaux de grès poreux ou de gypse, restes des deux couches sédimentaires qui ont été balayées par les vents. Aucune plante ne pousse dans ces plaines immenses d'où la vie semble s'être retirée.

Vers le sud et le sud-ouest, le sol, tout couvert de gros blocs de grès, dont la désagrégation est à peine commencée, à cause de leur nature ferrugineuse, s'élève encore, à partir de la colline qui domine la ville, jusqu'à une autre colline plus élevée, éloignée de quatre kilomètres environ. Entre ces deux collines, de profondes ravines, creusées par les pluies torrentielles, si rares mais par cela même si violentes dans ces contrées, se dirigent, à droite, vers le *Sebkhat el Melah* ; dans ce parcours, on ne remarque pas sans étonnement, sur de gros blocs de grès plats, des empreintes de pieds d'animaux qui paraissent avoir été faites par le sabot d'un cheval. Qu'on se figure un animal marchant sur de l'argile ramollie par la pluie : sur les parties à peine humides, le pied laisse une empreinte parfaite dans laquelle on distingue ses moindres parties ; là, au contraire, où l'argile est profondément détrempée, le pied s'enfonce en glissant et laisse, en se retirant vivement, de petites aspérités ; telles sont les marques nombreuses laissées sur les blocs de grès qui couvrent ce plateau, et que les habitants attribuent à la jument du Prophète.

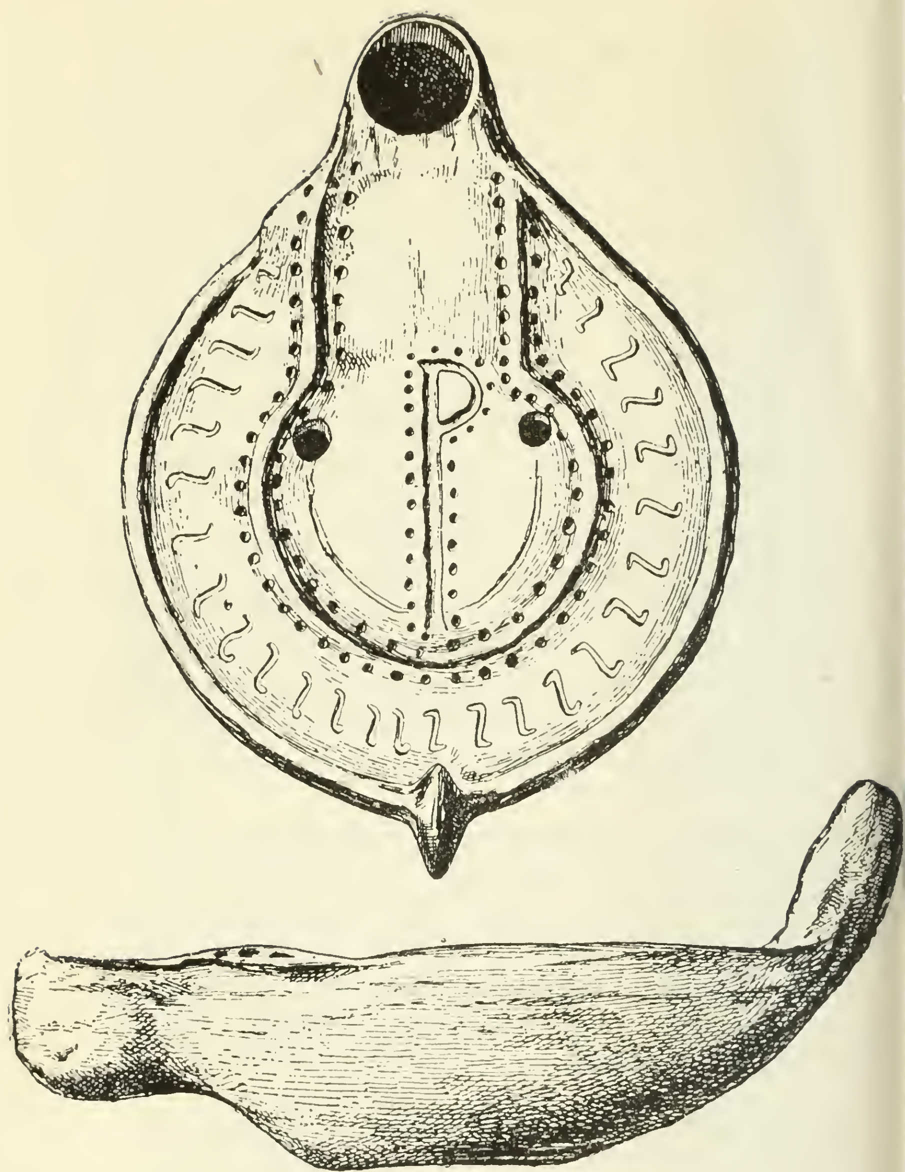
Enfin, si l'on fait quelques pas vers l'ouest, on arrive au pied des ruines singulières que les Rhadamesiens appellent des idoles, mais que le gouverneur, plus éclairé et plus près de la vérité, dit

être les tombeaux des anciens rois du pays.[1] Ces tombeaux, au nombre de six (dont quatre en assez bon état de conservation), sont de trois formes : le premier type qui se présente est un obélisque parfait, haut de cinq mètres environ et monté sur un piédestal de trois mètres, ce qui donne au monument une hauteur totale de huit mètres. Le tout est en moellons bruts de grès soudés par un ciment de dolomie; la face qui regarde le sud-est a été dégradée, par les vents sans doute, de la base jusqu'à la pointe de l'aiguille ; mais les trois autres faces sont en bon état de conservation, et l'on distingue très-bien, sur l'épaisse couche de ciment qui recouvre les moellons de ces côtés, les jointures des pierres plates dont étaient encore revêtus, à une époque qui n'est pas bien éloignée certainement, le piédestal et l'obélisque; sur ces pierres devaient être gravées des inscriptions; mais par qui ont-elles été enlevées et que sont-elles devenues? Nul n'a pu me le dire; je suppose qu'elles doivent se trouver dans quelque mosquée.

Le second type de monument est une grosse colonne carrée avec une saillie carrée en forme de couronnement sur le sommet; la colonne est élevée de trois mètres, sur un piédestal de deux mètres exactement semblable au premier. Ici aussi, on distingue parfaitement les jointures du revêtement sur la couche de ciment qui recouvre les moellons.

[1] Il est regrettable que la mission qui fut envoyée à Rhadamès en 1862 n'ait pas eu le loisir de visiter attentivement ces ruines, que M. le colonel Mircher appelle « des vestiges de constructions grossières..... ayant un peu l'apparence de colossales statues, les unes debout, les autres assises. » De loin, elles ont en effet cet aspect.





Lampe en terre cuite
trouvée dans les tombeaux anciens près Rhadamès
(demi-grandeur)
donnée à M. Largeau par Si El Hadj Moktar, cheikh du Medjelès.

Deux autres tombeaux étaient en forme de croix; ces croix faisaient face à l'orient, et le bras de chacune d'elles qui était dirigé vers le sud a complétement disparu.

Les deux autres monuments sont très-dégradés; cependant l'on peut encore distinguer que l'un d'eux était en forme d'aiguille peu élevée.

Les gens du pays prétendent que ces tombeaux ont été élevés par un peuple mulâtre qui habitait la ville de Djerma (l'ancienne Garama); ils sont convaincus que sous ces mausolées sont cachés d'immenses trésors; aussi n'est-ce pas dans un but d'utilité pour la science, ni même de simple curiosité, mais bien dans un but de cupidité qu'ils ont été stupidement violés par les gouverneurs turcs.

On a découvert, dans l'intérieur du piédestal, une chambre de forme ovale très-bien voûtée, de la longueur d'un homme de grande taille; les chambres, qui se ressemblent toutes, renfermaient, m'a-t-on dit, des ossements et de petites lampes en terre cuite, dont le cheikh du Medjelès, Si el Hadj Moktar, voulut bien me donner un échantillon. Le signe en forme de P tracé au milieu de cette lampe se rapproche beaucoup du monogramme du Christ.

Cependant, les tombeaux en forme de croix, pas plus que le signe gravé sur la lampe, ne prouvent que la Phazanie fût autrefois habitée par un peuple chrétien. Chacun sait aujourd'hui que la croix est une importation de l'Inde; qu'elle fut, dès la plus haute antiquité, un signe mystique employé chez un grand nombre de peuples et qu'on la trouve même sur des poteries qui datent de l'âge de pierre. On a trouvé des croix dans les stations lacustres de l'Emilie et du lac du Bourget; M. Gozzadini a trouvé ce

signe, en 1853, près de Villanova, dans un cimetière étrusque où il est gravé sur tous les ossuaires; les dieux de l'ancienne mythologie portaient des croix à la main; en Egypte, la croix se trouve dans les hiéroglyphes et à la main des rois; les Assyriens l'employaient dans leur écriture et la gravaient sur la poitrine de leurs idoles; les Rhadamesiens peignent de grandes croix rouges dans tous les carrefours de leur ville; les épées, les poignards des Touareg ont la poignée en forme de croix, et le signe + *iet*, qu'ils emploient dans leur écriture, a la valeur du *t* français; par la combinaison du + *iet* et du | *ien*, on obtient le signe † *ient*, qui est exactement celui des chrétiens. Enfin, il existe encore, en Irlande, des monuments en forme de croix bien antérieurs au christianisme, et, chose singulière, ces monuments, dont M. Alexandre Lombard, de Genève, a bien voulu me mettre quelques dessins sous les yeux, ont une certaine ressemblance de formes avec ceux de Rhadamès. [1]

Quant au monogramme du Christ, on le retrouve également de toute antiquité avec de légères variantes; ce signe a dû être également importé de l'Inde par les peuples émigrants qui s'éloignaient du foyer commun, et c'est ainsi qu'on le retrouve à Rhadamès, où il est sans doute arrivé par l'Egypte.

Des chapiteaux et des fûts de colonnes, que j'ai vus plantés à l'entrée d'une mosquée, indiquent en

[1] Il y a cette différence que les croix d'Irlande sont monolithes, tandis que celles de Rhadamès sont faites de plusieurs couches de pierres plates brutes, en saillie et en retraite, et liées avec du ciment.

J'avoue que sans les précieuses indications de M. Alexandre Lombard, je n'aurais pas été en mesure d'établir cette comparaison.



Tour en ruines près Rhadamès

Fac simile d'un dessin de M. Largeau.



Tour en ruines près Rhadamès

Fac-simile d'un dessin de M. Largeau.

effet que les peuples de la Phazanie ont eu des rapports avec les anciens Egyptiens, auxquels ils ont emprunté, en outre, quelques notions d'architecture.

Au sud des mausolées s'étend, sur le même plateau, un vaste cimetière dont les tombes sont formées de quatre pierres brutes, plates, plantées dans le sol et disposées en carrés ayant environ 80 centimètres sur chaque face. On m'a assuré que dans ces tombes, qui ont aussi été violées par la cupidité, on avait trouvé des lampes exactement semblables à celles des mausolées. C'est en vain que j'ai bouleversé plusieurs de ces tombes, toutes avaient été fouillées et, malgré les recherches les plus minutieuses, il m'a été impossible de découvrir la moindre inscription.

A l'ouest et à un kilomètre environ de l'oasis, toujours sur le même plateau, s'élève une tour à moitié ruinée, dont j'ai pris également un croquis très-fidèle. Les matériaux employés ici ne sont plus des pierres brutes, mais des moellons taillés, disposés en assises horizontales et sans traces de ciment à l'extérieur. Quoique la partie est de cette tour soit écroulée, il est facile de distinguer qu'elle était de forme ronde, légèrement conique, haute de 5 mètres environ, et mesurant douze pas de diamètre; elle était couronnée d'une plate-forme, sur le côté nord de laquelle s'élève encore une autre petite tour ovale; dans cette tour est une chambre de même forme ovale, longue de 2 mètres, qui devait être voûtée, à en juger par l'inclinaison intérieure des murs. La forme de cette petite tour, et le soin avec lequel ses parois intérieures ont été recouvertes d'un enduit formé de dolomie et de graviers, me portent à croire qu'elle a servi de sépulture. Un escalier extérieur, qui occupait la moitié de la circonférence de la grosse tour, a dû

être ajouté après l'achèvement de celle-ci, car, en s'écroulant en partie, la maçonnerie qui supportait cet escalier a laissé à découvert le mur parfaitement net de la tour.

J'ai d'abord cru que j'étais là en présence d'une construction romaine; mais les renseignements qui m'ont été fournis plus tard par M. Lombard et les dessins qu'il a bien voulu me mettre sous les yeux, m'ont convaincu que cette tour appartenait à une époque bien plus reculée. Elle ressemble, en effet, aux tours anciennes appelées *nur-hags*,[1] que l'on trouve encore en assez grand nombre en Sardaigne ainsi que dans les îles Baléares. Au pied de cette tour se trouvent d'énormes blocs de pierres brutes, mais rien n'indique que ces blocs aient été des *pierres levées* ou des *menhirs*.

J'ai aussi trouvé, près de Rhadamès, des restes qui peuvent être attribués aux Romains. En traversant à plusieurs reprises le cimetière musulman, qui s'étend presque tout autour de l'oasis, j'ai remarqué, parmi les pierres brutes plantées sur les tombes, des corniches d'un ordre simple, comme l'ordre toscan, mais dont la taille régulière et hardie dénote l'œuvre d'ouvriers habiles, comme Rome et la Grèce pouvaient seules en fournir dans les temps reculés.

Il sera question, plus loin, d'autres ruines très-intéressantes, celles de Tekout, qui se trouvent au nord-ouest et à une assez grande distance de Rhadamès.

[1] *Les Nur-Hags de Sardaigne et les vieilles Tours d'Irlande*, par Alex. Lombard. — Genève, Ramboz et Schuchardt, 1873.



CHAPITRE VIII.

—

Le commerce. La traite des noirs. Itinéraires des caravanes.

Deux villes existent dans le Sahara qui sont admirablement bien placées pour servir d'intermédiaires entre les riches contrées de l'Afrique centrale et les pays, non moins riches, qui s'étendent le long des côtes méditerranéennes ; ces deux villes sont *Rhadamès* et *Aïn-Çalah*.

Sentinelles avancées des pays du nord vers le Soudan, elles sont, avec Mourzouk, les points d'appui naturels des caravanes qui traversent l'immense désert, de quelque côté qu'elles se dirigent; aussi sont-elles le séjour ordinaire des négociants qui font le trafic entre les deux extrémités du Sahara.

Aïn-Çalah est le point d'appui des caravanes qui vont du Soudan occidental au Maroc, en passant par Tinbouktou, comme Rhadamès est celui des caravanes qui vont du Soudan oriental à Tripoli, en passant par Rhât, et *vice versâ*. Il existe, en outre, un commerce d'échange très-actif entre ces deux villes, car tel produit qui abonde d'un côté est souvent plus rare, manque quelquefois même de l'autre côté.

Rhadamès va acheter à Tripoli : des toiles de coton d'Europe de toutes couleurs, des tissus divers pour turbans, des draps de toutes qualités, des soieries

diverses (fils et tissus), des foulards, des indiennes, des chaussettes, des cordons, des aiguilles, des perles pour colliers, du corail brut, des miroirs ronds, des couteaux, des ciseaux, des ustensiles en cuivre, des cadenas, des serrures, des scies, des armes : fusils, sabres et pistolets, de la poudre, des petits chaudrons en fer, des brocs en cuivre (aiguières), des bracelets en argent, en cuivre et en corne, des bagues en argent et en corne, des peignes en corne et surtout en bois, des allumettes, des bougies, du camphre, du thé, du café, du sucre en quantité, de la cassonnade, enfin des farines pour sa propre consommation : du tout, environ 3000 charges à 125 kilogs.

Ces objets proviennent généralement : les toiles, la quincaillerie, la coutellerie, le thé, d'Angleterre; les draps, les chaussettes et les perles, d'Allemagne; les soieries, d'Italie; les armes, de Belgique et d'Angleterre; les sucres et les bougies, de France par voie anglaise; la bijouterie se fabrique dans les villes du littoral.

Les Souafa (gens du Souf) apportent à Rhadamès des bernous et des eksa pour vêtements; des laines brutes, du tabac, des dattes pour suppléer à l'insuffisance des palmiers de l'oasis, en tout annuellement 150 charges à 150 kilos.

En outre, les chasseurs Souafa et Châamba y viennent vendre les produits de leurs chasses. Peu avant mon arrivée dans cette ville, une seule caravane y avait apporté cent antilopes; une autre, arrivée le 19 février, n'avait pas moins de cinq chameaux chargés de gazelles. Une antilope de bonne taille se vend jusqu'à 70 fr; une gazelle, moins la tête et les pieds, de 7 à 8 fr.; la peau seule ne se vend que 75 centimes; les cornes sont abandonnées dans le désert. Les

chasseurs y achètent des armes, de la poudre, des cuirs, quelques plumes et des ânes qu'ils revendent dans leur pays.

Les caravanes de Rhadamès portent au Soudan des produits d'Europe ou du littoral qu'elles tirent de Tripoli; le commerce se fait quelquefois directement, mais surtout par l'intermédiaire de Rhât, qui est le grand marché du Sahara oriental, où vont aussi s'approvisionner les caravanes de Mourzouk pour l'Egypte, et celles d'Aïn Çalah pour le Maroc.

En échange des produits qu'ils y portent, les Rhadamesiens rapportent de Rhât ou du Soudan des cuirs de toutes qualités, des peaux de tigre, des tissus de coton de différentes couleurs, des plumes d'autruche, des dents d'éléphant, des nattes, du musc, du miel, de la cire, de l'encens, des cornes et des esclaves.

Rhadamès ne fait pas de commerce direct avec le Bernou, les produits de cette contrée s'exportent surtout par les routes du Fezzan; mais elle fait, avec le Soudan occidental, par Aïn Çalah et Tinbouktou, un commerce presque aussi considérable qu'avec le Soudan central et oriental; ses caravanes vont même directement à Tinbouktou par le Touât. Elle tire de ce côté la plus grande partie de ses plumes d'autruche, des tissus et des tapis estimés. Dix jours avant mon arrivée, une caravane de Touatiens avait apporté cent charges de plumes. La poudre d'or que l'on tire du Soudan s'exporte directement vers le Maroc par Tinbouktou; il en passe peu par Rhadamès.

Il entre annuellement, à Rhadamès, des produits du Soudan dans les proportions suivantes :

Plumes d'autruche	400	charges de 125 k., soit		50,000 k
Dents d'éléphant	600	»	»	75,000 k
Tissus de coton	700	»	»	87,500 k
Cuirs préparés	800	»	»	100,000 k
Cire	50	»	»	6,250 k
Encens	50	»	»	6,250 k
Musc, miel, beurre et divers	200	»	»	25,000 k
Totaux	2,800	»	»	350,000 k

A cela il convient d'ajouter 500 esclaves des deux sexes.

Les tableaux suivants indiqueront les prix de vente et d'achat, à Tripoli et à Rhât, des principaux articles d'exportation et d'importation qui alimentent actuellement le commerce entre le littoral et le Soudan :

1° Articles d'exportation.

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES	QUANTITÉS	PRIX d'achat à Tripoli	PRIX de vente à Rhât	OBSERVATIONS
		fr. c.	fr. c.	
Foulards rouges en coton...............	1 douzaine	3 15	6 30	
Colliers corail, grosses perles ovales......	100 perles	»	»	Ne se vendent qu'à Rhadamès 150 fr.
Morceaux de corail longs percés dans le sens de la longueur................	1 livre [1]	350 »	450 »	Article recommandé.
Colliers grosses perles rouges	»	»	»	Ne se vendent qu'à Tinbouktou.
Petits miroirs ronds avec fermoirs	1 douzaine	1 »	4 »	
Bougies de 5 à la livre (qualité inférieure)	1 livre	2 »	4 »	
Bougies minces (qualité inférieure)	paquet de 6	1 »	2 »	
Tissus blancs en coton pour turbans	2 turbans	7 50	15 »	
Id. autres, avec bande jaune.........	id.	7 50	15 »	
Id. pour gandouras	65 drâa [2]	12 50	20 »	
Id. pour seroual (culotte)............	id.	20 »	30 »	
Tissus bleus, coton	id.	25 »	40 »	
Tissus coton à grands dessins rouges.....	id.	35 »	45 »	
Draps rouges et bleus (qualités diverses). .	»	»	»	Bénéfices, même proportion que pour les cotonnades.
Longues chachias (calottes) rouges	une	5 »	10 »	Article recommandé.
Sucre blanc.........................	1 livre	0 65	1 35	
Café	le kilog.	3 60	5 35	

[1] La *livre* (rethel) vaut 16 *ouquia* ou 480 grammes. [2] Une *drâa* (mesure de longueur) vaut 0 m. 498 millim.

2° Articles d'importation.

DÉSIGNATION DES MARCHANDISES		QUANTITÉS	PRIX d'achat à Rhât		PRIX de vente à Tripoli		OBSERVATIONS
			fr.	c.	fr.	c.	
Ivoire du Bernou	1er choix	les 100 livres	700	»	900	»	
	2e choix		500	»	650	»	
	3e choix		300	»	400	»	
Dépouilles d'autruches mâles.	1er choix	l'une	450	»	500	»	Pour la vente d'une dépouille, on se base encore sur le nombre de belles plumes blanches que l'on estime à raison de 20 à 25 fr. l'une. Les plumes de la queue et les grandes noires, à raison de 10 pour une grande blanche
	2e choix	id.	350	»	400	»	
	3e choix	id.	200	»	250	»	
Dépouilles d'autruches femelles		id.	100	»	150	»	Les plumes sont grises.
Plumes noires longues de mâle et les blanches de la queue		1 livre	200	»	250	»	
Plumes petites noires		id.	100	»	125	»	
Plumes de femelles, en masse		id.	25	»	50	»	
Cuirs filalis rouges et jaunes	1er choix.	1 peau	3	»	4	»	
	2e choix		2	50	3	50	
Encens en pains		100 livres.	125	»	160	»	
Musc		1 ouquia[1]	30	»	40	»	
Cire		100 livres	175	»	200	»	
Peaux de léopards		»	»		»		Prix très-variables.
Tapis de Tinbouktou		»	»		»		Peuvent être l'objet d'un grand commerce.

[1] L'*ouquia* vaut 30 grammes, ou 1/16 de *rethel*.

En comparant tous les renseignements que j'ai pu recueillir, j'estime que la somme totale du commerce d'importation et d'exportation de Rhadamès est de 12 millions au minimum.

Le commerce de Mourzouk serait un peu plus considérable et atteindrait le chiffre de 15 millions.

Quant à celui d'Aïn Çalah, il faudrait le porter au chiffre de 20 millions.

Enfin, en admettant que les marchandises qui passent en dehors de ces trois centres ne s'élèveraient qu'au chiffre de 5 millions, nous arriverions à la somme totale de 52 millions pour le commerce d'importation et d'exportation entre le littoral méditerranéen et le Soudan.

Il est bien entendu que je ne donne pas ces chiffres comme absolus, et que je me réserve de les rectifier au fur et à mesure que je compléterai mes renseignements.

Le meilleur ivoire vient du Bernou.

La cire, le musc et l'encens viennent de Kanou, dans le Haoussa.

Les plumes viennent du Bernou et de l'Oued-Aï, sur les bords du lac Tschad, du Damergou et de l'Adrar.

Les cuirs, qui pourraient être l'objet d'un grand commerce avec des moyens de transport plus parfaits, viennent principalement du Noufi, au sud du Haoussa.

Le coton pousse spontanément au Soudan, et l'on en fait des tissus très-estimés.

Les tapis et l'or viennent de Tinbouktou.

Actuellement, les transports ne peuvent être effectués qu'à dos de chameaux, chacun de ces animaux ne portant que 125 à 150 kilos pour un aussi long parcours.

Le prix du transport, entre Touggourt ou El-Oued et Rhadamès, est de 60 fr. par charge de 150 kilos ; de 40 fr. entre Tripoli et Rhadamès, et de 60 fr. entre Rhadamès et Rhât.

La différence du prix de transport, qui est de 20 fr. plus élevé de notre côté, se trouve largement compensée par l'entrée en franchise des marchandises sur notre territoire.

Quant aux transports jusqu'à Touggourt ou El-Oued, le gouvernement se charge d'y pourvoir jusqu'à ce que, le commerce ayant pris une certaine extension de ce côté, on puisse étudier l'établissement de moyens de communication plus rapides et moins coûteux que ceux qui existent actuellement.

Je crois utile de compléter les renseignements commerciaux qui précèdent, par un tableau des monnaies ayant cours sur les marchés de Tripoli, de Rhadamès et de Rhât, avec leur valeur en francs :

Le *bara* égale 0 fr. 005,625; 20 *barat* valent 1 *bou-acherin*.

L'*acher-barat* égale 0 fr. 01,125, 10 *barat* ou 1/2 *bou-acherin*.

Le *bou-acherin* égale 0 fr. 1125.

Le *guerch-turqui* égale 0 fr. 225 ou 2 *bou-acherin*.

Le *rial sebilia* égale 0 fr. 675 ou 6 id.

Le *bachelik* égale 1 fr. 125 ou 10 id.

Le *rial sahiah* égale 1 fr. 35 ou 2 *rialet sebilia*.

Le *bou-arba* égale 2 fr. 70 ou 4 id.

Le *bou-khamsa* égale 3 fr. 375 ou 5 id.

Le *dourou cinco* égale 5 fr. 0625 ou 7 1/2 id.

Le *bou-maras* égale 5 fr. 175 ou 7 *rialet sebilia* et 4 *bou-acherin*.

Le *rial bou ter* égale 5 fr. 625 ou 8 *rialet sebilia* et 2 *bou-acherin*.

Le *dourou cinco* est la pièce de 5 fr. française.

Le *rial bou ter* est une large pièce d'argent à l'effigie de Marie-Thérèse ; c'est la monnaie la plus connue et la plus estimée dans tout le centre de l'Afrique.

Les pièces d'or françaises de 5, 10 et 20 fr. sont maintenant acceptées sur les marchés de Rhadamès et de Rhât, comme représentant une, deux et quatre fois la valeur du *dourou cinco*.

De l'aveu des négociants de Rhadamès, qui tous ont passé plusieurs années au Soudan, ce pays pourrait fournir une quantité bien plus considérable de produits, car *son sol est d'or*, disent-ils, et il serait possible d'en tirer de quoi nourrir le monde entier ; mais à cause de l'insuffisance des moyens de transport, on a dû se borner jusqu'à ce jour à l'exploitation des produits les plus précieux, qui représentent des valeurs considérables sous un petit volume ; ainsi le coton, qui pousse partout sans culture, les gommes, les huiles et nombre d'autres produits dont l'industrie européenne pourrait tirer un excellent parti, doivent être abandonnés par les caravanes comme étant d'un transport trop difficile avec les chameaux. Et cependant trois causes ont toujours empêché ces mêmes produits de s'écouler en grandes quantités par les côtes de Guinée : la première est aussi la difficulté des transports ; la seconde, qui n'est pas la plus facile à combattre, est la barrière paludéenne qu'il faut franchir pour arriver à la côte, et la troisième, que la seconde empêchera toujours de détruire, consiste en une infinité de droits de passage que les marchands indigènes sont obligés de payer à tous les roitelets et chefs de tribus échelonnés sur les routes ; or ces droits augmentent souvent le prix de la marchandise

au point d'en rendre la vente impossible. De ces trois causes, une seule, celle de la difficulté des transports, existe vers le nord ; c'est ce qui explique pourquoi le commerce a toujours pris cette direction de préférence à toute autre.

Si nos voisins les Anglais qui, sous le masque de l'humanité et sous le prétexte d'abolir partout la traite des noirs, fouillent les côtes en tous sens afin de trouver un passage qui leur permette de pénétrer facilement dans l'intérieur du continent africain pour en accaparer tout le commerce, si nos voisins les Anglais, dis-je, étaient comme nous possesseurs de l'Algérie, il y a longtemps que des moyens de transport plus parfaits auraient été établis à travers le Sahara et que l'exploitation des produits des riches contrées qui s'étendent entre le lac Tschad et le Sénégal serait une source de richesses pour leur colonie. Il est vrai que chez eux l'initiative individuelle est fortement encouragée ; tandis que chez nous, tout projet qui n'émane pas d'une source officielle, est un projet condamné d'avance ; il faut que celui qui l'a conçu ait une foi robuste, il faut qu'il soit doué d'une persévérance hors ligne pour arriver à le faire accepter, et encore est-il très-rare qu'il réussisse.

N'a-t-on pas dit de M. le capitaine Roudaire qu'il était fou, lorsqu'il osa publier qu'une mer avait existé autrefois au sud de l'Algérie et qu'il serait possible de rétablir aujourd'hui cette mer ? Mais M. Roudaire a tenu bon : il a marché avec une persévérance, une ténacité dont est seul capable un homme convaincu et d'un esprit supérieur, et il en est arrivé à prouver péremptoirement que son projet est très-facile à réaliser.

Ne se moque-t-on pas assez aujourd'hui de M. l'in-

génieur Duponchel, de Montpellier, parce qu'il a osé, de sa propre initiative, produire un projet de chemin de fer à travers le Sahara ? Ce projet est prématuré, il est vrai, parce que les contrées que doit traverser la voie ferrée sont en grande partie inexplorées ; mais si, au lieu d'organiser des explorations officielles qui n'ont jamais abouti, on eût encouragé les hommes de bonne volonté qui de tout temps se sont offerts à parcourir ces contrées, le projet de M. Duponchel ne serait pas prématuré ; il serait mûr, au contraire, et dès maintenant réalisable.

Mais, pas plus que M. Roudaire, M. Duponchel n'est l'homme à se décourager. Du reste, avant qu'il soit longtemps, l'établissement de ce chemin de fer deviendra une nécessité qui s'imposera d'elle-même, et l'honneur de cette grande conception appartiendra toujours tout entier à l'éminent ingénieur de Montpellier.

Le commerce d'échanges entre le Soudan et le littoral ne date pas d'hier; les Garamantes et les Phazaniens, peuples qui furent assujettis par Cornelius Balbus l'an 19 avant J.-C., furent autrefois les intermédiaires de ce commerce; les marchandises étaient transportées d'abord à Garama et à Cydamus, d'où elles étaient ensuite dirigées soit vers le nord, soit vers le nord-est, en Egypte.

Ce commerce subit de nombreuses fluctuations, et tomba en décadence pendant la période d'invasion des conquérants arabes ; mais il se releva plus tard, et Ouargla eut ses époques de splendeur comme tête de ligne de caravanes et principal entrepôt des marchandises qui venaient du nord par Touggourt, ou du sud par le Hoggar où un grand marché était établi.

Aujourd'hui, le commerce du Soudan échappe

complétement à l'Algérie, dont les caravanes ont abandonné les routes pendant la période de la conquête. Les Anglais ont habilement exploité la situation pour s'emparer des têtes de ligne ; en gens pratiques et prudents, ils ont même réussi à détourner les caravanes du voisinage de l'Algérie. Sur leur instigation, les Turcs ont occupé, il y a trente ans, la ville de Rhadamès, afin d'empêcher les négociants de cette ville de se rendre à Tunis qui était alors leur unique débouché, et les obliger d'aller à Tripoli qui est bien plus éloigné du territoire algérien, et par conséquent de l'influence française.

Les produits du Soudan sont actuellement dirigés sur les ports du littoral méditerranéen par les voies et moyens suivants :

Des pays de production, les marchandises sont d'abord transportées sur les deux grands marchés sahariens, qui sont : Rhât au sud-est et Tinbouktou au sud-ouest. Sur ces deux marchés se rendent, dès la fin de l'été, les caravanes de toutes les parties de l'Afrique du nord, chargées des produits manufacturés de l'Europe et du littoral méditerranéen.

Rhât est surtout fréquentée par les gens de la Basse-Egypte, du Fezzan, de Rhadamès et d'Aïn Çalah. Les marchands de la Haute-Egypte opèrent principalement dans le Darfour et se rendent dans les ports de la mer Rouge où ils vendent aux Anglais.

Les caravanes de la Basse-Egypte s'en retournent par Mourzouk, d'où elles se rendent au Caire par l'oasis de Sioua ; les marchandises qu'elles transportent sont achetées par les Anglais d'Alexandrie qui les dirigent sur Malte.

Les caravanes de Rhadamès transportent d'abord leurs marchandises dans leur ville, où elles sont entre-

posées en attendant qu'elles puissent être dirigées sur Tripoli ; là elles tombent encore entre les mains des Anglais qui les transportent à Malte.

Enfin, les caravanes du Touât s'en retournent à Aïn Çalah par le Tasili et le Mouydir ; à Aïn Çalah elles passent leurs marchandises à d'autres caravanes qui les transportent dans les différents ports du Maroc, où elles sont encore vendues aux Anglais qui les entreposent à Gibraltar.

Tinbouktou est surtout fréquenté par les caravanes des oasis marocaines et par celles d'Aïn Çalah ; cependant, les Rhadamesiens s'y rendent aussi, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut ; mais les marchandises de Tinbouktou sont surtout transportées à Rhadamès par les caravanes du Touât.

Les caravanes marocaines s'en retournent dans leur pays soit par l'Adrar, pour aboutir au cap Noun, soit par Mabrouk pour aboutir au Tafilalet, d'où les marchandises sont dirigées sur les différents ports de la côte, où elles sont toujours livrées aux Anglais qui les entreposent à Gibraltar.

Les caravanes du Touât montent vers le nord-est en passant par le lac d'Anafis et les marais d'Ez-Ziza, et elles arrivent à Aïn Çalah, d'où les marchandises sont dirigées partie vers les ports du Maroc, et partie vers Rhadamès par Temacinin, petite oasis arrosée par deux sources abondantes, située à moitié route entre les deux centres sahariens. D'un côté comme de l'autre, ces marchandises tombent entre les mains des Anglais qui les dirigent soit sur Malte, soit sur Gibraltar.

Ensuite de ces données, on s'étonnera sans peine que nos voisins d'outre-Manche, grands pourchasseurs de marchands d'esclaves sur les côtes orientales et

occidentales de l'Afrique, où ils font le commerce concurremment avec les autres nations de l'Europe, soient au contraire si coulants au Maroc et dans la Tripolitaine, où pourtant la traite se fait sur une très-grande échelle. Et du reste, pour ce qui regarde la traite des Nègres, pourquoi ne dirais-je pas ici toute ma pensée? Je suis convaincu que la traite est contraire à toutes les lois de l'humanité, mais je suis tout aussi convaincu que ces mêmes lois de l'humanité nous imposent, momentanément du moins, de tolérer la vente des esclaves sur le littoral africain. Il semble qu'il y a ici contradiction, mais cette contradiction n'est qu'apparente, et ce qui suit en donnera l'explication :

Le Soudan, que les indigènes appellent *Tekrour* et que les Arabes sahariens connaissent sous le nom de *Berr el Abid* ou *Terre des Esclaves*, était habité exclusivement par les Nègres, peuples idolâtres mais intelligents et, dans une certaine mesure, laborieux et industrieux. Il y a environ un demi-siècle, une autre race fit son apparition dans le pays. Les nouveau-venus étaient des hommes de haute taille, au visage bronzé, au nez presque aquilin, aux lèvres minces et à mine intelligente. Quels étaient ces hommes et d'où venaient-ils? Qui ils étaient ? il paraît qu'ils l'ignoraient eux-mêmes ; d'où ils venaient? de l'ouest; mais leur pays d'origine leur était inconnu. C'est pourquoi on les appela *Foulan* (lisez *Foulane)*, mot arabe qui signifie *un tel.*

Les Foulanes donc, qui sont musulmans, mais très-larges dans la pratique de leur religion, furent d'abord mal vus dans le Soudan, et notamment dans le Haoussa où ils se portèrent en assez grand nombre. Industrieux, laborieux et économes, ils furent sans cesse en butte aux persécutions des Nègres. Cependant

leur nombre allait toujours croissant sous la persécution qui les accablait, et il arriva qu'un jour ils se trouvèrent assez forts pour secouer le joug.

Sous la conduite d'un certain Bellou, qui fut depuis leur sultan, les Foulanes s'insurgèrent, se rendirent maîtres du Haoussa et des contrées environnantes, asservirent leurs anciens maîtres et vendirent tous ceux qui ne voulurent pas embrasser l'islam.

La conquête du pays par cette race supérieure n'est pas encore achevée, et le fils de Bellou, qui a succédé à son père, ne cesse de poursuivre les Nègres partout où ils existent encore à l'état de peuple indépendant. Tous ceux qui sont pris sont divisés en deux catégories : les vieux qui sont massacrés sur-le-champ, et les jeunes qui sont destinés à être vendus ; mais si, pour une cause ou pour une autre, les vainqueurs ne peuvent trouver l'écoulement de cette marchandise humaine, tous les prisonniers, sans distinction d'âge ni de sexe, sont massacrés sans pitié.

La même chose se produit dans les contrées qui avoisinent le golfe de Guinée, où des peuplades nouvelles tendent partout à se substituer à d'autres.

L'abolition de l'esclavage dans les colonies européennes a été un bienfait, parce que chez les peuples qui se disent les plus civilisés du monde, les esclaves étaient plus maltraités que les bêtes de somme ; mais il est, au contraire, inhumain d'empêcher le commerce des noirs en pays musulmans parce que, outre que ce commerce sauve la vie à des milliers de malheureux, la loi religieuse impose aux Arabes d'être humains envers leurs esclaves, de les affranchir lorsqu'ils les en jugent dignes et de leur procurer les moyens de vivre libres ; or, ces prescriptions du Coran sont presque toujours scrupuleusement observées.

Mais les questions d'humanité ne sont pas celles qui préoccupent le plus les Anglais. Persuadés, à tort ou à raison, que les produits du Soudan sont transportés, de préférence, vers les points du littoral où les marchands de l'intérieur trouvent en même temps des débouchés pour leurs esclaves, ils ont employé tous les moyens en leur pouvoir pour abolir la traite là où ils se trouvaient en présence de la concurrence étrangère; mais ils l'ont charitablement tolérée là où le monopole ne leur a jamais été disputé. Voilà la vérité.

Quant à nous autres Français, à qui la conquête de l'Algérie a coûté tant de sang et d'argent, pourquoi ne profitons-nous pas des avantages de la position que nous avons su prendre en Afrique? Cependant, notre mission sur cette terre classique de la barbarie semble nous avoir été tracée par la Providence elle-même.

Du sud de notre colonie nous pouvons nous acheminer, lentement si nous voulons, mais sûrement, avec la certitude de ne nous heurter contre aucun obstacle sérieux, à travers le Sahara, vers les contrées fertiles du Soudan. Outre que l'exploitation de ce pays au point de vue commercial nous permettrait d'augmenter rapidement notre richesse nationale, notre influence civilisatrice ne tarderait pas à se faire sentir depuis les bords du lac Tschad jusqu'aux sources du Niger; sous cette influence bienfaisante, les peuples barbares, qui aujourd'hui ne cessent de s'entre-détruire dans des guerres sans trêve ni merci, en arriveraient progressivement à des idées plus douces ; ils finiraient par comprendre que la véritable liberté et le véritable bonheur ne se trouvent que dans le travail; peu à peu leurs efforts se tourneraient vers ce sol si fertile que

depuis tant de siècles ils arrosent de leur sang et qu'ils apprendraient enfin à arroser de leurs sueurs. Ne serait-ce pas là le meilleur et le plus sûr moyen d'arriver à l'abolition de la traite des noirs ?

A la suite des données commerciales qui précèdent, lesquelles sont malheureusement encore bien incomplètes, je crois devoir donner les renseignements que j'ai pu recueillir, dans ce premier et trop court voyage, sur les différents itinéraires suivis par les caravanes de Rhadamès.

1° ITINÉRAIRE DE RHADAMÈS A RHAT ET A SEKETOU

donné par l'un des frères de Si El Hadj Attiya.

Première partie : De Rhadamès à Rhât.

Pour se rendre de Rhadamès à Rhât, les caravanes marchent pendant 20 ou 22 jours à travers une plaine usée, parsemée de gour, qui ne nourrit aucune végétation, excepté sur quelques points où l'on a fait des plantations de palmiers. Le trajet se fait ordinairement en 21 jours, en passant par les points suivants :

On marche d'abord deux jours sans trouver d'eau, et l'on campe, le soir du 3me jour, au lieu appelé *Massin*, où il y a de l'eau et quelques palmiers ;

Le 7me jour, on arrive à un réservoir d'eau pluviale, appelé *Nazar ;*

Le 12e jour, les caravanes arrivent au lieu appelé *El Mesela*, où l'on trouve de mauvaise eau en creusant avec les mains ; c'est une sebkha dans laquelle croissent une dizaine de palmiers ;

Le 15e jour, on campe à *Bir Tallioui*n, dont l'eau douce nourrit quelques palmiers;

Le 18e jour, on rencontre le puits de *Djebarta* dont l'eau est bonne;

Le 19e jour, on arrive à la petite oasis de *Zannara*, laquelle est arrosée par plusieurs sources; des serfs Touareg Ouarouaran, qui habitent dans de petites cases rondes, y cultivent de l'orge et commencent à y faire des plantations de palmiers.

De là à Rhât, une nuit dehors sans eau.

La seconde partie de cet itinéraire, écrite sur une feuille volante, a été perdue en route.

2° DE RHADAMÈS A AÏN ÇALAH ET A TINBOUKTOU

Renseignements fournis par
le chérif Si Snoussi ben el Hadj Hamed Mqora, de Tinbouktou.

Première partie: De Rhadamès à Aïn Çalah.

Les caravanes mettent 24 jours pour franchir la distance qui sépare Rhadamès d'Aïn Çalah; elles passent par Temacinin, laissant sur leur droite la région des grandes dunes. Les étapes sont les suivantes :

1er jour : *Moulay*, où il y a un puits;

2e jour : *Temissit*, rivière à sec dans laquelle l'eau de pluie se conserve quelques jours;

3e jour : *Timfouchay*, puits;

4e jour : Nom oublié, pas d'eau;

5e jour : *Innedi*, oued mort, c'est-à-dire rivière à sec dans quelques parties de laquelle les eaux pluviales se conservent longtemps;

6e, 7e 8e et 9e jour : Sans noms et sans eau;

10e jour : *Tabankourt*, oued mort dans les bas-fonds duquel les eaux se conservent ;

11e jour : Sans nom et sans eau ;

12e jour : *Temacinin*, petite zaouïa d'une seule pièce ; deux sources et plusieurs puits servent à irriguer une petite oasis de quelques palmiers et trois ou quatre figuiers, laquelle appartient aux Oulad Sidi Moussa, des Foggas. Un homme y habite constamment ;

13e jour : *Oued Igharghar*, mort. Cet oued, qui prend sa source dans le Hoggar, n'est pas large en cet endroit ; il se dirige vers le nord sans sinuosités ;

14e jour : *Tenessik*, puits dont l'eau salée arrive à fleur de terre ;

15e, 16e, 17e et 18e jour : Sans noms et sans eau ;

19e jour : Le lac de *Zeriba* ;

20e jour : *Oued bou Khachba*, mort ;

21e jour : *Oued er Resmella*, mort, mais dans le lit duquel on peut avoir de l'eau en creusant avec la main ;

22e jour : *Hassi ben Messaoud*, puits de bonne eau ;

23e jour : *Source de Foggara*, avec maisonnette et palmiers ;

24e jour : *Aïn Çalah*, grande ville et belle oasis.

2e partie : D'Aïn Çalah à Tinbouktou.

Les caravanes peu chargées peuvent aller d'Aïn Çalah à Tinbouktou en 45 jours, en passant par les points suivants :

1er jour : *El Rhaba*, pas d'eau ;

2e jour : *Oued* (vallée) [1] *el Had*, du nom d'une plante ; pas d'eau, plaine de pierres ;

[1] Oued signifie au même temps rivière et vallée.

3e jour : *Tokchoumin*, source salée, sans arbres;

4e jour : *Oued* (vallée) *Sbat*, plaine de pierres dans laquelle pousse de l'alfa, [1] pas d'eau;

5e jour : *Oued* (vallée) *Talah*, pas d'eau;

6e jour : *Inrhelel*, oued mort, tamarix sur les bords, eau presque à la surface;

7e jour : *Tekdhedbatin*, source de mauvaise eau, pierres noires;

8e jour : *El Modhieg*, pas d'eau, plaine de pierres;

9e jour : *El Gouérat el Had* ou *les petits gour du Had*, pas d'eau;

10e jour : *Areg el Ouassar*, dunes, pas d'eau;

11e jour : *Glebet Raoua*, plaine de grès, pas d'eau;

12e jour : *Ez Ziza* ou *la Mamelle*, haute colline, 110 grands lacs d'eau douce, quelques plantes;

13e jour : *Tanezereft*, plaine de grès, pas d'eau;

14e jour : *Foumtarhit*, plaine graveleuse, pas d'eau;

15e jour : *Oued* (vallée) *Tleha*, plaine, pas d'eau;

16e jour : *Tedjemalet*, plaine de pierres, pas d'eau;

17e jour : *El Morra*, plaine de pierres, pas d'eau;

78e jour : *Temissaou*, pas d'eau;

19e jour : *Anafis*, lac, bonne eau, touffes d'alfa;

20e jour : *Loueïd*, plaine de pierres, pas d'eau;

21e jour : *Oued* (vallée) *el Hachich*, beaucoup d'herbe, pas d'eau;

22e jour : *Delemiya*, plaine de pierres, pas d'eau;

23e jour : *Infennal*, oued à sec, bonne eau en creusant avec les mains;

24e jour : *Boughassa*, rivière à sec, eau en creusant avec les mains;

[1] Je crois que le chérif se trompe ici; je n'ai jamais vu l'alfa pousser dans les plaines de pierres, si ce n'est dans les parties sablonneuses de ces plaines.

25e jour : *Ilouzzan*, oued à sec, bonne eau par le même procédé que la veille;

26e jour : *Nebket el Meïz*, plaine de pierres et hautes collines, pas d'eau;

27e jour : *Embeïet ed Debâa*, c'est-à-dire le *Lit de la Hyène*, plaine de pierres, petites plantes, pas d'eau;

28e jour : *Takankat*, grande rivière à sec, beaucoup de plantes, eau en creusant à 1 mètre;

29e jour : *Tadjidaït*, sources qui descendent de hautes montagnes, grands arbres, contrée hantée par les lions;

30e jour : *Tagmart*, oued mort dans une plaine, montagnes au loin, pas d'eau;

31e jour : *Telemsi*, plaine de pierres, pas d'eau;

32e jour : *Tirkecht*, plaine de pierres tranchantes, pas d'eau;

33e jour : *Aslâ*, un puits d'eau amère;

34e jour : *Oued Inourhi*, mort, eau en creusant avec la main;

35e jour : *Agârak*, plaine, pas d'eau;

36e jour : *Ouelirhâa*, plaine, pas d'eau ;

37e jour : *Abdoquel*, puits de 25 coudées, bonne eau;

38e jour : *Et Thouil*, puits de 60 coudées, bonne eau;

39e jour : *Embaksa*, puits de 20 coudées, bonne eau;

40e jour : *Cherihâ*, puits de 25 à 30 coudées, bonne eau;

41e jour : *Tintehoun*, puits de 40 coudées, bonne eau;

42e jour : *Tinguelhaï*, puits de 40 coudées, bonne eau;

43e jour : *Atilet el Meguil*, plaine de graviers, pas d'eau ;

44e jour : *Egmaria*, sur le *Bahar en Nil* (Niger), pas de maisons, mais beaucoup de grands arbres appelés *talah* ; [1]

45e jour : *Tinbouktou.*

El Kahia Brahim, des Mneroma, est roi de Tinbouktou ; le pays est à peu près tranquille.

Les caravanes très-chargées mettent jusqu'à 60 jours pour faire le même trajet.

Le chérif Si Snoussi ben el Hadj Hamed Mqora, de qui je tiens ces renseignements ainsi que l'orthographe des noms arabes, a fait plusieurs fois ce trajet; il a habité Tinbouktou pendant onze années et il a connu dans cette ville le rabbin Mardochée, dont le frère est mort en 1873.

[1] Le *talah* est l'*acacïa gommifera.*



CHAPITRE IX.

—

Le simoum. Les plaines de grès et les grandes dunes. La main de Dieu. Le pays de la mort dans l'avenir. Une visite au marché. Les Touareg. Une insulte grave. Punition.

Le vendredi 19 février à 11 h. du matin, comme j'étais occupé dans ma chambre à mettre un peu d'ordre dans mes notes, je m'aperçus que le baromètre, dont la hauteur normale était de 733 mill., était descendu tout à coup à 721 ; cependant le thermomètre ne marquait que + 16°,5 ; il est vrai que ma chambre était très-fraîche.

Voulant me rendre compte de ce qui se passait dehors, je sortis avec Ali et mes deux zaftis hors de la ville, et nous montâmes sur la colline de grès qui domine les remparts.

Je vis alors que le vent soufflait du sud-est avec une grande violence, et qu'en passant sur les plaines de grès décomposé qui s'étendent du même côté, il balayait ces plaines et en soulevait des masses de sable qui, en se dirigeant vers le nord-ouest, formaient partout comme un épais brouillard donnant au ciel une teinte grise et interceptant complétement les rayons du soleil. Je ne puis mieux comparer ce phénomène qu'aux brouillards d'automne qui s'élèvent sur les bords de nos grands fleuves.

J'éprouvais alors un malaise général ; je ressentais une grande fatigue dans les bras et dans les jambes ; j'étais aveuglé par les grains de sable qui, chassés violemment par le vent, me cinglaient le visage et pénétraient partout, dans les yeux où ils me causaient de vives douleurs, dans le nez, dans la bouche et jusque daus les voies respiratoires ; ma poitrine se desséchait et il me semblait que je respirais du feu.

C'était le redoutable simoum[1] dont je recevais, pour la première fois depuis mon entrée dans le désert, les brûlantes caresses, et avec lequel je devais, plus tard, renouveler connaissance dans des circonstances passablement critiques.

Ainsi, plus de doute : les grandes dunes qui sont à l'ouest et qui forment, sur un sol ruiné, un pays nouveau tout rempli de terribles mystères, sont formées ou tout au moins alimentées des débris d'un autre pays, qui se dépouille lentement à leur profit.

Ensuite du déboisement du Sahara par ses barbares habitants et après que la couche d'argile qui le recouvrait eut été balayée par les vents violents du sud et du sud-est, le calcaire a été chauffé par la carapace supérieure de grès peu épaisse, qui se trouvait ainsi directement exposée aux rayons d'un soleil brûlant ; puis, les pluies survenant, l'eau, en s'infiltrant à travers les crevasses, a mouillé le calcaire, qui a gonflé et a soulevé, en les disloquant, les roches de grès qui le recouvraient; or ces roches, ainsi soulevées et disloquées, ont offert beaucoup plus de prise aux influences atmosphériques qui, auparavant, n'avaient d'action qu'à la surface.

[1] *Simoum* (et non pas *simoun*, comme on l'écrit à tort) signifie *vent chaud et pestilentiel*; ce mot dérive de la racine *samma, empoisonner quelqu'un.*

Si cette règle n'est pas absolue, j'oserais presque affirmer qu'elle est générale, car comment expliquer autrement l'existence, dans nombre de vallées de l'Erg, et notamment près du gros ghourd *Dourit el Mâmmar*, sur la route du Souf, de ces énormes blocs de craie savonneuse, tout remplis de coquillages fossiles, que l'on dirait soulevés par une force souterraine ? De quelle autre façon auraient pu être soulevés également les gros blocs de grès qui sont épars pêle-mêle, les uns debout, ne se soutenant que par un miracle d'équilibre, les autres renversés et parfois superposés, dans les parties du hamada qui ne sont pas encore désagrégées ?

Il peut se faire que, généralement, les dunes aient commencé à se former sur place, c'est-à-dire avec des sables produits dans les contrées mêmes où elles s'élèvent. Cependant, je dois excepter de cette règle les dunes de Bethboul, ainsi que celles d'El Achiya, dans le bassin de l'Igharghar, qui s'élèvent au milieu de plaines de grès dont la désagrégation n'est pas encore commencée.

Quoi qu'il en soit, si les dunes n'avaient eu, pour les alimenter, que les roches sur lesquelles elles s'élèvent, elles n'auraient jamais atteint les proportions colossales que je leur ai trouvées dans le Zemoul Akbar ; l'Erg ne serait qu'une contrée sablonneuse, assez accidentée, telle qu'elle était sans doute à l'époque où les Romains firent leur expédition de Phazanie.

Pline dit que du pays des Phazaniens, dont Cydamus était une ville, on apercevait au loin, à l'ouest, une montagne si noire qu'on aurait dit qu'elle avait subi l'action du feu, et que cette montagne fut appelée *Ater*. Ce serait en vain que l'on chercherait aujour-

d'hui quelque chose qui pût rappeler le mont Ater à travers les pics de sable qui s'élèvent de ce côté.

D'autre part, Hérodote rapporte qu'à partir du fleuve Triton, qui devait être le même que l'oued Souf aujourd'hui disparu sous les sables, on trouvait, en s'avançant vers l'ouest, un pays très-montagneux, couvert de bois et plein de bêtes sauvages. Or, que trouve-t-on aujourd'hui à l'ouest du Souf ? Un sol en désagrégation et des dunes en voie de formation.

Le même géographe, parlant du voyage de cinq jeunes gens des bords de la Grande Syrte, dit qu'en marchant vers l'ouest, ils traversèrent une grande étendue de *terres sablonneuses*, et qu'après avoir marché bien des jours, ils aperçurent des arbres répandus dans une plaine. De là, ils furent conduits, à travers une grande étendue de marais, jusqu'à une ville dont les habitants étaient noirs, et près de laquelle il y avait une grande rivière qui coulait de l'ouest à l'est.

Les contrées sablonneuses que parcoururent les cinq jeunes gens ne sont autres que la partie de l'Erg, aujourd'hui couverte de hautes dunes, qui s'étend au nord-ouest de Rhadamès ; les contrées marécageuses peuvent être placées au sud du lac Tritonide, où l'oued Souf et l'oued Rirh, qui coulaient encore dans ces temps reculés, couvraient le pays de leurs bras multiples, et la rivière qui coulait de l'ouest à l'est ne peut être que l'oued Djedi (ancien Nigris) qui passe au sud de Biskra.

L'aspect de ces contrées a bien changé depuis lors.

Enfin, témoignage plus récent, je rappellerai ici ce que me dit mon guide : que son grand-père allait d'Ouargla à Rhadamès en huit jours, en marchant du lever au coucher du soleil à travers une plaine sablon-

neuse couverte de végétation. Or, c'est sur cette route abandonnée que se trouvent aujourd'hui les plus hautes dunes de l'Erg.

En voyant ces masses, déjà hautes de 500 mètres, grossir encore avec rapidité, on se demande forcément d'où viennent les sables qui les alimentent, car dans le pays même, les parties de la carapace qui sont demeurées intactes étant couvertes par les dunes, il n'est pas possible qu'elles puissent encore alimenter celles-ci.

Mais lorsque le vent du sud-est souffle avec force dans ces parages, le doute n'est plus permis : on le voit chasser d'énormes quantités de sables qui viennent de cette direction. C'est donc vers le sud-est qu'il faut aller chercher le grand foyer qui alimente ces dunes au point d'en faire de véritables montagnes, et ce foyer, nous le trouverons en effet à l'est et au sud-est de Rhadamès ; nous le verrons éteint, ou à peu près, dans la partie qui regarde les dunes, qui ne grossissent plus qu'insensiblement de la région de Bir ed Djedid et de Berr es Çof, que je devais traverser au retour, et encore dans toute son activité dans la partie qui regarde le Zemoul 'Akbar, où les oughroud continuent de grossir avec rapidité.

Une remarque que l'on peut faire sur les bords de la mer, où les sables proviennent des roches broyées sur les côtes par les lames, peut être faite également dans l'Erg, où les sables proviennent des roches désagrégées par les influences atmosphériques et pulvérisées ensuite par les vents : c'est que les masses arénacées sont toujours moins élevées près du foyer d'alimentation qu'à une certaine distance de ce foyer.

Il est bien entendu que tout ce qui précède se rapporte exclusivement aux parties du Sahara que

j'ai traversées. Il existe, sur d'autres points du Grand Désert, nombre de parties sablonneuses qu'il ne m'a pas encore été donné d'étudier, et qui peuvent avoir leurs foyers d'alimentation au sud, à l'ouest ou même au nord; cela dépend de la force et de la constance des vents qui règnent dans ces parages.

Je ne parlerai ici que pour mémoire des différentes théories qui ont été émises sur la formation des dunes.

D'aucuns prétendent que les grandes dunes sont des montagnes de grès qui se sont pulvérisées sur place; d'autres croient que la croûte terrestre, brisée par un soulèvement, a mis à nu des sables qui se sont ensuite répandus sur ces contrées.

Je détruirai le premier système par une simple comparaison : supposons que les Alpes qui sont à l'est de la vallée du Léman, complétement dénudées, soient formées de roches de même nature que celles du Sahara, et que ces roches se désagrégent sous les influences atmosphériques; est-il admissible que le sable, produit de ces roches, demeure sur place, et qu'aussitôt formé, il ne soit pas chassé par les vents jusqu'à ce qu'il soit arrêté par un obstacle comme le Jura, par exemple, où il s'accumulera pour former des dunes? Ou bien, en admettant même que ce sable demeure sur place, croit-on que les roches continueront à se désagréger jusqu'à la base de la montagne, et que le sable de la surface ne protégera pas les roches inférieures de la désagrégation?

Quant à l'autre système, il n'est pas besoin d'aller dans l'Erg pour le réduire à néant; il suffit de jeter en passant un simple coup d'œil sur ce qui se passe actuellement dans l'Oued Rirh, où l'on voit la carapace rocheuse se désagréger et les dunes commencer à se former à quelques pas autour des plus minces obstacles.

Etant admis qu'il y a eu autrefois un soulèvement de la croûte saharienne, ce soulèvement n'a été nulle part assez violent (du moins dans les contrées que j'ai explorées) pour amener à la surface des couches arénacées inférieures.

Dans toutes les parties de l'Erg, et notamment dans des endroits où les dunes dépassent 100 mètres d'altitude, les vents ont creusé, entre les oughroud, des ravins étroits et profonds sur les parois desquels on voit parfaitement la carapace de grès encore intacte, disposée verticalement ou faiblement inclinée; cette carapace, qui n'est jamais bien épaisse (un mètre en moyenne), recouvre toujours une couche soit de craie blanche, soit de calcaire gypseux, ou encore quelques petits dépôts de dolomie alternant avec les couches précédentes. Sous la craie, j'ai pu observer quelquefois l'argile verte ou marne verte très-argileuse, dans laquelle je n'ai découvert aucune trace de fossiles, ou bien encore une marne gypseuse, jaune comme du soufre, notamment sur les bords de la sebkhat el Melah et dans les parties profondément usées du hamada, à l'est de Rhadamès.

Du reste, la constitution géologique de cette partie du Grand Désert n'est pas la même, du moins quant à la surface, que celle du Sahara algérien, où la sonde a rencontré plusieurs couches arénacées à différentes profondeurs.

J'ai dit plus haut : Il peut se faire que, généralement, les dunes aient commencé à se former sur place. Cela paraîtra peut-être paradoxal, et les personnes qui lisent ces lignes seront portées à se demander :

Si les grandes dunes qui sont à l'ouest et au nord-ouest ont commencé à se former sur place, comment

se fait-il que des dunes ne se soient pas formées, de la même façon, dans les plaines qui sont à l'est et au sud-est ?

A cela je répondrai : Cela tient à la configuration du sol. A l'ouest et au nord-ouest, le pays était accidenté et les sommités devaient être couvertes de quelque végétation ; le sable, produit de la désagrégation des roches mises à nu, à peine soulevé, a été arrêté par ces sommités ; de là le commencement des oughroud, dont la plus grande partie recouvrent de petites collines dont la base est souvent visible.

A l'est et au sud-est, au contraire, s'étendaient des plaines immenses, parfaitement unies, sans doute pierreuses et ne nourrissant que peu ou point de végétation. Les sables, dès qu'ils ont commencé à se former dans ces plaines, ont été, comme partout, soulevés par les vents, et comme aucun accident de terrain n'existait pour les arrêter et les retenir, ils ont été chassés vers l'ouest et le nord-ouest, où ils ont rencontré, sur des hauteurs boisées, des dunes en voie de formation.

En examinant attentivement cette terrible révolution qui s'accomplit sous les yeux de l'observateur, on est obligé de reconnaître là la main de Dieu, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse infinie de Celui qui préside aux lois de la nature.

La grande révolution météorologique qui a bouleversé cette partie de l'immense désert touche à son terme ; elle est, sur plus d'un point, entrée dans sa période de décroissance.

Ces plaines de l'est et du sud-est, qu'aucun cours d'eau n'arrosait plus et que la pluie ne venait jamais féconder ; ces plaines abandonnées par les animaux eux-mêmes, si arides que les caravanes les mieux

approvisionnées osaient à peine les traverser, sont déjà usées jusqu'à la nappe liquide sur un grand nombre de points. Dans les parties les plus usées, des puits ont été creusés et des plantations de palmiers, avec leurs champs d'orge, prospèrent dans les endroits où le peu de profondeur de l'eau dispense de l'arrosage.

Peut-être qu'un jour, lorsque cette révolution sera achevée et que les barbares nomades qui errent en ces lieux auront enfin compris que la véritable richesse, le bien-être des peuples n'est ni dans les courses aventureuses ni dans le pillage, mais bien dans la paisible possession d'un sol fécondé par un travail constant et opiniâtre, peut-être qu'alors ces plaines immenses se couvriront de belles plantations de palmiers abritant de nombreux villages, autour desquels mûriront de riches moissons, fruit mérité des labeurs d'une population sage et laborieuse.

Dès que la révolution aura pris fin à l'est et au sud-est, le travail de formation et de tassement des dunes prendra fin également. Peut-être qu'alors ces dunes, aujourd'hui presque nues, se couvriront d'une jeune et luxuriante végétation; les pluies y ramèneront la fraîcheur et la vie et une population laborieuse ira s'établir dans ce pays nouveau, formé des débris d'un autre pays. Ce désert de la soif et de la mort se transformera alors en une contrée pittoresque et fertile, avec des forêts couronnant ses cimes et des ruisseaux tombant en cascades jusqu'au fond de verdoyantes vallées.

Mais bien des générations passeront encore avant que cette transformation s'accomplisse d'elle-même; elle pourrait se faire en peu d'années si la main de l'homme venait aider le travail de la nature. Il fau-

drait moins d'un quart de siècle pour voir ces sables se couvrir de belles et riches forêts d'acacias, de pins d'Alep et d'autres essences; il n'y aurait qu'à établir, de distance en distance, des postes de condamnés civils ou militaires que l'on chargerait de faire des semis dans les dunes. Le ravitaillement de ces postes coûterait quelque peu, sans doute, mais aussi quelle fortune pour l'avenir! Les pluies reviendraient périodiquement et peut-être que l'Igharghar, dont le tarissement a eu pour résultat le dessèchement des chotts algériens, recommencerait de porter vers le nord le tribu de ses eaux. Ce serait le complément de l'œuvre patriotique de M. le capitaine Roudaire, car dès qu'un courant se trouverait établi au milieu de la mer qu'il se propose de créer, les craintes d'un comblement lent produit par les dépôts des eaux venant de la Méditerranée et par les sables apportés de loin par les vents, seraient ainsi complétement écartées.

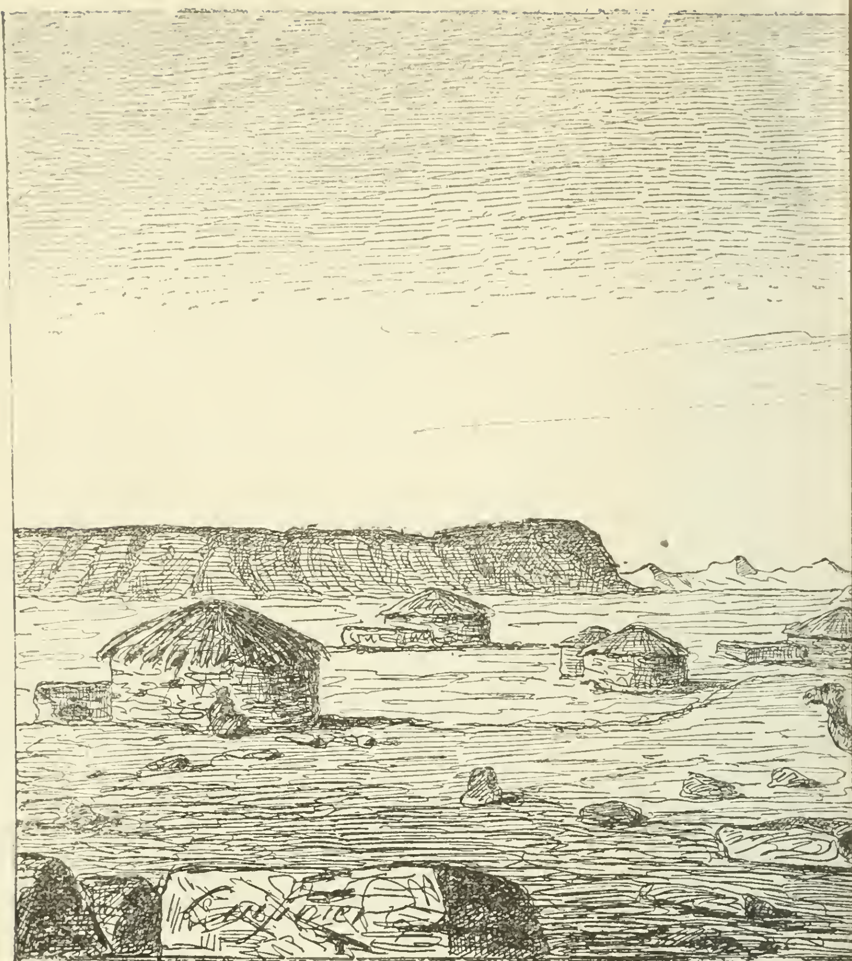
La perturbation dont il vient d'être parlé fut de courte durée, car une heure ne s'était pas écoulée depuis ma sortie que déjà elle commençait à décroître. Je rentrai donc chez moi, où je trouvai le déjeuner qui m'attendait.

Après la prière d'une heure, le gouverneur vint me proposer de l'accompagner au marché qui se tient justement le vendredi, à partir de 2 heures.

Des marchands, accroupis devant leurs marchandises, formaient plusieurs rangs serrés dans le sens de la longueur de la place. C'étaient des vendeurs de farine, d'huile, de dattes, de miel, de laine, etc.; d'autres parcouraient les rangs et, ne se frayant un passage à travers la foule qu'à force de bousculades, vendaient à la criée des fusils, des sabres, des eksas,



Village de Touareg et ensemble des ruines sur le plateau d'*El Açnam*, près Rhadamès
d'après une aquarelle de M. Largeau.



Village d

des bernous, des gandouras, des cuirs du Soudan, des tapis de Tinbouktou, des plumes d'autruche, etc. Au fond de la place étaient rangés contre la muraille, appuyés sur de longues lances et immobiles comme des statues, des hommes au costume sombre, au visage voilé de façon à ne laisser voir que deux yeux brillants d'une farouche énergie : c'étaient des *Touareg* ou *Imouchar*, dont la tribu était établie sous les cases rondes que j'avais remarquées non loin des tombeaux, le jour de mon entrée à Rhadamès.

Après avoir parcouru l'allée centrale afin de me rendre compte de ce qui se vendait à ce marché, j'allai m'asseoir à côté du caïmacam qui, installé sur les divans qui entourent la grande salle ouverte par laquelle on pénètre sur la place du marché, causait avec le bach-agha et deux ou trois vieillards. A peine venais-je de me mêler à la conversation, qu'elle fut brusquement interrompue par l'arrivée d'un soldat qui vint se plaindre d'avoir été insulté par un Rhadamesien. Le caïmacam lui ayant demandé de quel genre d'insulte il se plaignait, le soldat répondit qu'il avait été traité de mulet (*berhal*) en pleine assemblée.

— Mulet! s'écria le gouverneur en se levant furieux, mulet! Et quel est l'homme qui s'est permis de traiter un Musulman de mulet? Qu'on aille le chercher!

Quelques secondes après, deux zaftis traînaient devant nous un pauvre diable dont les vêtements étaient déjà en lambeaux.

— C'est toi, lui dit le caïmacam, qui te permets de qualifier de mulet un honnête Musulman?

Le malheureux voulut s'excuser, mais le gouverneur ayant fait un geste, sa voix fut coupée par deux formidables coups de bâton qui s'abattirent avec

bruit entre ses omoplates : puis il disparut, poussé par les zaftis qui le conduisirent en prison, où il devait rester huit jours, m'assura-t-on.

Mulet est, en effet, l'insulte à laquelle les Musulmans sont le plus sensibles ; un homme incapable de procréer est, à leurs yeux, un être méprisable ; c'est peut-être la seule infirmité pour laquelle ils ne trouvent aucune indulgence.



CHAPITRE X.

—

Les Touareg et les Imouchar. Les Azguer et les Hoggaren. Les nobles et les serfs. Mœurs et coutumes. Leurs querelles et leurs guerres.

Les vrais Touareg, [1] *ceux de la tête,* comme disent les Arabes, habitent le pays d'Aïr, entre Rhât et le Soudan; ils se nomment *Kaïlaoui.* [2] Ces Touareg sont noirs, mais il y a beaucoup de blancs parmi eux et beaucoup de mulâtres par suite de croisements. Ils habitent un pays fertile, boisé, couvert de villages et arrosé de nombreux cours d'eau; ils ont des troupeaux et des chevaux de belle race. Les Kaïlaoui sont pasteurs et commerçants; ceux qui s'occupent de commerce vont acheter du sel dans le Têbou, pays situé entre le Fezzan et le Bernou, et le portent au

[1] *Touareg* fait au singulier *Targui.* C'est un mot arabe qui dérive peut-être de la racine *tharaqa,* qui signifie *assaillir quelqu'un pendant la nuit,* ou encore *faire une incursion de nuit,* ce qui entre bien dans les habitudes de ces peuples. Si cette étymologie était la vraie, il faudrait écrire *Thouareg* et non *Touareg;* cependant, elle me paraît plus rationnelle que celle de *taraka, il a été abandonné* (de Dieu), qui m'a été donnée par quelques lettrés.

[2] Mon défaut de connaissance de la langue tamacheq, en usage chez les Touareg, m'oblige à toujours conserver l'orthographe arabe et à copier les noms tels qu'ils ont été écrits par les personnes qui m'ont donné ces renseignements.

Soudan où ils passent régulièrement six mois de l'année. Ce peuple est très-doux, au dire des Arabes.

Toutes les caravanes qui traversent le pays d'Aïr paient au chef un droit de passage.

Une autre tribu de vrais Touareg, appelée *Kilguers*, est établie sur le territoire de Seketou, à trois journées de marche au nord de cette ville. Les gens de cette tribu font aussi le commerce du sel, mais de seconde main et dans le pays seulement, tandis que les *Kaïlaoui* vont jusqu'à Tinbouktou.

Mais ce n'est point aux Kaïlaoui, aux vrais Touareg, que ce chapitre est consacré; c'est à ceux que M. Henri Duveyrier appelle *Touareg du Nord*, que les Arabes appellent *Touareg blancs* et auxquels, suivant l'exemple de M. le commandant Hanoteau, je restituerai leur véritable nom d'*Imouchar*.

Pendant la durée de mon voyage à Rhadamès, je me suis attaché à fréquenter les Imouchar, afin de recueillir sur cette singulière nation le plus de renseignements possible; je me suis fait de bons amis parmi les principaux d'entre eux, avec qui je faisais journellement échange de visites et de bons procédés; mais je n'ai pu vivre assez longtemps en leur compagnie pour recueillir sur leur compte des renseignements très-étendus. Je me bornerai donc à ne donner ici que ceux de ces renseignements dont je puis garantir l'exactitude. Du reste, ce chapitre a surtout pour but d'établir l'origine des querelles qui ont divisé les Imouchar dans ces dernières années, ainsi que l'historique de la guerre qui en fut la conséquence.

Grâce à l'obligeance de Si Mohammed bou Aïcha, qui a bien voulu, non-seulement me communiquer, mais encore me donner copie des nombreux docu-

ments qu'il avait en sa possession, j'ai pu faire l'historique que je soumets aujourd'hui à mes lecteurs.

Les Imouchar qui habitent le Sahara septentrional se divisent en deux grandes fractions, qui sont : les *Azguer* et les *Hoggaren.*

Les Azguer, qui errent dans les déserts compris entre Rhadamès, l'oued Igharghar, le Hoggar, le pays d'Aïr et le Fezzan, se divisent en tribus nobles et en tribus serves.

Les tribus nobles sont : les *Ouraghan*, qui passent pour être d'origine *cheurfa* ;[1] les *Imanan*, qui ont conservé, dit-on, le pur sang et les pures traditions des anciens Imouchar ; les *Kalisaban* ; les *Djadanarad* ; les *Matharilal* ; les *Hiaouan*, les *Imanghasaten* et les *Foggas.*[2]

Ces tribus se subdivisent elles-mêmes en fractions, et leurs tribus serves ou vassales seraient au nombre de vingt-deux.

La seule ville du territoire des Azguer est Rhât, dont la population est un mélange de tous les peuples sahariens. Ils possèdent en outre plusieurs petites oasis sur la route de Rhât, la zaouïa de Temacinin, ainsi que l'oasis de Djanet, situé à sept journées au sud-ouest de Rhât, du côté du Hoggar.

Les Hoggaren, qui occupent principalement le plateau du Hoggar et les autres contrées à l'ouest et

[1] C'est-à-dire qu'ils descendraient de la famille du prophète, ce qui est faux, puisqu'il est suffisamment prouvé que les Imouchar ont une tout autre origine que les Arabes.

[2] M. le commandant Hanoteau, à qui la liste complète des tribus fut donnée à El Aghouat, en 1858, par le nommé Rhotman ag el Hadj Bekri, dit plus justement, en conservant l'orthographe tamacheq : Ifour'as, Our'aren, Imenr'assaten, Ihadhanaren, Imenan, Kel azaban, Ihéaouen, Imetrilalen, et Kel tinalkoum. En tout : 9 tribus.

au sud-ouest, se divisent, comme les Azguer, en tribus nobles et en tribus serves.

Leurs tribus nobles sont : les *Kalrhâla*, les *Bouglan*, les *Edemba*, les *Taïtouk*, les *Kelhamallat* et les *Djelhamallat*.[1]

Leurs tribus serves seraient au nombre de trente-une. Idelès est une bourgade de leur territoire. Les serfs, qui descendent sans doute des anciens aborigènes vaincus par les Imouchar, cultivent les palmiers des nobles, gardent leurs troupeaux et sont assujettis à toutes sortes de corvées. Les choses ont dû se passer là-bas absolument comme elles se passèrent dans les Gaules lors de l'invasion des barbares. Les Imouchar possèdent, en outre, des esclaves qu'ils vont acheter au Soudan ; les serfs peuvent aussi posséder des esclaves.

Chaque noble tribu est commandée par un cheikh qui exécute les décisions de la djemâa ou conseil ; la réunion de tous les cheikhs forme le conseil suprême de la fraction, et les décisions de ce conseil sont exécutées par le bach-cheikh ou chef suprême. Le gouvernement des Imouchar est donc une république fédérative, établie sur des bases à peu près analogues à celles sur lesquelles repose la Confédération helvétique.

Les Imouchar sont de grands et beaux hommes, secs, nerveux, à physionomie intelligente, marchant la tête haute, lentement, majestueusement, et avec des mouvements saccadés qu'il faut attribuer à la forme

[1] D'après M. Hanoteau, les tribus nobles des Hoggaren (Ahaggar) sont les suivantes : Kel r'ela, Inemba, Tégéhé n ousidi, Iréchchouman, Ibouglan, Kel tahat, Kel amer'eri, Kel taitouk', Tégéhé n enitra, Ikedihen, Tégéhé Mellet, Kel hamellen, Tégéhé asekkel, Tégéhé n ag'ali. En tout : 14 tribus.

de leurs chaussures et aussi au port de la lance. Ils sont assurément de race berbère et de la fraction qu'Ibn Kaldoun appelle *Methlethem* ou *voilés.* Ils ont peut-être été chassés par d'autres conquérants des bords du lac Tritonide, où Hérodote signale un peuple blond dont les mœurs se rapprochent de celles du peuple qui nous occupe. J'ai, en effet, remarqué parmi les Imouchar des femmes ayant les yeux bleus et la chevelure blonde.

Les Arabes et les Rhadamesiens présentent les Imouchar non-seulement comme de très-mauvais Musulmans, mais encore comme paresseux, traîtres, pillards et très-lâches guerriers, ne faisant jamais grâce à quiconque a le malheur de tomber entre leurs mains ; mais il n'est pas besoin de bien grands efforts pour s'apercevoir que tout cela n'est que pure calomnie, et que les Imouchar sont non-seulement très-courageux, mais encore doués de belles et solides qualités qui manquent absolument à leurs calomniateurs. Ils sont surtout de bonne foi, fidèles à leur parole et d'un grand désintéressement. Assurément il y a bien, parmi eux, quelques mauvais sujets ; mais chez quel peuple n'y en a-t-il pas ?

Les Imouchar ont un tel amour pour l'indépendance qu'ils n'habitent jamais les villes ; quelques-uns d'entre eux croiraient même faire abdication de leur dignité, s'ils mettaient les pieds dans un centre habité. Quelques tribus se construisent de petites cases rondes, en pierres, couvertes en alfa ; mais la plupart campent sous des tentes en cuir de bœuf du Soudan. Du reste, leur humeur vagabonde ne leur permet pas de rester longtemps stationnaires.

Quoique les Imouchar aient embrassé l'islam, ils sont loin de pratiquer cette religion avec ferveur ; ils

ne prennent du Coran que ce qui n'est pas en contradiction avec la raison et avec leurs anciennes coutumes ; on peut même dire d'eux qu'ils sont les voltairiens de l'islam, et pour cela, autant que parce qu'ils sont monogames et qu'ils laissent à leurs femmes une grande liberté, les vrais croyants les considèrent avec le plus profond mépris.

Mais tous ces traits qui les éloignent des Arabes, les rapprochent au contraire de nous. Il est certain que si les intérêts de l'Algérie exigent, comme j'en suis persuadé, que nous établissions un jour une grande voie commerciale à travers le Sahara, nous trouverons en eux des auxiliaires dévoués, courageux et honnêtes qui protégeront cette voie contre les bandes de pillards qui écument le désert.

Chez les Imouchar, les hommes portent toujours un voile qui leur couvre le visage jusqu'à la partie supérieure du nez ; une sorte de visière, formée par le turban, leur couvre le front et même quelquefois les yeux, au point qu'ils sont obligés de lever la tête pour y voir devant eux. Le voile est noir, ou plutôt bleu foncé pour les hommes murs, et blancs pour les enfants et les adolescents.

Cette mode, qui leur est imposée par leur genre de vie et afin d'entretenir, dans un pays où l'air est très-sec, une humidité suffisante dans les voies respiratoires, est tellement passée dans leurs mœurs, qu'ils ne se découvrent jamais le visage, même sous leur tente, devant leurs femmes et leurs enfants.

Leurs vêtements, fabriqués au Soudan, sont généralement de couleur sombre ; ils se composent d'un seroual (large culotte) et d'une ample blouse bleue, ou gandoura, serrée autour de la taille par une ceinture ; leurs chaussures consistent en de larges semelles

retenues aux pieds par des lanières de cuir qui passent entre les orteils. Quelques riches portent de jolis bernous en drap rouge.

Leur armement consiste en une longue lance, un sabre droit à deux tranchants, un large poignard et un bouclier en cuir. Très-peu se servent du fusil et encore jettent-ils cette arme après la première décharge, pour se servir de leur longue lance dont le maniement leur est plus familier. Ils combattent montés sur de légers *mahara* (singulier *mahari*), chameaux coureurs avec lesquels ils franchissent, en peu de jours, d'immenses étendues de pays.

Les femmes, qui ne sont jamais voilées, sont généralement belles ; elles sont grandes, élancées, bien proportionnées, quoique généralement un peu maigres. L'embonpoint est chez elles le signe de beauté par excellence ; leurs grands yeux expressifs s'ouvrent sous des sourcils noirs parfaitement arqués ; le nez est bien fait, la bouche petite et les lèvres plutôt minces qu'épaisses ; la tête est ovale et les traits très-réguliers ; en somme, leur physionomie ouverte et intelligente serait très-agréable, si elles n'avaient la déplorable manie de se teindre le visage et les autres parties du corps avec de l'indigo et de se faire une raie rouge sur toute la longueur du nez ; elles prétendent que cet usage les préserve des maladies. Les femmes imouchar, à qui l'usage du peigne est inconnu, partagent leurs longs cheveux au milieu de la tête et les arrangent en une infinité de petites tresses, qu'elles réunissent ensuite par leurs extrémités en trois mèches, deux recouvrant les oreilles et la troisième tombant entre les épaules : à ces mèches sont suspendues de petites pelotes rouges ; dans les mèches des côtés sont passées de larges boucles en argent, trop lourdes

pour être supportées par les oreilles ; elles portent aux bras des bracelets en argent, en perles et en corne garnie de cuivre, ainsi que des bagues en argent aux doigts. Ces ornements sont généralement de meilleur goût que ceux des femmes arabes.

Leur costume consiste en un seroual sur lequel elles passent une longue robe traînante blanche ou rouge ; sur la robe, elles portent une gandoura ou large blouse bleue ornée de broderies blanches ; elles se couvrent la tête d'une sorte de mantille ordinairement rouge, avec laquelle elles se couvrent le visage à la vue d'un étranger. Leur démarche est lente et grave. Presque toutes les femmes imouchar savent lire et écrire.

Chez les Imouchar, la jeune fille est aussi libre que le jeune homme; elle peut aller où bon lui semble et recevoir sous sa tente telle société qui lui convient, sans que personne y trouve à redire; elle choisit librement son époux, ou plutôt elle est toujours libre de refuser une alliance qui lui déplaît.

Outre sa dot paternelle, qui consiste en un certain nombre de chameaux, la jeune fille reçoit, de son fiancé, une autre dot de même nature ; l'avoir constitué par ces deux dots réunies appartient exclusivement à la femme, sans que le mari ait jamais le droit d'en disposer. Il résulte de cet usage que la fortune des Imouchar, laquelle consiste surtout en troupeaux de chameaux, de chèvres et de brebis, est presque toute entre les mains des femmes, dont l'existence, quoi qu'il arrive aux maris, se trouve ainsi assurée.

Devenue épouse, la femme imouchar est libre comme l'est la femme en Europe ; c'est-à-dire qu'elle peut sortir librement, le visage découvert, pour vaquer à ses occupations ; elle fait partie de la société et sa

voix est écoutée dans la conversation; mais, quoiqu'elle jouisse de certains priviléges qui chez nous peuvent paraître excessifs, il n'est pas exact de dire qu'elle commande à l'homme. J'ai même vu des cas où l'omnipotence du mari se manifestait d'une façon assez brutale, car la galanterie n'est guère le fait de ces barbares.

Parmi les priviléges dont jouissent les femmes imouchar, le plus important est certainement celui de transmettre leur noblesse et l'hérédité à leurs enfants.

En vertu d'un antique usage, consacré dans la plupart des tribus par les habitudes vagabondes des hommes, ce n'est point le fils du chef qui succède à son père, mais le fils de la sœur aînée de celui-ci.

Dans le cas où le chef défunt n'aurait pas de neveu, la succession appartiendrait à son frère aîné, et, dans le cas où il n'aurait pas de frère, au plus ancien de la tribu.

Le bach-cheikh, ou chef suprême des Azguer, doit être le plus ancien de la tribu des Ouraghan; le cadi (juge) de Rhât doit aussi sortir de cette tribu.

Quelques tribus de Azguer, comme les Foggas, par exemple, n'ont pas de coutumes fixes pour le choix de leurs chefs.

Le jeune homme hérite aussi de la noblesse de sa mère. Tous les Imouchar sont nobles en principe; mais il en est, tels que les Ouraghan et les Imanghasaten, qui se croient plus nobles que les autres. Donc, si une femme des Imanghasaten épousait un serf, son fils serait noble comme les Imanghasaten et appartiendrait à cette tribu; mais le fils d'un noble marié à une femme serve ne pourrait être anobli et il rentrerait dans la tribu de sa mère.

Il fut un temps où les Azguer s'entendaient entre

eux au point que leur accord était devenu proverbial. Les caravanes qui passaient sur leur territoire leur payaient un droit de protection, et le chef qui percevait ce droit en donnait un tiers à son neveu ; lorsque le titulaire venait à mourir, le neveu lui succédait toujours sans contestation.

Quelques tribus de marchands, telles que les Oulad Bou Cif, les Oulad Sliman, les nomades du Fezzan, de Zentan et les Ouaradjban, jouissaient seuls du privilége de ne payer aucune contribution aux chefs Imouchar.

S'il arrivait à un Azguer d'exiger d'un négociant un droit supérieur à celui qu'il avait l'habitude de payer, celui-ci allait se plaindre au cheikh qui faisait immédiatement appeler le coupable, le réprimandait et lui ordonnait de restituer ce qu'il avait perçu en trop ; s'il se conformait à cet ordre et que ce fût pour la première fois, il n'était pas puni autrement ; mais, s'il refusait de restituer, les cheikhs et les notables se réunissaient, lui faisaient un procès devant le Medjelès, puis ils se rendaient chez lui et lui tuaient un chameau ; s'il persistait, on lui tuait un second chameau et ainsi de suite.

S'il arrivait qu'un négociant fût pillé sur leur territoire et qu'on lui prît, par exemple, un chameau et sa charge, le négociant se rendait à Rhât et en informait le chef à qui il avait l'habitude de payer contribution ; il était toujours sûr que son chameau et sa marchandise lui seraient restitués.

Ainsi, la sécurité était parfaite et il était extrêmement rare qu'une injustice fût commise chez les Azguer.

Ce fut seulement en 1867 que le différend entre Hadj Khenoukhen et El Hadj Djabbour vint troubler cette bonne harmonie.

Il y avait alors à la tête de la tribu des Imanghasaten un chef nommé Eg ech Cheikh Mohammed, qui mourut laissant deux sœurs ayant chacune un fils : l'aînée, mariée dans la tribu des Imanghasaten, était mère de Younes ; l'autre, épouse de Moussa Aguerhâla, des Ouraghan, était mère de Fanaïd, plus âgé que son cousin.

Etait-ce le fils de l'aînée des deux sœurs ou bien le plus âgé des deux cousins qui devait succéder à Eg ech Cheikh ?

La question venait à peine de se poser, lorsque le cheikh des Ouraghan, Mohammed Khatina, qui était en même temps bach-cheikh ou chef suprême des Azguer, vint aussi à mourir.

Comme il n'y avait personne, dans cette tribu, qui fût plus âgé qu'El Hadj Khenoukhen, tous les Azguer de Rhât tombèrent d'accord pour le nommer.

Il était dans les usages que toutes les tribus envoyassent des délégués chargés d'offrir au nouvel élu un turban en guise de couronne ; mais cette fois les Imanghasaten s'y refusèrent, parce qu'El Hadj Khenoukhen soutenait que Fanaïd, plus âgé que son cousin, devait être reconnu comme chef de leur tribu, tandis qu'El Hadj Djabbour, homme très-influent parmi eux, voulait faire reconnaître Younes.

Il y avait aussi alors, dans cette même tribu des Imanghasaten, quelques mauvais drôles, tels que Khatama, fils d'El Hadj Djabbour, Khadjel, fils d'El Hadj Sidi et cousin de Khatama, Mohammed, fils de Brahim, et autres qui, depuis quelque temps, se mettaient à voler les négociants et à leur réclamer des contributions bien plus fortes que celles qu'ils étaient en droit d'exiger. Ces drôles se disaient que si El Hadj Khenoukhen, qui était un homme droit,

venait à être reconnu bach-cheikh, il les empêcherait certainement de continuer leur vilain métier. Ils se rendirent donc à Rhât où, pendant deux années, ils ne cessèrent d'intriguer pour pousser les Ouraghan à la révolte; mais ils ne réussirent à gagner que quelques Foggas, avec qui ils allèrent s'établir sur les frontières du Fezzan, d'où ils attaquèrent et tuèrent quelques partisans d'El Hadj Khenoukhen. Ceux-ci se réunirent à leur tour pour châtier les agresseurs, à qui ils rhazèrent quelques chameaux.

Le pacha de Tripoli ayant eu connaissance de ces faits, il manda El Hadj Djabbour et le fit mettre en prison pour le punir de l'appui qu'il donnait à son fils et à ceux qui étaient avec lui.

Dès qu'ils apprirent son incarcération, les partisans d'El Hadj Djabbour, Khatama et Younes en tête, allèrent camper sous les murs de Rhadamès où, pendant deux années, ils travaillèrent à son élargissement qu'ils obtinrent enfin par l'entremise des Rhamesiens.

Quelques marabouts influents essayèrent ensuite, mais inutilement, d'amener une entente entre les partis.

Au lieu d'écouter leurs conseils, Khatama, qui ne rêvait que vengeance, alla trouver El Hadj Ahmed, chef suprême du Hoggar, lui demanda et obtint son alliance et le décida à prendre activement parti pour Younes contre Fanaïd.

Alors commença, entre Rhadamès et le Fezzan, ainsi que sur la route qui est entre Rhât et le pays d'Aïr, une série de rhazias dans lesquelles nombre de chameaux furent enlevés aux négociants rhadamesiens.

Autrefois, lorsqu'il y avait inimitié entre deux

individus, il ne s'en suivait jamais de vengeance personnelle, c'est-à-dire que l'un des deux ennemis se serait bien gardé de rien prendre à son adversaire, car dans ce cas il eût été puni par la peine du talion. Si un Ouraghnais, par exemple, se fût laissé emporter par sa haine contre un Imanghasaten au point de lui prendre un chameau, la restitution, de gré ou de force, ne se faisait jamais attendre longtemps. Mais tout le contraire eut lieu après la mort d'Eg ech Cheikh, et ce fut en vain que quelques sages de différentes tribus essayèrent de calmer les esprits.

Après sa mise en liberté, El Hadj Djabbour alla, à l'exemple de son fils, camper avec les Imanghasaten sous les murs de Rhadamès qui se trouvait alors sans *rhazou,*[1] à cause de la faiblesse de la petite garnison que le gouvernement y entretenait, et, peu reconnaissant de ce que les Rhadamesiens avaient fait pour obtenir sa mise en liberté, il profita de cette faiblesse momentanée pour exécuter quelques rhazias sur les habitants. Il dépouilla aussi, sur la route de Rhât, El Hadj Makhouran, quelques Djednaren et un autre négociant, Mohammed ech Chi, qui lui payait habituellement contribution.

Les gens de la tribu des Imânan, qui considèrent leur cheikh comme *hakem,* c'est-à-dire comme lieutenant du chef suprême, étaient jusqu'alors demeurés fidèles à El Hadj Khenoukhen. Ils se rendirent à Rhadamès pour tâcher d'amener une entente entre les révoltés et le bach-cheikh ; mais il se trouva qu'à leur arrivée, les Imanghasaten étaient partis pour le Hoggar. Les Imânan voulurent les suivre, mais, comme leurs chameaux étaient fatigués, ils prièrent

[1] Ici *rhazou* est synonyme de troupe de sortie.

les Rhadamesiens de leur en prêter d'autres, ce à quoi ceux-ci consentirent, et ils les habillèrent même, dans la conviction qu'ils marchaient dans un but d'intérêt général.

Cependant, tous les Imânan ne partirent pas : quelques-uns demeurèrent campés sous les murs de Rhadamès, au sein de la plus large hospitalité. Ceux qui étaient partis ayant rencontré, chemin faisant, une vingtaine de chameaux des Oulad Bou Cif, qui étaient au pâturage, ils les rhazèrent sans plus de façon.

Lorsque les Oulad Bou Cif et les Rhadamesiens apprirent ce fait, ils écrivirent à El Hadj Khenoukhen pour le prier de faire restituer ce qui avait été pris ; le chef envoya, en effet, des ordres formels pour cela ; mais les Imânan s'y refusèrent, en disant qu'ils étaient *nass hakema* (nation de lieutenants) et qu'en cette qualité ils ne devaient compte à personne de leurs actes.

Alors quelques Ouraghan, pour punir les Imânan de leur désobéissance, enlevèrent quelques charges aux Oulad ben Moussa qui étaient leurs alliés ; mais El Hadj Khenoukhen, loin d'approuver cet acte de vengeance, ordonna à ses partisans de rendre aux Oulad ben Moussa les charges qui leur avaient été enlevées par représailles.

Lorsque ce fait parvint à la connaissance des Imânan, ils furent très-inquiets pour les vingt chameaux qu'ils avaient volés aux Oulad Bou Cif ; pour les défendre, ils s'allièrent à quelques Djednaren, puis ils allèrent rejoindre les Imanghasaten au Hoggar ; mais, au lieu de chercher à les ramener à l'obéissance, comme ils s'y étaient engagés à leur départ de Rhadamès, ils firent alliance avec eux, et, tout en

feignant de vouloir entrer en pourparlers pour amener une entente générale, ils se préparèrent à la lutte.

Sous les ordres directs d'El Hadj Ahmed, au nombre de 900 environ, y compris de nombreux auxiliaires arabes et quelques transfuges Châamba, ils tombèrent à l'improviste sur les gens d'El Hadj Khenoukhen qui n'étaient que 210 réunis sous les murs de Rhât, les battirent sans difficulté et leur prirent tous leurs chameaux.

Furieux d'une pareille trahison, El Hadj Khenoukhen et son jeune protégé Fanaïd se rendirent dans le Fezzan, où ils recrutèrent 400 auxiliaires arabes, auxquels se joignit un *rhazou* de 300 Azguer fidèles; ils tombèrent à leur tour sur les gens d'El Hadj Ahmed, qu'ils défirent complétement, et leur prirent tout ce qu'ils possédaient: chameaux, tentes, troupeaux, provisions de toutes sortes et jusqu'à leurs femmes. La panique fut telle que les vaincus jetèrent leurs armes pour se sauver plus vite.

El Hadj Khenoukhen perdit 5 auxiliaires, 2 Imouchar et 3 chevaux. Du côté des Hoggaren, il y eut 70 tués, parmi lesquels le propre fils d'El Hadj Ahmed, Khatama, fils d'El Hadj Djabbour et le fils d'El Hadj Sidi. Younes, le concurrent de Fanaïd, fut pris vivant par ses ennemis qui se disposaient à le mettre à mort, lorsque sa sœur, mariée à un chef azguer, se mit entre la victime et les bourreaux en disant qu'avant de tuer son frère, il faudrait la tuer elle-même. On venait de décider qu'il lui serait fait grâce de la vie, lorsqu'un Arabe dont il avait tué le frère, lui passa sa lance au travers du corps.

Ces faits se passaient dans les derniers jours de 1874 et dans les premiers jours de 1875.

Une lettre du caïmacam de Rhadamès, que j'ai

reçue dans le courant du mois de juillet, m'annonce que le gouvernement de Tripoli, s'étant enfin ému des énormes préjudices que cette guerre portait aux négociants de Rhadamès, avait envoyé sur les lieux un officier avec mission de mettre, bon gré mal gré la paix parmi les Imouchar et de leur enjoindre d'avoir à assurer la sécurité des routes et à protéger les caravanes. Ceux-ci se sont réconciliés, m'écrit-on, et il y a lieu d'espérer que le commerce, pendant si longtemps suspendu de ce côté, va reprendre avec une nouvelle activité.



CHAPITRE XI.

—

La fin d'un voyage.

Pendant mon séjour dans le Sahara, je n'ai cessé de faire des recherches sur la fin malheureuse de Dournaux-Dupéré et sur les causes qui ont amené ce désastre. A Rhadamès, j'ai enfin pu savoir comment il avait fini ainsi que ses compagnons.

Le but de Dournaux-Dupéré était le même que je poursuis aujourd'hui, à savoir : trouver une route centrale de commerce entre l'Algérie et le Soudan.

Le voyageur avait de grandes qualités ; il avait surtout le courage nécessaire pour mener à bonne fin une entreprise très-difficile ; mais il était aussi imprudent que courageux, et c'est ce qui fut cause de sa perte.

Dournaux-Dupéré était à Biskra en novembre 1873. C'est là qu'il apprit la mort d'El Arbi Mamelouk, successeur d'Ali Bey au caïdat du Souf, qui fut assassiné le 25 novembre à Hassi ben Mellou. On a accusé les chefs de la zaouïa de Temacin d'être les promoteurs de ce crime ; il est vrai qu'El Arbi Mamelouk n'était pas leur ami, mais aucune preuve ne fut publiquement établie contre les marabouts, qui furent laissés en liberté ; cependant le chef des assassins, le

soufi Hamayed Djamaï, évita le châtiment en se ré-fugiant dans le Nefzaoua.

Il n'est pas probable que cet événement ait eu quelque influence sur le sort de Dournaux-Dupéré ; mais il n'en fut pas de même de la guerre qui existait alors parmi les Imouchar.

Dans les derniers jours de décembre, le voyageur arriva à Touggourt où un négociant français, établi dans le pays, M. Grex, mit sa maison à sa disposition.

C'est à Touggourt que Dournaux-Dupéré fit la connaissance d'Ahmed ben Zerma, l'ancien compagnon de M. Henri Duveyrier, dont l'orgueil et l'enthousiasme irréfléchi ne devaient pas peu contribuer à leur perte commune ; c'est là aussi qu'il connut M. Joubert, le négociant aventureux qui devait partager leur sort.

A cette époque aussi passa à Touggourt un homme dont j'ai pu depuis apprécier les rares qualités : Si Mohammed ben el Hadj ben Driss était alors agha d'Ouargla et il se rendait à son poste. Il invita Dournaux-Dupéré à aller passer quelques jours au chef-lieu de son commandement, et ce dernier ayant accepté, ils se rendirent ensemble à Ouargla.

Pendant que le voyageur était là, au sein de l'hospitalité comme l'agha seul sait la pratiquer, il sut que dans une rhazia que Si Saïd, frère de Si Mohammed, avait faite sur la smala du faux chérif Bou Choucha, qui écumait alors le Sahara, le bouillant spahis avait tué, de sa propre main, un chef Hoggaren ami d'El Hadj Ahmed ; dans la même affaire un soufi, Aoun ben Menacer, avait ôté la vie au frère d'un Châambi révolté, nommé Bou Saïd, de la tribu des Oulad Bou-Zid.

Si Saïd et le soufi avaient bravement fait leur

devoir en débarrassant la terre de ces bandits ; mais Bou Saïd et plusieurs Hoggaren jurèrent alors une haine à mort aux Français ; ainsi, en allant du côté des Imouchar, Dournaux-Dupéré marchait fatalement à sa perte.

Peu après il retourna à Touggourt, où il décida Ahmed ben Zerma à l'accompagner ; le négociant Joubert se joignit à eux dans un but de commerce. Ils prirent pour chamelier le soufi Nacer ben Kina, et pour guide le Châambi Mohammed bel Kheïr bou Rouzgui.

Les voyageurs partirent de Touggourt le 1er février 1874 ; ils passèrent à Temacin et à Tamellaht, où Si Mâammar leur fit des présents, et leur donna des lettres pour les chefs Azguer et Hoggaren.

Dournaux-Dupéré remonta, pendant cinq jours, un bras de l'Igharghar, jusqu'au lieu appelé *Aïn el Quadra* où se trouve le puits que, sur les faux renseignements de son guide, il crut être *Bir el Achiya* où il voulait aller ; puis il prit, pour se rendre à Rhadamès, le chemin ordinaire des caravanes, qui est au nord des grandes dunes que j'ai traversées.

Passant par Bir Tôzeri, les voyageurs durent arriver à Rhadamès vers le 18 février ; ils reçurent, dans cette ville, la plus cordiale hospitalité du gouverneur qui, avec les membres de la Djemâa et les principaux d'entre les Rhadamesiens, les mit au courant de la situation du pays des Imouchar, et les engagea à différer leur départ jusqu'à ce que cette situation se fût améliorée. Mais Dournaux-Dupéré et Ahmed ben Zerma méprisèrent leurs conseils, en disant :

« — Que les Touareg se présentent à nous par troupes de quarante, et nous nous chargeons d'en débarrasser la terre. »

Il en fallut moins de quarante pour leur donner un terrible démenti.

Bel Kassem ben Abd-er-Rahman bel Arbi, vieillard de 70 ans et ancien guide de M. Henri Duveyrier, m'a dit :

« — Je suis venu à mon tour pour dire aux Français que la route de Rhât n'était pas libre et qu'il était dangereux de s'y engager ; mais Ahmed ben Zerma me traita de mendiant, et il m'offrit un douro pour la peine que j'avais prise : « Nous n'avons pas « peur des Touareg, me dit-il ensuite ; s'ils viennent, « nous les tuerons tous ! »

« Deux cheikhs Foggas, qui se trouvaient alors à Rhadamès, joignirent leurs instances aux nôtres ; ils allèrent trouver les voyageurs et leur affirmèrent que s'ils partaient, ils seraient tués avant le huitième jour. Ils reçurent cet avertissement avec le même dédain et ils se moquèrent même des cheikhs Foggas.

« Enfin, la Djemâa et le moûdir tentèrent un dernier effort, mais ce fut inutilement. Nacer ben Kina, leur chamelier, les pria, les larmes aux yeux, d'écouter la Djemâa et ils l'accusèrent de trahison. Nacer déclara qu'il ne partirait pas avec eux et ils le firent emprisonner.

« Les autorités exigèrent alors, de Dournaux-Dupéré, un écrit certifiant que l'on avait employé tous les moyens pour l'empêcher de partir et que les Rhadamesiens ne seraient pas responsables de ce qui pourrait lui arriver. Le certificat demandé fut aussitôt écrit et signé, et les voyageurs partirent. »

Ce que m'a dit le vieillard Bel Kassem ben Abd-er-Rahman bel Arbi m'a été certifié conforme à la vérité par nombre de personnes respectables de cette ville. Ce qui suit a été de même sérieusement contrôlé :

Les voyageurs prirent pour guide un Foggas nommé Ahmed ben Temiadi, qui s'était engagé à les conduire jusqu'à Rhât; or, ce fut lui qui les vendit aux bandits commandés par Bou Saïd.

Dournaux-Dupéré et ses compagnons partirent, me dit-on, vers le milieu d'avril, se dirigeant vers Rhât pour se rendre auprès d'El Hadj Khenoukhen, chef des Azguer. Ils marchèrent pendant six jours sans encombre; mais le septième jour, comme ils étaient assis en cercle dans le désert et qu'ils causaient, une troupe de cinq hommes se montra, se dirigeant vers eux. Le guide leur dit : « Ce sont des Foggas et des Châamba qui viennent vous visiter, » et ils les laissèrent approcher sans défiance.

Les arrivants étaient : les quatre Foggas, Mohammed ed Delmi; Ihma Boutout ben Idda; Mohammed Guidda ben Guebi, des Oulad Edim, d'Araouân; Sliman Nassamou Soussan, et le Châambi Bou Saïd.

Ils saluèrent les Français et s'assirent de façon à ce que chacun d'eux se trouvât placé entre deux voyageurs.

Ils causèrent un instant; puis, au moment qu'ils crurent le plus favorable, chacun des bandits se précipita sur son voisin et le poignarda.

Telle fut la fin du voyage de Dournaux-Dupéré : il périt, ainsi que ses compagnons, pour avoir méprisé de sages conseils et pour avoir trop compté sur ses propres forces; en agissant ainsi, il a fait preuve d'un grand courage, mais il a privé son pays des services qu'il était à même de lui rendre. Pour que le courage porte de bons fruits, il faut qu'il soit allié à la prudence.

J'ai dit plus haut comment les voyageurs avaient été vengés.

Puisse l'exemple de Dournaux-Dupéré profiter aux voyageurs trop présomptueux, et le châtiment des coupables terrifier les misérables qui n'hésitent pas à employer l'assassinat pour s'enrichir des dépouilles d'un pacifique voyageur.



CHAPITRE XII.

—

Les Souafa rhazés. Départ de mon guide. Les puits de Souani et les ruines de Tekout. Bel Kacem ben Bachir. Un repas pantagruélique. Le Conseil de Medjelès. Mes propositions. Déclaration du Conseil. Mes chameliers. Préparatifs de départ.

Je reprends ici mon journal interrompu par les chapitres précédents.

Le samedi 20 février, Ali entra dans ma chambre accompagné des Souafa Abd-Allah ben Ferrach ben Ahmed, Amar ben Ferrach, son frère, et deux autres dont j'ai oublié les noms. Ayant fait asseoir ces gens-là sur une natte, je leur demandai à quoi je devais l'honneur de leur visite.

Abd-Allah prit la parole pour me dire que les gens d'une caravane du Souf, arrivée la veille au soir, leur avaient raconté que Hamayed Djamaï, l'assassin du caïd El Arbi Mamelouk, réfugié dans le Nefzaoua, en Tunisie, ayant recruté une bande de pillards, était aller rhazer, non loin d'El Oued, 21 chameaux appartenant à eux ou à des membres de leurs familles, ainsi qu'un grand nombre d'autres appartenant à des gens de leur tribu. Il ajouta qu'en apprenant cette nouvelle, leur première idée avait été de réunir tous les Souafa présents à Rhadamès, de pénétrer en force

dans le Nefzaoua et de s'emparer de tous les chameaux qu'ils rencontreraient jusqu'à concurrence du nombre qui leur avait été volé; mais qu'ayant eu connaissance de ma présence à Rhadamès, ils avaient préféré venir me consulter avant de prendre une détermination.

Je répondis à ces braves gens que leur première idée, mise à exécution, pouvait avoir les conséquences les plus déplorables. En effet, en pénétrant en troupe armée dans le Nefzaoua et en s'emparant sans distinction de tous les chameaux qui leur tomberaient sous la main, outre qu'ils n'atteindraient pas le vrai coupable, qui seul méritait châtiment, ils s'empareraient du bien de gens pacifiques, dont ils se feraient autant d'ennemis qui, tôt ou tard, chercheraient à se venger à leur tour. Il s'en suivrait une guerre de rhazias qui ne prendrait jamais fin et qui ne profiterait à personne.

Ayant compris la justesse de mes paroles, ils me prièrent de leur dire ce qu'ils devaient faire, me promettant de s'y conformer en tous points.

Je leur dis que j'allais écrire à l'agha de Touggourt, pour lui faire part de ce qui s'était passé et le prier de s'entendre avec les autorités du Nefzaoua pour faire rendre leurs chameaux.

« — Nous avons confiance en l'agha de Tougourt, dit Abd-Allah, nous savons qu'il ne plaisante pas avec les voleurs; mais il s'écoulera sans doute beaucoup de temps avant que notre bien nous soit rendu.

« — Quand même il vous faudrait attendre six mois, lui répondis-je, cela vaut encore mieux que de vous emparer de suite d'animaux que vous ne seriez jamais sûrs de pouvoir garder. »

Enchantés de mes conseils et de la promesse que

je leur avais faite d'écrire à l'agha de Touggourt, mes Souafa me remercièrent chaudement. Je leur offris à chacun une tasse de café et ils me quittèrent en se félicitant fort de m'être venus trouver.

Plus tard, j'appris avec satisfaction que, grâce à l'action énergique de Si Mohammed ben Driss, les chameaux avaient été rendus à leurs propriétaires.

Le lundi 22, mon guide vint me faire ses adieux. Il convient de dire que l'intention première de Rabah avait été de me reconduire à Touggourt par El Oued ; mais plusieurs motifs l'avaient porté à changer de détermination. La maladie de ses chameaux, sur laquelle il s'étendit longuement, n'était qu'un prétexte.

Les gens de Rhadamès manquaient de dattes et plusieurs lui avaient demandé pourquoi il n'en avait pas apporté, attendu qu'il aurait pu les vendre très-avantageusement.

Ayant appris par Ali que la fidélité de mon guide paraissait ébranlée par l'appât du lucre, je lui proposai de lui avancer la somme nécessaire à l'achat d'un autre chameau, somme dont il m'aurait remboursé la moitié seulement à notre rentrée à Tougourt.

Cette proposition parut un moment séduire l'avare Châambi ; mais, après réflexion, il persista dans sa résolution de s'en retourner seul par les grandes dunes, en me disant que ses trois chameaux étaient dans un tel état, qu'en son âme et conscience il lui était impossible d'accepter l'offre que je lui faisais, quelque avantageuse qu'elle fût. Il me pria de lui donner une lettre pour l'agha de Tougourt, afin, me dit-il, qu'il sache bien que je t'ai conduit ici sans accidents et que tu n'as rien à me reprocher.

Je savais depuis longtemps que les Souafa et les

Chaâmba étaient loin d'être amis, surtout depuis le sac d'El Guemar, auquel ces derniers prirent part en grand nombre sous la conduite de Bou Choucha; mais j'ignorais que Rabah fût leur ennemi intime. Or, quelqu'un vint me faire tout bas cette confidence.

Mon guide donc ayant reconnu, parmi les gens du Souf alors présents à Rhadamès, quelques individus qui avaient de vieux comptes à régler avec lui, avait jugé prudent de ne pas s'embarquer sur une route que, du reste, il ne connaissait que très-imparfaitement et sur laquelle il craignait d'être rhazé. Il avait calculé, en outre, qu'en se présentant chez l'agha de Touggourt avec une bonne lettre de moi, il était certain de recevoir une récompense qui le dédommagerait un peu des avantages que je lui avais offerts et que les circonstances ne lui avaient pas permis d'accepter; enfin, il reviendrait à Rhadamès avant les Souafa ses ennemis qui, sachant comme lui que les dattes manquaient dans la ville, se dépêcheraient d'aller dans leur pays faire ample provision de cette précieuse denrée, et les bénéfices qu'il réaliserait ainsi achèveraient de le dédommager.

Je remis donc à Rabah la lettre demandée pour l'agha de Touggourt, je lui fis encore quelques petits cadeaux et le même jour il reprit, avec son fils et ses chameaux, le chemin des grandes dunes pour se rendre à Ouargla.

Dans la soirée, le caïmacam et le bach-agha vinrent me proposer, pour le lendemain, une visite aux ruines d'une ville ancienne qui existent sur une gara isolée, à une assez grande distance et au nord-ouest de l'oasis. J'acceptai avec le plus grand plaisir et rendez-vous fut pris pour le lendemain vers 9 heures, aux portes de la ville.

Tout le monde, excepté le jeune fils du gouverneur, se trouvait au rendez-vous vers 9 h. 1/2. Pendant que nous étions là à attendre, un homme, un barbier, je crois, s'approcha d'Ali et lui dit à voix basse, mais de façon à ce que je l'entendisse cependant :

« — On dit dans le pays que ce Sidi est un grand médecin. J'ai une femme que j'aime beaucoup et qui a fait un enfant la première année de notre mariage ; mais il y a cinq ans de cela, et depuis elle n'a jamais pu en faire d'autre. Crois-tu que le Sidi pourrait la guérir ? »

Voyant qu'Ali tardait à répondre et craignant qu'il n'ouvrît la bouche que pour se moquer de ce pauvre homme (car les Souafa ont quelque peu du caractère gaulois), je lui donnai un grand coup de coude dans les côtes. Il répondit alors à son interlocuteur, sur un ton qu'il s'efforçait de rendre sérieux :

« — Assurément que le Sidi pourrait guérir ta femme ; il en a guéri beaucoup d'autres ; mais il faut absolument que tu la conduises chez lui, afin qu'il puisse se rendre compte de la gravité de la maladie. »

Le barbier se retira sur cette réponse, mais je ne le vis jamais chez moi avec son aride moitié.

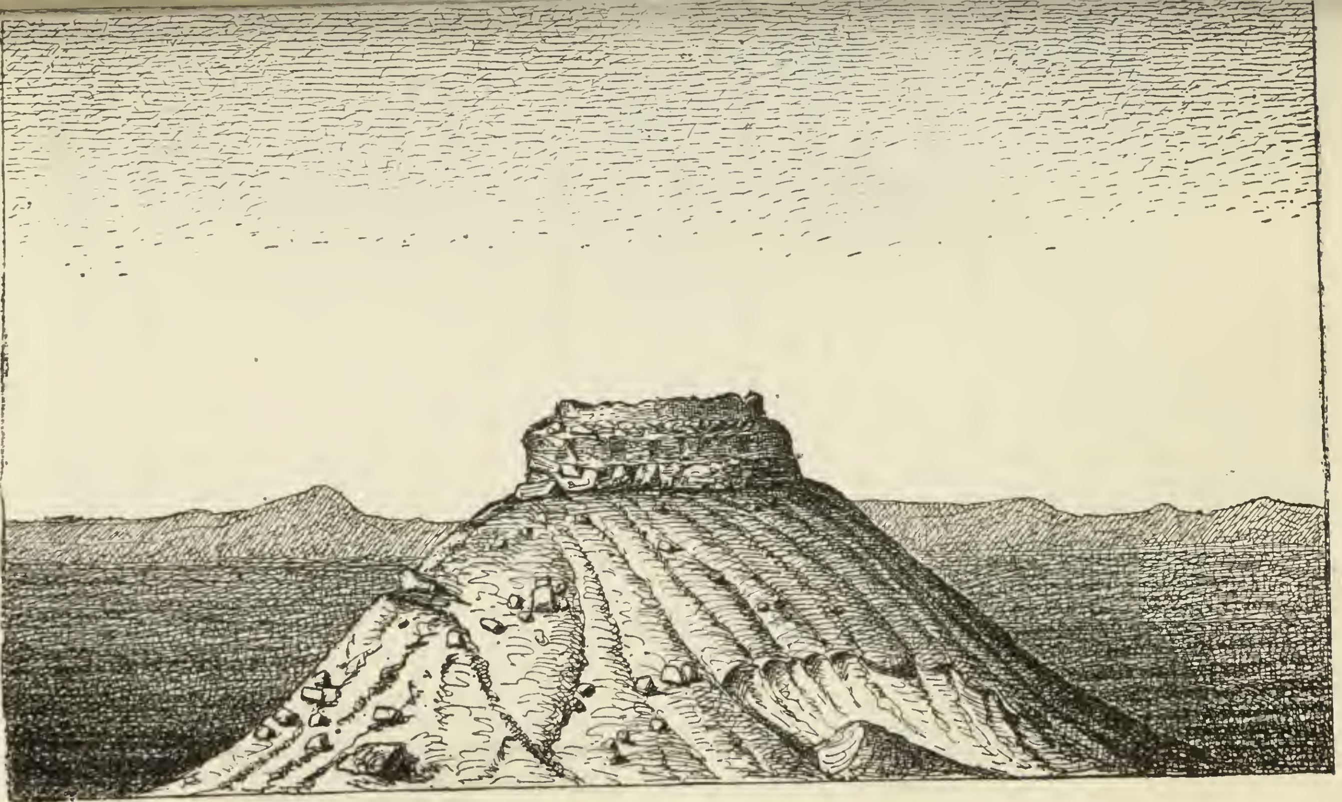
Nous nous mîmes en marche à 10 h. au petit trot de nos montures. La caravane se composait du caïmacam, de son fils, du bach-agha, de Si El Hadj Attiya, de votre serviteur et d'Ali. Une escorte de douze cavaliers nous accompagnait : six marchant en avant pour éclairer la route, et six en arrière, à une distance de cinquante pas environ.

Nous laissâmes à notre gauche les mausolées anciens, ainsi que la tour ronde à moitié ruinée qui s'élève à une faible distance, et nous nous dirigeâmes

vers le nord-ouest, en suivant une dépression à fond de calcaire gypseux, bordée à droite et à gauche de petites hauteurs abruptes formées de roches de grès, dont la décomposition est également très-avancée à la surface. La largeur de cette dépression peut être de deux kilomètres.

Après avoir parcouru dix kilomètres environ, nous arrivâmes près de deux puits, appelés les puits de *Souani*, éloignés l'un de l'autre d'une centaine de mètres. Nous mîmes pied à terre près du premier, qui est entouré d'un petit champ protégé par un mur en terre, au milieu duquel végètent quelques jeunes palmiers ; ce puits est creusé dans une marne verdâtre que l'on avait rencontrée à une profondeur de 50 centimètres, sous la couche de calcaire ; il n'a ni seuil ni coffrage. Son ouverture, de forme irrégulière, peut avoir 4 mètres de diamètre ; l'eau, qui est à 3 mètres, a une température de 16 à 18° (je ne puis le dire exactement, ayant oublié d'emporter un thermomètre) ; elle contient quelque peu de magnésie en dissolution. On tire cette eau au moyen de deux bascules, auxquelles sont suspendus des seaux en feuilles de palmiers, et on la fait couler dans le champ d'orge au moyen d'un tronc de palmier creusé en forme de conduit. L'autre puits est à moitié comblé par suite d'un éboulement.

A partir des puits de *Souani*, la dépression dans laquelle nous avions marché tourne brusquement au nord ; dans le coude formé par ce changement de direction, à 1,500 mètres environ des puits, s'élève une gara de forme ronde, haute de 50 mètres, dont le sommet est couronné de deux murs d'enceinte circulaires très-bien établis en moellons bruts de grès, mais sans trace de ciment, et qui peuvent avoir 4 à



La gara et le village abandonné de Tekout

Fac-simile d'un dessin de M. Largeau.



5 mètres de hauteur. On monte par un sentier en colimaçon. En montant, on rencontre, presque immédiatement au-dessous de la première enceinte, l'entrée d'un souterrain taillé dans le roc vif, qui communique à un puits d'une très-grande profondeur. On franchit la première enceinte, qui s'élève en contre-bas de la seconde de cinq mètres à peine, par une trouée assez large, faite du côté de l'ouest; et l'enceinte supérieure, qui couronne le sommet de la gara, par une autre trouée pratiquée au-dessus de la première. On se trouve ensuite sur une plate-forme horizontale, circulaire, de 46 pas de diamètre, sur laquelle s'élèvent, à un mètre au-dessus du sol, une trentaine de petites maisons de 7 pas de long sur 4 de large, dont l'intérieur est creusé de 50 centimètres; ces petites maisons sont construites en moellons bruts de grès saharien, sans ciment; il ne leur manque que la toiture, laquelle était à double pente et très-inclinée, à en juger par les murs des façades latérales. Du côté nord-est s'élève une maison bien plus vaste et plus élevée que les autres, percée de deux petites fenêtres qui regardent la plaine. Du côté opposé s'ouvre, à ras du sol, et ayant un mètre de diamètre, l'ouverture du puits auquel communique le souterrain percé sur le flanc de la gara. Ce puits doit être très-profond (les indigènes disent qu'il a été creusé par les génies jusque dans le centre de la terre), mais il ne m'a pas été possible d'en déterminer la profondeur. Le souterrain, par lequel on entrait sans doute dans la ville à l'aide d'une échelle, devait se trouver au niveau de la plaine avant l'usure de celle-ci, et c'est aussi l'opinion des gens du pays. Ces ruines, en bon état de conservation, ont une grande ressemblance avec les villages kabyles qui s'élèvent jusque sur les

crêtes les plus inaccessibles entre le Djurjura et la mer.

On me dit que ces ruines étaient celles d'une ville appelée *Tekout*, mais les plus anciens du pays n'ont conservé aucun souvenir de ses habitants ni de l'époque à laquelle elle fut abandonnée. Aucune légende ne s'y rattache, si ce n'est que les indigènes sont persuadés que d'immenses trésors sont cachés dans le flanc de la gara; mais une terreur superstitieuse les empêche d'y pratiquer des fouilles; ils croient que ces trésors sont gardés par des *djenoun* (génies) et que ces esprits malfaisants entraîneraient au fond du puits, où ils le dévoreraient sans pitié, quiconque serait assez hardi pour bouleverser les ruines. On cite l'exemple d'un Nègre, qui disparut ainsi et dont on n'entendit plus jamais parler.

Cependant, moins superstitieux que ces bonnes gens, j'aurais vivement désiré y faire quelques fouilles, non point dans l'espoir d'y découvrir un trésor, mais seulement dans le but de trouver quelques indices qui pussent me permettre d'en déterminer l'ancienneté; mais le temps, l'argent et l'outillage nécessaires me manquant, je dus renoncer à ce projet.

Cette chevauchée nous prit tout le reste de la journée, car nous nous en retournâmes au petit pas et nous ne rentrâmes dans la ville qu'à la tombée de la nuit.

Cependant, mes pourparlers étaient en bonne voie à Rhadamès; j'avais vu, isolément ou par groupes, les membres de la Djemâa et du Medjelès, ainsi que les principaux négociants; tous se montraient pleins d'enthousiasme à l'idée d'aller trafiquer dans le sud de l'Algérie et surtout de pouvoir aller faire leurs achats dans nos manufactures. J'avais demandé du

Conseil un écrit qui fût l'expression de leurs bonnes dispositions, et l'on m'avait promis que j'aurais cet écrit avant mon départ.

Mais, outre que le gouverneur ne se souciait pas de me laisser partir, j'étais moi-même très-embarrassé pour trouver un guide et des chameliers qui voulussent me conduire au moins jusque dans le Souf, où j'aurais pu procéder, au besoin, par voie de réquisition.

Il y avait bien, à Rhadamès, plusieurs caravanes de chasseurs Souafa, et j'avais chargé Ali de s'aboucher avec les chefs de ces caravanes; mais ces gens ne se souciaient nullement de se charger de ma personne, parce que, disaient-ils, on les rendrait responsables des accidents qui pourraient m'arriver en route, et le souvenir du malheureux Nacer ben Kina, leur compatriote, retenu en prison comme accusé d'avoir trempé dans l'assassinat de Dournaux-Dupéré, les rendait intraitables.

Si Mohammed bou Aïcha me disait de patienter, que lorsque le moment serait venu, il me donnerait une escorte pour me conduire à Tripoli, d'où je gagnerais l'Algérie par mer; mais je tenais beaucoup à voir la route du Souf et surtout le puits appelé *Bir ed Djedid*, qui n'avait encore été vu par aucun explorateur. Je remerciai donc le brave gouverneur, en lui disant que j'étais obligé de passer par El Oued.

Cependant Ali continuait ses démarches, qui finirent par être couronnées de succès. Le samedi 27 février, il me présenta un de ses compatriotes, le nommé Bel Kacem ben Bachir, de la tribu des Rebâïa, auquel je fis le meilleur accueil. C'était un petit homme, d'une trentaine d'années, d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, solidement constitué et à physionomie

intelligente. Il était lui aussi très-hésitant, mais un douro, que je lui glissai dans la main, commença à changer ses dispositions; il finit par me dire qu'il serait très-désireux de me conduire à El Oued, mais qu'il ne pouvait me louer qu'un seul chameau. Après quelques instants de réflexion, il ajouta qu'un individu de sa troupe pourrait me louer un second chameau.

« — Il me faut absolument trois chameaux, lui dis-je, en lui glissant dans la main deux autres douros, et je compte sur toi pour me les procurer. »

Les trois douros produisirent un effet merveilleux : Bel Kacem me quitta en me jurant qu'il finirait bien par me déterrer mes trois chameaux et même davantage, si j'en avais besoin.

Le lendemain, dimanche 28, le gouverneur vint me prendre au saut ou plutôt au lever du lit (car je couchais sur une peau de tigre étendue sur une natte), pour m'annoncer que les *Kbar* de Rhadamès, réunis chez un membre de la Djemâa, m'attendaient pour m'offrir une *diffa*[1] préparée *à la rhadamesienne.* J'achevai de m'habiller au galop, en ayant soin de passer une gandoura du pays que j'avais achetée au précédent marché; puis, accompagné d'Ali, je suivis le gouverneur.

Nous entrâmes dans une salle assez vaste où se trouvaient réunies vingt-six personnes, y compris quinze esclaves ou serviteurs. Le gouverneur, qui marchait devant, m'ayant annoncé à la société, deux vieillards s'avancèrent pour me souhaiter la bienvenue et s'informer de l'état de ma santé; puis je fis le tour

[1] Dérive du verbe-racine *dhafa, être invité à un repas;* d'où *dhifa, repas, hospitalité.* C'est donc à tort que l'on écrit *diffa.*

de la salle, touchant la main à chacun et portant ensuite ma main à mes lèvres, selon l'usage.

Au milieu de la salle était un plat en terre si vaste que je n'avais pas encore vu son pareil ; ce plat était surmonté d'un couvercle en feuilles de palmier dont le sommet, terminé en pointe, arrivait à hauteur d'homme. Nous nous assîmes onze, sur des tapis, autour de l'énorme récipient et encore n'étions-nous pas du tout serrés. Un serviteur ayant enlevé le couvercle, je vis que ce plat était rempli de petites feuilles très-minces d'une pâte dont la blancheur me fit supposer qu'elle était faite de pure farine de froment, ce qui est un grand luxe pour ce pays.

Le gouverneur me fit observer que c'était là le plat de gala du pays, que l'on ne préparait que lorsqu'un Rhadamesien d'importance revenait heureusement d'un long voyage ; il ajouta qu'en vertu d'un antique usage, on ne devait manger qu'avec les mains, sans cuillères ni fourchettes. Je répondis au gouverneur que je me conformerais à l'usage établi.

Trois serviteurs firent alors le tour du cercle, deux portant un large bassin en cuivre, et le troisième une aiguière en même métal, avec laquelle il versait de l'eau sur les mains des convives. Après que chacun se fut ainsi lavé les mains, un vieillard donna le signal, et chacun se mit à piocher de son mieux dans la partie du plat qui lui faisait face. Je soutins bravement l'épreuve et je ne m'arrêtai que le second ; mais il était temps que quelqu'un me rendît le service de se retirer avant moi, car je n'osais m'avouer vaincu le premier et je n'en pouvais plus.

Cette pâte, cuite avec du lait et du miel, avait un goût très-agréable, mais elle avait pour moi l'inconvénient de charger l'estomac outre mesure et de ne pas être d'une digestion très-facile pour un Européen.

Après que chacun se fut déclaré satisfait, les serviteurs s'emparèrent du plat, qui n'était certes pas à moitié vide, et ils le nettoyèrent en moins de temps que je n'en mets pour l'écrire. Il est vrai qu'ils étaient là quinze d'un furieux appétit.

Je m'aperçus bientôt que les promoteurs de cette réunion avaient eu surtout pour but de m'interroger sur divers poiuts de notre administration algérienne que des voyageurs étrangers, qu'ils avaient vus à Tripoli, avaient calomniée de la façon la plus malveillante.

Ainsi, on avait fait croire à ces gens que s'ils se rendaient en Algérie, ils ne pourraient pratiquer librement leur religion et même qu'on les forcerait à renier leurs croyances religieuses, et que, dans le cas où ils s'y refuseraient, on saisirait leurs marchandises et on les mettrait en prison. [1]

Aidé du gouverneur qui, en cette occasion, fit preuve d'un véritable dévouement, je combattis de toutes mes forces ces préjugés. Je parlai de nos écoles mixtes d'Algérie, où chrétiens et musulmans reçoivent ensemble l'instruction profane et les principes de la morale qui sont les mêmes dans toutes les religions ; je leur dis qu'en sortant de ces écoles, les élèves étaient libres d'aller recevoir l'instruction purement religieuse dans leurs temples respectifs ; je leur jurai enfin que quiconque chez nous insulterait quelqu'un à cause de sa religion serait sévèrement puni.

Depuis notre arrivée, mon serviteur Ali, qui me secondait de toutes ses forces, n'avait cessé de tenir

[1] Ce que les peuples du Sahara redoutent le plus, ce n'est pas notre domination, mais le prosélytisme religieux qui se fait déjà sur plusieurs points d'une façon que je ne crains pas de qualifier de scandaleuse. Des gens intéressés à empêcher notre influence

le même langage aux gens du peuple parmi lesquels il s'était fait des amis, et tous se montrèrent émerveillés de notre respect pour la religion musulmane, surtout lorsqu'ils surent qu'un temple musulman avait été édifié à Paris même, à l'époque où les spahis et les tirailleurs y tenaient garnison.

Satisfaits de mes déclarations, plusieurs négociants, parmi lesquels Si El Hadj Attiya, me dirent qu'ils étaient disposés à me suivre en France pour visiter nos manufactures et y faire des achats. Je leur fis observer que mon intention était de conduire à Rhadamès, l'hiver suivant, une caravane de négociants français, et que ces mêmes négociants les guideraient, en France, dans toutes les villes où se fabriquent les produits qui leur sont nécessaires.

En effet, craignant que les négociants de Rhadamès, gens fort timides de leur nature, n'hésitassent, malgré les engagements pris, à se rendre en nombre sur nos marchés du sud, je pensai qu'en conduisant là-bas des délégués des Chambres de commerce porteurs de pacotilles choisies avec soin, afin de nouer chez eux-mêmes les premières relations commerciales, les Rhamesiens n'hésiteraient plus ensuite à envoyer leurs caravanes en Algérie.

Voulant, en outre, ménager aux hommes de science l'occasion de faire en toute sécurité un voyage fructueux, je demandai si des savants seraient les bienvenus dans le pays. On me répondit unanimement que certainement des savants seraient très-bien accueillis, surtout des *savants pour l'eau*, parce que leur source tendant à diminuer, ils se voyaient contraints

de s'étendre exploitent cet état de choses avec profit. J'ai recueilli, sur cet important sujet, nombre de notes édifiantes que je me réserve de publier en temps opportun.

de resserrer, chaque année, les limites de leur oasis. Ils m'assurèrent même qu'ils étaient disposés à faire tous les sacrifices, pour avoir des puits artésiens dans le genre de ceux que les Français avaient établis dans l'Oued Rirh, et dont les Souafa leur avaient fait des descriptions merveilleuses.

Le terrain ainsi préparé pour la partie commerciale de ma mission, je me présentai, dans l'après-midi, devant le Conseil de Medjelès et les principaux négociants réunis officiellement pour m'entendre.

Lorsque j'entrai, en compagnie du caïmacam, dans la salle où le Conseil était réuni pour m'entendre, les vieillards me souhaitèrent la bienvenue; puis, Si Mohammed bou Aïcha m'ayant fait asseoir à côté de lui, deux serviteurs me servirent du café tandis que d'autres me présentaient de quoi fumer. Un vieillard me félicita longuement sur ce que je n'avais pas craint de traverser des contrées abandonnées, à travers lesquelles les Châamba eux-mêmes redoutaient de s'aventurer, pour me rendre à Rhadamès.

Le cheikh du Medjelès me pria ensuite de raconter à l'assemblée comment j'étais venu dans le pays, quel était mon but et ce que je désirais d'eux.

Lorsque je leur eus donné ces explications et que j'eus formulé mes demandes, ils discutèrent lentement, avec calme, et, sur l'avis des plus influents, tous conclurent qu'il serait avantageux pour eux de faire du commerce avec les Français.

La discussion terminée, on me dit de mettre sur le papier ce que je venais de dire et qu'il y serait fait réponse. Le gouverneur me recommanda de faire la chose en triple expédition : l'une pour moi, l'autre pour les archives et la troisième pour être envoyée au bey de Quesser-Ifran dont relève Rhadamès.

Après avoir expliqué brièvement le but de mon voyage, voici les demandes que je formulai par écrit :

« 1° Voulez-vous faire du commerce avec les Français ?

« 2° Si je conduis ici des négociants, y seront-ils bien reçus ?

« 3° Leurs marchandises paieront-elles des droits d'entrée ?

« 4° En payant, seront-ils logés dans la ville ?

« 5° Si les Rhadamesiens sont satisfaits de cet essai de commerce et si l'on établit des puits sur la route, viendront-ils, à leur tour, sur nos marchés de Touggourt ou d'El Oued ?

« 6° Si des savants, médecins ou autres, viennent ici avec moi, les Rhadamesiens les verront-ils avec plaisir ? »

Voici la réponse qui fut écrite par le Conseil à la suite de mes demandes :

« Il a été lu six articles écrits en plume arabe et en plume française, remis par le Sid Nacer ben Lardjou, qui est venu du pays d'Alger de la part des négociants de la nation française, la protégée de Dieu, pour ouvrir un débouché commercial avec le Soudan, et qui a choisi celle des trois routes qui lui fut indiquée par Si Mohammed ben el Hadj ben Driss, et par les chefs Tidjani Si Mohammed el Aïd et son frère Si Mâammar.

« Réponse a été donnée par cette ville sur tout ce qu'il a proposé, et tout ce qui a été proposé par l'envoyé a été approuvé. Ces propositions ont été faites par devant le Medjelès et plusieurs négociants du pays. Il y a eu échange d'explications et tout ce qui a été dit a été compris par nous.

« Quant à l'envoyé, pendant tout le temps qu'il a

séjourné parmi nous, nous n'avons vu en lui que du bien, et il n'a rien fait qui soit de nature à choquer nos mœurs ou notre religion.

« Pour ces motifs, nous lui avons fait délivrer cet écrit, de la part du Medjelès de Rhadamès qui relève de la province du Djebel-Nefouza, dépendant de Terablous (Tripoli), le 22 Moharrem, an 1292. »

Sceau du caïmacam :

« MOHAMMED BOU AÏCHA. »

Cet écrit ne me fut remis que le 4 mars, avant-veille de mon départ.

Voyant mon but atteint du côté commercial et étant bien établie l'impossibilité d'aller plus en avant, je fis tout pour accélérer mon départ. Du reste, la saison des chaleurs approchait à grands pas et je ne tenais nullement à ce qu'elle me surprît dans les dunes, parce qu'alors je me serais vu dans la nécessité de voyager la nuit et je n'avais point de tente pour me garantir, pendant le jour, des ardeurs du soleil.

Le 2 mars, Bel Kacem m'amena un de ses compatriotes, le nommé Aoun ben Menasser,[1] homme d'une quarantaine d'années, qui était, me dit-il, fort indécis sur le parti qu'il devait prendre. Aoun se plaignait de ce qu'un voyageur français l'avait fait mettre en prison, à El Oued, parce qu'il n'avait pas voulu le guider de jour dans les dunes, pendant la saison des chaleurs.

Je fis cesser l'indécision du bonhomme en lui offrant d'abord une tasse de café et en lui glissant dans la main trois pièces de *rial bou khamsa*. Il s'écria alors en riant :

[1] Le même qui, en compagnie de Si Saïd ben Driss, avait tué le frère du bandit Bou Saïd.

« — Ah ! tu me tiens ! Eh ! comment pourrions-nous te refuser ? Nous savons bien que tu es assez puissant pour nous faire mettre tous en prison ! »

Mais celui-ci, comme l'autre, ne put me louer qu'un chameau.

Le soir même, mes deux chameliers m'en amenèrent un troisième, le nommé Messaoud ben el Bahadi, jeune homme de 25 ans environ, court de taille et trapu, mais d'une figure agréable et intelligente, et, de plus, vêtu avec une certaine recherche. Ils me dirent qu'ils l'avaient conduit chez moi un peu par force, mais qu'ils étaient bien persuadés que je n'avais que quelques mots à dire pour le faire céder, parce que j'avais une façon de parler à laquelle nul ne pouvait résister.

Je compris, et je donnai à Messaoud les trois pièces de *ria bou khamsa* de rigueur. Cet argument le convainquit si bel et si bien qu'il n'essaya même pas de raisonner.

Restait à fixer la date du départ : je proposai le vendredi 5 ; mais mes hommes m'affirmèrent que rien au monde ne les ferait partir ce jour-là, parce qu'il arrivait toujours malheur en route à ceux qui partaient un vendredi ; du reste, ils avaient besoin de sept à huit jours pour terminer leurs affaires.

Je n'insistai point pour les faire partir le vendredi, parce que je sais par expérience qu'il est toujours mauvais de se heurter contre les préjugés ; mais je leur dis que s'ils consentaient à partir le samedi, je leur donnerais à chacun un pistolet.

« — Vraiment ! exclama Aoun ben Menasser, si tous les Français savaient parler comme toi, ils feraient de nous tout ce qu'ils voudraient ! »

L'affaire arrêtée, je leur remis leurs pistolets et ils

me quittèrent tout joyeux, en me promettant de tenir leurs chameaux prêts pour le samedi au *fedjer* (lever de l'aurore). J'informai ensuite le gouverneur de ma détermination. Il parut très-contrarié de me voir partir si vite et fit tout ce qu'il put pour me retenir quelques jours encore. Je lui dis que mon intention étant de revenir l'hiver suivant, il valait mieux que je partisse de suite, afin d'avoir le temps de me préparer et d'être prêt à me mettre en marche dès la fin des chaleurs. J'ajoutai que j'étais très-satisfait de la façon dont il m'avait accueilli, et je l'assurai que je ne manquerais pas de raconter à tous mes compatriotes comment Si Mohammed bou Aïcha, caïmacam de Rhadamès, savait pratiquer l'hospitalité. Puis, je lui fis encore quelques présents qui parurent lui être très-agréables.

Je me rendis ensuite chez El Hadj Attiya, à qui j'offris également quelques objets, parmi lesquels un pistolet à deux coups et une boîte de savonnettes.

Dans la journée du 4, je fis ou reçus de nombreuses visites et j'eus la satisfaction de pouvoir offrir quelque chose à chacun de ceux dont j'avais eu à me louer pendant mon séjour à Rhadamès.

Le soir du même jour, j'écrivis à M. Delaporte, consul général de France à Tripoli, pour lui faire part des heureux résultats de mon voyage et pour lui dire comment j'avais été traité par le gouverneur de Rhadamès. Plus tard, j'eus l'honneur de recevoir de lui une lettre dans laquelle il me félicitait des résultats obtenus.

J'avais déjà écrit à M. le général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie, ainsi qu'à M. Hertz, secrétaire général de la Commission de géographie commerciale. Ces lettres avaient été expédiées par Tripoli.

Dans la matinée du vendredi, je reçus moi-même quantité de présents qui m'étaient envoyés par les membres du Medjelès.

Du gouverneur je reçus une peau de tigre, des armes et des ustensiles en usage chez les Touareg, ainsi que différents objets fabriqués au Soudan.

Si El Hadj Attiya m'envoya des tapis fabriqués à Tinbouktou, des chaussures fabriquées à Rhadamès, des plumes d'autruche et d'autres objets de curiosité; mais un présent qui me fut surtout agréable, ce fut une mesure de couscoussi que l'on m'apporta de sa part dans l'après-midi; il était très-difficile de s'en procurer à Rhadamès.

Après souper, le gouverneur entra dans ma chambre suivi de deux serviteurs chargés de farine, de petits pains sans levain, de dattes, d'œufs, de viande sèche et de quatre poules. J'avais déjà fait acheter un mouton au marché, et avec le supplément que l'on m'apportait, je ne craignais plus de manquer de rien en route.

Ali m'avait encore acheté une forte provision d'excellent moka, du sucre et des bougies de France, *à 3 francs la livre.*

Le gouverneur me remit ensuite des lettres de lui et de la Djemâa pour l'agha de Tougourt, ainsi que pour les marabouts Tidjani (voir lettres nos 12 et 13 de l'annexe), et plusieurs négociants me chargèrent de commissions pour El Oued.

Je me couchai très-tard ce soir-là, car je reçus des visites jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.



CHAPITRE XIII.

—

Visite d'un vieillard. Sans-gêne de Bel Kacem. Les adieux. La caravane. Le vieillard Nacer ben Rhotaya. Zemelet el Baba Ham. Oued Khaoud el Fethour. Khemad es Celeba. Le ghourd el Haouamed. Les tombes. Le camp des Scorpions. La Miâad des Rebâia. Un champ de bataille. Une mzara. Çahan Tanguer. Le simoum. Meksem el Assel. Triste réveil. Une chasse aux chameaux. Çahan el Aharch. Disette d'eau. Une marche forcée. Arrivée à Bir ed Djedid.

Quoïque mes chameliers m'eussent formellement promis d'être prêts à charger au lever de l'aurore, je connaissais trop bien mes hommes pour compter sur leur exactitude ; mais j'étais loin de supposer que je ne pourrais quitter Rhadamès qu'à 2 h. 15 de l'après-midi. C'est pourtant ce qui arriva.

Vers huit heures du matin, comme j'attendais dans ma chambre, assis sur mes caisses, je reçus la visite d'un grand vieillard à longue barbe blanche qui marchait en s'appuyant sur un bâton. Sans attendre qu'il eût achevé ses salutations, je le fis asseoir sur une natte, et, m'étant assis en face de lui, j'attendis qu'il m'exposât les motifs de sa visite. Il s'exprima en ces termes :

« — O Sidi ! Dieu nous aime encore puisqu'il t'a conduit vers nous ; mais moi je suis bien malheureux, car j'ai dû rester couché pendant dix-sept jours et ce

n'est que ce matin, lorsque je me suis levé pour la première fois, que j'ai appris ta présence dans le pays. Dieu soit loué ! il m'a permis d'arriver à temps pour te voir et pour te parler. »

Je demandai à ce bon vieillard de quelle maladie il était atteint.

Il me répondit qu'il était atteint d'une maladie de vessie qui le faisait horriblement souffrir et que, si je voulais lui donner un remède, il ne cesserait de prier Dieu pour moi et pour les miens.

Je fus obligé de lui dire que, n'ayant apporté avec moi qu'une faible quantité de médicaments et ayant eu un grand nombre de malades à soigner, il ne me restait rien pour le soulager. Cependant, après un moment de réflexion, je lui demandai s'il mangeait des oignons.

« — Assez souvent, me répondit-il, et lorsque j'en mange je me sens soulagé.

« — Eh bien, lui dis-je, il te faut en manger tous les jours, le matin surtout ; chaque soir tu en écraseras un tout entier que tu étendras sur un linge, puis tu te l'appliqueras sur le ventre jusqu'au lendemain matin. » Je lui enseignai en même temps la façon de préparer une tisane rafraîchissante qu'il devait prendre trois fois par jour. « Cela ne te guérira pas radicalement, ajoutai-je, mais tu en ressentiras un grand soulagement. L'hiver prochain, s'il plaît à Dieu, je t'apporterai un remède plus énergique.

« — Ah ! je savais bien, s'écria-t-il, qu'en venant te voir il en résulterait du bien pour moi. Mais moi aussi, je veux te rendre un service. Je vais te préparer un *heurtz* (talisman) qui te préservera de tous les accidents pendant ton voyage et qui te permettra de revenir ici avec la santé. J'ai déjà chez moi une partie de ce qu'il me faut et vais courir acheter le reste. »

Je ne sais si ce bon vieillard trouva ce qui lui manquait, mais il lui fallut bien du temps pour préparer son *heurtz*, car je ne le revis plus.

Un serviteur du caïmacam, qui était entré pendant que je parlais avec le vieillard, m'expliqua que, pour préparer le susdit talisman, on commençait d'abord par éloigner les mauvais esprits en jetant, sur des charbons ardents, de l'encens, du musc et des plantes aromatiques qui répandaient une épaisse fumée ; puis on exposait à cette fumée un morceau de papier blanc sur lequel les bons esprits venaient écrire.

Cependant, mes chameliers n'arrivaient pas. Je savais que le caïmacam avait mis tout le rhazou sur pied pour m'accompagner jusqu'aux grandes dunes et j'étais désolé de faire attendre tout ce monde. J'envoyai Ali à la recherche de mes hommes ; il revint vers 11 h. avec Messaoud et Aoun ; mais Bel Kacem attendait, me dirent-ils, le paiement d'une somme qui lui était due.

Le caïmacam avait sans doute prévu le cas, car il nous fit servir, vers 11 h. 30, un excellent déjeuner.

Messaoud partit ensuite de nouveau à la recherche de Bel Kacem. Je les vis enfin paraître à 1 h. 45, précédés de mes trois chameaux. Cependant Bel Kacem me dit qu'il n'avait pas encore terminé ses affaires, mais que nous pouvions partir sans lui : il nous rejoindrait vers le soir.

On commença donc à charger et, à 2 h. 15, nous franchîmes l'enceinte de la ville.

Le caïmacam, le bach-agha, Si El Hadj Attiya et plusieurs membres de la djemâa, tous vêtus de leurs plus beaux habits, richement armés et montés sur des chevaux luxueusement harnachés, m'attendaient à la porte avec 50 cavaliers du rhazou. La

foule des Rhadamesiens, réunie sur la colline de grès, faisait parler la poudre pour saluer mon départ.

Il avait été convenu avec Bel Kacem qu'au lieu de traverser la sebkhat el Melah, nous prendrions une route un peu plus au nord, afin de passer près des ruines de Tekout; mais les chameliers qui étaient avec moi m'ayant dit que plusieurs de leurs amis les attendaient, avec leurs autres chameaux et leurs effets, à l'oasis de Zaouïa, je dus me résoudre à passer par là.

Il était 2 h. 50 lorsque nous arrivâmes à la Zaouïa; mais il nous fallut attendre une heure encore, afin de donner aux autres le temps d'abreuver leurs chameaux et de les charger. En présence de ce nouveau retard et à cause de l'heure avancée, je priai mes amis de ne pas m'accompagner plus loin.

Enfin à 3 h. 50, ayant dit adieu au brave gouverneur et à tous ceux qui étaient venus m'accompagner, je me mis définitivement en marche. J'avoue que ce ne fut pas sans émotion que je m'éloignai de Si Mohammed bou Aïcha, avec qui j'étais demeuré pendant vingt jours au sein de la plus large et de la plus cordiale hospitalité.

Nous ne pouvions aller bien loin ce jour-là; aussi, après avoir traversé la sombre sebkhat el Melah et avoir franchi la veine de droite du ghourd Menfrouda, nous nous arrêtâmes, à 5 h. 20, dans une partie sablonneuse de la plaine de grès qui sépare les grandes dunes de Rhadamès.

Notre caravane se composait de neuf personnes: moi et mon serviteur Ali; mes trois chameliers: Bel Kacem ben Bachir, Aoun ben Menasser et Messaoud ben el Bahadi; un jeune homme d'une vingtaine d'années appelé Bel Kacem ben Amar; une espèce de

colosse d'une quarantaine d'années appelé El Fehem ben Mohammed; un nègre du nom de Belel, serviteur de Messaoud, et un vénérable vieillard, appelé Nacer ben Rhotaya, qui, dès qu'il m'aperçut, me salua du titre de sultan, en me disant que lui et ceux qui l'accompagnaient étaient à mon service et qu'avec l'aide de Dieu ils me feraient faire un bon voyage. Ces gens, tous chasseurs de profession, s'en retournaient dans le Souf, leur pays, après avoir vendu à Rhadamès les produits de leurs chasses. Ils avaient acheté, outre nombre d'objets tels que fusils, poudre, sabres, etc., pour leurs besoins personnels, une demi-douzaine de petits ânes destinés à être revendus dans leur pays, où on les emploie à retirer le sable que les vents transportent dans les jardins. Ils avaient, en outre, onze chameaux dont quatre jeunes non chargés. Quatre de ces chameaux portaient des outres pleines d'eau, ce qui m'avait dispensé de faire remplir mes barils, à la grande satisfaction, du reste, de mes chameliers qui, par expérience, considéraient les barils comme le moyen le plus détestable que l'on pût employer pour le transport de l'eau.

Comme le souper cuisait, le vieillard Nacer ben Rhotaya vint s'asseoir à côté de moi pour me demander si je ne connaissais pas un Français du nom de Sâad? Lui ayant répondu que je ne connaissais aucun Français de ce nom, il m'expliqua que le Sâad dont il me parlait avait fait le trajet d'El Oued à Rhadamès en compagnie du cheikh El Hadj Othman, du Hoggar, qui revenait de faire un voyage à Alger; qu'il avait été leur guide et leur chamelier, et que Sâad voulait absolument voyager de jour, quoique ce fût dans la saison des chaleurs, mais que lui avait persisté à le faire marcher la nuit, parce qu'il aurait

craint de le voir mourir d'insolation au milieu des dunes.

En suite de ces explications, je n'eus pas de peine à reconnaître, dans la personne de l'intrépide Sâad, le savant voyageur, M. Henri Duveyrier, actuellement secrétaire général de la Société de géographie. Ayant dit au vieux Nacer que je le connaissais très-bien et que j'avais même une lettre de lui dans ma djebira (sacoche), il m'accabla de questions sur sa santé, sur ses projets, sur son lieu de résidence, etc., questions auxquelles je répondis de mon mieux.

Ce vieillard avait fait une chute de chameau qui lui avait laissé une très-forte douleur au cou ; il me demanda si je n'avais point quelque remède pour le guérir. Je lui répondis qu'avant de quitter Rhadamès j'avais donné au caïmacam le peu de remèdes qui me restaient, et cela était vrai ; mais je lui ordonnai de se faire frictionner matin et soir avec de l'huile chauffée, et d'en conserver une compresse pour le restant de la journée.

Je m'aperçus ensuite que les gens de la caravane, et particulièrement le grand El Fehem, avaient pour ce vieillard toutes les attentions possibles. Ainsi, on lui allumait un feu à part ; on mettait de côté, pour lui, les meilleurs morceaux de gazelle ; on le frictionnait régulièrement matin et soir ; on l'aidait pour monter et descendre de chameau, etc. De mon côté, j'ordonnai à Ali de lui servir du café matin et soir, et il m'arriva souvent, lorsque les nuits menaçaient d'être fraîches, de lui verser de l'alcool de menthe dans son café, ce qui me valut, de la part de mes compagnons, les Rebaïa, nombre de petites complaisances.

Je sus en route, par l'intermédiaire d'Ali qui se

trouvait tout à son aise au milieu de ses compatriotes, que Nacer avait perdu sa femme et ses deux fils et que maintenant il se trouvait sans famille dans un âge très-avancé. «Si ce vieillard, me dit-il, était obligé de demeurer inactif dans un village ou dans une tente, il mourrait bien vite; mais les chasseurs se secourent toujours entre eux; ils emmènent le vieux Nacer avec eux dans les dunes, où il fait ce qui lui plaît; à la fin de la saison, ils le conduisent à Rhadamès, où on lui remet sa part absolument comme s'il avait chassé.»

Vraiment, ne serait-il pas bon que notre société s'inspirât un peu de la barbarie de ces gens-là?

Nous soupâmes assez tard, espérant toujours voir arriver Bel Kacem ben Bachir. Vers 10 heures, voyant qu'il était inutile de l'attendre plus longtemps, nous prîmes nos dispositions pour passer la nuit aussi commodément que possible.

Le dimanche 7, comme nous étions debout au lever de l'aurore, Bel Kacem nous arriva tout joyeux. J'avais bien préparé une semonce à son adresse, mais, en le voyant si allègre, je pris le parti de ne rien dire.

Nous prîmes donc le café et nous partîmes à 6 h. 15, marchant vers le nord de la boussole, pour aller entrer dans les dunes à 8 h. 45, au lieu appelé *Zemelet el Baba Ham*.

A 9 h. 30, nous traversâmes, pendant une demi-heure, une petite vallée appelée *Hamaïet Ali ben Amar*, c'est-à-dire *la Défense d'Ali ben Amar*. Les bords de cette vallée, recouverts par les dunes, sont formés de couches de grès blanc horizontales, taillées en gradins.

A midi, nous aperçûmes, à une certaine distance

vers le sud, le ghourd *Cheikh el Aghred* que j'avais déjà observé en allant. A 2 h. 30, nous passâmes entre deux siouf parallèles à la route, appelés *Ed Deguerinat* ou *les Petites Barricades*, et nous nous arrêtâmes à 3 h. 30, à l'extrémité d'une étroite vallée appelée *Oued Khaoudh el Fetour*, nom qui signifie *Vallée spongieuse du Déjeuner*.

Le lundi 8 mars, nous partîmes à 6 h. 50 pour traverser une succession de ravins profonds barrés à tout instant par de hautes veines. Quelques vallées assez unies ont une direction du sud-est au nord-ouest.

Les dunes, de ce côté, sont bien moins élevées que dans le Zemoul el Akbar; je ne crois pas que les plus élevées dépassent 150 mètres; mais les Souafa, qui ne connaissent pas, disent-ils, de pays plus tourmenté que celui que nous traversons, paraissent étonnés à la description que leur fait Ali des grandes dunes qui s'étendent vers le sud-ouest. Les oughroud sont ici pointus comme ceux des environs de Hassi Botthin, mais leur forme est moins régulière.

Après avoir quitté notre camp, nous longeâmes, jusqu'à 7 h. 10, un ravin très-profond appelé *Rhemad es Celeba*, c'est-à-dire le *Fourreau de la Souffrance*; les deux bords de ce ravin, qui lui-même est barré par de hautes veines, sont bordés de hautes dunes, et l'on est obligé de marcher le long d'une pente très-rapide d'où les chameaux glissent souvent et vont se perdre avec leurs charges au fond du ravin. Heureusement que rien de semblable ne nous arriva.

Nous traversâmes, de 8 h. 10 à 8 h. 30, une belle vallée de 1,000 mètres de large dont le fond, complétement dégagé de sable et formé de grès décomposé, est parfaitement uni. Cette vallée est entourée,

de tous côtés, d'oughroud hauts d'environ 150 mètres, reliés entre eux par des veines et des siouf.

Un peu plus loin, comme nous descendions avec précaution dans un trou profond, de forme presque circulaire, un chameau, qui était en arrière, se mit à courir à la descente et creva une outre en passant entre deux autres chameaux. Nous avions heureusement une abondante provision d'eau.

Après une marche des plus accidentées et des plus fatigantes, nous nous arrêtâmes pour déjeuner, à 9 h. 30, au pied d'un ghourd appelé *El Haouamed*, célèbre par un combat qui fut livré, il y a plus de 60 ans, entre les Souafa et un rhazou d'une tribu du même nom qui campe à l'est de Rhadamès. Ce fut le vieillard Nacer ben Rhotaya qui me raconta cette histoire.

«Le ghourd, me dit-il, était alors presque aussi gros que tu le vois aujourd'hui. Les Souafa, qui revenaient de Rhadamès, étaient occupés à faire un sentier pour permettre à leurs chameaux de monter sur une veine. Tout à coup un coup de fusil se fit entendre à gauche. Nos hommes se retournèrent et aperçurent une troupe serrée qui dirigeait sur eux un feu nourri.

«Les Souafa, quoique surpris, ne se hâtèrent pas de faire parler la poudre, mais ils se dispersèrent entre les veines de façon à former, autour de leurs ennemis, un demi-cercle de guerriers invisibles, et à les adosser au ghourd qui porte leur nom. Alors la poudre parla de tous les côtés autour des Haouamed, dont pas un n'échappa au massacre.»

On me montra ensuite une douzaine de crânes au fond d'un trou assez profond creusé au pied du ghourd. Il paraît que les Souafa ont toujours bien soin de ramener ces crânes à la surface, lorsque les sables menacent de les recouvrir.

Vers midi, nous longeâmes un gros sif appelé *Ed Dourit el Mâmmar* ou *des Cercles pleins*, et à 2 heures nous traversâmes une grande vallée circulaire de 1500 mètres de diamètre, parfaitement horizontale, où le grès décomposé est complétement dégagé de sable. Cette vallée, qui porte le nom de *Babani*, est entourée d'oughroud de 100 mètres d'altitude au plus, allongés comme des siouf. Les Souafa m'assurèrent que si l'on y creusait un puits, on trouverait l'eau à une faible profondeur.

Après avoir passé, à 2 heures 45, à l'ouest du ghourd *El Khadem*, où l'on voit la tombe d'une pauvre esclave morte d'épuisement, et, à 4 heures, au lieu appelé *El Quebour Cerhar* ou les *Petites tombes,* nous fîmes halte, à 4 heures 40, près du gros ghourd *Ben Aoumar*, au pied duquel se trouvent de gros blocs de grès poreux, détachés sans doute du mamelon sur lequel il s'élève. A droite s'étend une petite plaine circulaire sablonneuse, couverte d'une belle végétation de sfâr.

Dans la journée, Messaoud avait tué une gazelle dont il avait ensuite attrapé le faon, âgé de trois ou quatre jours. On avait porté le pauvre petit animal jusqu'au camp, mais comme il était trop jeune encore pour vivre sans le secours de sa mère, j'ordonnai à Ali de le tuer sur-le-champ. On le donna ensuite au nègre Belel, qui en fit griller la chair sur des charbons et s'en régala jusqu'au point d'avoir une indigestion.

Dans le parcours de cette journée, les oughroud, assez espacés et élevés seulement de 100 mètres en moyenne, affectent plutôt la forme de gros siouf, et ils sont reliés entre eux par de grosses veines qui traversent les ravins profonds qui les séparent. Le sol est très-tourmenté sous les dunes.

Le travail de formation des dunes doit être à peu près arrêté de ce côté, car Nacer ben Rhotaya, qui était enfant à l'époque où se passa l'affaire des Haouamed, n'a pas remarqué que les oughroud aient sensiblement grossi depuis cette époque. Du reste, la végétation, sans être plus fournie, est bien plus ancienne que dans les grandes dunes du sud-ouest. On y remarque l'*alfa*, espacé mais de belle venue; l'*alenda* dont les fleurs se préparent à sortir; le *helma* et le *sfâr*, très-abondants dans les vallées; mais on remarque surtout, poussant jusque sur les pointes les plus élevées des oughroud, de beaux pieds d'*âzel*, à doubles ou à triples troncs, couverts de leurs jolies fleurs blanches semblables à celles de l'aubépine, dont elles ont aussi la délicieuse odeur. J'en aperçus un dans les rameaux duquel des oiseaux avaient établi comme une petite forteresse, composée de plusieurs nids disposés en cercle et dont les ouvertures regardaient toutes les parties de l'horizon. Pour donner une idée de la hauteur de ce bel arbrisseau, je dirai qu'en me levant sur la pointe des pieds, j'avais peine à toucher, de ma longue épée targuie, la partie inférieure de ces nids qui, cependant, ne se trouvaient qu'aux deux tiers à peu près de la hauteur de l'âzel.

Nous nous établîmes, pour passer la nuit, autour d'une grosse touffe d'alenda. Nous avions le plus grand besoin de repos, car outre les difficultés de la marche, il avait fait dans la journée une chaleur suffocante; à 9 heures 45, le thermomètre marquait déjà 47° centigrades et il s'était élevé à 58° à 1 heure.

Le mardi 9 mars, à notre réveil, nous nous trouvâmes entourés d'une multitude de petits scorpions jaunes, qui étaient sortis pendant la nuit des roches poreuses, à une faible distance desquelles nous étions

campés. Les Rebâïa me dirent que chaque fois que le vent d'est se lève pendant la nuit, les scorpions sortent ainsi en grand nombre; or ce vent s'était levé la veille, à 6 heures du soir, avec une certaine violence.

A la vue de ces vilaines bêtes, chacun s'empressa de mettre ses souliers, à l'exception de Bel Kacem ben Bachir qui répondit en riant aux observations de ses camarades : « Les scorpions et moi nous nous connaissons ; ce sont mes amis! » Mais à peine avait-il achevé de parler, qu'il fit un bond en arrière en jetant un grand cri: il venait d'être piqué entre le premier et le second orteil.

Je courus à lui et, ayant reconnu la piqûre, je dis à Messaoud de faire deux entailles en croix avec une lame bien tranchante, pendant que j'allais chercher de quoi paralyser l'effet du venin. Le prévoyant Ali avait déjà tiré d'une caisse ma bouteille d'ammoniaque; lorsque je retournai vers Bel Kacem, je m'aperçus qu'il venait de faire lui-même, avec un mauvais rasoir arabe, l'opération ordonnée. A la contraction des muscles de son visage, je jugeai que cet homme souffrait horriblement. Sans perdre de temps, je brûlai fortement, à plusieurs reprises, avec l'ammoniaque que j'eus bien soin de faire pénétrer dans la plaie; puis je fis prendre au malade un verre d'eau, dans lequel je versai quelques gouttes du liquide corrosif.

Bel Kacem souffrit beaucoup pendant deux heures; mais aucune enflure ne se produisit et la douleur alla en diminuant jusqu'au soir.

Les Arabes, lorsqu'ils sont piqués par un scorpion, se contentent d'écraser la bête sur la plaie et de frotter ensuite avec du sable; mais cela ne les

empêche pas de succomber quelquefois dans les vingt-quatre heures.

A cause de cet accident, il fut convenu que cet endroit s'appellerait à l'avenir *Mahallet el Aghareb*, c'est-à-dire *Camp des scorpions*.

Bel Kacem ben Bachir monta sur un chameau, et nous partîmes à 6 heures 35. A 8 heures 10, nous passâmes au lieu dit *Miâad er Rebâïa*, c'est-à-dire *Rendez-vous des Rebâïa*, où les délégués de cette tribu se rencontrèrent autrefois avec ceux de Rhadamès, afin de s'entendre sur les moyens de mettre fin à la guerre qui existait depuis longtemps entre eux, au grand préjudice des caravanes rhadamesiennes qui, alors, se rendaient à Tunis. En commémoration de cette réunion, dans laquelle ils imposèrent leur volonté à leurs adversaires, les Rebâïa ont élevé à cet endroit de petits monuments en pierres brutes, en forme de cercles ou de pyramides, qui ont la prétention de représenter les personnages qui figurèrent dans cette *miâad* ; une pyramide, plus élevée que les autres, et vers le sommet de laquelle un morceau de bois a été planté horizontalement, représente le cheikh des Rebâïa fumant sa pipe.

A 9 heures, nous entrâmes dans une belle vallée unie, décorée du nom peu poétique d'*El Fthaïssa*, c'est-à-dire *des Charognes*. Nous nous arrêtâmes 40 minutes dans cette vallée pour déjeuner : moi, Ali et mes chameliers d'une galette cuite sous la cendre et d'une poignée de dattes, les autres de viande de gazelle rôtie la veille sur la braise et de dattes également.

A 10 h. 25, nous franchîmes le gros *sif el Azel*, lequel barre la route pour relier deux oughroud qui s'élèvent à droite et à gauche. Là, on voit, épars sur le sable, des crânes et des ossements, ainsi que deux

squelettes à moitié ensevelis, dont les têtes encore garnies de leur chevelure semblent grimacer à la vue des voyageurs qui passent. Voici l'histoire : En 1870, des Châamba allèrent faire, près de Rhadamès, une rhazia sur les troupeaux des Sinaouï (gens de Sinaoun), et reprirent avec leur butin le chemin de leur pays ; mais les maîtres des troupeaux suivirent les ravisseurs et, après avoir échangé avec eux quelques coups de fusil qui abattirent trois ou quatre hommes des deux partis, ils réussirent à reprendre leur bien. Mais les Châamba ne se tinrent pas pour battus : ayant suivi à leur tour les Sinaouï, ils les surprirent en cet endroit, leur tuèrent cinq hommes et reprirent les chameaux, parmi lesquels se trouvait justement un mahari appartenant à l'émir El Hadj Khenoukhen, des Azguer.

A 11 heures, on me montra encore, à gauche de la route, la tombe d'un homme d'Ouargla, assassiné par les Châamba en 1871.

A 2 h. 10, nous passâmes près du *ghourd el Midi*, ou de *la Table*, ainsi appelé à cause de son sommet plat, au pied duquel gisent, sous de petits monticules de sable, les cadavres de deux Arabes aussi assassinés par des Châamba.

Nous établîmes notre bivouac, à 4 h. 15, au lieu dit *Mzar ben Kahla*, nom dont je ne comprends pas bien la signification, et nous soupâmes des meilleurs morceaux d'une nouvelle gazelle que l'un de mes compagnons avait tuée dans la matinée.

Dans le parcours de cette journée, les vallées, sans être sensiblement moins larges, sont davantage obstruées par des veines reliant entre eux les oughroud à droite et à gauche ; ceux-ci ont la même forme allongée que la veille et sont, par conséquent, moins élevés.

A la flore des jours précédents il convient d'ajouter ici le *bouss el begra*, que les Souafa appellent *Çod*, ainsi que le *merkh* (Genista saharæ), qui se montre, par grosses touffes de deux mètres de hauteur, couvert de belles fleurs jaunes, sans odeur. Le *baéguel* forme ici de gros buissons, hauts de 1 mètre 50 c., entre les veines et les oughroud. Le *henna* pousse dans tous les endroits pierreux; le *sfâr* devient très-rare; mais de gros chardons, qui croissent entre les pierres, fournissent aux chameaux une nourriture des plus rafraîchissantes; ces animaux mangent aussi avec plaisir la *Foul el Djemal* (Astragalus Saharæ), qui se montre déjà couverte de fleurs jaunes; enfin l'on voit poindre partout les têtes, semblables à celles de grosses asperges, du *Phelipea violacea*, dont la racine, grossie à son extrémité en forme de tubercule, est fort appréciée des nomades sahariens, qui la coupent par tranches pour la faire cuire dans leurs galettes.

Le mercredi 10, nous nous mîmes en marche à 6 h. 20, vers le nord de la boussole; mais, à 7 h. 35, nous prîmes une direction nord-ouest, au milieu d'une plaine précédée d'une grosse dune appelée justement *Zemelet ed Douria*, c'est-à-dire la *Dune du Tournant*.

La direction générale de toute cette route est N.-N.-O.

A 8 h. 30, nous passâmes dans un ravin entre deux *siouf* appelés *Eghrid Rhoun Meniâa*, c'est-à-dire les *Petits Oughroud de l'Empêchement imprévu*. Là, le vieillard Nacer ben Rhotaya me montra un creux au fond duquel campa M. Duveyrier en allant d'El Oued à Rhadamès.

Cinq minutes après, nous entrâmes dans une belle vallée large de 3,000 mètres, au milieu de laquelle

nous prîmes 35 minutes pour déjeuner. Le fond de cette vallée, que l'on me dit s'appeler *Houdh el Belbelet*, est formé de grès à tous les degrés de décomposition et ne nourrit qu'une maigre végétation de *sfâr*. Nous en sortîmes à 10 h. 15 pour entrer presque aussitôt dans une autre vallée circulaire de 2,000 mètres de diamètre, appelée *El Haïad*, où les Souafa me dirent qu'il serait bon de creuser un puits, parce que certaines plantes (le had, par exemple) indiquent que l'eau n'y est qu'à une faible profondeur. En sortant de cette vallée, Aoun tua encore une gazelle. Comme, par suite de cette tuerie journalière, nous avions beaucoup plus de viande qu'il ne nous en fallait pour nos besoins, nous ne mangions que les meilleurs morceaux; les chasseurs faisaient sécher le reste sur leurs chameaux, afin de s'en nourrir chez eux pendant la saison des chaleurs.

A 11 h. 45, après avoir franchi plusieurs siouf assez élevés, nous traversâmes encore un espace libre appelé *Khaoud el Hadj Saïd*, c'est-à-dire le *Ravin du pèlerin Saïd*; puis nous franchîmes, à midi 40, un passage difficile et dangereux auquel les chasseurs ont donné le nom d'*Ouaraya Terhouma*, nom qui signifie *Indice de la Tristesse*. Le cadavre d'un chameau qui gisait au fond de ce ravin depuis une année, me dit-on, était encore en parfait état de conservation, mais sa peau était tellement sèche qu'il fut presque impossible à mon sabre de l'entamer.

Nous passâmes ensuite à l'ouest du ghourd Amar, puis, à 1 h. 40, à l'est d'une dune allongée en forme de sif appelée *Zemela Taferiesset*, et enfin entre deux oughroud reliés par une haute veine appelée *Mahadamet ben Kida*, pour aller camper, à 4 h. 15, à

l'entrée d'une petite vallée circulaire dont j'ai oublié d'écrire le nom.

Partout sur les dunes autour de cette plaine, nous voyions se dessiner, sur le fond bleu du ciel, de beaux pieds d'*âzel* formant de loin en loin de petits bosquets, dont la vue me charmait d'autant plus que depuis mon départ de Temacin, je n'avais pas encore vu, dans les dunes, une aussi belle végétation.

La journée avait été pénible, car le vent étant tombé vers midi, il en était résulté une chaleur vraiment suffocante. Si nous avions traversé quelques belles vallées, il nous avait fallu franchir aussi de bien mauvais passages. Nous étions donc tous très-fatigués, et ce fut en poussant des soupirs de soulagement que nous nous laissâmes tomber entre les hautes touffes d'alfa qui poussent serrées en cet endroit.

Le jeudi 11 mars, en me levant à 5 heures du matin, je remarquai une légère rosée. Le thermomètre marquait + 4°, le ciel était pur, pas un souffle de brise n'agitait les touffes d'alfa.

Nous partîmes à 6 heures 10 pour longer, une demi-heure après, un sif peu élevé, appelé *Zerdeb es Sfâr*, parce que le sol est couvert, aux alentours, de maigres touffes de cette graminée.

A 7 heures, nous franchîmes encore un ravin dangereux, traversé par un sif appelé *Fatima*, qui relie deux oughroud peu élevés à droite et à gauche de notre route.

A 8 heures 30, nous traversâmes une veine du ghourd *Bou Aquou* ou le *Père du Malheur*, près duquel il nous arriva justement un accident : un chameau qui s'était mis à courir en descendant la veine, alla heurter les autres avec une telle violence, qu'il creva son *tellis* dont le contenu, dattes, viande sèche,

etc., se répandit sur le sable ; il fallut forcément s'arrêter pour ramasser les dattes, que l'on mêla aux autres sans même se donner la peine de les nettoyer.

A 10 heures 20, nous laissâmes à gauche le ghourd *el Guallal* ou de *la Disette*, ainsi appelé parce qu'une fois une caravane vit la fin de ses vivres en cet endroit ; puis, à 11 heures 10, nous rencontrâmes, au milieu d'une belle petite plaine, une tombe appelée *Guabra* ou *Quabra Abdallah,* du nom d'une victime de la férocité des Châamba qui git là sous un monticule de sable.

A 11 heures, nous rencontrâmes une *mzara* élevée à la mémoire de Sidi Hamed bou Koucha, marabout du Souf très-vénéré. Quand je dis *élevée*, entendons-nous : cette mzara n'est autre chose qu'un vulgaire monticule de sable surmonté d'un pied d'alenda, sur lequel les gens des caravanes qui passent déposent des *ex-voto.* Ces ex-voto sont en rapport avec la simplicité du monument, car ils consistent en troncs morts ou en branches vertes arrachées aux arbrisseaux qui poussent aux alentours. Cette mzara a l'origine suivante :

Un Soufi, qui revenait de Rhadamès avec un seul chameau, vit son animal tomber sous sa charge et demeurer comme mort en cet endroit. La position du pauvre homme n'était pas brillante, car outre quelques marchandises, le chameau portait en même temps ses vivres et son eau, c'est-à-dire sa vie. Dans cette position critique, il lui vint à l'idée d'invoquer Sidi Hamed bou Koucha qui, de son vivant, avait joui d'une grande réputation de sainteté. A peine l'eut-il fait que le chameau se releva plein de vigueur et continua sa route.

Depuis lors, toutes les caravanes qui passent par

là déposent des ex-voto sur la mzara, en invoquant le saint qui exauce toujours leurs prières, excepté cependant quand il leur arrive des accidents. Dans ce cas, c'est qu'ils ont oublié de l'invoquer dans les règles voulues.

Ayant passé, à midi, près du ghourd *Messaouda*, nous rencontrâmes, 45 minutes après, une autre tombe appelée *el Abad,* c'est-à-dire *les Esclaves*, parce que des malheureux, que des Souafa avaient achetés à Rhadamès, succombèrent là et y furent ensevelis côte à côte.

A 2 heures 10, nous rencontrâmes, sur notre gauche, un ghourd assez élevé appelé *er Rabâa* ou *de la Course*, parce qu'une fois des Châamba, qui étaient venus jusque-là dans le but de rhazer une caravane de Souafa, se sauvèrent dès qu'ils virent ceux-ci se préparer à une résistance énergique.

A 3 heures 50, nous passâmes près d'une grosse dune de forme singulière appelée *Zemelet Zemouta*, et nous fîmes halte, à 4 heures 20, dans une plaine accidentée, toute sillonnée de veines reliant entre eux les oughroud qui la bordent.

Dans la première partie de cette journée, les vallées, quoique toujours accidentées, sont plus larges et moins souvent barrées par les veines ; les oughroud sont plus espacés et moins élevés; la plupart sont plutôt de gros siouf sur lesquels on aperçoit, de loin en loin, de petits bosquets formés de beaux pieds d'âzel très-rapprochés les uns des autres.

Dans la seconde partie de la journée, on marche dans une plaine très-tourmentée, couverte de veines et de siouf, mais où les oughroud, peu élevés, ne se montrent que de loin en loin.

Nous aurions donc pu voyager, ce jour-là, sans

trop de fatigues si la brise du sud-est, qui s'était élevée vers 8 heures du matin, ne fût tombée vers midi, nous livrant ainsi à toutes les rigueurs d'un soleil de plomb.

Du reste, la marche fut très-irrégulière parce que les Souafa, gens d'un naturel très-gai, profitant de la commodité relative de la route, qui les dispensait de s'occuper à chaque instant de leurs chameaux, ne firent que chanter et bavarder toute l'après-midi. S'apercevaient-ils tout à coup que les animaux s'écartaient de la direction et se répandaient dans la plaine pour attraper quelques touffes de sfâr, ils les poursuivaient en criant et les poussaient les uns sur les autres; par suite les chameaux se heurtaient, se pressaient, se mordaient, et il en résulta des marches en zig-zag qui nous firent perdre un temps considérable.

Le vendredi 12 mars, nous prîmes le café à 5 h. du matin. Le thermomètre exposé au nord marquait + 5 degrés; le ciel était nuageux dans toutes ses parties, il faisait un calme absolu, et je remarquai, sur les plantes, une légère rosée.

Nous partîmes à 6 heures pour passer, une heure après, entre deux grosses dunes dont l'une, celle de gauche, porte le nom de ghourd *Rouba Châambia*; ce ghourd, haut de 100 mètres à peine, est pointu, forme que l'on ne trouve plus que rarement dans cette contrée; il est ainsi appelé du nom d'une femme qui, se rendant à Rhadamès, donna un régime de dattes aux gens de la caravane, à la condition qu'ils lui donneraient son nom.

Non loin de là je remarquai, perchée sur un sif et nous regardant tranquillement passer, une gazelle dont le pelage, naturellement d'un blanc pur, se dora

d'abord, puis devint comme lumineux sous les rayons du soleil levant. Les Rebâïa me dirent que les mauvais génies prennent ainsi quelquefois la forme d'une gazelle blanche, pour attirer au loin les chasseurs et les faire égarer dans les dunes. Tous les talismans n'ont pas le pouvoir de sauver le chasseur lorsqu'il est sous l'empire d'un de ces génies ; il en faut qui soient écrits par des personnages dont la sainteté ne laisse rien à désirer.

Cette histoire me rappela le temps où certain curé de mon village bénissait le plomb que les paysans lui présentaient après la messe, car le plomb béni avait seul la vertu d'atteindre et de faire fuir un grand cheval blanc (beliche) qui parcourait nos campagnes à partir de la onzième heure de la nuit. — Pauvres gens!

Un peu plus loin, on me fit remarquer une piste d'antilope ; cette piste est la seule que j'aie remarquée sur cette route ; mes compagnons me dirent que ces animaux ne se rencontrent que très-rarement dans les lieux fréquentés par les caravanes.

A 8 h. 15, nous prîmes 35 minutes pour déjeuner non loin d'une grosse dune appelée ghourd *es Sêïd,* parce qu'on y vit une fois les traces d'un lion qui s'était égaré dans le *Pays de la Soif*[1] en poursuivant des gazelles.

A 11 heures 15, après avoir passé entre deux dunes assez élevées qui portent le nom d'oughroud *Tanguer*, nous débouchâmes dans une grande plaine dont la longueur, perpendiculaire à notre route, peut être de 4000 mètres sur une largeur de 3 kilomètres environ.

[1] Le Sahara est aussi appelé *Bled el Athech*, c'est-à-dire *Pays de la soif.*

Après que nous eûmes franchi les dunes qui la dérobaient à notre vue, on me montra, à gauche, s'éloignant vers le N.-O. (nous marchions N.-N.-O.), la direction du puits appelé *Mouy Aïssa* ou *Petite eau d'Aïssa,* creusé à trois journées de marche, et par lequel passa M. le commandant Bonnemain que les Arabes connaissent sous le nom de Moustapha Bou-el-Ma.

La plaine que nous traversâmes jusqu'à midi est appelée *Çahan Tanguer*, c'est-à-dire *Plaine (creuse) de la Contestation;* elle est sablonneuse ou graveleuse, parsemée de petits gour de 2 à 3 mètres ; elle est usée et déprimée en nombre d'endroits; les dunes assez élevées qui l'entourent portent le nom d'oughroud *Tanguer.*

A midi 40, nous passâmes entre deux siouf auxquels des trous creusés par le vent à leur base, ont valu le nom d'*El Megharinat,* c'est-à-dire *Petits trous.*

Nous traversâmes ensuite une succession de petites plaines séparées par les dunes ; puis nous suivîmes, pendant 20 minutes, un défilé étroit entre deux grosses veines appelées *Zemelet el Harcha*, c'est-à-dire les *Dunes raboteuses*, parce que le grès se montre partout aux alentours par blocs poreux en voie de décomposition. Nous campâmes, à 4 h. 15, au milieu des sables.

Ici, les oughroud ont encore 100 mètres d'altitude au-dessus du fond des vallées ; mais ils diminuent de hauteur dans la journée du lendemain, parce que l'on traverse une sorte de plateau élevé peut-être de 200 mètres, au sommet très-accidenté, couvert de gros siouf, dont la hauteur moyenne ne dépasse pas 60 mètres.

Les bosquets d'âzel, que l'on aperçoit partout sur

les dunes, sont plus rapprochés que la veille, l'air que l'on respire est imprégné du parfum de leurs jolies fleurs ; le sfâr et le henna ont disparu ; l'alfa est plus ou moins abondant suivant que le sable est plus ou moins épais ; le helma devient rare et chétif ; le had et le *bouss el begra* sont, en revanche, très-abondants.

La marche de cette journée avait été rendue agréable et facile par une bonne petite brise du nord qui s'était élevée dans la matinée. Mes compagnons, qui n'avaient cessé de chanter ou de jouer de la flûte en marchant, s'amusèrent, le soir, à essayer leurs pistolets dont ils se servaient avec beaucoup d'adresse.

Les meilleurs morceaux d'une gazelle tuée dans la soirée, ainsi qu'un bon plat de couscoussi, firent les frais du souper. Le bon vieux Nacer ne savait comment me témoigner sa reconnaissance pour la tasse de café dont je le gratifiais matin et soir. Il ne cessait de recommander aux autres, qui du reste l'écoutaient comme un oracle, d'être complaisants pour moi. — « Et surtout, répétait-il souvent, ne le faites pas mettre en colère ! »

Cependant notre satisfaction n'était pas parfaite, car une outre ayant encore été crevée dans la journée par les cornes d'une gazelle que l'on avait suspendue par les pattes au bât d'un chameau, nous avions dû prendre le parti de nous rationner et de ne boire que trois fois par jour par petites quantités.

Le samedi 13 mars, huitième jour de marche, fut un triste jour.

Le soleil commençait à se montrer à l'horizon lorsque nous nous mîmes en marche. Nous traversâmes d'abord une succession de petites plaines séparées par des dunes pour arriver, à 7 h. 50, près de

plusieurs siouf élevés de 60 à 80 mètres et auxquels on a donné le nom de *Zemoul el Akbar*, parce qu'ils dominent, en effet, toutes les dunes qui couvrent cette contrée.

Nous traversâmes ensuite deux belles vallées parallèles appelées *Oudian ed Dzelman*, c'est-à-dire les *Vallées des autruches mâles*, parce que ces échassiers s'y rencontrent quelquefois.

De 10 h. 20 à 11 h. 40, nous rencontrâmes encore deux autres petites plaines circulaires : la première est appelée *El Ardjem*, nom qui indique l'action de boiter; elle est couverte de petits gour et sillonnée, dans le sens de notre route, de plusieurs lignes parallèles de petits tas de pierres qui servent à indiquer, aux caravanes qui voyagent la nuit, la direction qu'elles doivent suivre. La seconde est appelée *Nezreg*, nom qui indique l'aspect sombre que lui donne le grès noir en décomposition dont son fond est couvert, ainsi que les touffes rabougries de had, qui végètent entre les petits gour dont elle est parsemée.

De 11 h. 50 à 12 h. 40, nous traversâmes la grande plaine de *Çahan Zguieg*, nom imitatif qui indique le bruit que fait le grès décomposé en se tassant sous la chaussure.

Nous étions bien fatigués. Le vent du sud-est, qui n'avait cessé de souffler avec force depuis le matin, soulevait des masses de sable, qui formaient autour de nous comme un épais brouillard à travers lequel la vue ne pouvait souvent s'étendre au delà de quelques pas. Malgré la précaution que nous prîmes de nous voiler le visage à la façon des Touareg, le sable fin et impalpable nous pénétrait dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, dans la poitrine, et nous

donnait une soif continuelle que nous ne pouvions cependant satisfaire, car nous craignions sérieusement de manquer d'eau.

Epuisés de fatigue, la poitrine dévorée par une soif ardente, nous nous arrêtâmes, à 3 heures, au lieu appelé, comme par une amère dérision, *Meksem el Assel,* c'est-à-dire le *Défilé du Miel*, parce qu'un homme, s'en retournant de Rhadamès au Souf avec une caravane, cassa en cet endroit un pot rempli de miel qu'il emportait chez lui.

Nous nous établîmes de notre mieux entre deux veines, au milieu d'une superbe végétation de merkh, dont les grosses touffes, ornées de fleurs jaunes, nous abritèrent un peu contre le vent qui ne cessait de souffler, et contre le sable fin qu'il chassait devant lui.

Dans la nuit, nous fûmes obligés de nous lever plusieurs fois pour secouer le sable qui nous recouvrait peu à peu, et encore nous réveillâmes-nous le dimanche matin à moitié ensevelis.

On raconte que des caravanes, des armées même, ont disparu sous les sables. Je ne crois pas qu'une troupe en marche puisse disparaître de cette façon; mais je comprends fort bien que si des hommes, déjà épuisés par la soif et la fatigue, sont surpris dans leur sommeil par une forte tourmente, ils puissent ainsi périr asphyxiés par les sables, surtout si la tourmente dure plusieurs jours.

Le vent, qui avait un moment passé au N.-O. pendant la nuit, n'avait rien changé à notre situation; nous étions toujours enveloppés du même brouillard, au milieu duquel disparaissaient les sommets des dunes.

Lorsqu'il s'agit de faire les préparatifs du départ, on s'aperçut que trois chamelles et deux chameaux

avaient disparu. L'inquiétude fut grande parmi les Rebâïa qui, après quelques recherches infructueuses aux alentours, se réunirent en conseil pour délibérer.

Ils craignaient que les Châamba, dont ils connaissaient la ruse, n'eussent profité de la tempête pour éloigner les animaux, afin de pouvoir attaquer, avec plus de chances de succès, la troupe dispersée à leur recherche. Cependant, comme les chameaux qui manquaient avaient été achetés à Rhadamès quelques jours avant le départ, j'émis aussi mon opinion et je dis :

— De deux choses l'une : ou bien les Châamba cherchent à nous disperser pour nous tuer isolément ; ou bien les animaux, peu habitués à leurs nouveaux maîtres, ont repris d'eux-mêmes le chemin de Rhadamès. Dans l'un et l'autre cas, il suffit que deux hommes aillent à leur recherche, les autres demeurant ici sur la défensive.

Deux des plus habiles chasseurs disparurent aussitôt dans l'épais brouillard de sable qui nous entourait, car la tourmente ne s'était pas calmée et les recherches des chasseurs devenaient d'autant plus difficiles que les traces les plus profondes étaient aussitôt effacées, et que le sable soulevé ne leur permettait pas de distinguer les objets à une bien grande distance.

Cependant une heure ne s'était pas écoulée que l'un d'eux ramena les trois chameaux et une chamelle. Nous comprîmes dès lors que les Châamba n'étaient pour rien dans ce qui nous était arrivé. Le chasseur repartit aussitôt pour aller rejoindre son compagnon.

Le temps s'améliora vers midi ; le vent, qui était retourné au sud-est à 5 h. du matin, repassa alors au nord-ouest ; le baromètre s'était relevé de 744 mill. à

747, le thermomètre ne marquait que 34°,6 ; il y avait encore beaucoup de sable dans l'air, mais la vue pouvait s'étendre au loin.

A 2 h. 30, nos compagnons arrivèrent enfin avec la chamelle qu'ils avaient retrouvée cheminant paisiblement à moitié chemin de l'étape précédente. Ces malheureux, qui étaient partis le matin sans prendre aucune nourriture, n'avaient cessé de courir depuis lors à travers les dunes et ils étaient épuisés.

Après un frugal repas, nous nous mîmes en marche à 2 h. 40, avec l'intention bien arrêtée de voyager la nuit pour rattraper le temps perdu, car il ne nous restait qu'une demi-outre d'eau et, même en y mettant toute l'économie possible, nous devions fatalement en manquer.

Nous traversâmes, jusqu'à 3 h. 55, une grande plaine appelée *Çahan el Aharch* ou la *Plaine très-raboteuse*, parce que, à l'exception de quelques parties graveleuses, elle est partout couverte de blocs de grès décomposé qui cèdent sous la marche avec un bruit semblable à celui de la neige se tassant sous les souliers.

A 4 h. 55 j'aperçus, allant à gauche par 62°, une belle vallée unie, large de 1000 m. environ, bordée, aussi loin que la vue peut s'étendre, de dunes assez élevées, parsemées de beaux arbrisseaux.

Nous fîmes halte, à 7 h., au milieu d'une plaine sablonneuse. Comme le vent soufflait très-frais du nord-est, nous nous abritâmes de notre mieux derrière de gros pieds d'alenda.

Le lundi 15 mars, dixième jour de marche, nous partîmes à 3 h. 30 du matin. Il s'agissait de rattraper le temps perdu la veille par une marche forcée, car nous étions encore très-éloignés du puits le plus rapproché,

Bir Berr es Çof, où je craignais que nous ne fussions obligés de passer. Mes préférences étaient pour *Bir ed Djedîd* qui n'avait encore été vu par aucun voyageur, tandis que Bir Berr es Çof avait été visité par M. Henri Duveyrier.

Malheureusement, les Arabes ne savent jamais au juste la distance qu'il y a d'un lieu à un autre, et quoique mes compagnons eussent passé peut-être vingt fois par le même chemin, il leur était impossible de me dire quand nous arriverions au puits. Leur réponse invariable était : « Nous y souperons ce soir ou nous y déjeunerons demain, *in cha Allah* (s'il plaît à Dieu). » Et je devais me contenter de ces vagues indications.

Si les marches de nuit sont agréables dans les plaines sablonneuses, elles sont très-fatigantes dans les dunes, même par un beau clair de lune, car les ombres que projettent les arbrisseaux cachent souvent à la vue des trous assez profonds, au fond desquels on est exposé à rouler pêle-mêle avec les chameaux ; et cependant il serait dangereux de marcher trop éloignés les uns des autres, surtout pour ceux qui ne connaîtraient pas parfaitement la route.

A 4 h., nous passâmes près d'un sif que l'on appelle *Natrounia*. Un chameau qui portait une charge de natron (en arabe *natroun*) étant mort de soif en cet endroit, on fut obligé d'y abandonner la charge ; de là le nom de ce sif.

Nous traversâmes ensuite une plaine assez vaste appelée *Çahan Rakhia*[1] ou la *Plaine molle*, parce que le grès décomposé dont elle est couverte cède sous les pieds.

[1] Du verbe-racine *rekha*, s'amollir, lâcher.

A 5 h. 35, nous passâmes à l'ouest d'une grosse dune à laquelle sa forme ronde a valu le nom de *Zemelet Douria* ; à 5 h. 50, nous franchîmes un passage dangereux consistant en un enchevêtrement de dunes entre lesquelles se trouvent des précipices.

Nous arrivâmes, à 7 h. 20, au pied d'une autre grosse dune appelée *Zemelet el Gourrafa*, c'est-à-dire la *Dune du détour*, et nous nous trouvâmes à l'entrée d'une très-belle vallée graveleuse, très-unie, large de 2000 m. environ, et bordée de dunes de 100 m. d'altitude.

A partir de ce point, les dunes prennent une forme régulière : ce sont des masses rondes, allongées dans le sens de notre route, hautes de 100 à 120 m., entre lesquelles se trouvent une succession de belles vallées parallèles, couvertes de graviers fins et complétement dégagées de sable jusqu'au pied des dunes qui les bordent. La végétation est presque nulle dans ces plaines : ce sont quelques pieds rabougris d'alenda et, par ci par là, quelques *Odonis*, le *Crodium guttatum*, l'*Echium humile* et quelques maigres touffes de sfâr. J'y trouvai aussi, semées parmi les graviers, de nombreuses racines pétrifiées par une incrustation d'albâtre. Au delà de *Bir ed Djedid,* je trouvai ces mêmes racines en très-grande quantité dans les petites dépressions que les dunes laissent entre elles.

La première vallée dans laquelle nous entrâmes à 7 h. 20 porte le nom de *Çahan el Gourrafa* ; nous en sortîmes à 10 h. 45 pour marcher, pendant un quart d'heure, à travers des veines, jusqu'au ghourd *el Laya* ou de *la Bifurcation.* Là on me montra le chemin de Bir Berr es Çof qui se dirigeait à droite par 450°.

Une discussion s'engagea alors entre mes compa-

gnons : les uns voulaient passer par Bir Berr es Çof, parce que ce puits était le plus rapproché ; les autres voulaient au contraire passer par Bir ed Djedid, parce que la route était plus courte pour arriver à El Oued. Quant à moi, mes préférences étaient pour Bir ed Djedid et j'étais bien résolu à endurer, s'il l'eût fallu, toutes les horreurs de la soif pour y arriver. Heureusement nous ne devions pas connaître cette dure extrémité.

L'un des chasseurs ayant exposé que les Châamba allaient quelquefois faire de l'eau à Bir Berr es Çof, je saisis cette occasion pour leur dire que je ne craignais pas les Châamba, mais qu'étant porteur de papiers très-importants, il était préférable de prendre la route la plus sûre, parce que, s'il arrivait un accident, on les rendrait responsables de la perte de mes papiers. L'effet de mes paroles ne se fit pas attendre, et le vieillard me dit : « Moustapha Bou-el-Ma a passé par Mouy Aïssa, Sâad a passé par Bir Berr es Çof : il est écrit que tu passeras par Bir ed Djedid. » Et sur la décision du vieillard, l'on se mit en marche sans ajouter un mot.

A 11 h. 30, nous entrâmes dans une seconde vallée, large de 1000 m. environ, graveleuse comme la première et entourée des mêmes dunes ; elle prend le nom du ghourd qui la précède et s'appelle *Çahan el Laya*.

A l'extrémité gauche de cette vallée je remarquai trois dunes singulièrement disposées : deux masses allongées, très-nettes et absolument vierges de végétation, forment un angle très-ouvert, au fond duquel se dresse une dune pointue de forme arrondie, aux contours parfaitement unis. Les Arabes ont donné à cette dune pointue le nom de *Megbedh*, c'est-à-dire

Manche ou *Pilon*, et aux deux autres celui de *Haraza* qui signifie *Mortier* (où l'on pile).

A 1 heure 50, après avoir franchi quelques petites veines, nous pénétrâmes dans une troisième vallée large de 3000 mètres, exactement semblable aux précédentes; puis, à 3 heures 15, dans une quatrième, après avoir franchi les veines d'un ghourd appelé *Bou Douar*,[1] parce qu'il est arrondi en forme de portique. Les dunes qui entourent cette quatrième vallée, laquelle porte aussi le nom de *Çahan bou Douar,* ont toujours la même forme ronde et allongée.

Enfin, après une marche effective de *treize heures et demie*, nous nous arrêtâmes à 5 heures, brisés de fatigue, au pied des dunes qui bordent la plaine au N.-E. pour y passer la nuit. En réunissant les restes de nos outres, nous vîmes avec plaisir qu'après avoir fait cuire le couscoussi, il resterait encore la valeur de deux verres d'eau pour chacun; l'un devait être bu après le repas, l'autre fut destiné au café du lendemain matin. Mes compagnons me dirent que nous arriverions certainement au puits dans la journée du lendemain, *in cha Allah!*

Le mardi 16, nous partîmes à 4 heures pour entrer aussitôt dans un enchevêtrement de petites dunes qui rendaient la marche plus difficile.

A 6 heures 20, nous passâmes près d'un puits comblé appelé *Bir Bou Khalfa*, c'est-à-dire le *Père de la Contradiction*, parce que les Souafa le comblèrent pour empêcher les Châamba de s'y abreuver.

A 7 heures 30, nous entrâmes dans une grande

[1] Dans mes rapports à M. le général Chanzy et à la Société de géographie de Genève, j'ai dit par erreur *Bou Dehar* ou le *Père du siècle*.

plaine graveleuse fermée à l'horizon par des dunes assez élevées qui me parurent reliées, à droite et à gauche, mais à de grandes distances, à celles que nous venions de franchir. Au milieu de cette plaine s'élevait une petite éminence toute blanche que mes compagnons me firent remarquer : c'était *Bir ed Djedid*, le puits tant désiré, près duquel nous arrivâmes à 8 heures 20.

Dès que nous nous fûmes désaltérés, on s'empressa de faire boire les chameaux qui n'avaient pas vu d'eau depuis onze jours, ainsi que les pauvres petits bourricots qui n'avaient bu que trois fois depuis notre départ de Rhadamès.



CHAPITRE XIV.

—

Bir ed Djedid. Les vents du désert. Les dunes blanches. Encore le simoum. Le nomade El Bachir ben Rhedeïâ. Bir el Melah Si Moussa. La séparation. Toujours le simoum. Les puits des Rebâïa. Les veines. La piste. Une rencontre. Nudité des dunes près des lieux habités. Echange de présents. En Nakhla. Les jardins d'Amiech.

Bir ed Djedid, c'est-à-dire *Puits nouveau*, est cependant, au dire des vieillards, le plus ancien qui existe dans cette partie du Sahara. Il est creusé dans une couche de calcaire gypseux dont les pierres, cuites avec les broussailles qui croissent aux alentours, ont servi à confectionner la petite auge que l'on voit à côté. Il n'a ni seuil ni coffrage. Quelques pierres blanches, entassées à côté, le font apercevoir de très-loin. L'ouverture carrée, qui a 70 centimètres sur chaque face, est protégée des éboulements par des troncs d'alenda qui forment un cadre solide; l'intérieur du puits peut avoir 90 centimètres de diamètre, l'eau est à 12 mètres 90 de profondeur ; cette eau, dont la température est de 21° centigrades, est agréable au goût, elle est réputée comme la meilleure de cette partie du désert, et c'est aussi la plus douce que j'aie bue dans le Sahara.

Nous décidâmes de passer là le restant de la journée pour nous y reposer.

Ali m'ayant fait observer que l'usage exigeait, lorsqu'un voyageur passait pour la première fois près d'un puits, qu'il régalât ses compagnons, je lui dis de faire cuire ce qui me restait de tapioca et de doubler la ration de couscoussi ; il fit, en outre, rôtir à part un gigot de gazelle que je trouvai succulent. Nous fîmes donc, ce soir-là, un véritable festin.

La journée ne fut pas très-chaude ; à 1 heure, par un faible vent du sud-est, le ciel étant couvert de nuages blancs, le thermomètre ne s'était élevé qu'à 45°, et à 7 heures du soir, le ciel étant le même, il descendit à 12° 5.

D'après mes propres observations, et surtout d'après les renseignements que je ne cessai de recueillir auprès des nomades, les vents qui dominent dans le Sahara sont : celui du nord-est, toujours frais, qui souffle quelquefois avec assez de violence ; vient ensuite le vent du sud-est, qui est frais lorsqu'il rencontre en chemin des courants qui viennent du nord ; les Arabes lui donnent alors le nom de *bahari*, c'est-à-dire *vent marin ;* mais ils l'appellent *simoum* lorsque, soufflant avec violence, il charrie des masses de sable, qu'il ramasse dans les plaines de grès en désagrégation qui se trouvent sur son passage ; ainsi que je l'ai déjà décrit, il est alors si brûlant et le brouillard de sable est parfois si épais, que les malheureux voyageurs qui se trouvent surpris par une semblable tourmente endurent un véritable supplice. Il arrive aussi que des trombes de sables embrasés, produites par le simoum, s'abattent sur des caravanes qui seraient certainement anéanties si le phénomène était de quelque durée ; mais il n'est pas possible, comme l'ont rapporté certains fantaisistes, que des montagnes de sable soient soulevées par la force du vent. La

simple réalité est déjà bien assez terrible sans que l'on cherche encore à l'exagérer.

Il est rare qu'après le simoum le vent ne passe pas au sud-ouest, d'où viennent surtout les rares ondées qui humectent les dunes de l'Erg.

En quatrième rang, il faut ranger les vents du nord-ouest qui amènent aussi quelques gouttes de pluie ; puis viennent les vents d'est (*cherqui*) qui transportent parfois du sable, mais surtout du sable *blanc*, et enfin les vents du sud, qui sont aussi de deux sortes : le vent frais (*el guebli* ou *le méridional*), et le vent chaud, brûlant, auquel on a donné le nom de *chihiri*, de la racine *chahara, ouvrir la bouche, être haletant;* le chihiri apporte aussi des sables dans les déserts de l'Erg, mais en petite quantité. Il arrive presque toujours que le vent, de quelque côté qu'il souffle, tombe le soir avec le soleil, et les nuits sont ordinairement calmes.

Le mercredi 17, nous partîmes à 7 h. 30 de Bir ed Djedid pour achever de traverser la plaine qui, au delà du puits, porte le nom de *Becebabit*, nom contracté qui signifie *avec les souliers*, parce que les morceaux, en forme de lames, de calcaire jaune, schisteux, dont elle est couverte, obligent les Arabes à se chausser pour se garantir les pieds.

A 9 h. 30, ayant atteint l'extrémité nord-nord-ouest de la plaine, nous rentrâmes dans les dunes qui, à cet endroit, changent, avec le sol, de nature et de couleur. Le grès a disparu et l'on ne foule plus, à partir de là, qu'une croûte sédimentaire supérieure de calcaire gypseux. Aussi la première grosse dune que nous rencontrâmes porte-t-elle le nom de *Zemelet ed Deguig*, ce qui veut dire *dune de farine*.

La démarcation entre les dunes jaunes et les dunes

blanches, très-visible jusqu'à perte de vue, est parfaitement déterminée par une ligne de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, qui passe par Bir Berr es Çof, Bir ed Djedid et les collines d'El Archem, à trois journées de marche au sud de Touggourt.

Nulle part je n'ai vu la végétation plus belle que dans ces petites dunes blanches : l'alenda y est énorme ; l'âzel et le merkh s'y montrent pleins de vigueur ; l'alfa, le helma, le baéguel et le had y sont abondants.

A 1 h. 20, nous passâmes à une faible distance d'un puits desséché dont on me montra l'emplacement, à droite, au milieu d'une petite dépression appelée *Aouadedit er Rkeb* ou la *Petite vallée de l'étrier*, parce que là on descend de monture pour y passer la nuit.

Après avoir marché à travers une grande plaine sablonneuse très-accidentée, nous allâmes camper, à 4 h. 30, à une faible distance d'un puits appelé *Mouy Hereba* ou *Petite eau de la fuite*, parce que les Rebâïa mirent en fuite, non loin de ce puits, des Châamba qui étaient venus pour rhazer leurs chameaux. Le puits est creusé dans une partie de la plaine plate et graveleuse que l'on me montra du camp ; l'eau n'est qu'à cinq brasses, me dit-on, et agréable au goût.

Un vent du sud-est très-violent, qui n'avait cessé de souffler toute la journée, avait soulevé un épais brouillard de sables qui, en nous aveuglant, avait encore rendu plus fatigante la marche déjà bien pénible dans les petites dunes.

Nous nous mîmes en marche jeudi 18, à 6 h. 40 du matin, à travers une grande plaine sablonneuse très-accidentée, sillonnée de loin en loin par des veines et des siouf. Cette plaine est formée d'un calcaire jaune, lamelleux, en décomposition ; la végétation y

est partout très-serrée. Le simoum, soufflant d'une façon terrible, soulevait des nuages de sable à travers lesquels nous ne pouvions rien distinguer à quelques pas devant nous ; nous étions aveuglés, nous suffoquions par moments.

De 8 h. 50 à 9 h. 30, nous déjeunâmes au lieu appelé *Bou Smiâ*, non loin d'un puits comblé près duquel il y a deux tombes. Comme nous nous levions pour nous remettre en marche, nous aperçûmes, à travers les nuages de sable moins épais en ce moment, un homme qui marchait au loin dans la plaine. Notre attention s'éveilla aussitôt, car c'était la première forme humaine que nous eussions aperçue depuis douze jours. L'homme ayant disparu derrière une chaîne de petites dunes, nous nous remîmes en marche après avoir inspecté les batteries de nos fusils.

A 9 h. 45, nous rencontrâmes des chameaux qui paissaient dans la plaine, et bientôt après nous aperçûmes, dans une petite dépression et à l'abri du vent, une tente de nomade que les chasseurs reconnurent pour appartenir au nommé El Bachir ben Rhedeïâ, l'un des plus riches habitants du Souf, dont la fortune, à part les palmiers qu'il possède dans les oasis, se compose de 500 chameaux et 2000 moutons.

Trois de mes compagnons s'étant dirigés vers la tente pour demander quelques renseignements sur leurs familles, je les y suivis. Nous n'y trouvâmes qu'une femme jeune, d'une grande beauté et très-proprement vêtue, entourée de trois petits enfants.

L'homme que nous avions aperçu marchant dans la plaine était El Bachir lui-même, et sa femme nous ayant donné l'assurance qu'il ne tarderait pas à revenir, nous nous retirâmes à quelque distance. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il était assis parmi nous.

Il put indiquer aux Rebâïa mes compagnons les différentes directions qu'avaient prises leurs nezlas qui, depuis peu de jours, avaient quitté l'oasis et le village d'Amiech pour se répandre dans le désert avec leurs troupeaux.

Ensuite de ces renseignements, il fut décidé que mes trois chameliers m'accompagneraient jusqu'à El Oued Souf, tandis que les autres iraient rejoindre leurs nezlas ; mais comme il n'y avait pas mal de choses à partager, on convint que le partage aurait lieu près d'un puits dont nous n'étions pas bien éloignés.

Nous nous remîmes donc en marche à 10 h. 30 pour arriver, à 11 h. 5, au puits appelé *El Melah* (le salé) *Si Moussa*, qui doit son nom au goût détestable de ses eaux. Il est creusé dans une petite dépression calcaire (houd) de forme circulaire ; il n'a point de seuil et son coffrage, fait en troncs de merkh et d'alenda, donne à ses eaux naturellement amères un goût sulfureux très-prononcé ; elles sont à 13 m. de profondeur et leur température est de 21°,8. L'ouverture du puits est de 0^{m} 60 sur 0^{m} 40.

Là donc eut lieu le partage au milieu d'une véritable tempête de sable. On tira des tellis de la viande de gazelle séchée au soleil, des dattes, de la farine, des peaux, etc., et tout cela fut jeté pêle-mêle sur le sol, sans que l'on prît le moindre soin pour préserver la farine et les dattes des sables que le vent chassait vers le nord-ouest. On en fit autant de parts qu'il y avait d'individus, puis le plus ancien ayant cité un nombre, 15, par exemple, l'on compta jusqu'à 15 en désignant successivement toutes les parts et celle sur laquelle on s'arrêta échut au plus ancien ; on continua ainsi jusqu'à la dernière qui échut au plus jeune.

On se sépara ensuite et il ne resta avec moi que mes trois chameliers : Bel Kacem ben Bachir, Messaoud ben el Bahadi et Aoun ben Menasser, chez qui j'avais remarqué, en route, une intelligence supérieure et d'autres qualités vraiment appréciables chez un homme de sa profession. Du reste, tous ces Rebâïa avaient été pour moi de bons et joyeux compagnons ; ils n'avaient cessé de me distraire par leurs chansons et leurs intéressantes histoires ; aussi, je les vis partir avec regret. De leur côté, ils m'assurèrent que je pourrais toujours compter sur eux dans l'avenir. Le vieillard Nacer ben Rhotaya me dit que jamais Français aussi patient que moi n'avait mis le pied dans le Sahara, et il me quitta en me souhaitant toutes sortes de bénédictions et en me recommandant bien de ne pas manquer de le rappeler au souvenir de M. Henri Duveyrier, « qu'il avait eu si grand peur de voir mourir de soif dans les dunes. » Ce bon vieillard m'avait demandé à plusieurs reprises combien il y avait de journées de caravane d'El Oued à Paris et si l'on trouvait beaucoup d'eau sur la route. « Si ce n'était pas si loin, me disait-il, j'y irais tout exprès pour porter une charge de dattes à Sâad ; mais c'est bien loin et je suis bien vieux ! »

Je me remis en marche à midi avec mes trois chameliers. Nous étions encore cinq et, comme nous n'avions plus que trois chameaux, nous aurions pu marcher très-vite si l'éternel simoum, qui n'avait cessé de souffler depuis la veille, n'eût redoublé de violence dans la soirée. Il nous semblait marcher au milieu des nuages ; le sable, chassé d'une dune à l'autre ou soulevé en nuages épais, nous aveuglait ; nous posions souvent les pieds dans le vide et nous roulions du haut des dunes heureusement peu élevées dans cette partie du désert.

Nous traversâmes une grande plaine sablonneuse, très-accidentée, sillonnée par des veines et des siouf entre lesquelles se rencontrent assez souvent de petites dépressions à fond de calcaire jaune lamelleux ou tout simplement graveleuses. La végétation, peu abondante dans cette plaine, se compose de l'alenda, de vieux troncs d'âzel, du baéguel et de quelques pieds de helma ; l'alfa y est assez abondant, mais le sfâr devient très-clair-semé. Quelques grands sujets de la famille des chicorées poussent à l'ombre des arbrisseaux jusqu'à atteindre 50 centim. de hauteur.

Nous nous arrêtâmes à 4 h. 40, à moitié suffoqués, et nous nous abritâmes de notre mieux sur le bord d'un houd, derrière un gros pied d'alenda ; mais le vent tomba heureusement peu après et notre plat de couscoussi ne reçut pas, ce soir-là, son supplément d'assaisonnement, chose à laquelle j'avais, après tout, fini par m'habituer.

Le vendredi 19, à 6 h. du matin, au moment de nous mettre en marche, le thermomètre marquait + 8°,5 ; le ciel était pur, un calme parfait régnait dans l'atmosphère, mais une rosée abondante était tombée pendant la nuit et un léger brouillard s'étendait autour de nous, se prolongeant dans la direction du nord-nord-ouest qui était celle que nous suivions toujours.

Nous partîmes donc à 6 h. 15, par une belle mais fraîche matinée ; à 6 h. 40, on me montra, à droite, au fond d'un houd, un puits comblé appelé *Bir Mouy er Rebâïa el Guebli*, c'est-à-dire *Puits méridional de la petite eau des Rebâïa*.

A 7 h. 25, une petite brise du nord-est ayant commencé à souffler par intermittences, nous nous félicitions déjà de faire, ce jour-là, une bonne étape, mais ce ne fut qu'une illusion de courte durée.

A 8 h., nous rencontrâmes, creusé au milieu d'une petite dépression calcaire entourée d'une belle végétation herbacée, le puits appelé *Bir Mouy er Rebâïa ed Daharaoui* ou *Puits septentrional de la petite eau des Rebâïa* ; ce puits est sans coffrage et il n'est préservé des éboulements que par quelques branches d'arbrisseaux qui forment, autour de son orifice, un cadre peu solide ; l'eau est à 6 brasses et elle a un goût de vase fort désagréable. Autour de la dépression, quelques gourbis encore en assez bon état indiquent que, pendant les chaleurs, les pasteurs Rebâïa séjournent en cet endroit avec leurs troupeaux.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner de 9 h. 20 à 10 h. 10 ; il faisait alors un temps très-lourd qui sentait l'orage.

A midi 40, nous passâmes près d'un puits comblé au lieu appelé *El Gouérat*, c'est-à-dire les *Petits Gour*, que j'aperçus au nombre de quatre dans le fond d'un grand houd.

Jusqu'à 1 heure, nous marchâmes dans une plaine en tout semblable à celle de la veille ; mais nous entrâmes ensuite dans le pays que l'on peut véritablement appeler *El Erg*, c'est-à-dire *les Veines*. En effet, à partir de ce point jusqu'à El Oued et au delà, la plaine, naturellement très-mouvementée, est toute couverte de veines blanches peu élevées, semblables à de gros sillons parallèles dont la direction parfaitement déterminable est du nord-est au sud-ouest, ce qui suffirait à prouver, quand même l'on n'aurait été témoin du fait, que, dans cette contrée aussi bien que partout ailleurs, les sables sont surtout chassés du sud-est au nord-ouest. Quant à la question de savoir pourquoi les dunes changent ainsi de forme, je suis

de plus en plus convaincu que cela tient à la nature et à l'ancienne configuration du sol.

La végétation est extrêmement clair-semée dans cette contrée ; elle se compose presque exclusivement du merkh, de l'âzel et de quelques touffes d'alfa qui se montrent de loin en loin sur le dos des veines.

Le vent de la veille, en poussant le sable vers le nord-ouest, avait rendu ce côté des dunes tellement mouvant que nous enfoncions toujours jusqu'à la cheville en voulant passer d'une veine à l'autre, et la marche en était devenue horriblement fatigante. Une atmosphère très-lourde venait encore ajouter à nos fatigues : à 2 heures 20, le vent sauta subitement au sud-ouest, pour passer au sud-est à 3 heures, et pour retourner au sud-ouest peu après.

Comme nous cheminions péniblement, Messaoud me fit remarquer les marques toutes fraîches laissées sur le sable par deux hommes et trois chameaux ; il me dit qu'il reconnaissait parfaitement les pieds de son oncle et de son cousin, que nous ne tarderions pas à atteindre, car, à en juger par leurs traces, les chameaux devaient être très-chargés.

Nous les atteignîmes, en effet, vers 4 heures 30, et je constatai que leurs trois chameaux étaient chargés de dix-huit gazelles, produits de leurs chasses, dont plusieurs étaient dans un état de putréfaction tel que l'odeur qu'elles répandaient au loin était insupportable.

Nous nous arrêtâmes à 5 heures, tous plus fatigués que nous ne l'avions jamais été dans les grandes dunes, dans un trou entre deux veines très-élevées.

Comprenant bien que les odeurs de leur gibier n'avaient rien d'agréable pour moi, les deux chasseurs campèrent à cinquante pas en arrière de nous ; mais

comme le vent, qui venait de leur côté, nous apportait encore les senteurs de leurs victimes, Ali alla les prier de vouloir bien s'établir un peu plus à l'ouest, ce qu'ils firent aussitôt.

Ce ne fut pas sans peine que l'on trouva, dans ce désert, quelques troncs pour la cuisine, et encore fallut-il procéder avec économie.

Cette nudité des sables, que l'on peut remarquer dans tout le Sahara autour des lieux habités, a pour cause la consommation sans la reproduction. L'Arabe, paresseux et insouciant, se dérange le moins possible pour se procurer ce qui est nécessaire à son existence et à celle de ses troupeaux; s'il aperçoit un tronc à portée de sa main, il le coupe pour se chauffer; si une touffe d'herbe pousse à quelque distance de sa tente, il l'arrache pour son chameau, et c'est ainsi que la végétation manque dans le Sahara, souvent jusqu'à une et même deux journées de marche des centres habités.

Ainsi que l'on a pu s'en convaincre par la description consciencieuse que j'ai faite des déserts de l'Erg, les sables sont naturellement fertiles; ils contiennent une grande quantité d'humus provenant de la couche végétale qui recouvrait autrefois la plus grande partie du désert, et que l'on retrouve encore aujourd'hui dans le Sahara algérien, ainsi que dans les oasis du centre.

L'observateur qui s'est trouvé entre Biskra et Tougourt par un vent violent du sud-est, a pu voir l'argile se détacher par croûtes sous les efforts du vent, et aller se fixer, réduite à l'état de poussière impalpable, sur les petites dunes qui bordent la route. Lorsque l'argile a été complétement enlevée, elle laisse ici à nu une carapace gypso-calcaire qui, en se

pulvérisant sous les influences atmosphériques, pro duit les dunes en voie de formation dont je viens de parler.

La même chose a dû se passer dans la région de l'Erg : la croûte végétale a été balayée d'abord, puis la carapace de grès, mise à nu, s'est désagrégée et a formé les dunes ; mais l'humus qui a servi de base à ces dunes est sans cesse ramené à la surface, et c'est ce qui explique ces veines noires, terreuses, que j'ai toujours remarquées après la pluie sur les veines et sur les oughroud. Cette quantité d'humus est encore augmentée par les végétaux en décomposition que l'on rencontre plus loin.

En effet, plus l'on s'éloigne des centres habités, plus la végétation se montre luxuriante. Dans les dunes d'ancienne formation, qui ont cessé de grossir, aussi bien que dans celles auxquelles des foyers presque éteints ne fournissent qu'une faible alimentation, comme par exemple entre Bir ed Djedid et Rhadamès, on voit des troncs très-anciens se détacher jusque sur les sommets des oughroud ; parfois aussi de beaux arbrisseaux, couverts de fleurs au printemps, forment de loin en loin de petits bosquets d'un aspect vraiment réjouissant au milieu de ces contrées sauvages. Sur les flancs des oughroud et sur les veines qui sillonnent les plaines ou qui traversent les vallées, l'alfa se montre par touffes vigoureuses et serrées, tandis que les plaines nues ou les vallées peu sablonneuses ne nourrissent que quelques arbustes épineux, maigres et rabougris.

Dans les dunes de formation récente ainsi que dans celles qui, alimentées par des foyers puissants, grossissent encore avec rapidité, comme par exemple dans la partie de l'Erg comprise entre Bir el Achiya,

Hassi Botthin et Rhadamès, la végétation, jeune mais assez clair-semée sur les hauteurs, ne se compose que des sujets dont la croissance est assez rapide pour les préserver de l'ensevelissement par les sables que les vents ne cessent d'apporter lorsqu'ils soufflent du sud-est. Pour échapper à la destruction, il faut que cette végétation puisse se renouveler au fur et à mesure que les dunes grossissent. Du tronc peu à peu enseveli sortent de nouvelles racines, et d'un arbrisseau qui, là où il pousse librement, a souvent jusqu'à 3 mètres de hauteur, on n'aperçoit que des jeunes pousses se montrant au-dessus de cette marée sans cesse montante. Ainsi des dunes, hautes de plusieurs centaines de mètres, peuvent être traversées de la base au sommet par les faibles arbrisseaux autour desquels se sont arrêtés, il y a des siècles, les premiers grains de sable qui ont été comme les fondements de la masse arénacée que l'œil étonné du voyageur contemple aujourd'hui.

Quoique nombre de jeunes tiges périssent pendant des périodes de sécheresse, par exemple, faute d'une croissance assez rapide pour échapper à un ensevelissement complet, il est hors de doute que la végétation serait beaucoup plus serrée dans ces régions, si la plupart des jeunes pousses qui se montrent après les périodes pluvieuses, n'étaient aussitôt dévorées par les herbivores, gazelles et autres, qui pullulent dans ces parages.

Cependant on trouve, dans les ravins qui serpentent entre les dunes en voie de formation, de beaux pieds d'alfa, ainsi que des arbrisseaux très-anciens. Cette différence provient de ce que le sable transporté ne s'arrête que sur les sommets; mais l'alfa et les beaux arbrisseaux ne croissent que dans les parties

sablonneuses de ces dépressions ; quant aux arbustes qui poussent sur le calcaire mis à nu, ils sont toujours rabougris.

Après cette longue mais utile digression sur la végétation des dunes, j'en reviens à notre cuisine.

Comme le feu venait d'être allumé sous la marmite, l'un de nos nouveaux compagnons crut m'être très-agréable en m'offrant une de ses gazelles. Quoique je n'eusse nulle envie d'en goûter, je sus néanmoins gré à cet homme de ses bonnes intentions, et je lui offris à mon tour de la farine et du sel pour se faire de la rouina. Quant à la gazelle, je la donnai à mes chameliers qui, moins délicats, n'en laissèrent pas perdre le plus petit morceau.

A 7 heures, le vent s'étant définitivement fixé au sud-est, le ciel se couvrit de nuages blancs et un large cercle se montra autour du disque de la lune.

Le samedi 20 mars, je me mis en marche à 4 h. du matin pour faire ma dernière étape dans l'Erg. Mes compagnons étaient joyeux et je partageais leur joie ; toutes les fatigues étaient oubliées et, malgré les difficultés très-grandes de la route, nous marchions bon train.

A 5 heures, nous traversâmes quelques petites dépressions boisées appelées *Choucht Oudeï el Ghazal*, ou les *Vallons boisés de la Gazelle* ; à 5 heures 35, nous passâmes près d'un puits comblé par les sables appelé *Bir Bagam*, et à 7 heures 10 nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, au lieu dit *El Nakhla*, c'est-à-dire *le Palmier*.

El Nakhla n'est pas une oasis à proprement parler : c'est une succession de petits jardins de palmiers disséminés entre de hautes veines de sable, sur la

crête desquelles on a planté des haies de *djerids* [1] afin d'empêcher l'ensablement des jardins. L'eau des puits d'El Nakhla est délicieuse à boire, aussi nous en régalâmes-nous.

O lecteur! comment exprimer toute la joie qu'éprouve le voyageur qui, sortant de parcourir les affreux déserts de l'Erg, où pas un arbre ne s'élève pour lui prêter son ombre, où pas une source ne coule pour rafraîchir sa poitrine, mais où il a dû marcher pendant de longs jours sous un soleil brûlant, et où il n'a trouvé, pour apaiser sa soif sans cesse renaissante, que quelques puits d'eau saumâtre et corrompue, perdus dans cette immensité; comment exprimer, dis-je, toute la joie qu'il éprouve à la vue de ces frais ombrages qui s'offrent soudainement à lui au milieu de cette nature morte; à la vue de cette eau fraîche, limpide et douce comme du miel, qu'il va enfin pouvoir savourer à longs traits? C'est une de ces jouissances que l'on peut éprouver, mais qu'il est impossible d'exprimer ni par la parole ni par l'écriture. Quant à moi, il me semblait que je venais de renaître, et en effet, ne quittais-je pas le pays de la mort pour rentrer dans le pays de la vie?

Mes compagnons, non moins enthousiasmés, commencèrent à faire parler la poudre en signe de réjouissance. Ces rudes enfants du désert ne savaient dissimuler la joie qui débordait de leurs cœurs, à la pensée qu'ils allaient revoir leurs humbles gourbis et les êtres aimés qui les attendaient depuis de longs jours.

Nous reprîmes notre marche à 7 heures 45, pour

[1] *Djerid, branche de palmier,* dérive de la racine *djarada* qui signifie *dépouiller un arbre.*

franchir les hautes veines de sable absolument vierges de végétation qui dominent, de ce côté, la vallée du Souf. On dirait une mer courroucée dont les flots, soulevés comme des montagnes, ont été subitement pétrifiés au moment où ils allaient s'abattre sur la vallée pour tout anéantir.

Nous franchîmes d'un pas léger ce dernier obstacle, et nous atteignîmes, à 8 heures 35, les jardins d'Amiech, qui est le premier village du Souf dans cette direction.



CHAPITRE XV.

—

Arrivée à El Oued. Réception. Le khalifa Si Mehemed ben Touati. Mon ami le cadi. Nouvelles. Séjour forcé. La vallée du Souf. El Oued. Un aperçu des mœurs, du commerce et de l'industrie. Départ. Une bonne rencontre. Une course effrénée. Arrivée à Touggourt. Départ. M. le lieutenant de Lillo à Ourhlana. M. le capitaine Martin à El Merhayer. Arrivée à Biskra.

Aoun ben Nacer, celui de mes compagnons dont j'avais remarqué, en route, l'intelligence supérieure, profita de la pose que nous fîmes à Amiech pour me faire entrer dans sa maison et m'offrir quelques dattes de ses palmiers. En même temps, il changea ses vêtements de chasse contre un costume très-propre composé d'un joli haïk et d'un bernous d'une parfaite blancheur. Afin de lui montrer combien je faisais cas de sa bonne tenue, je lui dis d'aller en avant annoncer mon arrivée à Si Mehemet ben Touati, khalifa d'El Oued sous les ordres de l'agha de Touggourt. Il partit en courant, enchanté de ce qu'il regardait comme une grande faveur.

A 11 heures, comme nous n'étions plus qu'à une faible distance de la ville, j'aperçus au loin une troupe d'une vingtaine de personnes qui se dirigeait vers moi : c'était le khalifa, accompagné de mon vieil ami

le cadi Si Aïssa ben Ahmed es Smati el Djellali, ainsi que de plusieurs cheikhs et notables du pays.

La réception fut des plus cordiales. On me conduisit dans la casbah où l'on m'offrit de suite du lait, des figues, des dattes excellentes et des oranges, le tout à profusion.

Le khalifa et le cadi me dirent que ce jour resterait gravé dans leur mémoire, parce que le matin même un courrier, envoyé par l'agha de Touggourt, leur avait apporté leurs sceaux, emblêmes de leurs charges. Ma venue était donc d'un excellent augure.

Si Mehemet ben Touati, dont j'avais déjà entendu parler avec avantage par les chasseurs Rebâïa mes compagnons de voyage, est un homme de 45 ans environ, court de taille, avec un embonpoint assez prononcé ; d'un aspect agréable, sympathique même, l'ensemble de sa physionomie dénote l'intelligence ; sa. bonne figure ronde est encadrée d'une barbe courte, grisonnante. Ce n'est point l'homme maniéré qui sait se couvrir d'un manteau de circonstance pour se présenter à ses hôtes; ses allures sont, au contraire, d'une franchise alliée à un cachet de dignité qui, tout en inspirant confiance à ses subordonnés, les maintient dans les limites d'une respectueuse familiarité. Aussi les cheikhs du Souf font-ils ce qu'ils peuvent pour seconder leur chef, et les Souafa sont-ils enchantés de sa loyale administration et de l'impartialité avec laquelle il sait rendre la justice, sans s'inquiéter de l'état de fortune de celui qui lui soumet sa cause.

Quant à mon ami le cadi, il ne savait comment manifester la joie qu'il éprouvait de me revoir. « — Comme tu es devenu noir! me dit-il; tu as dû bien souffrir dans les dunes? Aujourd'hui, ajouta-t-il, tu

es l'hôte du khalifa ; mais demain tu viendras manger chez moi ; mes deux serviteurs t'attendent avec impatience, et nous te conservons, depuis quinze jours, une excellente galette que l'on m'a envoyée de Tunis. »

On m'apporta ensuite un paquet de lettres et de journaux que Si Mohammed ben Driss avait envoyés de Tougourt, où ils m'avaient été adressés. Le khalifa me dit qu'il retarderait jusqu'au soir l'envoi de son courrier, afin de me donner le temps d'écrire quelques lettres ; puis on me laissa seul au dépouillement de ma correspondance.

Parmi les nombreuses lettres qui m'avaient été expédiées depuis mon départ, j'en trouvai une de M. le général Liebert, me donnant de nouveaux renseignements sur la situation politique du Sahara central (le pays des Touareg) et me recommandant sagement de rester en dehors des questions qui divisaient les habitants de ces contrées ; mais pendant mon voyage, je n'avais oublié ni les conseils ni les recommandations verbales de M. le gouverneur général et de M. le général Liebert, et l'expérience m'a fourni, en effet, la preuve que la réussite des projets, la vie même d'un explorateur dans le Sahara, dépendent de la prudence avec laquelle il se conduit.

J'écrivis ensuite plusieurs lettres, dont une à Si Mohammed ben Driss pour lui faire part de mon heureuse arrivée à El Oued, et pour lui annoncer que je partirais le 22 au matin pour arriver à Tougourt dans la journée du 24.

Ma correspondance achevée, j'envoyai Ali la porter chez le khalifa, lui recommandant en même temps de m'amener mes chameliers, afin de leur demander s'ils consentiraient à me conduire jusqu'à Tougourt.

Aoun et Messaoud s'excusèrent en me disant que leurs parents, ayant appris leur arrivée, leur avaient envoyé des gens pour les conduire au lieu où ils étaient campés dans le désert; mais Bel Kacem ben Bachir me déclara qu'il viendrait avec moi jusqu'au bout; il me promit même de s'entendre avec un de ses parents pour me procurer les deux chameaux qui allaient me manquer. Ayant donné une bonne gratification à chacun de mes hommes, ils me quittèrent enchantés, en me priant de ne point chercher d'autres guides qu'eux pour un autre voyage et en m'assurant qu'ils étaient disposés à m'accompagner partout où il me plairait d'aller.

Le soir, il y eut grand dîner chez le khalifa; le lendemain, ce fut le tour du cadi à me régaler.

Quant à Ali, il profita de ce jour de repos pour aller dans sa famille, à El Guemar, petite ville du Souf, située au nord-ouest d'El Oued; il devait être de retour le lendemain matin pour le départ.

Mais une pluie torrentielle qui tomba, toute la nuit et la plus grande partie de la matinée, vint mettre obstacle à mon départ que je renvoyai au 23 : j'étais en pays habité et je craignais de me mouiller.

J'employai donc l'après-midi du 22 à visiter la ville et les jardins, dont je ne donnerai ici qu'une courte description; car, outre que je n'ai vu ce singulier pays que superficiellement, je sais qu'il en a été donné plusieurs descriptions fort bien faites. Et puis les touristes, qui commencent déjà à se rendre jusqu'à Touggourt, peuvent tout aussi sûrement aller jusqu'à El Oued.

Cette partie du Sahara algérien est maintenant ouverte aux intrépides, c'est-à-dire à quiconque ne craint pas les petits désagréments d'une nuit à la

belle étoile, et dont l'estomac est assez bien trempé pour digérer un plat de couscoussi. Quant à ceux qui ne voyagent qu'à la condition de trouver sur leur route le confortable européen, ils ne doivent pas dépasser Biskra. Là, ils pourront encore se régaler de biftecks arrosés d'excellent bordeaux, mais ils ne connaîtront jamais l'âpre beauté, le silence majestueux et la grandeur sublime du désert.

Le Souf est situé entre 4 et 5 degrés de longitude orientale et entre 33 et 34 degrés de latitude septentrionale; ou plus exactement : à 110 kilom. à l'est de l'Oued Rirh, à 185 kilom. sud-sud-est de Biskra, et à 105 kilom. à l'est-nord-est de Tougourt.

Ce pays se compose d'abord d'une étroite vallée, dont la partie méridionale est occupée par le village et les jardins d'Amiech ; elle se bifurque à partir d'El Oued : une branche se dirige à gauche vers le nord-nord-ouest et l'autre directement au nord; la plus grande longueur de sa partie cultivée ne dépasse pas 30 kilom.

Cette vallée n'est autre que la partie inférieure du bassin de l'ancien fleuve Triton qui, au dire des anciens géographes, prenait sa source près de la gorge Garamantique (Rhât), traversait le lac Nuba (peut-être la Sebkha de Rhadamès) et se rendait dans le lac Tritonide. Le lit de cet ancien fleuve a disparu sous les sables, excepté, comme je l'ai dit, dans la partie inférieure de son bassin, qui forme la vallée du Souf, laquelle, quoique considérablement exhaussée par les apports des vents, n'a cependant pas encore été, grâce aux incessants travaux des habitants, recouverte par les dunes, qui se dressent à droite et à gauche comme des vagues sans cesse grossissantes.

D'un côté de la vallée s'élèvent les villes et les villages ; de l'autre côté sont creusés les jardins.

Aussi bien que les autres fleuves du nord de l'Afrique, l'oued Souf a un cours souterrain : dans l'Oued Rirh, on amène la nappe à la surface au moyen de puits artésiens ; ici, on a imaginé un autre moyen pour tirer partie des eaux.

Pour établir un jardin, on creuse patiemment, dans le sol sablo-gypseux, une fosse profonde de 15 mètres en moyenne, c'est-à-dire jusqu'à la nappe souterraine ; dès que l'on a rencontré cette nappe, on élargit la fosse suivant les proportions que l'on veut donner au jardin, et l'on y plante les palmiers dont les racines plongent constamment dans la nappe liquide, tandis que les têtes se nourrissent d'air et de soleil. Ces palmiers sont donc établis dans les meilleures conditions, puisque, pour qu'ils produisent d'excellents fruits, il faut, disent les Arabes, « qu'ils aient les pieds dans l'eau et la tête dans le feu. » L'on trouve des jardins ainsi établis qui renferment jusqu'à 200 palmiers, et le propriétaire n'a d'autre souci que de faire enlever, après chaque récolte, par ses serviteurs ou ses khammès, les sables que le vent y a charriés dans le courant de l'année ; les déblais qui forment, autour de chaque jardin, des monticules très-élevés, sont fixés au moyen de haies en branches de palmier, dont on garnit aussi les dunes qui bordent la vallée, afin de retenir les sables ; ces haies doivent être renouvelées au fur et à mesure que les déblais augmentent de volume et que les dunes grossissent. Ainsi, dans ce curieux pays, l'on n'aperçoit partout que des têtes de palmiers émergeant par groupes plus ou moins nombreux au-dessus des monticules de sable qui semblent vouloir à tout instant les engloutir.

Pour l'évaluation du prix de la propriété, dans le Souf, on se base sur le nombre de palmiers que

renferme un jardin; or, le cadi d'El Oued m'a dit avoir vendu l'un de ces jardins à raison de 500 fr. par tête de palmier; mais la moyenne est de 300 fr., ce qui est déjà considérable. Chaque tête de palmier paie 35 cent. d'impôt; or, il existe dans le Souf 136,000 palmiers.

Les palmiers du Souf produisent des dattes de plusieurs espèces; mais les plus estimées sont les *Deglet-nour*, qui se vendent en moyenne, à Rhadamès et à Biskra, où elles sont transportées à dos de chameaux, 40 fr. le quintal métrique. [1]

Viennent ensuite les *ghars* qui sont moins estimées.

A part le palmier, on cultive encore, dans les jardins du Souf, de la garance, du tabac, du henné, de l'orge, des orangers, des figuiers, de la vigne, des abricotiers, des oignons, des carottes, des pastèques, des pommes de terre, [2] etc.

Ces cultures se font le plus ordinairement dans des jardins à part, en dehors des plantations de palmiers; l'arrosage est ici nécessaire; aussi un puits est-il toujours creusé à portée d'un ou de plusieurs jardins; on tire l'eau au moyen d'une bascule montée sur une fourche en palmier. L'eau du Souf est excellente.

Le Souf comprend 3 villes principales et 7 autres villes ou villages. Les villes principales sont: El

[1] Les dattes que nous vendent nos marchands de comestibles ne sont généralement que de mauvais fruits des Ziban, que ces honnêtes et intelligents industriels trempent dans un sirop pour leur donner un goût sucré et une apparence diaphane. Ce sont les mêmes dattes que les Arabes font manger à leurs chameaux.

[2] C'est une importation nouvelle qui date de deux années; elle y réussit admirablement bien. J'espère qu'il en sera de même à Rhadamès, où j'ai donné des pommes de terre à deux propriétaires de jardins.

Oued, Kouinin et El Guemar; viennent ensuite : Amiech, Bou Hermès, Ezgoum, Behima, Tarhzout, Debila et Sidi Aoun ; tous ces centres sont reliés entre eux par une succession de maisons échelonnées sur les routes. Les habitations sont toujours construites sur la hauteur, en dehors des jardins.

Il est d'usage, lorsqu'un Soufi veut se construire une maison, qu'il convoque le ban et l'arrière-ban de ses amis ; tous mettent la main à l'œuvre et la maison, commencée le matin, doit être achevée le soir, sans quoi elle demeurerait inachevée jusqu'à ce que les amis, se sentant suffisamment remis des efforts extraordinaires que leur a coûtés une journée de travail, se décident à secouer de nouveau leur paresse pour achever l'œuvre commencée ; or, il s'écoule souvent une année avant qu'il en soit ainsi, et si, par hasard, la pluie survient dans cet intervalle, tout est à recommencer.

On comprendra que ces maisons sont loin d'être des monuments, et qu'elles sont très-légèrement faites; cependant elles ont généralement, vues de l'extérieur, un certain cachet d'élégance et de propreté, que l'on ne trouve pas dans l'Oued Rirh. Leur longueur est de 7 à 8 mètres, leur largeur de 1 m. 50 à 2 mètres, et leur hauteur est celle d'un homme de moyenne taille ; il faudrait une trop grande somme d'efforts pour dresser un échafaudage, et les Souafa jugent parfaitement inutile de leur donner plus d'élévation que ce qui est nécessaire pour s'y tenir debout; souvent même ils préfèrent creuser le sol intérieurement, que de construire des murs trop élevés. Ces maisons sont en moellons bruts de calcaire enduits de chaux ; les murs, déjà très-minces à la base, vont encore s'amincissant jusqu'à la toiture, laquelle se compose de trois

ou quatre petits dômes, supportés par des poutres en palmiers; la porte, très-étroite, peut à peine donner passage à un homme plié en deux; de croisées, point: à moins que l'on ne veuille donner ce nom à un tout petit trou pratiqué à côté de la porte; du reste, ce trou est plutôt un tuyau de cheminée, puisque c'est la seule issue par laquelle la fumée s'échappe. L'ameublement intérieur est des plus simples: à l'une des extrémités, deux ou trois grandes jarres en argile, dans lesquelles sont conservées les provisions de dattes et de farine, et quelques piquets enfoncés dans la muraille, pour la suspension des hardes et des armes. Le sable remplace le pavage, et une nouvelle couche de sable, ajoutée par la ménagère, supplée au balayage.

Quelques individus ingénieux se font, devant ou autour de leur maison, une cour enceinte de feuilles de palmiers; les riches ont deux ou trois maisons de ce genre, un peu plus vastes, disposées de façon à former un carré dont le devant est clôturé avec des feuilles de palmiers.

El Oued, qui est le principal centre du Souf, est formée d'un millier de petites maisons semblables à celles que je viens de décrire; aussi n'est-il besoin que de se lever sur la pointe des pieds pour dominer toute la ville. Les seules constructions remarquables sont la casbah, édifiée par Ali Bey, qui se compose d'une vaste enceinte crénelée, avec deux bastions, et dans laquelle se trouve la maison du khalifa qui est élevée d'un étage; plus, une mosquée dont le minaret élancé s'aperçoit de fort loin. Les rues de la ville sont assez larges, mais tortueuses; le vent se charge d'y maintenir une propreté relative, en y apportant du sable qui recouvre les ordures de toutes sortes que l'on y jette des maisons.

Si le Soufi se rapproche de l'Arabe par le physique, il s'en éloigne absolument par le moral : il est d'un naturel très-gai, comprenant et aimant la plaisanterie, très-hospitalier et, quoique très-religieux, tolérant pour les autres religions. Les Juifs ne sont point persécutés chez eux. Ils sont surtout généralement honnêtes : quiconque se rend coupable de vol est impitoyablement chassé du pays, après avoir reçu la bastonnade; or, un voleur a d'autant moins de chance de rester impuni que les Souafa reconnaissent infailliblement à qui appartiennent les traces laissées sur le sable, à moins cependant que ces traces ne soient celles d'un étranger, et encore sauront-ils à quelle nation ou à quelle tribu appartient le voleur.

Le costume des Souafa, hommes et femmes, est celui de tous les Arabes sahariens : mais ici (quoique la polygamie y soit en honneur) le sexe faible jouit d'une certaine liberté, et il n'est pas rare de voir des femmes et des jeunes filles se promener par les rues.

Il faut dire aussi que les mœurs y sont un peu relâchées; mais cela tient aux habitudes vagabondes des hommes qui s'en vont, les uns dans les villes du Tell pour y exercer différentes industries, les autres (comme les Rebâïa) dans les dunes de l'Erg pour se livrer à la chasse. Donc, il n'est pas rare de voir, la nuit, des ombres se diriger furtivement, deux par deux, vers les jardins de palmiers, dont les rameaux discrets sont souvent témoins de bien des mystères.

Les nomades mêmes, qui vont passer l'été dans le désert avec leurs familles, ne sont pas à l'abri de cet inconvénient. Ces nomades, au lieu de rester à surveiller leurs tentes et leurs troupeaux, passent toutes leurs journées à courir dans les dunes à la poursuite des gazelles, ou seulement pour le bon plaisir de se

promener: or, il arrive que d'autres Arabes, chasseurs ou pillards, venant à passer par aventure et s'apercevant de l'absence de la fraction mâle de la nezla, n'hésitent pas à faire la cour à ces dames qui, après tout, sont bien aises de se distraire; les époux ignorent toujours ces visites, à moins cependant que quelque galant peu scrupuleux ne s'amuse à dépouiller ces dames de leurs bijoux, sous prétexte d'emporter un souvenir d'elles; alors il faut bien se plaindre le soir au mari, mais on a soin d'exagérer la chose et de raconter le passage de plusieurs voleurs armés jusqu'aux dents qui, heureusement, se sont contentés d'enlever les bijoux sans faire d'autre mal.

Les nomades du Souf possèdent de nombreux troupeaux, et il en résulte, dans le pays, un grand commerce de laine; une faible partie de ces laines est expédiée sur Biskra et Constantine, ainsi que sur Rhadamès; la plus grande partie prend le chemin de la Tunisie.

La fabrication des tissus est aussi la principale industrie du Souf; les femmes, auxquelles échoit toujours la plus grande partie du travail en pays arabe, font mouvoir près de 5000 métiers, et fabriquent surtout des bernous, des haïks, des eksas, ainsi que de très-jolis tapis. On comprend que, dans ce pays, un homme ait intérêt à avoir plusieurs femmes : ce sont autant d'ouvrières habiles qui lui produisent de beaux bénéfices. Pendant que ses moitiés travaillent, le mari fume gravement sa pipe en humant une tasse de *qaoua* (café), que lui apporte de temps en temps son voisin le *qaouadji* (cafetier). Et voilà pourtant des gaillards qui seraient très-étonnés de s'entendre traiter de paresseux.

Je ne voulus pas non plus quitter El Oued sans

prendre quelques renseignements sur le commerce d'importation de cette ville. Un boutiquier indigène, chez qui je fis quelques achats, m'ayant offert une tasse de café, je profitai de la circonstance pour causer assez longuement avec lui.

Il résulte des renseignements recueillis que tous les tissus qui se vendent dans le Souf viennent de Tunis par le Djerid; ces tissus portent tous des marques anglaises; les draps cependant viennent d'Allemagne. Les Souafa ne prennent à Biskra que la bougie, le sucre et le café dont ils font une très-grande consommation. Les objets d'art, les ornements des femmes et jusqu'à la farine dont ils se nourrissent viennent de la Tunisie.

Comme je demandais à ce marchand pourquoi ils ne tiraient pas toutes ces choses d'Algérie, il me répondit: « — Que veux-tu? Après plusieurs essais, nous avons reconnu que nous n'avions affaire qu'à des Juifs qui, non-seulement nous vendaient plus cher que les Tunisiens, mais qui, encore, nous trompaient sur la quantité et sur la qualité des marchandises! »

J'avoue qu'en entendant de semblables discours, les bras me tombèrent de découragement; j'eus honte du manque d'énergie de nos vrais négociants et je me demandai s'il serait jamais possible de secouer leur apathique insouciance.

Je me remis en marche le mardi 23, par une splendide matinée, ayant pour chamelier Bel Kacem ben Bachir, qui avait résolu de me conduire jusqu'à Touggourt, et deux de ses parents. Le khalifa, le cadi et plusieurs cheikhs m'accompagnèrent assez loin; ces braves gens avaient eu soin de bourrer mes tellis, à mon insu pour ainsi dire, d'une quantité de vivres qui aurait été suffisante pour un long voyage.

A 1 heure 40, comme nous prenions quelque nourriture près d'un puits appelé *Bir Mouy el Çaïd* (Puits de la Petite Eau du Caïd), Ali me fit remarquer plusieurs cavaliers qui se dirigeaient vers nous; ces cavaliers s'arrêtèrent à quelques pas et mirent aussi pied à terre pour prendre leur repas.

C'était Sidi Ali ben Azzouz, fils du puissant marabout de Nefta (Djerid), accompagné de plusieurs personnages de la zaouïa d'El Guemar,[1] qui, ayant reconnu en moi un Français, m'offrit des oranges et me demanda s'il me plairait de l'avoir pour compagnon de voyage jusqu'à Touggourt.

Le soir, je l'invitai à manger le couscoussi avec moi. Nous causâmes longtemps ensuite, et il me dit que lorsque je retournerais dans le Sahara, je lui ferais le plus grand plaisir en allant passer quelques jours à sa zaouïa.

Le lendemain 24, comme l'étape était longue et que le vent du sud-est, en soulevant le sable, rendait la marche très-difficile, mon compagnon préféra camper encore une nuit dans la plaine; mais comme j'avais prévenu l'agha pour le jour même, je résolus d'arriver à tout prix.

Sidi Ali m'ayant offert une excellente mule, je laissai avec lui Ali et mes chameliers, et je partis seul avec son guide. Après une course effrénée à travers des nuages de sable, pendant laquelle je roulai plus de dix fois du haut de ma mule sur les dunes, j'aperçus, vers les trois heures, une troupe de cavaliers descendant dans le lit de l'Igharghar, à l'endroit où le *fleuve mort* se confond avec le chott qui est à l'est de Touggourt.

[1] Les Khouan ont aussi une zaouïa à El Guemar, à côté de celle des Tidjani.

Je reconnus bientôt Si Mohammed ben Driss accompagné de ses frères, de M. Britsch, son secrétaire, et de plusieurs cavaliers de son makhsen.

Une heure après, nous étions gaîment assis autour d'une table somptueusement garnie; du moins, elle me parut telle, car il y avait bien longtemps que je n'avais vu de table mise avec nappe et serviettes, et ma joie était grande de me retrouver au milieu de mes bons amis.

Mes compagnons n'arrivèrent que le lendemain vers midi. Sidi Ali regrettait bien de ne pas m'avoir suivi, car il avait passé une très-mauvaise nuit dans le désert.

Ayant trouvé à Touggourt de nouveaux chameliers, je quittai cette ville le mardi 30 mars, en compagnie d'un spahis français, qui avait été envoyé là pour ferrer les chevaux, et d'un spahis indigène qui devait me précéder pour aller prévenir les cheikhs des oasis dans lesquelles je devais arriver le soir.

Le 31, j'arrivai de bonne heure à Ourhlana où M. de Lillo, officier chargé des sondages, me proposa de passer avec lui le restant de la journée. Nous allâmes ensemble faire un pèlerinage au modeste monument élevé à la mémoire de M. le lieutenant Lehaut qui mourut, le 13 mai 1860, victime de son dévouement.

L'on ne saurait trop admirer le courage et l'abnégation de ces braves officiers qui, esclaves du devoir et de l'honneur, n'hésitent pas à aller passer les meilleurs jours de leur jeunesse dans ces solitudes malsaines, loin de toute société civilisée, avec la perspective certaine d'y laisser leur santé, sinon leur vie.

M. de Lillo me fit présent de plusieurs pains que j'acceptai avec le plus grand plaisir, car il y avait longtemps que je n'en avais mangé.

Le lendemain 1er avril, je rencontrai, à l'oasis d'El Merhayer, M. le capitaine Martin, de l'état-major, l'un des dévoués auxiliaires de M. le capitaine Roudaire. M. Martin, qui était installé là avec sa troupe, me fit l'honneur de m'inviter à dîner, et je passai en sa compagnie une soirée qui me parut bien courte.

La Commission scientifique des chotts était sur le point d'achever ses travaux, et ces Messieurs devaient se rencontrer, quelques jours après, non loin de Chegga, pour fermer les nivellements.

Ils avaient enduré bien des fatigues, et sans doute bien des privations, pendant plusieurs mois passés dans le bassin empoisonné des chotts ; mais le succès a couronné la courageuse et utile entreprise de M. Roudaire. Puissent ses labeurs, ainsi que ceux de ses compagnons, être récompensés comme ils méritent de l'être.

J'arrivai à Biskra le dimanche 4 avril, à 1 heure de l'après-midi, après six jours de marche depuis Touggourt. M. Médan et sa famille m'accueillirent avec une joie d'autant plus vive, qu'ils n'avaient jamais compté sur mon retour.

Je me présentai le soir même chez M. le commandant Crouzet qui, tout d'abord, ne me reconnut pas, tant mon visage avait noirci.

Je ne me séparai d'Ali, mon utile et fidèle compagnon, qu'avec le plus grand regret. Il m'avait demandé à me suivre en France et je l'aurais emmené avec le plus grand plaisir, si ma position de fortune me l'eût permis ; mais il n'en était malheureusement pas ainsi ; je le quittai donc à Biskra, après lui avoir donné une gratification raisonnable et en lui promettant de penser à lui pour un autre voyage.



CONCLUSION.

—

Après avoir vu la route de Rhadamès au Souf et m'être rendu compte des difficultés qu'elle présente, je crois que la création d'une voie directe, partant d'Ouargla, suivant le bassin de l'oued Miâ, passant par Aïn Çalah et par les lacs d'Ez Ziza et d'Anafis pour aller aboutir, à Tinbouktou, sur les bords du Niger, serait le meilleur moyen de relier l'Algérie au Soudan, et d'attirer vers notre belle colonie la plus grande partie du commerce qui lui échappe actuellement. Cette route présente l'immense avantage de ne jamais beaucoup s'écarter des lignes d'eau et de se prêter, lorsque le moment en sera venu, à l'établissement d'une voie ferrée; elle présente cependant l'inconvénient de passer à Aïn Çalah, dont les Marocains pourront être poussés à nous disputer la possession; car il est à présumer que nos adversaires ne reculeront devant aucun moyen pour nous disputer un monopole dont ils tirent un si grand profit.

Dans le cas où, pour une cause ou pour une autre, il nous serait impossible de surmonter cette difficulté, on pourrait très-bien passer outre en établissant une route centrale par le bassin de l'Igharghar, Temacinin et Idelès, dans le Hoggar, d'où cette route se bifurquerait pour se diriger, d'une part, vers le Sou-

dan oriental par le pays d'Aïr, et d'autre part vers Tinbouktou en suivant le bassin de l'oued Tarhit.

Cette route commence, il est vrai, à être gagnée par les sables ; elle traverse, en outre, le territoire des Touareg Hoggar ; enfin, elle passe par des pays assez accidentés, où l'établissement d'un chemin de fer exigerait des travaux d'art assez considérables.

Pour arrêter la marche envahissante des sables, il n'y a d'autres remèdes que d'établir une succession de puits artésiens dans le bassin de l'ancien fleuve, et de faire des semis sur les dunes qui sont à l'est. Quant aux Touareg, qui sont naturellement très-bien disposés à notre égard, et qui ne demandent qu'à entrer en relations avec nous, ils ne tarderaient pas à comprendre que l'établissement de cette voie commerciale leur procurerait des avantages bien autrement sérieux que celles actuellement suivies par les caravanes ; ils seraient les gardiens naturels de cette voie, et les protecteurs des caravanes qui se dirigeraient vers le sud de l'Algérie. Quant à les employer pour le commerce proprement dit, ce ne peut être qu'une illusion des personnes qui ne connaissent ni leurs mœurs, ni leur caractère, ni leurs préjugés : les Touareg considèrent le travail comme déshonorant ; mais ils ont toutes les aptitudes voulues pour faire d'excellents gendarmes ; c'est donc à ce métier qu'il faut chercher à les employer, et nul doute qu'en les payant convenablement, ils ne nous rendent de très-grands services lorsque nos intérêts commerciaux nous obligeront à faire la police du Grand-Désert.

Cependant, comme il est certain que l'on ne se décidera à faire les dépenses qu'exige l'établissement d'une simple route directe entre l'Algérie et le Soudan, et à plus forte raison celles exigées par la

création d'une voie ferrée, que lorsque la nécessité en sera bien démontrée par des relations commerciales importantes et suivies sur différents points du sud de l'Algérie, et que, vu le peu d'empressement qu'ont mis les gouvernements précédents à encourager et à aider les personnes qui ne demandaient qu'à se dévouer à cette entreprise, cette démonstration est encore à faire : je crois que nous devons chercher, tout d'abord, à attirer, dans le sud de notre colonie, les caravanes de Rhadamès et d'Aïn Çalah qui vont à Tripoli et au Maroc, et cela en les dérangeant le moins possible de leurs anciens itinéraires ; car les Arabes ne renoncent pas volontiers à leurs anciennes habitudes, et trop vouloir obtenir d'eux serait risquer de ne rien obtenir du tout.

Or, le meilleur moyen d'attirer les caravanes vers l'Algérie est de donner suite au projet de M. le général Chanzy, qui consiste à établir des comptoirs et à créer des foires annuelles dans les oasis du Sahara algérien. Assurément, cette idée est excellente et produirait les meilleurs effets.

Pour le projet dont il s'agit, il faudrait des représentants sérieux et acclimatés dans le pays ; mais ce projet une fois adopté en principe, il ne serait pas difficile de trouver d'anciens sous-officiers ayant fait autrefois un apprentissage commercial, parfaitement acclimatés dans le sud, où ils ont fait différentes pérégrinations avec les colonnes expéditionnaires, et offrant toutes les garanties désirables de capacité et d'honorabilité.

Le gouvernement, ainsi que m'a fait l'honneur de me l'expliquer M. le général Chanzy, ne peut se faire commerçant ; mais son rôle est d'aider, de favoriser les commerçants, et il est tout disposé à le faire

en pourvoyant gratuitement aux moyens de transport et en accordant la protection voulue.

L'initiative de la création de foires, au sud de l'Algérie, appartient donc aux Chambres de commerce qui, discutant en dehors de toute idée de clocher, devraient choisir, pour la création d'une première foire, la ville la mieux située à portée d'un point où convergent plusieurs routes venant des marchés du Sahara central, et, autant que possible, peu éloignée de contrées populeuses dont les habitants viendraient d'abord, et tout naturellement, donner un premier aliment au commerce en voie d'établissement.

La ville une fois désignée, les Chambres chercheraient des adhérents parmi nos fabricants et nos maisons de gros qui confieraient, à des représentants choisis par les Chambres, comme il a été expliqué plus haut, des quantités de marchandises peu considérables au début, mais qu'elles augmenteraient au fur et à mesure que les affaires prendraient plus d'extension; plusieurs maisons de produits divers pourraient se faire représenter par le même individu, dont la rétribution serait une part dans les bénéfices.

Tout ceci bien établi, les Chambres s'entendraient avec le Gouvernement sur l'époque à laquelle pourrait avoir lieu l'ouverture de la première foire (l'époque la plus favorable serait, je crois, le mois de février, où presque toutes les caravanes ont déjà gagné les oasis du Nord), et la chose une fois décidée, on ferait répandre la nouvelle dans tout le Sahara par des agents indigènes. Malgré les immenses espaces à parcourir, les nouvelles se propagent si rapidement dans ces contrées, que moins de trois mois après on

saurait, à Katsna, qu'une foire aura lieu à telle époque dans telle ville du Sahara algérien.

Il ne faut pas se faire d'illusion au point de croire que toutes les caravanes accourraient bien vite apporter toutes leurs marchandises à cette foire : ce serait une illusion dangereuse. Je crois avoir assez étudié le caractère des Arabes pour être persuadé que cette nouvelle serait d'abord accueillie avec méfiance, et que pas une caravane ne s'y rendrait directement ; mais il se trouverait, dans les oasis du centre qui servent d'entrepôt, quelques petits négociants désireux de faire fortune à tout prix, charmés peut-être de profiter de cette occasion pour échapper aux obsessions de leurs créanciers, qui se feraient pour la première fois les intermédiaires entre les grandes caravanes et les négociants français ; les gros négociants de l'intérieur ne se décideraient à s'y rendre que lorsque les routes auraient été suffisamment éclairées par le menu fretin du commerce.

Il faudrait donc surtout compter, pour alimenter les premières foires, sur les indigènes des pays circonvoisins ; ceux-ci, assurément, s'y porteraient en foule, le plus grand nombre attiré par la curiosité, mais d'autres aussi dans le but d'y faire des affaires, car le commerce est une profession très-considérée chez les Arabes, et ni le temps, ni la distance ne les effraient quand il s'agit de réaliser le plus maigre bénéfice.

Lorsque l'expérience aurait été faite et que la première foire aurait réussi, on verrait à en créer sur d'autres points, et chaque province pourrait ainsi avoir la sienne.

Si l'on me demandait mon avis sur le point à

choisir pour l'établissement d'une première foire, je n'hésiterais pas à indiquer Touggourt : et voici les raisons qui me porteraient à choisir cette ville de préférence à toute autre, même à Ouargla qui eut pourtant une période de grandeur comme tête de ligne très-fréquentée.

Touggourt qui, avec ses annexes, a une population de 6,000 habitants, est le chef-lieu de l'Oued Rirh, contrée relativement riche et très-peuplée ; elle se trouve, en outre, presque à égale distance des Ziban au nord, du Souf à l'est, des M'zab à l'ouest, et d'Ouargla au sud, tous pays habités par des populations intelligentes, industrieuses et commerçantes. Ces populations, qui certainement se rendraient à la première foire de Touggourt, lui donneraient tout d'abord une importance considérable.

En outre, quoique le chef-lieu de l'Oued Rirh soit sous notre dépendance directe, il n'y a point, dans cette ville, de garnison française pour rappeler aux étrangers, qui s'y rendront de loin, qu'ils sont sur territoire français, et ceci est très-important.

Bientôt une voie ferrée se rendra de la côte jusqu'à Batna, d'où un service de diligences et de roulage existe jusqu'à Biskra. De Biskra à Touggourt, il y a six journées de marche de caravane sur un sol parfaitement plan, où il suffirait de donner quelques coups de pioche pour faire une route carrossable, bien autrement solide que nombre de routes qui, dans le Tell, ont été livrées dernièrement à la circulation par les Ponts-et-Chaussées. A cause de la nature même du sol, il sera possible, lorsque le moment en sera venu, d'établir, à très-peu de frais, un chemin de fer entre Biskra et Touggourt : ce sera un acheminement vers le Soudan.

L'alfa, qui couvre des plaines immenses à l'est de Touggourt, contribuerait à alimenter le trafic de ce chemin de fer, qui pourrait être établi d'une façon économique et à voie étroite.

Enfin, vers Touggourt, viennent converger les grandes routes des caravanes : celles de la Tunisie y aboutissent par El Oued ; au sud-est, y arrivent celles de Bernou, du Haoussa et du Damergou, par Rhât, Rhadamès et El-Oued ou Ouargla, ou bien encore par Rhât, le Hoggar et Ouargla ; au sud-ouest, nous y voyons aboutir celles de Tinbouktou et de l'Adrar, par Aïn-Çalah et Ouargla également.

Telles sont les considérations qui me porteraient à choisir Touggourt pour l'établissement de la première foire dans le Sahara algérien. Puissent ces quelques idées, que je regrette de ne pouvoir développer ici davantage, être prises en considération par les Chambres de commerce algériennes et être sérieusement discutées par elles.

L'Algérie n'arrivera à son complet développement que lorsqu'elle sera la maîtresse du commerce du sud qui, aujourd'hui, lui échappe complétement.

Le moment est favorable pour agir, le Gouvernement est disposé à faire tous les sacrifices possibles pour seconder les Chambres de commerce ; mais celles-ci doivent se rappeler que c'est surtout de leur initiative que dépendent les questions commerciales, et non pas de l'initiative du Gouvernement sur lequel on a, chez nous, beaucoup trop l'habitude de compter.

Quant à moi, en attendant que nos Chambres de commerce aient secoué leur indifférence, fruit de l'esprit bureaucratique qui nous domine, je me propose de conduire à Rhadamès, au mois de novembre 1875, des hommes de bonne volonté, munis de paco-

tilles. Ces Messieurs, outre qu'ils se rendront compte de l'exactitude des renseignements que j'ai recueillis, engageront les premières relations, puis conduiront et guideront en France les négociants de Rhadamès qui désirent y venir faire des achats.

Ainsi, les Rhadamesiens apprendront à nous connaître chez nous-mêmes et, à moins que nos adversaires ne poussent les Turcs à y mettre empêchement, ils ne craindront plus de se rendre, en grand nombre, à la première foire qui sera établie dans le sud de l'Algérie.

Après avoir ramené à Touggourt la première caravane marchande, composée de Français, qui se sera engagée dans le Sahara, je me propose d'aller explorer le bassin de l'oued Miâ, et d'entrer, si possible, dans Aïn Çalah, afin d'essayer d'y obtenir les mêmes résultats qu'à Rhadamès. De là, je me dirigerai vers le Hoggar, dont les portes me sont actuellement ouvertes grâce aux excellentes relations que je me suis créées parmi les Touareg.

Cependant, dans le cas où des circonstances imprévues m'empêcheraient d'aller du côté d'Aïn Çalah, je me rendrais directement à Idelès par l'Igharghar, afin de continuer l'exploration de la route centrale que j'ai seulement entamée l'hiver dernier.

Que tous ceux qui m'ont aidé dans l'exécution de ce premier voyage veuillent bien agréer mes remerciements, ainsi que l'expression de ma sincère reconnaissance.

Ce voyage aurait pu être plus fructueux sans doute; mais je compte sur l'indulgence de mes lecteurs, qui voudront bien prendre en considération l'exiguïté des ressources dont je disposais et aussi mon manque d'expérience.

En cela, comme en toutes choses, les débuts ne sauraient être parfaits.

Expérimenté par ce premier voyage, je m'efforcerai de mieux faire dans l'avenir, et je m'estimerai trop heureux si je parviens à me rendre utile à mon pays, en contribuant pour ma faible part au développement de notre belle et chère Algérie.

Genève (Suisse), le 14 octobre 1875.

V. LARGEAU.

ANNEXE

ANNEXE.

—

I

Alger, le 14 novembre 1874.

Le Gouverneur général
à Si Mohammed ben Driss, agha de Touggourt

(Après les salutations.)

Je vous informe que M. Largeau doit se rendre par Touggourt à Temassin, et, de ce point, entreprendre, vers le Djebel Ahoggar, une exploration dans un but scientifique et commercial.

Vous voudrez bien lui prêter, dans la mesure du possible, aide et protection, et lui faciliter la réussite de son entreprise en le recommandant à vos administrés et en lui fournissant tous les renseignements que vous possédez sur les populations limitrophes du sud de l'Algérie.

J'apprendrai avec satisfaction que vous vous serez conformé aux instructions qui précèdent.

Général Chanzy.

—

II

Alger, le 14 novembre 1874.

Le Gouverneur général
à Si Mohammed El Aïd, à Temacin.

(Après les salutations d'usage.)

Je vous informe que M. Largeau, un Français, homme de bien, a l'intention de se rendre, par Temassin, dans le Djebel Ahoggar. Son voyage a un but purement commercial et son désir est de faire fructifier le bien de tous.

Votre influence et votre prestige sont grands dans les contrées qu'il veut explorer ; je verrai avec plaisir que votre appui moral et votre protection lui assurent le succès et que vous le secondiez de tout votre pouvoir, ainsi que vous avez bien voulu le faire, jadis, en faveur de M. Duveyrier.

Ce sera, pour vous, un nouveau titre à la gratitude du gouvernement Français.

Général CHANZY.

—

III

De la part de Si Mehemed ben Touati, khalifa d'El Oued (Souf) à l'agha Si Mohammed ben Driss, à Touggourt.

(Après les salutations et compliments.)

Nous venons de recevoir une lettre d'une fraction de Touareg nommés Azguer, nous apprenant ce qui s'est passé entre eux et leurs frères les Hoggar ; ceux-ci les ont attaqués au nombre de 900, tandis que les gens d'El Hadj Khenoukhen n'étaient que 210 combattants. Avant cette incursion, les Hoggar leur avaient envoyé une lettre d'*aman*, [1] et ils les trahirent ensuite.

Les Azguer nous disent qu'ils nous apprennent cette nouvelle parce qu'ils sont persuadés d'avance que nous n'approuverons pas la conduite de leurs adversaires, attendu que nous sommes pour eux des alliés depuis de longues années.

« Nous comptons toujours sur vous, disent-ils ; nous espérons « que vous resterez toujours nos alliés, et nous attendons, par la « première occasion, une réponse à ce sujet. »

Les Azguer sont irrités de cette trahison, et ils nous promettent de nous écrire dès leur entrée dans le Hoggar. Ils nous apprennent ensuite que ce sont les Foggas qui, avec l'un de chez nous, [2] ont tué les Français ; quant à eux, ils n'auraient jamais consenti à une

[1] *Aman* (lisez *amane*), *pardon*, *oubli*, ou *sauf-conduit*; de la racine *amana*, *se fier*, *avoir confiance*.

[2] Le Châambi Bou Saïd, chassé d'Ouargla à la suite de l'insurrection de 1871, était à la tête du rhazou qui massacra Dournaux-Dupéré et ses compagnons.

pareille action. Ils nous promettent, pour plus tard, de plus amples renseignements.

Tous ces méfaits ont été commis par les gens du Hoggar; quant à El Hadj Khenoukhen, nous n'avons pas encore de ses nouvelles.

La lettre des Touareg est datée du mois de Choual......

El Oued, le 10 janvier 1875.

—

IV

La Djemâa d'El Azguer, El Hadj Amar, El Hadj Ouaklala, Moussa, leurs neveux, leurs fils, El Hadj Oum, Embaker et son frère, El Hadj Cheikh,

à nos frères les Châamba, salut sur vous !

Apprenez ce que nous ont fait El Hadj Ahmed et les Hoggar, au nombre de 900 : nous étions seulement 210, et nous nous sommes battus contre eux ; il y eut des morts de chaque côté, mais le Seigneur leur a donné la victoire.

Nous avons appris que, lorsqu'ils sont venus nous attaquer, il y avait parmi eux quelques Châamba. Ce n'est pas là ce que nous attendions de vous, car vous êtes nos frères et, puisque vous n'avez pas pris parti pour nous, nous nous étonnons que vous ayez pris parti pour nos ennemis.

Cependant, nous ne vous conservons pas rancune de ce que quelques mauvaises gens d'entre vous ont fait, car nous sommes des alliés depuis de longues années, et nous voulons rester dans ces termes jusqu'à ce que Dieu ait repris l'héritage de ce monde.

Tout cela est arrivé à cause des biens de gens de Rhadamès dont vous êtes les alliés avant tout, et vous ne devez pas aimer ceux qui leur veulent du mal ; c'est là du moins ce que nous croyons.

Rendez-nous réponse, et dites-nous ce que l'on pense chez vous de cette affaire.

Le 18 Choual 1291 (28 novembre 1874).

—

V

De la part de .... Si El Hadj Mohammed et son frère El Hadj Abd-el Kader ben Sid el Hadj ben Mohammed ben Badjouda à Si Saïd ben Driss, agha d'Ouargla.....

Si vous avez quelque intérêt à savoir des nouvelles de nos contrées, nous vous dirons que le calme y règne et qu'il n'y a point de désordre.

Notre empereur Hassan..... commande et triomphe par l'assistance divine. Que Dieu augmente sa gloire avec celle de l'Islam !

. . . .

En ce qui concerne les relations commerciales avec Ouargla dont vous nous parlez, nous vous laissons le champ libre à ce sujet.....

Tous ceux qui appartiennent à l'Islam, ainsi que les Châamba qui voudront se rendre chez nous pour le commerce, seront en sécurité; mais il n'en saurait être de même de ceux qui portent la qualification de Chrétiens; le territoire du Hoggar et celui du Touât leur sont à tout jamais inaccessibles.

Pour nous, nous restons fidèles à nos engagements. Salut.

Ecrit le 10e jour de Châaban de l'an 1291 (22 septembre 1874).

—

VI

De l'agha Si Mohammed ben el Hadj ben Driss, de Tougourt, à El Hadj Abd-el-Kader, El Hadj Mohammed, et à tous les Oulad Badjouda, grands et petits, chacun par son nom.

Que le salut du Dieu très-grand soit sur vous, ainsi que sa bénédiction, sa miséricorde et sa bonté.

Si vous allez bien, nous sommes de même, et nous en rendons grâce à Dieu. Ensuite :

Nous avons reçu toutes vos lettres, nous les avons lues et en avons compris le contenu. Nous avons surtout appris avec plaisir le bon état de votre santé. Dieu en soit loué !

Vous nous apprenez par vos différentes lettres que vous continuez d'être en bonnes relations avec nous, comme il a été convenu. Nous vous en remercions. Mais, ô nos amis! je vous apprends que certains négociants français désirent aller trafiquer dans votre pays pour vendre des tissus et tout ce qui se vend chez vous. Je désire savoir s'ils peuvent s'y rendre ou non, comme je désire également que vous me donniez quelques renseignements sur le commerçant français [1] qui est allé dans votre pays l'année dernière, et pour quels motifs on lui a refusé l'entrée de votre ville.

Sachez, ô nos amis, que ces gens ne se rendent chez vous que dans votre intérêt et dans l'intérêt général du commerce.

Si vous m'écoutez et que vous me considériez comme votre ami, je me permettrai de vous donner un bon conseil qui ne pourra vous faire que du bien : c'est de recevoir ces commerçants qui ne se rendent chez vous que dans un but purement commercial, sans autre arrière-pensée.

Je vous prie de me rendre la réponse par le porteur de la présente. Soyez en paix! Salut!

Ecrit par ordre de vos amis qui désirent votre bien à tous : Si Mohammed ben el Hadj ben Driss, agha de Touggourt, de l'Oued Rirh et du Souf, et Si Saïd ben Driss, agha d'Ouargla le 6e jour de Dou el Hadja 1291 (14 janvier 1875).

—

VII

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

De la Djemâa de Rhadamès,
à Si Mohammed ben el Hadj ben Driss, agha de Touggourt, du Souf et de l'Oued Rirh.

(Après beaucoup de compliments.)

Nous avons reçu votre honorable missive relative aux chameaux qui avaient été vendus par Moulay el Arbi à des gens du Troûd, et qu'il avait pris à un insurgé d'Ouargla, le nommé Bou Sâïd

1 Il s'agit de M. Paul Soleillet.

ben el Ghaouthi. Nous avons saisi ces chameaux en attendant que vous en soyez prévenu ; car, sachez-le, notre ami, les ordres de notre sublime gouvernement sont très-sévères à l'endroit des rhazias et spoliations d'animaux, et de leur vente sur nos marchés.

Ces chameaux avaient été amenés par Moulay el Arbi des environs du Touât, et il les avait vendus clandestinement au nommé Ahmed ben Ali es Soufi ; mais l'autorité, qui avait appris que les chameaux en question avaient été rhazés, cita Moulay el Arbi devant le conseil de Medjelès. Moulay ayant déclaré qu'il avait acquis ces chameaux du Touât, le Conseil lui ordonna de fournir une caution en attendant de plus amples renseignements ; mais il ne put trouver de répondant, et c'est pour cela que l'affaire est restée pendante jusqu'à nouvel ordre.[1]

Comme vous devez le savoir, il se commet depuis un an des vols fréquents de la part des nomades. La Djemâa a donc pris le parti d'interdire la vente de tout chameau dont elle ne connaîtra pas le vrai propriétaire, jusqu'à décision de l'autorité supérieure.

La vente des susdits chameaux a eu lieu en faveur des gens du Troûd nommés Ahmed ben Ali, Brahim ben Lila et Mohammed bou Hafs, mais le produit de la vente a été saisi par la Djemâa, dès qu'il a été reconnu que le vrai propriétaire des chameaux était un insurgé d'Ouargla.

Notre sublime gouvernement et l'honorable gouvernement français sont d'accord, et l'ennemi de l'un est aussi l'ennemi de l'autre. Nous garderons donc en dépôt, jusqu'à nouvel ordre, le montant de la vente de ces chameaux.

Relativement au traité de paix et de bonne intelligence que nous avons conclu et que vous nous rappelez, nous n'avons jamais cessé d'être dans les mêmes sentiments, et nous sommes toujours prêts à protéger les personnes qui nous arrivent recommandées par vous ; de même, nous désirons que ceux de nos gens qui iront dans votre pays soient également protégés.

[1] Pour bien comprendre le sens de cette lettre, il importe de savoir que le Moulay el Arbi dont il s'agit, et que je devais rencontrer plus tard à Rhadamès, avait eu des chameaux rhazés par Bou Saïd et que, voulant rentrer dans son bien, il arma quelques-uns de ses amis et parvint à enlever, à son tour, plusieurs chameaux au ravisseur ; mais il arriva ce qui arrive presque toujours en pareil cas : c'est que les animaux enlevés par Moulay el Arbi n'étaient nullement ceux qui lui avaient été ravis ; ils appartenaient à d'autres propriétaires qui avaient été aussi rhazés par Bou Saïd.

Nous avons reçu une lettre de votre frère Si Sâïd, agha d'Ouargla, et nous lui avons répondu.

C'est là tout ce que nous avions à vous apprendre. Soyez en paix.

Ecrit le 20e jour de Choual de l'an 1291 (30 septembre 1874).

[Sceau du caïmacam.]

—

VIII

Louange au Dieu Unique!

Que Dieu répande sa bénédiction sur Notre Seigneur Mohammed.

De Notre Seigneur et Maître, chef (de l'ordre),

Mohammed el Aïd, fils de Notre Maître El Hadj Ali et Tidjani.

Que Dieu lui soit propice!

A toute la population de Rhadamès, grands et petits, salut!

Que le salut de Dieu soit sur vous, ainsi que sa bénédiction et sa miséricorde; que l'Unique Dieu et son Prophète exaucent mes prières et vous accordent leur bienveillante protection; car il n'y a que Dieu qui ait ces pouvoirs.

L'an dernier, je vous ai adressé une lettre pareille à celle-ci, que j'ai confiée à notre ami le Sid Abd-er-Rahman, [1] et nous n'en avons pas encore reçu la réponse.

Je vous envoie cette seconde lettre, que je confie au Sid Nacer ben Largeau, qui est un homme sérieux et qui a des connaissances médicales. Je désire que vous le protégiez et que vous lui choisissiez un guide de confiance pour faire son voyage, jusqu'à c qu'il nous revienne sain et sauf.

Ecrit dans le milieu de Dou el Hadja 1291 (janvier 1875).

—

1 Dournaux-Dupéré.

IX

Louange au Dieu Unique!

Que la bénédiction de Dieu soit sur Notre Seigneur Mohammed !

De Notre Seigneur et Maître le cheikh (de l'ordre) Sidi Mâamar, fils de Notre Maître El Hadj Ali et Tidjani,

à notre meilleur ami, notre fils, le savant, le sublime Sidi el Hadj Djabbour.

Que le salut soit sur vous ainsi que la bénédiction de Dieu et sa miséricorde !

Ensuite : Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde et qu'il étende sur vous le voile de sa bienveillante protection.

Apprenez, ô notre ami ! que nous vous avons adressé, l'année dernière, une lettre, en vous priant de nous en renvoyer la réponse ; mais hélas ! nous n'avons rien reçu, et nous ne savons si nous devons encore compter sur votre amitié. Dieu est grand !

Cependant nous nous plaisons à croire que, malgré votre éloignement et le temps déjà si long que vous mettez à nous répondre, vous continuez toujours à nous accorder votre amitié.

Nous vous envoyons ce second écrit que nous confions à notre ami le Sid Nacer ben Largeau, qui a des connaissances médicales et qui se rend dans votre pays pour y cueillir quelques arbres et quelques plantes utiles à l'humanité, car notre pays est affligé de plusieurs affections presque incurables ; c'est pourquoi nous nous sommes adressés aux connaissances étendues de cet homme intelligent et que nous cherchons à faire réussir son voyage en le recommandant à tous les amis sur lesquels nous comptons.

Nous vous prions donc de prêter au porteur de notre lettre aide et protection et d'employer tout ce qui est à votre disposition, votre prestige, votre langue et votre fortune pour la sécurité de notre voyageur.

Choisissez-lui un guide de confiance, votre fils ou un des vôtres, qui veillera sur lui jusqu'à ce qu'il nous revienne sain et sauf.

Si nous réussissons dans cette bonne entreprise, vous en serez tous largement récompensés.

Je désire de vous une prompte réponse à ce sujet.

Ne démentez donc pas la confiance que nous avons en vous, et faites tout ce que nous vous demandons.

Que Dieu nous réunisse dans un moment heureux. Salut!

Ecrit dans le mois de Dou el Hadja 1291 (janvier 1875).

—

X

De l'agha de Touggourt à la Djemâa de Rhadamès.

Louange au Dieu Unique!

Que Dieu accorde sa bénédiction à Notre Seigneur Mohammed

Aux très-glorieux, très-généreux frères et amis, les membres de la Djemâa de Rhadamès et leur Président. Que le salut de Dieu, sa bénédiction et sa miséricorde soient sur vous!

J'ai reçu votre lettre datée du 20 chouâl 1291 au sujet des chameaux de Bou Saïd el Ghaouthi, que vous avez arrêtés en attendant les ordres de votre sublime gouvernement. Vous avez bien fait et nous vous remercions de la sage mesure que vous avez prise, laquelle intéresse la sécurité de vos marchés et des nôtres. Dieu en soit loué!

Vous me dites que vous en avez informé mon frère Si Saïd ben el Hadj ben Driss; soyez persuadés que nous sommes toujours prêts, mon frère et moi, à vous rendre service. Dieu sait ce qui se passe dans tous les cœurs.

Nous avons appris dernièrement qu'une réclamation, émanant des gens de Rhadamès, a été adressée au gouvernement Français par les soins du gouvernement de Tripoli. Cette plainte porte sur un individu du Troûd qui aurait menacé les Rhadamesiens de les attaquer avec un rhazou. Tranquillisez-vous sur ce sujet, car je réponds de tout ce qui pourra vous arriver, comme je l'ai toujours fait depuis que je suis à la tête des commandements d'Ouargla, du Souf et de Touggourt. Ensuite:

Il vous arrivera un commerçant Français de nos amis, nommé Sid Nacer ben Largeau, qui désire trafiquer avec vous et avec les Touareg. Je profite de cette occasion pour mettre à contribution

l'amitié qui a toujours existé entre nous, et je vous prie de protéger notre voyageur contre toutes les mauvaises gens qui chercheraient à entraver son voyage. Si vous lui rendez quelques services, ce sera comme si vous me les aviez rendus personnellement.

Nacer ben Kina, le Soufi, a été arrêté et mis en prison à Constantine.

Si vous avez besoin de quelque chose, faites-le-nous savoir et nous nous empresserons de vous satisfaire. Salut!

Ecrit par ordre de vos amis et frères Si Mohammed ben el Hadj ben Driss, agha de Touggourt, de l'Oued Rirh et du Souf, et de Si Saïd ben el Hadj ben Driss, agha d'Ouargla.

—

XI

Louange au Dieu Unique!

Que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur Notre Seigneur et Maître Mohammed!

Des très-glorieux Sidi Mohammed ben el Hadj ben Driss, agha de Touggourt et du Souf, Si Saïd ben Driss, agha d'Ouargla, et de toutes leurs tribus,

à notre fils et ami Sid el Hadj Khenoukhen et à tous ceux de Azguer, salut!

Nous avons reçu votre écrit en date de chouâl 1291, par lequel vous nous mettez au courant de la conduite de vos frères les Hoggar et les Foggas à l'égard des commerçants français et de l'un de nos enfants, Ahmet ben Zerma, qu'ils tuèrent tous du côté de l'Est.

Apprenez, ô nos amis! que cet acte est infâme, car ces commerçants suivaient leur route et n'avaient excité la haine de personne contre eux pour qu'on les assassinât. Quiconque commet des crimes de ce genre aura à en répondre devant Dieu et devant les hommes.

Quant à ce que vous nous dites de notre alliance, nous continuons toujours à être dans les mêmes sentiments ; mais quant à ce que vous prétendez que nous faisions partie des Hoggar qui vous ont attaqués, sachez, ô nos amis ! que cette assertion est fausse; mais qu'il y a quelques hommes de chez nous qui sont encore insurgés depuis les incursions du perturbateur Bou Choucha. Parmi ces individus, il y en a deux dont l'un est Bou Saïd, de la fraction des Oulad bou Zid, tribu des Châamba d'Ouargla ; et s'ils ont fait partie des gens qui vous ont attaqués, nous n'en sommes pas responsables ; ce sont de mauvaises gens qui ont fait du mal à tout le monde.

Si vous avez besoin de nous dans quelque moment difficile, nous nous mettons toujours à votre disposition.

Nous vous recommandons d'une manière toute particulière notre ami le Sid Nacer ben Largeau, commerçant français, qui ne se rend dans votre contrée que dans l'intérêt général et particulièrement dans celui de votre pays.

Salut de notre part et de celle de toutes nos tribus : des Châamba d'Ouargla, de Touggourt et de celles du Souf.

Le 17 Dou el Hadja 1291 (25 janvier 1875).

—

XII

Du Caïmacam de Rhadamès

au Sid Mohammed ben el Hadj ben Driss, agha de Touggourt, de l'Oued Rirh et du Souf.

(Après les compliments d'usage.)

Je vous avais déjà adressé, par le Châambi, guide de M. Largeau, une lettre dans laquelle je vous annonçais son heureuse arrivée parmi nous, ainsi que le différend qui existe entre les Touareg.

M. Largeau a passé quelque temps avec nous, et certes, ces quelques jours pendant lesquels nous avons eu le plaisir de faire sa connaissance, nous parurent bien courts à son départ ; ils nous parurent n'avoir été qu'un seul jour, car nous avons trouvé en

lui un homme convenable, doux et animé de très-bons sentiments. Que Dieu accomplisse tous ses désirs!

Quant au but de son voyage, le commerce, M. Largeau a établi une liste de tous vos produits, et nous avons notifié cette liste à tous nos commerçants qui en ont pris parfaite connaissance; tous, d'un commun accord, lui ont donné une réponse qu'il porte avec lui et dont nous avons gardé deux copies conformes.

Nous vous écrirons dès que nous en saurons davantage sur ce sujet.

Ecrivez-nous le plus souvent possible.

Ecrit le 24 Moharrem de l'an 1292 (2 mars 1875).

—

XIII

De la Djemâa de Rhadamès

au Sid Mohammed ben el Hadj ben Driss, agha de Touggourt, de l'Oued Souf et de l'Oued Rirh.

(Après les salutations et les compliments d'usage.)

Nous avons reçu votre lettre par laquelle nous avons appris avec plaisir votre parfaite santé, ainsi que la paix et la tranquillité qui règnent dans votre pays. C'est à votre bonne administration et à celle de votre frère le Sid Saïd que l'on doit cet heureux résultat. Que Dieu vous ait en sa sainte garde!

Vous nous recommandez chaleureusement et tout particulièrement le Français Sid Nacer ben Largeau, qui s'est rendu dans notre pays dans un but purement commercial. Nous avons approuvé tout ce que vous nous avez dit en faveur du Sid Nacer, et nous avons fait pour lui tout ce qui dépendait de nous, d'autant mieux qu'il s'agissait d'un homme honorable, droit et de beaucoup de mérite.

Vous savez d'ailleurs que ceux qui nous arrivent de votre part sont toujours les bienvenus. Vous êtes la paix même et la tranquillité du pays, car depuis votre arrivée dans le Sahara, nous

sommes, vous et nous, complétement débarrassés des mauvaises gens. Que Dieu vous récompense en gloire et en bénédictions !

Nous nous sommes formellement opposés au projet de voyage de Sid Nacer chez les Touareg, à cause de la guerre qu'ils se font depuis quelque temps.

Le Sid Nacer ben Largeau, qui est venu pour faire du commerce avec nous et avec les Touareg, nous a expliqué tous les avantages de vos produits. La Djemâa, ayant pris en considération l'empressement que vous mettez toujours à nous obliger et à nous rendre service, a consenti, sans même demander l'autorisation de notre autorité supérieure, à donner, au Sid Nacer, une déclaration officielle dont nous avons gardé deux copies conformes dans notre *hakouma*. [1]

Nous vous tiendrons au courant des résultats ultérieurs des démarches de l'envoyé, qui laisse parmi nous une impression des plus heureuses.

Le Sid Nacer vient de nous quitter accompagné de quelques Souafa. Il a fait la connaissance de tous les membres du Medjelès, chez qui il a été fort bien reçu. Du reste, vous apprendrez tout par lui-même. Puisse Dieu le protéger et vous le faire arriver sain et sauf !

Quant à nous, nous sommes toujours dans les mêmes intentions de paix, et toutes fois qu'il s'agira de l'intérêt général, chacun de nous fera son devoir.

Ecrit le 24 Moharrem 1292 (2 mars 1875).

1 C'est-à-dire dans nos archives.



TABLE DES MATIÈRES.

Page

PRÉFACE 1

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. Les Ziban. Biskra et ses environs. Séjour forcé. Le premier mirage. Préparatifs de départ 13

CHAPITRE II. Départ de Biskra. Le bordj de Taïerrashou. Le cheikh Si Mahmoud ben Kharfallah. Chegga. Pénible impression. Le cadi Si Aïssa. Les puits de Çtheïl. Un mirage dans le chott Melrhir. Koudiat ed Dhôr. Premier bivouac. Encore un mirage. L'Oued Rirh. El Mrhayer. Les Rouarha. Le cheikh Si Mohammed ben el Hadj. Cheriet er Remel. Sidi Khelil. Le cheikh Si Aïssa ben Sliman. Le souper. Conversation. Aïn ben Zeïk. Djamâ. Le cheikh Ahmed ben Sliman. L'hospitalité arabe. Les Beni M'zab. Sidi Amran. Le chott M'gharin. Arrivée à Touggourt.... 38

CHAPITRE III. Si Mohammed ben El Hadj ben Driss, agha de l'Oued Rirh et du Souf. Touggourt et ses habitants. Les puisatiers et les puits artésiens 83

CHAPITRE IV. L'hospitalité de l'agha. Temacin. La zaouïa de Tamellaht ou d'el Hadj Ali. Les marabouts. Les ordres religieux. El Aïd el Kebir. Les fantazias. El Bahar ed Djadjat. Une noce. Arrivée de mon guide. Rabah ben Amera. Préparatifs de départ. Une nuit à la zaouïa..... 109

DEUXIÈME PARTIE.

Page

CHAPITRE PREMIER. Belet Amer. Le premier bivouac. Areg ed Dem. Une nezla d'Oulad Amer. La sebkhat el Merkeb. Koudiat en Neyel. Koudiat el Hassi el Mâmmar. Aïn Çahan. Les Beni Çour. Koudiat el Harchem. Bir el Ghannami. Un fleuve mort. Une tombe. L'oued Igharghar. Les gour au clair de lune. Une triste histoire.............. 153

CHAPITRE II. Histoire de Daoud et de Kheïra............ 181

CHAPITRE III. Les causes de la disparation des eaux dans le Sahara. Oughroud el Maguetla. Une nezla de Châamba Oulad Bel Kassem. L'arrivée. Les présents. Superstitions. Médecin quand même. La diffa. Bir el Achiya et Aïn el Quadra. Dournaux-Dupéré trompé par son guide. Les dunes. Les nomades. Mon premier courrier. Générosité de mon guide. Le départ. Les adieux. Encore l'Igharghar. Un puits empoisonné. Les oughroud de Bethboul. Deux îles dans le fleuve mort. Les tamarins d'Ibrahim. Arrivée à Hassi Botthin.................................. 208

CHAPITRE IV. Une rencontre. Mon guide malade. Séjour forcé. Les chasseurs d'antilopes. El Hassi Botthin. Les dunes. La flore et la faune. La chasse dans les dunes. Le Châambi et son chameau. Rechute de mon guide. Médecin et marabout. Préparatifs de départ.................... 240

CHAPITRE V. Départ de Hassi Botthin. Invocations. Zerâat es Çbeït. La tombe d'un chasseur. Le Zemoul el Akbar. Les vallées de Helma. Le chaos. Souffrances. La vallée des Acacias. Un régal de Châamba. El oughroud el Berkhin. El Kheït et Teskra. Une tempête dans les dunes. Une nuit terrible. Le désert après la tempête. Ez Zemoul el Ghardaya. La sebkhat el Melah. Zaouïa Sidi Mâabet bou Djerida. Arrivée à Rhadamès.................... 263

CHAPITRE VI. Entrée à Rhadamès. L'hospitalité. Premières ouvertures. Les présents. Si Mohammed bou Aïcha. Si El Hadj Attiya ben Ahmed ben Moussa. Un châtiment mérité. Sages conseils et sage détermination. Installation. Un rèmede de Châambi 303

Page

CHAPITRE VII. Origines de Rhadamès. Description de la ville et de l'oasis. Mœurs et coutumes. Instruction. Climat, maladies. Productions du sol. Marchés. Industries locales. Administration. Les environs 318

CHAPITRE VIII. Le commerce. La traite des noirs. Itinéraires des caravanes 347

CHAPITRE IX. Le simoum. Les plaines de grès et les grandes dunes. La main de Dieu. Le pays de la mort dans l'avenir. Une visite au marché. Les Touareg. Une insulte grave. Punition 369

CHAPITRE X. Les Touareg et les Imouchar. Les Azguer et les Hoggaren. Les nobles et les serfs. Mœurs et coutumes. Leurs querelles et leurs guerres 381

CHAPITRE XI. La fin d'un voyage 397

CHAPITRE XII. Les Souafa rhazés. Départ de mon guide. Les puits de Souani et les ruines de Tekout. Bel Kacem ben Bachir. Un repas pantagruélique. Le conseil de Medjelès. Mes propositions. Déclaration du conseil. Mes chameliers. Préparatifs de départ.............................. 403

CHAPITRE XIII. Visite d'un vieillard. Sans-gêne de Bel Kacem. Les adieux. La caravane. Le vieillard Nacer ben Rhotaya. Zemelet el Baba Ham. Oued Khaoud el Fethour. Khemad es Celeba. Le ghourd el Haouamed. Les Tombes. Le camp des scorpions. La Miâad des Rebâïa. Un champ de bataille. Une mzara. Çahan Tanguer. Le simoum. Meksem el Assel. Triste réveil. Une chasse aux chameaux. Çahan el Aharch. Disette d'eau. Une marche forcée. Arrivée à Bir ed Djedid 422

CHAPITRE XIV. Bir ed Djedid. Les vents du désert. Les dunes blanches. Encore le simoum. Le nomade El Bachir ben Rhedeïa. Bir el Melah Si Moussa. La séparation. Toujours le simoum. Les puits des Rebâïa. Les veines. La piste. Une rencontre. Nudité des dunes près les lieux habités. Echange de présents. En Nakhla. Les jardins d'Amiech. . 454

CHAPITRE XV. Arrivée à El Ouêd. Réception. Le khalifa Si Mehemed ben Touati. Mon ami le cadi. Nouvelles. Séjour

Page

forcé. La vallée du Souf. El Oued. Un aperçu des mœurs, du commerce et de l'industrie. Départ. Une bonne rencontre. Une course effrénée. Arrivée à Touggourt. Départ. M. le lieutenant de Lillo à Ourhlana. M. le capitaine Martin à El Mrhayer. Arrivée à Biskra 470

CONCLUSION.. 485

ANNEXE.. 497



CLASSEMENT DES GRAVURES.

—

	Page
Portrait de M. Largeau	1
Les sources de Cheriet-er-Remel	67
Aïn-et-Tharfeïan (la source des Tamarins)	71
La sebkhat el Melah	301
Vue générale de l'oasis de Rhadamès	320
El Açnam (les Idoles)	341
Lampe en terre cuite	343
Tour en ruines près Rhadamès	345
Village de Touareg	379
La gara et le village abandonné de Tekout	409



Genève. — Imprimerie J.-G. FICK.

Insert foldout or map here



MER MÉDITERRANÉE
MER DE SICILE
MER DES SYRTES
Golfe de Gabès ou Grande Syrte
Golfe de Hammamet
ALGÉRIE
TUNISIE
TRIPOLITAINE
MAROC
RÉGION DE L'ALFA
EL ERG
DÉSERTS D'EL ERG
RÉGION DES DUNES
HAMADA EL AMERA
0 Paris
ALGER
ORAN
TLEMCEN
MASCARA
MOSTAGANEM
BLIDA
Tenès
Cherchell
Dellys
Bougie
Djidjelli
Collo
PHILIPPEVILLE
BONE
La Calle
CONSTANTINE
Sétif
Aumale
Boghar
Teniet el Had
Orléansville
Relizane
Arzeu
Nemours
Sidi Bel Abbès
Tiaret
Saïda
Frenda
Daya
Sebdou
Oujda
Lalla Marhnia
BENI SNASSEN
Mechera el May
Djelfa
Géryville
Chott ech Chergui
Chott el Rharbi
Djebel Amour
Aïn Madhi
EL ARHOUAT
OULAD NAIL
Msila
HODNA
Barika
Batna
Lambessa
Bou Saâda
Zarhez Chergui
Zarhez Rharbi
BISKRA
Djebel Aurès
Tebessa
Aïn Beïda
Souk Arras
Kef
Négrine
Chott Melrhir
Chott Rharsa
Chott el Djerid ou el Kebir
Nefta
Gabès
TUNIS
Bisert
Cap Bon
Hammamet
Sousa
Kaïrouan
SFAKS
Iles Kerkena
I. Djerba
El Biban
Zouara
TRIPOLI
Pantellaria
I. Linosa
I. Lampedusa
Mansoura
Douiz
Djebel Douirat
Douirat
Djebel Nefouza
Guesser Ifran
Nabout
Sinaoun
Guebel Salah
RHADAMÈS
Derdj
Massin (palmiers)
Route du Fezzan
OUED RIRH
Touggourt
Ouargla
Ngoussa
EL OUED
SOUF
Temacin
Dzioua
El Guerara
Berrian
BENI MZAB
Ghardaya
Metlili
Melika
El Alia
Oued Mzab
Oued Nsa
Oued Massin
El Goléa
Jekna
Ziab
Aïn Taïba
Oued Mia desséché
Ancienne route des caravanes d'Ouargla
Oued Igharghar ancien fleuve
FIGUIG
Djebel Bou Grouss
Asla
Djebel Aïssa
Taghit (Qeçar)
Igueli
Beni Abbes
Zaouïet Tebelbalet
Ed Daoura
Au Tafilalet
Berda
Oued Saoura
Oued Zousfana
Oued Guir
Oued Namous
Oued Seggueur
Oued Mia
Oued Messeyed
Oued Sert
Oued Souf
GOURARA
Teganet
Oulad Jaïd
Oulad Aïça
Ksar el Kebir
Timimoun
Tabaloult
El Biod
Kasbah
Timfouchaï
Timeloulen
Oued Timisit
Moulay
Nazar (réservoir d'eau ...)



ALGÉRIE
Sahara Algérien
ET PLATEAUX DU CENTRE
PAR V. LARGEAU
d'après les renseignements de l'Etat-Major français, de MM. H. Duveyrier, Barth, Rohlfs, Dastugue, colonel de Colomb, command! Colonieu, Du Mazet, et d'après ses propres relèvements et renseignements.
ECHELLE DE 1: 5,000,000.
Légende:
Chemins de fer en Algérie et itinéraires du voyageur dans le Sahara.
Routes en Algérie et itinéraires des caravanes dans le Sahara.
Fleuves et rivières en activité.
Fleuves et rivières morts ou desséchés.
Cours supposés de fleuves ou rivières recouverts par les dunes.
Sources & puits.
Contrées recouvertes par les dunes.
0 Paris
RHADAMÈS
Derdj
HAMADA EL AMERA
Massin (palmiers)
Route du Fezzan
Nazar (reservoir d'eau pluv.)
El Hesi
Berda
Igueli
Jekna
Hassi el Hasema
El Meksa
Ziab
Ain Taiba
Oued Seït
Zaouiet Zebelbaler
Ed Daoura
Beni Abbes
Oued Saoura
Oulad Aïça
Teganet
Oulad Jaïd
GOURARA
Teminoun
Ksar el Kebir
Oulad Raffu
Kasbah
Deldoun
Oued Mia
Oued Messeyed
O. Tigmi
O. Souf
Oued Tabaloult
Oued Seder
AOUGUEROUT
TOUAT
PLATEAU DE TADMAÏT
Dalt
ERG
ER
EL ERG
Ghir des Anciens
Adrar
AIN ÇALAH
TIDIKELT
Foggara
Zeriba (lac)
PLAINE D'ADJEMOR
Oued Lefaya
In Has
Inela
De Tinbouktou et du cap Noun par Bel Abbes
Tichsna
Djebel Assour
Saglou
Jinifak
Ksar Djedid
Tilt
Massin
Tittoutin
Taourit
Oued Akaraba
Tokhoumin
AHAMELLEN
Dhayet el Kahla
Tiberkenins
Aghelachchem
El Immerhaghen
O. Messaoud
Oued Talah
Tadjemoult
PLATEAU DE MOUYDIR
PAYS
KEL
AHAGGAR
Inrhelel
Bir Ouallen
Tekdhedbatin
TEDJEHE-N-EGOALI
Chikh Salah
Tekouit-n-Lakebel
Oued Tin chert
Tahela Ohat
In Amadjel
O. In Amedjel
Selet
Idelès
Oued Tinbouktou
Route par Araouan
El Biod
Dhayel ben Abbou
Tenessik
Djebel Kibal
Inlalen
Tin Tagrent
Tenelarn
Temassinin
El Thouil
El Bir
Vallée des Igharghar
Oued Igharghar
Oued Ighargharan
M'Iraouen
Oued
Tafaft
Ahelledjem
Tidikel
Plaine d'Amadghar
Adjelil
Ancien Marché
Selkha d'Amadghar
Talarhtaba
Tabankourt
Olianet
Timfouchay
Oued Timisit
Timeloulen
Oued Inedi
TOUAREG
DUNES D'EDEYEN
EDEYEN
Tadjentourt
Eguelé
El Mesela (Sebkha)
Takket
Saghen
Tidobdobin
Tigettaouin
Aghelad
Bir Tallouin (palmiers)
In Tafersin
Tagenout
ORAGHEN
IMANGHASATEN
Mihero (lac)
DES TASILI
ADRAR
Zarzaoua
Tarz Oulli
Djebarta
Zannara (petite oasis)
Oued Titerhsin
RHAT
El Barakat
Karada
Djanet
In Afahlehle
Bir Tiska
Oued Bir Falesseles
In Afahlehle
De Rhat à Koukaoua
Egueri
Beguem
Innesan (lac Tschad)
Ghouda
IKERREMOIN
INEMBA-KEL-EMOGHRI
Tazerouk
Tamassint
IRHECHCHOUMEN
ATAKOR-N-AHAGGAR
Azaka-n-Akkar
Agnar
HOGGAR
INEMBA KEL TAHAT
TEDJEHE-N-ESAKKAL
Oued Tin Tarabin
Oued Tedjidjet
Source
CH. D'INHEF
Taden
Azalleti
Tadjetterat
Issala
PLAINE DÉSERTE
Route d'Ouargla au Soudan
Be Rhat au Soudan
Soudan